

Histoires mécaniques

Collectif

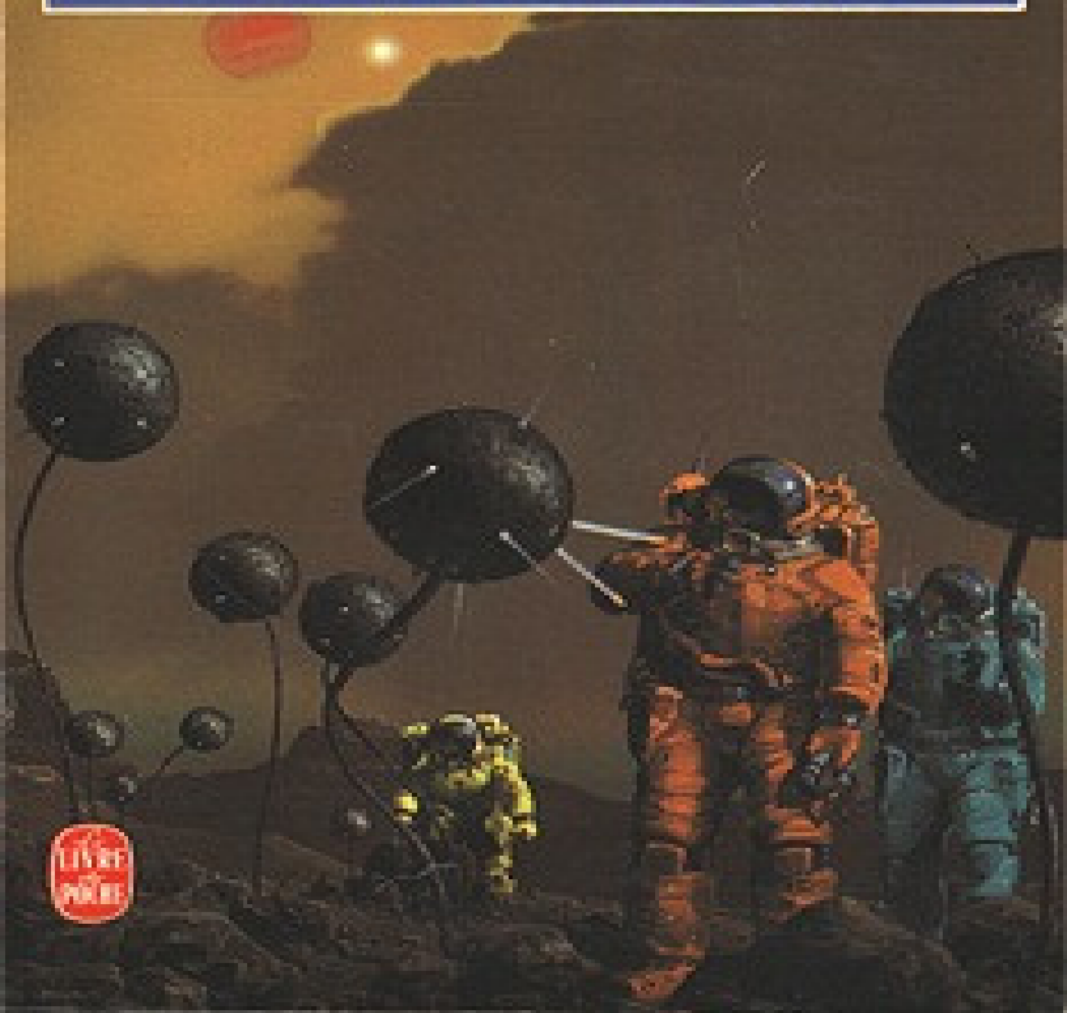
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

MECANIQUES



PRÉFACE

DEMANDER LA LUNE

Aux hommes de fer.

Au fer dans la chair.

Au berceau, nous avons vu les têtes de nos parents se pencher sur nous. Maintenant nous levons la tête, nous considérons le ciel nocturne et nous voyons la Lune. Il y a beau temps que Freud a reconnu en elle une figure maternelle[1]. Elle est l'objet au bout du désir, la familière, l'intime, l'inaccessible. La S.-F. au berceau voyageait déjà dans la Lune.

Ce fut longtemps un voyage à travers l'impossible. Il fallait franchir l'infranchissable, et, pour ce faire, inventer un machin. La recette du machin a varié à travers les âges. Chez Lucien, il suffisait d'un navire. Au XX^e siècle, on en est arrivé à l'astronef. Écoutons Michel Butor : « Si le genre science-fiction est assez difficile à délimiter – les querelles des experts le prouvent surabondamment – il est, du moins, des plus aisés à désigner. Il suffit de dire : « Vous savez, ces récits où l'on parle de « fusées interplanétaires », pour que l'interlocuteur le moins préparé comprenne immédiatement ce dont il s'agit. Ceci n'implique pas que dans tout récit de S.-F. intervienne un tel appareil ; on peut le remplacer par d'autres accessoires qui joueront un rôle comparable. Mais c'est le plus usuel, l'exemple type, comme la baguette magique dans le conte de fées[2]. »

Ce beau texte, qui fut naguère proposé au baccalauréat, met l'accent sur quelques points importants. L'astronef est un *appareil*, un *accessoire*, c'est-à-dire un machin. Il permet de *comprendre immédiatement ce dont il s'agit*, d'abolir une distance, de contourner une difficulté. Il permet aussi de *désigner*, et l'on nous précise bien que c'est là son pouvoir fondamental : nous sommes en présence d'un effet de langage qui montre sans décrire, qui affirme sans démontrer, qui fait exister son objet par la seule force du verbe.

Encore quelques précisions. Le machin est magique : il produit des miracles. Il est bizarre : on ne peut pas tout à fait y croire. Pourtant il

fonctionne : il est animé d'une sorte de vie. Et par-dessus tout, il est amusant : les premiers auteurs, Lucien par exemple – en ont fait un ingrédient savoureux dans des histoires mirobolantes. Une baguette magique ? Fonctionnellement, oui. Mais sous l'angle de dénonciation, l'auteur de S.-F. n'a rien d'une fée ; il évoque plutôt le chat botté vantant le marquis de Carabas, ou les deux escrocs tissant l'habit neuf de l'empereur d'Andersen.

Comme l'a bien vu Butor, l'astronef n'est qu'un machin parmi d'autres. Il tire sa force de la Lune au-dessus de nos têtes et aussi du ciel nocturne et indifférencié, cet espace ludique parfait où nous pouvons rejoindre en rêve l'inaccessible. On peut toujours imaginer d'autres situations, et la S.-F. ne s'en est pas privée. Mais l'astronef est le machin quintessentiel, le modèle unique dont sont issus tous les autres.

Nous en trouvons un exemple assez symptomatique dans *2001, l'Odyssée de l'espace*. L'image de l'« os satellisé » souligne que l'astronef est issu du désir humain. La Lune est effectivement atteinte, et même colonisée ; le désir en est-il pour autant assouvi ? Pensons à la station orbitale qu'il faut atteindre avant de partir pour notre satellite : c'est une autre Lune artificielle au sein de laquelle les hommes se blottissent, dans des conditions de confort extrême qu'ils ont créées tous seuls. La Lune elle-même est stérile et inhospitalière ; les établissements qu'ils y créent ressemblent comme deux gouttes d'eau à la station. Où qu'ils aillent, ils fabriquent des substituts de mères qui leur servent de pseudo-refuges. On dirait qu'ils avancent pour mieux éviter de sauter.

C'est alors qu'ils découvrent l'« artefact ». Un machin dont on ne sait rien, sauf qu'il n'est pas l'œuvre de la nature. Une trace laissée par des civilisations extra-terrestres intelligentes. Un clin d'œil fait à l'humanité par ses créateurs. Et les voilà repartis vers une autre Lune plus grande, avec un autre astronef plus perfectionné, à la poursuite d'un mirage plus insaisissable (et qui pourtant appelle quelque chose qui ressemble à la croyance) : on ne répète bien que les gestes qui échouent. Et les voilà plus que jamais bardés de machines, plus que jamais réfugiés dans des cocons – sarcophages des hibernants, espaces circulaires où les veilleurs bouclent indéfiniment la même piste en petite foulée. Et voici que le machin se désagrège : l'ordinateur trop sophistiqué découvre à son tour les actes manqués ; les accessoires bizarres deviennent des doubles de l'homme et perdent leur belle assurance. Les passagers en meurent ou se résignent à évacuer l'engin en détresse. Une autre présence, aux contours incertains, va les englober une dernière fois en nous livrant leur secret : ils ne sont jamais sortis de leur enfance.

Cette rapide analyse peut nous conduire à quelques réflexions. Par exemple, il est arbitraire de distinguer une S.-F. « classique » explorant le cosmos et une S.-F. « moderne » vouée à la découverte des espaces intérieurs. J. G. Ballard, qui lança l'idée à la fin des années 50, n'a pas tort d'avancer que son œuvre est « moderne » alors que celle d'Arthur Clarke (le scénariste de *2001*) est « classique ». Mais l'espace n'y est pas pour grand-chose. Les

espaces de Clarke, en dépit des apparences, sont aussi intérieurs que ceux de Ballard. Même remarque pour le « *space* » *opera*. Tous ces univers sont pareillement dérivés de l'espace potentiel qui nous sépare de l'objet de nos désirs ; ils ne diffèrent que par les choix de métaphores.

On peut aussi noter que les machins ne sont pas tous égaux entre eux. Ceux qui servent au voyage sont rassurants : ils dansent sur l'air du *Beau Danube bleu* et ils ont un effet hypnotique sur les astronautes. A l'opposé, quand le héros est en danger, il rassemble ses forces et agit comme une mécanique à l'implacable précision ; les objets deviennent entre ses mains de dociles instruments de mort. Dans les deux cas, les hommes se meuvent dans un espace positif où les accessoires sont à leur service. Un vent d'épopée souffle sur le récit : le voyage interstellaire, c'est *l'Odyssée* ; la guerre, c'est *l'Iliade*. Les astronefs et les armes ont un statut à part.

Au contraire, l'artefact et l'ordinateur de *2001* sont inquiétants, parce qu'ils échappent au contrôle de l'homme (le premier dès le départ, le second progressivement). Ils définissent une sphère où les machines cessent d'être bizarres et de fonctionner à des fins seulement ludiques ; elles nous parlent de nos limites et de notre mort, elles font figure de dieux tragiques, elles ne sont plus amusantes. C'est à ces machines-là que nous consacrons nos *Histoires mécaniques*.

Pour mieux cerner le problème, il faut faire une troisième observation sur *2001*. Ce film a été conçu et réalisé à une époque où la course à l'espace était engagée ; il est sorti sur les écrans peu de temps avant qu'un premier homme pose le pied sur la Lune. Ce qui sépare le plus radicalement Clarke de Lucien, c'est la révolution technologique entamée depuis la fin du XVIII^e siècle et qui ne cesse de s'accélérer. Révolution si rapide que certaines des nouvelles qu'on va lire, écrites dans les années 50, sont déjà un peu désuètes scientifiquement, ce qui ne retire rien à leurs mérites littéraires.

Cette accélération de l'histoire est l'œuvre collective des hommes, elle dépasse les individus pris séparément. Tout est possible aux machins devenus les machines, aux chimères devenues réalités. Nous pouvons nous en émerveiller comme le firent les surréalistes, comme le font encore les amateurs de micro-informatique ou les spectateurs de *La Guerre des étoiles*. Nous pouvons aussi nous en inquiéter, nous dire que non seulement l'objet de notre désir reste inaccessible mais que l'instrument même de notre désir nous échappe et obéit à une autre loi que la nôtre. La machine n'est plus notre machin. La modernité est porteuse de mort.

Sans doute faudrait-il expliquer ici ce qu'est dans la réalité une machine. Nous ne croyons pas pouvoir faire mieux sur ce point que Gérard Klein, à qui nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs[3]. Notre apport se limitera à une idée, une seule : la vocation principale des machines de la S.-F. n'est pas de produire mais de communiquer. Tel est le rôle du téléphone dans *S.O.S.*

Médecin et de la télévision dans *Canal moins*. Les hommes pris dans un réseau de communication deviennent des voix, des images impalpables ; ils n'existent plus qu'à travers la machine, qui petit à petit devient plus épaisse qu'eux. Le tragique mécanique n'est pas celui de la condition humaine en général, c'est celui du reflet prisonnier du miroir ; c'est l'horreur de Narcisse.

Un pas de plus est franchi par l'ordinateur, qui analyse les messages et réduit l'humain à des combinaisons de chiffres. Dans *L'Homme schématique*, l'horreur n'est plus seulement la réduction de l'homme à son reflet ; c'est la dissection de reflet, sa division en autant de parts qu'il faut pour que sa complexité et sa richesse soient réduites à l'univocité. Narcisse n'est même plus une surface ; c'est un nombre très long, uniquement formé de 0 et de 1. Et il aime ça !

L'ordinateur peut virtuellement atteindre l'omniscience ; qu'on lui ajoute les ondes hertziennes (ou même de simples réseaux câblés) et tous les ordinateurs du monde pourront former entre eux une banque de données unique. Pour peu qu'ils se trouvent aussi une finalité unique, ils accèderont à l'omnipotence : telle est l'histoire qui nous est contée, avec des variantes, par Abernathy, Ellison et Bester. Le meilleur remède contre ce péril, c'est que des conflits éclatent entre les machines intégrées : Dick et van Vogt notamment explorent cette hypothèse. Mais à quoi bon ces guerres mécaniques, si l'humanité n'est même plus en position de les arbitrer ?

Tel est le paradoxe de la communication : un jour vient où elle ne transmet plus des objets mais des informations. Elle structure un univers de simulacres où la disparition de la réalité (avec la vidéo) précède de peu la perte du concret (avec l'informatique). Il n'y a plus ni objets ni sujets, seulement un ensemble d'énoncés et d'énonciateurs plus ou moins immatériels. A l'âge de la machine, on ne trouve plus que des hommes sans qualités.

On dira qu'à ce stade, il ne peut plus y avoir de récit. Sans doute. Sauf si les machines s'humanisent. Mieux : si elles ont toujours été humaines incognito.

Jacques GOIMARD.

Fritz Leiber : S.O.S. MEDECIN

Nous sommes cernés par les machines. Téléphone, radio, télévision, cassettes : autant de messages qui nous viennent des hommes et qui néanmoins nous sont transmis mécaniquement. Quelquefois, nous en sommes saturés ; jamais nos ancêtres n'ont été assaillis par un réseau de communication aussi dense. Assurément ces machines sont à notre service, elles ne véhiculent que de l'humain. Mais nous pourrions finir par en douter, tant notre vie quotidienne est solitaire et asservie à leurs processus. Il suffit d'appuyer sur un bouton, nous n'avons rien d'autre à faire. Mais justement, nous n'avons pas le choix, et tout à coup nous découvrons que nous ne sommes plus que des fauves en cage. Dans ce cas, la machine peut encore transmettre quelque chose d'humain. Tout ce qui reste de l'humain.

LA chambre ovale et le boudoir attenant tremblaient sous les assauts répétés du vent et de la foudre. Les panneaux vitrés des fenêtres vibraient, puis, après un bref instant de répit, vibraient encore. Les éclairs ne laissaient voir de l'extérieur que les cimes des grands pins fouaillés par le vent sur le fond d'encre du ciel. A l'intérieur, ils noyaient régulièrement la clarté donnée par les appliques aux ampoules roses et décoloraient les capitonnages de satin gris perle. A l'une des extrémités de la chambre ovale, l'escalier qui accédait au toit en terrasse et, vers le bas, au palier de l'ascenseur, jetait par moments des ombres fantastiques sur l'épais tapis recouvrant le sol et le grand lit de milieu qui occupait la place principale avec ses oreillers de soie et son édredon gris.

La vieille dame installée sur un des bords du lit ressemblait à la momie d'une fillette récemment préparée – une momie coiffée d'une perruque blonde et revêtue d'une chemise de nuit jaune, et le tout en hâte. Mais la main décharnée ne tremblait pas sur le téléphone qu'elle tenait serré comme dans des griffes avec une ardeur féroce, tandis que ses yeux aux paupières plissées brillaient comme des obsidiennes ou des pierres d'onyx suivant les périodes d'éclair ou d'ombre.

la vieille dame : Vous n'avez pas encore eu le médecin, petite garce ?

la permanence : Non, madame. Il est parti pour une urgence. J'essaie d'entrer en contact avec son hélicoptère, mais l'orage brouille les ondes courtes.

la vieille dame : Je sais à quoi m'en tenir sur cet orage. Et vous n'avez pas encore fait le nécessaire pour que j'aie mon médicament, n'est-ce pas, petite roulure ?

la permanence : Non, madame. Les hélicoptères de tous les services de transports et de livraisons sont immobilisés par l'orage. Il y a eu déjà deux victimes de la foudre. Mais j'ai maintenant ici vos comprimés pour le cœur. Si votre téléphone était muni d'un récepteur de matière...

la vieille dame : Il ne l'est pas. Et assez parlé de ces comprimés que je ne peux pas avoir. Vous n'avez pas pu joindre le médecin ?

la permanence : Non, madame. Il est parti pour une urgence. J'essaie d'entrer en contact avec son hélicoptère, mais l'orage...

la vieille dame : Cette machine commence à m'exaspérer. Une machine, voilà tout ce que vous êtes, n'est-ce pas ? Une machine programmée pour répondre à mes paroles. Une machine admirablement réglée, certes !

la permanence : Non, madame. Je suis de chair et de sang comme vous. Je m'appelle Doris. J'ai 23 ans. Il y a des fois, c'est vrai, où je fais l'effet d'être une machine. Je vis entourée de kilomètres et de kilomètres de bandes qui répondent aux demandes ordinaires. Et en plus de mon transmetteur de matière, j'ai tout ce qu'il faut pour monter d'autres bandes. Mais je ne suis pas une vulgaire machine... bien qu'il me soit arrivé une fois d'avaler le contenu d'une fiole de somnifère, tellement je... Non, non, je suis une femme de chair et de sang. J'ai vingt-trois ans...

la vieille dame :... et vous vous appelez Doris. Oui. Je vois. On nous sert maintenant des machines qui possèdent une biographie, essaient à l'occasion de se suicider et mendent la pitié des usagers. Des machines qui spéculent sur la sensibilité du public. Comme c'est touchant ! Et moi qui suis une personne âgée, sans la moindre domestique – même depuis que notre gouvernement assoiffé de démocratie nous autorise à y recourir –, sans même une infirmière privée. Moi qui suis...

la permanence : N'avez-vous point d'infirmière-robot, madame ?

la vieille dame : Une horreur pareille ? Avec des bras de métal ? Grand merci ! Dire que je suis là, vieille et seule, en train de mourir faute d'un docteur et de médicaments, mais avec l'unique consolation d'entendre une machine m'offrir ses excuses !

LA PERMANENCE : Je vous en prie, madame. Je ne suis pas...

LA VIEILLE DAME : Ooooh... mon cœur... Je vous en supplie, mademoiselle, mes comprimés...

LA PERMANENCE : Madame ! Madame ?

LA VIEILLE DAME :... mon cœur... Je m'en vais... ooooh...

LA PERMANENCE : Écoutez-moi, madame. J'outrepasse mes fonctions en vous disant ceci, mais si vous redoutez une crise cardiaque, il est essentiel pour vous de vous détendre, de ne faire aucun effort, de ne pas élever la voix, de...

LA VIEILLE DAME : Oooh... et des machines qui vous aident à mourir en paix, à abandonner votre pauvre carcasse sans tapage, pour ne pas importuner les services officiels. Oh ! n'ayez crainte, petite machine, et faites-moi grâce de vos bobines altruistes ! Ce spasme est terminé. Je n'ai plus qu'à attendre le prochain. Je ne suis qu'une pauvre femme âgée sans personne pour lui porter secours, en plein orage... vous avez entendu ce coup de tonnerre ?... une pauvre vieille réduite à écouter une machine avant de mourir faute d'un simple comprimé...

LA PERMANENCE : Mais, madame, une installation téléphonique pour laquelle vous payez les redevances doit comprendre un récepteur de matière. Êtes-vous bien sûre qu'il n'y en a point ? Je vais vérifier dans les archives...

LA VIEILLE DAME : Et une machine qui trouve bon de vous faire l'article pendant que vous êtes en train de mourir ! Vous n'allez pas non plus essayer de me vendre un cercueil et une concession à perpétuité, ou une urne spatiale pour tombeau-satellite ? Dans ce cas, je vous remercie : j'ai déjà cercueil et concession. Mais je n'ai pas de récepteur de matière.

LA PERMANENCE : Je n'essaie pas de vous vendre quoi que ce soit, madame. Je m'efforce de vous venir en aide. J'ai ici vos comprimés, et je...

LA VIEILLE DAME : Cessez de m'infliger ce supplice de Tantale.

LA PERMANENCE :... et je fais tout mon possible pour vous les envoyer. Si vous aviez un récepteur de matière, je n'aurais qu'à mettre un de ces comprimés dans la coupelle de transfert qui est devant moi, ou encore composer sa formule chimique, et vous le recevriez en une fraction de seconde. 99 p. 100 des installations téléphoniques comme la vôtre sont munies d'un récepteur de matière et d'un gant de télékinésie. Je vais vérifier...

LA VIEILLE DAME : Ah ! oui, le fameux gant de télékinésie... De sorte que je pourrais signer à distance l'achat d'un cercueil d'argent rehaussé de perles, de couronnes d'orchidées, et la commande de messes à Chartres pour le repos de mon âme, n'est-ce pas ? Malheureusement je n'ai pas de gant, hi, hi, hi ! ni de récepteur de matière. Et croyez-vous que j'avalerai un comprimé ainsi expédié, tout maculé d'huile et de je ne sais quoi ? Oooh...

LA PERMANENCE : J'ai programmé une enquête, madame. Car il se peut que vous ayez un récepteur de matière sans le savoir. Je vous en prie, ne

vous découragez pas, ne vous surexcitez pas ! Mais je tiens à vous préciser que la matière n'est nullement téléportée sur les ondes, encore moins sur fils, et que l'huile n'a rien à voir dans l'opération. Les formules sont fournies au transmetteur : ce sont elles, et elles seulement, qui voyagent sur ondes. Quand elles arrivent à destination elles synthétisent immédiatement le double exact de l'objet demandé à partir des matières composantes qui se trouvent stockées dans le récepteur. Il va de soi que je simplifie un peu, mais...

LA VIEILLE DAME : Un cours de chimie, à présent ? Des machines qui font des cours pour discuter avec les usagers et les contredire jusqu'à l'instant de leur mort ! Vraiment ingénieux, surtout si l'on songe qu'un ordinateur travaille un milliard de fois plus vite que le cerveau humain et qu'il aura donc toujours le dernier mot, même si l'être humain n'est pas à l'article de la mort.

LA PERMANENCE : Je ne suis pas une machine, madame ! Je suis une femme de chair et de sang... Oh ! pourquoi insistez-vous comme cela ?

LA VIEILLE DAME : C'est la troisième fois que vous le dites. Se pourrait-il que même un ordinateur finisse par avoir honte de son rôle ? Eh bien, soit ; je vais faire comme si vous n'étiez pas une machine. Vous vous appelez Doris et vous avez vingt-trois ans. Vous êtes jeune... car c'est bien aux petites mijaurées de votre acabit que l'on confie les machines, n'est-ce pas ? A moins que tout ne se fasse maintenant par trilles du métal et chuchotements de l'électricité ? Non ? Enfin, nous ferons comme si vous étiez une jolie fille en train de me tourmenter au sujet de comprimés impossibles à expédier et de docteurs appelés d'urgence au chevet de leurs riches maîtresses. Oui, vous êtes une jolie fille, vicieuse et perverse. Cela me donnera au moins un objet concret de haine pendant le temps qu'il me reste à vivre... Ooooh...

LA PERMANENCE : Je ne suis pas jolie, madame, et Dieu me garde d'être perverse. Et je suis aussi isolée que vous. Je suis seule dans une cabine minuscule, entourée de mètres et de mètres de circuits électriques, jusqu'à l'heure où ma remplaçante arrivera. Mais cela ne m'empêche pas d'entendre au loin, par le conduit d'aération, le même orage dont vous subissez les effets. Il se rapproche.

LA VIEILLE DAME : Cela me fait plaisir que vous soyez seule, et que vous entendiez l'orage. Tant mieux si vous êtes dans un réduit d'où vous ne pouvez bouger. Imaginez un peu quelque chose d'horrible qui rampe sans bruit pour vous atteindre, comme la mort qui me guette en ce moment, tandis que vous tirez une bouffée de votre cigarette dans le conduit d'aération et que vous buvez votre cocktail préparé dans un flacon camouflé en walkie-talkie. Avouez que je ne me trompe pas de beaucoup, hein ? Imaginez un peu cette chose qui rôde, tandis que vous vous admirez dans la glace, que vous téléphonez à l'un de vos galants et que vous vous amusez d'une vieille dame en train de mourir...

LA PERMANENCE : Je t'en prie, maman, arrête !

LA VIEILLE DAME : Allons, me voici maintenant devenue mère d'une machine. Passionnant. Oh ! c'est vrai, excusez-moi, ma chère. J'oubliais nos conventions. Vous êtes une jeune et jolie fille. Que voulez-vous ? Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était encore ces dernières heures. Et puis, je suis vraiment stupéfaite de découvrir que les machines – pardon ! – font de la fixation maternelle, et qu'on est sans doute obligé de les psychanalyser...

LA PERMANENCE : Écoutez-moi, madame, je parle sérieusement. Je ne suis peut-être pas à l'article de la mort, mais il m'arrive de le souhaiter.

LA VIEILLE DAME : Voilà qui me remet déjà un peu d'aplomb, ma chère. Et je vous en remercie.

LA PERMANENCE : ... de sorte que je suis aussi malheureuse que vous. J'ai pris cet emploi à cause d'une chose qui m'est arrivée quand j'étais petite. Ma mère eut une crise cardiaque à laquelle nul ne s'attendait. Elle ne pouvait plus remuer et me demanda de lui apporter ses médicaments. Et moi je n'ai pas voulu parce que je lui avais demandé des bonbons un peu plus tôt et qu'elle avait refusé de m'en donner. Elle disait toujours « bonbons » pour désigner les remèdes que je prenais, et je ne me doutais absolument pas du danger qu'elle courait. Je croyais simplement lui rendre la pareille. C'est pourquoi, après tant d'années, j'ai choisi cet emploi : pour venir en aide à des personnes qui se trouvent dans la même situation que ma mère, et racheter mon crime...

LA VIEILLE DAME : Oh ! mais non. Vous avez choisi cela dans le seul but de retrouver le plaisir malsain que vous aviez éprouvé en voyant mourir votre mère et en sachant qu'elle mourait par votre faute. C'est pour vous une joie morbide de renouveler la chose continuellement : vous frustrez les personnes âgées des remèdes dont elles ont besoin, tout en les abreuvant de propos altruistes, n'est-ce pas ? Et non contente de les torturer, vous mendiez hypocritement leur sympathie à l'égard de votre infâme petite personne...

LA PERMANENCE : Oh ! Arrêtez ! Mais arrêtez donc ! Je suis humaine ! Trois virgule mille quatre cent seize. Pi. Un, trois, cinq, sept, onze, treize. Nombres premiers. Deux, quatre, huit, seize...

LA VIEILLE DAME : Une vraie machine, ma foi. Des chiffres, et rien que des chiffres. Vous êtes en train de devenir folle, demoiselle machine.

LA PERMANENCE : Oh ! assez, assez, assez ! Puisque je vous dis que je suis faite de chair et de sang...

LA VIEILLE DAME : ... que vous vous appelez Doris et que vous avez vingt-trois ans.

LA PERMANENCE : Mais je dis la vérité, madame, et je sais bien que ce n'est pas du tout le travail qui me convient. Je suis seule, affreusement seule !

Ce que vous venez de dire de moi, j'en arrive à le croire, moi aussi... et cependant, je Fais mon possible pour combattre mes instincts, pour aimer les gens. Et j'ai peur...

LA VIEILLE DAME : Je suis fort aise que vous reconnaissiez votre culpabilité. Aimer les gens, vous ? Ne me faites pas rire ! Vous avez peur ? A la bonne heure ! Vous pouvez alors imaginez cette chose horrible qui rampe silencieusement pour vous atteindre, comme la mort qui me guette en ce moment. Supposez que vos bandes forment tout à coup des nœuds coulants pour vous ligoter et vous étrangler... Que votre maudit transmetteur de matière vous aspire soudain et aille vous recracher en mille morceaux au pôle Nord, au fond de la fosse Challenger ou sur la face de Mercure qui est continuellement grillée par le soleil. Tenez... écoutez ! Qu'est-ce que c'est ? C'est plus net que l'orage – un heurt répété contre la grille de votre conduit de ventilation. Entendez-vous ? Et là ? Qu'est-ce qui sort de la fente de l'ordinateur ? Et pourquoi les pointes de vos ciseaux sont-elles maintenant dirigées sur vous ?

LA PERMANENCE : Oh ! arrêtez, arrêtez ! Arrêtez, ou elles vont me percer le cœur ! Arrêtez, arrêtez, arrêtez, arrêtez...

LA VIEILLE DAME : Taisez-vous ! Assez de simagrées. Je ne suis qu'une vieille femme à l'agonie, et vous, une simple machine. Une machine, oui. Je le sais, maintenant, car je vous ai injuriée à satiété et vous avez tout accepté – ce qu'un être humain n'aurait pas toléré. Et il n'y a qu'une machine pour m'appeler « madame ». Une femme imbue de sentiments démocrates (et il n'y en a pas d'autres parmi celles de moins de quatre-vingts ans) m'aurait dit « citoyenne ». Enfin, je vous ai fait perdre une heure à mon sujet. Jamais on n'accepterait chose pareille d'une employée, et elle ne s'y risquerait pas. Mais une machine ? Quelle importance ? Branchez donc la vieille sur la machine et laissez-la pester jusqu'à son dernier souffle ! En fin de compte une bande se trouve impressionnée sur le mot « arrêtez » et le répète continuellement. Ooooh... ooooh... Cette fois, c'est la fin... ooooh...

LA PERMANENCE : Arrêtez, arrêtez, ARRÊTEZ ! Écoutez-moi, madame. Les archives mentionnent que votre téléphone est muni d'un récepteur de matière pour petits objets de première nécessité ! Il est logé dans l'écouteur ! Je vais placer un comprimé dans la coupelle et vous le...

LA VIEILLE DAME : Ooooh... trop tard... je meurs...

LA PERMANENCE : Je vous en supplie, madame ! Si vous avez pitié de moi...

LA VIEILLE DAME : Non... c'est fini... je m'en vais... Je vous laisse toutes ces horreurs... Je meurs... comme est morte votre mère... Je... meurs... »

La vieille femme au visage cadavéreux laissa doucement choir le téléphone – non sur son socle, ni sur le tapis, mais sur la plaque de marbre de la table de nuit, qu’il heurta avec un bruit sec. Puis elle se renfonça dans ses oreillers. Sur la table, un son à peine audible se faisait entendre. Elle ne broncha point. Le téléphone appelait toujours. La voix minuscule répétait sans arrêt « Madame !... Maman ! ». Sans obtenir de réponse.

L’orage était presque terminé. Il n’y avait plus d’éclairs et les grondements s’espaçaient. Mais un autre bruit parvenait aux oreilles de la vieille dame : un ronronnement, assourdi d’abord, puis de plus en plus fort. Elle fronça les sourcils. Le bruit noya bientôt les appels sortant du téléphone.

Quelque chose fit trembler le plafond, le secoua violemment. Une porte grinça sur ses gonds et claqua en se refermant, et des pas précipités firent résonner les marches de l’escalier.

Un homme grand et mince, d’âge moyen, se dirigea vers le lit où reposait la vieille dame. Il tenait une trousse noire et secouait son chapeau où brillaient encore quelques gouttes de pluie.

« Eh bien, que vous arrive-t-il, cette fois ? demanda-t-il avec une cordialité bourrue. Je parie que vous vous êtes dépêchée d’avalier tous vos comprimés de somnifère, et que vous n’êtes plus à prendre avec des pincettes. Sachez en tout cas que j’ai retardé l’accouchement de la fille du Gouverneur dans le seul but de m’assurer que vous ne m’avez pas rayé de votre testament. »

Elle lui adressa un sourire malicieux, ce qui rapprocha davantage l’extrémité de son nez crochu de la pointe de son menton.

« On ne peut rien vous cacher, mauvais diable. Et je me suis mise en colère contre la petite sotte de la permanence.

— Là, je suis de votre avis. Il m’arrive bien dix fois par jour de maudire la corporation. On ne trouve plus que des névropathes pour ce genre de travail. Tout le monde exige maintenant des emplois où l’on ne reste pas isolé. Mais voyons... *Oh ! qu’est-ce que c’est ?* »

Le docteur avait eu un haut-le-corps et montrait du doigt le téléphone.

D’un recul de tout son être, la vieille dame se rejeta à l’autre bout du lit, recroquevillée hors des couvertures, les yeux toujours fixés sur la table de nuit. Elle se mit à trembler, du même tremblement qui secouait le docteur. Mais ses lèvres souriaient et ses prunelles brillaient comme des billes d’agate.

Un mince filet de sang sortait du petit trou noir situé au centre du récepteur, ruisselait sur la plaque de marbre et tombait goutte à goutte sur l’édredon de satin gris perle où il dessinait une flaque rouge.

Answering Service.

© Galaxy Publishing Corp., 1967.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

William Tenn : JEU D'ENFANT

Nous ne sommes pas forcément asservis à la machine. Pour beaucoup d'entre nous, elle est un moyen d'expression : nous fabriquons, nous bricolons, nous réalisons nos désirs, nous découvrons un espace de liberté, si limité soit-il (car la panoplie est toujours livrée avec un mode d'emploi). Et nous avons envie d'en faire davantage. Notre ingéniosité conçoit des panoplies toujours plus perfectionnées, qui désormais font bien mieux que les hommes. Feront-elles un jour mieux que les dieux ? William Tenn se pose la question dans cette nouvelle parue en 1947, un an après ses débuts, et restée longtemps son œuvre la plus célèbre. On comprend pourquoi : il rivalise en même temps avec Frankenstein, Jekyll, Tout smouales étaient les Borogoves et Le Triangle à quatre côtés. Une jolie performance.

APRÈS que le livreur de l'Agence Express eut claqué la porte derrière lui, Sam Weber décida de pousser l'énorme caisse sous l'unique lampe assurant l'éclairage de la pièce. « Je ne sais pas, avait dit le livreur. Ce n'est pas nous qui les envoyons. Nous nous contentons de les porter à domicile... » Pourtant, il devait être possible d'expliquer cet envoi d'une manière rationnelle.

Avec un grognement, qu'il poussa comme un réflexe anticipé et qui se termina par une onomatopée exprimant un ennui fortement teinté de surprise, Sam déplaça la caisse des quelques pas nécessaires. Elle était vraiment lourde... comment le livreur s'était-il arrangé pour graver trois étages avec-un pareil fardeau ?

Il se redressa et contempla avec un froncement de sourcils l'étiquette tapageuse portant son nom, son adresse et la dédicace :

Joyeux Noël 2153.

Une farce ? Il ne connaissait personne qui pût trouver particulièrement drôle d'envoyer une carte antidatée de deux cents ans. A moins que l'un des fumistes qui suivaient les cours de droit dans sa classe n'eût voulu indiquer par là l'époque probable à laquelle, selon lui, Weber se verrait confier sa première affaire. Et même dans ce cas...

A y regarder de plus près, les lettres étaient bizarrement formées : des

sortes de rayures vertes tenaient lieu de traits. Quant à l'étiquette proprement dite, elle était faite d'une feuille d'or !

Sam commençait à être intéressé. Il arracha l'étiquette, déchira le léger matériau qui servait à l'emballage... et demeura interdit. Un sifflement s'échappa de ses lèvres. Puis il avala péniblement sa salive.

La caisse ne comportait pas de couvercle apparent, pas la moindre fente dans ses flancs, pas de poignée, aucune aspérité. Elle apparaissait sous la forme d'un cube solide en matière brune.

« C'est plus fort que de jouer au bouchon avec des pains à cacheter ! »

Pourtant il était bien certain que quelque chose avait bringuebalé à l'intérieur au moment où il la déplaçait.

Il saisit le cube par les angles et s'escrima de son mieux, mais ne réussit qu'à soulever la masse entière. La face inférieure était aussi lisse et aussi vierge de toute fente que le reste. Il le laissa retomber avec fracas.

« Ah ! bien, dit-il philosophiquement. Ce n'est pas tant le cadeau que le principe mis en œuvre. »

Nombre des cadeaux qu'il recevait exigeaient encore, en retour, des lettres d'appréciation. Il lui faudrait rédiger une missive particulièrement soignée pour la tante Maggie. Les cravates qu'elle lui avait offertes étaient des horreurs dans le style cubiste, mais il ne lui avait même pas envoyé un seul mouchoir à l'occasion du présent Noël. Il avait consacré jusqu'au dernier *cent* à l'achat d'une bague pour Tina. Le bijou n'avait pas grande valeur. Peut-être comprendrait-elle qu'étant donné les circonstances...

Il se retourna avec l'intention de se diriger vers son lit qui était conçu pour lui servir à la fois de table et de chaise. « Ma foi, si tu ne veux pas t'ouvrir, à ton aise », dit-il en donnant un coup de pied résigné à la grande caisse.

Comme si le choc avait eu raison de son obstination, la caisse s'ouvrit. Une fente apparut à la surface supérieure, s'élargit rapidement en divisant la caisse de part et d'autre à la manière d'une valise, dont les deux moitiés vinrent reposer à plat sur le sol. Sam s'administra une tape sur le front et adressa une rapide prière à tous les dieux connus. Puis il se souvint d'avoir prononcé le mot *ouvrir*.

« Fermer », dit-il à tout hasard.

La caisse obéit avec la douceur et la précision d'une mécanique bien huilée.

« Ouvrir. »

La boîte obtempéra sans se faire prier.

Voilà un point d'acquis, se dit Sam, qui se pencha sans plus tarder pour explorer l'intérieur.

Celui-ci était composé d'un extraordinaire enchevêtrement de compartiments, contenant des fioles remplies de liquides bleus, de pots pleins de solides rouges, de tubes transparents garnis de substances jaunes, vertes, orange, mauves et bien d'autres encore dont les yeux de Sam ne gardaient pas le souvenir. On apercevait au fond sept montages compliqués qui paraissaient avoir été conçus par des amateurs de radio en délire. Il s'y trouvait également un livre.

Sam saisit l'ouvrage et remarqua avec humilité que si toutes les pages en étaient métalliques, l'ensemble était néanmoins plus léger qu'aucun volume de papier qu'il eût jamais tenu entre les mains.

Il emporta l'objet et s'en fut s'asseoir sur le lit. Puis il prit une longue inspiration et ouvrit le livre à la première page.

« Ouf ! » dit-il en laissant échapper un profond soupir.

Il lut les lignes suivantes, en lettres vertes tracées à la diable :

Construire un Homme, panoplie n° 3. Cette panoplie a été conçue uniquement à l'usage des enfants de onze à treize ans. L'appareillage, considérablement plus évolué que les panoplies *Construire un Homme* nos 1 et 2, permettra aux enfants de cet âge de construire et d'assembler des êtres humains adultes, en parfait état de marche. Les enfants attardés pourront également monter des bébés et des mannequins prévus par les panoplies plus élémentaires. Deux appareils de démontage sont fournis en même temps que la trousse, de manière à pouvoir recommencer l'opération autant de fois qu'on le désire, pour le plus grand profit de l'enfant. De même que pour les panoplies nos 1 et 2, il est fortement conseillé d'avoir recours aux soins d'un Contrôleur pour tous les démontages. Tous réassortiments et pièces supplémentaires peuvent être obtenus à la Société *Construire un Homme*, 928 Niveau Diagonal, Glunt City, Ohio. Souvenez-vous : c'est seulement avec *Construire un Homme* que vous pouvez vraiment construire un homme !

Weber ferma les yeux. Quelle était donc cette histoire qu'il avait vue la veille au cinéma ? Extraordinaire ! Les images aussi étaient formidables. Et la couleur remarquable. Combien pouvait gagner le directeur par semaine ? Et l'opérateur ? Cinq cents dollars ? Mille ?

Il ouvrit les yeux. La silhouette massive de la caisse était toujours plantée au milieu de la chambre, le livre dans sa main tremblante et le même texte apparaissait sur la page.

C'est seulement avec Construire un Homme que vous pouvez vraiment construire un homme ! Veuille le Ciel, en cette heure d'épreuve, venir au secours d'un avocat débutant névrosé !

A la page suivante, on trouvait un catalogue des prix pour *réassortiments et pièces supplémentaires*. Des articles comme un litre d'hémoglobine et trois grammes d'enzymes assortis étaient offerts au tarif d'un cinquante et trois quarante-cinq. Une note de bas de page faisait de la réclame pour la panoplie n° 4 : *Elle vous procurera l'émotion palpitante de construire votre premier Martien vivant !*

La troisième page était une table des matières. Sam agrippa le bout du matelas d'une main moite et lut :

Chapitre	I.	Un jardin d'enfants biochimique.
	II.	Fabrication d'êtres vivants élémentaires.
	III.	Les mannequins et les tâches qu'ils peuvent accomplir.
	IV.	Bébés et autres humains de petite taille.
	V.	Doubles pour tous usages ; comment vous dédoubler vous-même et vos amis.
	VI.	Ce qui est nécessaire pour construire un homme.
	VII.	La finition d'un homme.
	VIII.	Le démontage d'un homme.
	IX.	Nouvelles formes de vie pour vos moments de loisir.

Sam jeta le livre dans la caisse et se précipita vers le miroir. Son visage était toujours le même, blanc comme de la craie, sans doute, mais dans l'ensemble il n'avait pas changé. Il ne s'était pas dédoublé, il n'avait pas construit un mannequin pour son usage personnel ni découvert une nouvelle forme de vie pour ses moments de loisir. Tout était parfaitement en place et conforme à l'ordonnance.

Avec le plus grand soin, il fit reprendre à ses globes oculaires leur position normale dans leurs orbites.

Il se mit à écrire fiévreusement : *Chère tante Maggie, j'ai bien reçu vos splendides cravates. Elles constituent le plus beau cadeau, parmi tous ceux qui m'ont été offerts à Noël. Je n'ai qu'un seul regret...*

Je n'ai qu'un seul regret : celui de ne disposer que d'une seule vie à offrir en échange. Qui pouvait bien être l'individu qui s'était livré à une telle débauche d'imagination pour monter cette plaisanterie de mauvais goût ? Lew Knight ? Le cerveau insensible de Lew devait garder encore quelque soupçon de respect envers la tradition de Noël. Et Lew ne possédait ni l'imagination ni la patience suffisantes pour monter un bateau de cette envergure.

Tina ? Tina possédait effectivement le talent inné de compliquer les choses les plus simples, outre la délicieuse abondance d'attributs physiques dont la nature l'avait dotée ; mais son sens de l'humour était des plus minces.

Sam saisit l'enveloppe de cuir et passa sur elle des doigts caressants. Le parfum de Tina semblait s'accrocher à la surface et ramener le monde dans sa réalité objective.

L'étiquette-carte de vœux métallique lui renvoyait son éclat depuis le plancher. Le verso portait peut-être le nom de l'expéditeur. Il la ramassa et la retourna.

Rien d'autre que la surface vierge et dorée. C'était bien de l'or ; il s'y connaissait, car son père était bijoutier. La valeur intrinsèque de la carte excluait l'hypothèse d'une mauvaise plaisanterie. Et d'autre part, où en serait le sel ?

Joyeux Noël 2153. Où en serait l'humanité dans deux cents ans ? Les voyages interstellaires seraient peut-être chose courante et les hommes viseraient déjà au-delà... des destinations inimaginables... Auraient-ils recours à de petits mannequins pour effectuer le travail des machines et des robots ? Fabriqueraient-ils des enfants à partir de...

Une seconde carte se trouvait peut-être dans la caisse. Weber se pencha pour en vider le contenu. Son œil tomba sur une grande jarre grisâtre et l'étiquette collée sur son flanc : *préparation de neurones déshydratés, uniquement pour construction humaine.*

Il recula, l'œil sévère : « Fermer ! »

La caisse obéit, Weber poussa un soupir de soulagement et décida d'aller se coucher.

Il regretta, en se déshabillant, d'avoir omis de demander au livreur le nom de sa firme. Ce renseignement lui aurait permis de remonter à la source du cadeau incongru.

« Mais après tout, répéta-t-il en s'endormant, ce n'est pas tant le cadeau qui compte... C'est le principe ! Joyeux Noël pour moi ! »

Le lendemain matin, lorsque Lew Knight s'annonça par un « Salut, vieux ! » Sam attendit le départ de la première allusion. Lew n'était pas homme à cacher longtemps sa joie. Mais il se plongea dans la lecture du *New York State Supplement* et n'en sortit pas de toute la matinée. Les cinq autres jeunes juristes du bureau communal semblaient ou trop ennuyés ou trop occupés pour porter *Construire un Homme* sur la conscience. Sam ne surprit pas le moindre sourire en coin, le moindre regard en coulisse, il n'eut à répondre à aucune question insidieuse.

Tina fit son entrée à dix heures tapantes, avec l'air d'une professionnelle du nu surprise en flagrant délit de décence.

« Bonjour, tout le monde ! » dit-elle.

Et chacun, selon la nature des sécrétions glandulaires du moment, de s'épanouir, de lui faire de l'œil ou d'incliner la tête. Lew Knight lui fit de l'œil. Sam Weber s'épanouit.

Tina enregistra le tout et analysa la situation tout en faisant bouffer ses cheveux. Ses conclusions l'amènèrent à se pencher ostensiblement sur la table de travail de Lew Knight et à lui demander quel travail il lui réservait pour la matinée.

Sam s'enfonça furieusement dans la lecture d'un ouvrage juridique. Théoriquement, Tina était employée par l'ensemble des sept juristes en qualité de secrétaire, de standardiste et de réceptionniste. En fait, le plus clair de son travail quotidien se bornait à taper à la machine deux enveloppes, et occasionnellement les lettres qui devaient prendre place à l'intérieur. Une fois par semaine, paraissait un mélancolique petit dossier, qui n'allait jamais jusqu'à réclamer un examen judicieux. En conséquence, Tina entretenait dans le premier tiroir de son bureau une abondante bibliothèque de magazines de mode et, dans les deux autres, un arsenal complet de produits de beauté ; elle passait le tiers de sa journée dans les toilettes « dames », échangeant avec les autres secrétaires des renseignements sur les prix des bas et autres accessoires féminins ; les deux autres tiers, elle les consacrait religieusement à celui de ses employeurs qui manifestait à son arrivée l'humeur la plus entreprenante.

Son salaire était mince, mais sa vie était bien remplie.

Juste avant le repas de midi, elle apporta avec le plus grand flegme le courrier du matin. « Je ne pensais pas que nous serions très occupés ce matin, monsieur... commença-t-elle.

— Vous vous êtes trompée, Miss Hill, lui répondit-il avec une brusquerie irritée qui, dans son esprit, mettait son physique en valeur. J'attendais que vous en ayez terminé avec vos obligations mondaines pour vous demander de vouloir consacrer quelques minutes de votre précieux temps à ces occupations terre à terre auxquelles on donne parfois le nom d'affaires. »

Elle manifesta la surprise d'un chaton abusivement privé de son coussin. « Mais... nous ne sommes pas lundi. Somerset et Ojack ne vous envoient du matériel que le lundi. »

Sam tiqua. La secrétaire lui rappelait que, sans les corvées légales que lui faisaient parvenir une fois par semaine Somerset et Ojack, il ne serait juriste que de nom, sinon uniquement d'esprit.

« J'ai une lettre à vous dicter, Miss Hill, répondit-il d'un ton ferme. Lorsque vous aurez rassemblé l'attirail nécessaire, nous pourrons nous mettre au travail. »

Tina revint bientôt, non sans agiter la tête, avec un bloc-sténo et des crayons.

« Début ordinaire, date du jour, commença Sam. Adresse : Chambre de Commerce, Glunt City, Ohio. Messieurs, j'ai l'honneur de vous demander de vouloir bien m'informer si vous possédez sur vos registres une firme dont la raison sociale est *Construire un Homme* ou quelque autre nom similaire. Il me serait également agréable de savoir si une firme portant le nom ci-dessus mentionné, ou un nom apparenté, aurait manifesté récemment l'intention de se joindre à votre communauté. Je me permets de vous demander officieusement ce renseignement pour le compte d'un client qui s'intéresse à la production de cette firme et qui a égaré son adresse. Signature et ensuite un post-scriptum : mon client s'intéresse également aux possibilités commerciales d'une rue connue sous le nom d'Avenue Diagonale ou Niveau Diagonal. Je vous serai très reconnaissant de tous les renseignements que vous voudrez bien me communiquer sur cette adresse et les organisations qui y sont actuellement établies. »

Tina battit des paupières en fixant sur lui le regard de ses larges yeux bleus. « Oh ! Sam, souffla-t-elle, ignorant les manières protocolaires qu'il venait d'établir. Oh ! Sam, vous avez un nouveau client. J'en suis tellement heureuse. Il avait l'air un peu sinistre, mais d'une façon tellement distinguée que...

— Qui ? Qui avait l'air sinistre ?

— Mais votre nouveau *client*. » Sam eut l'impression désagréable qu'elle avait failli ajouter : « Imbécile que vous êtes ! » « Lorsque je suis arrivée ce matin, j'ai vu un vieil homme terriblement grand, vêtu d'un long pardessus, qui parlait au garçon d'ascenseur. Il s'est tourné vers moi – le garçon d'ascenseur, s'entend – en disant : « Voici la secrétaire de Mr. Weber. Elle pourra vous dire tout ce que vous désirez savoir. » Ensuite il m'a lancé un clin d'œil tout à fait déplacé en la circonstance. Alors le vieil homme m'a jeté un regard perçant qui m'a quelque peu décontenancée et il est parti en marmottant : « Personnalités désagréées ou prédatrices. Jamais normales. Jamais équilibrées. » Ce que je n'ai pas trouvé très poli non plus. Il faut que vous le sachiez, s'il doit devenir votre client ! » Elle s'adossa sur son siège et reprit sa respiration.

De grands vieillards sinistres en longues lévites noires cherchaient à obtenir des renseignements sur lui, en interrogeant le garçon d'ascenseur... Il ne s'agissait sûrement pas d'affaires. Il ne possédait pas de squelette dans son placard personnel. Cette visite avait-elle une relation avec son étrange cadeau de Noël ? Hummm ! fit mentalement Sam.

« ... c'est ma tante préférée, voyez-vous, était en train d'expliquer Tina, et elle est arrivée de façon tellement inattendue. »

La jeune fille s'efforçait de lui faire comprendre pourquoi elle ne pouvait réveillonner avec lui, comme promis. Tina se pencha sur lui et Sam éprouva pour elle un élan d'affection soudaine.

« Ne vous faites pas de souci, lui dit-il. Je savais bien que vous ne pouviez faire autrement. J'ai été un peu déçu lorsque vous m'avez téléphoné, mais à présent je n'y pense plus ; Sam ne tient jamais rancune à une jolie fille. Et si nous déjeunions ensemble ?

— Déjeuner ? » Elle lança aussitôt des signaux de détresse. « J'ai promis à Mr. Lew... mais je suis certaine qu'il ne sera pas fâché de votre présence.

— Bravo, allons-y. » Ce serait administrer à Lew une dose de sa propre médecine amère.

Lew Knight prit aussi mal que Sam l'avait escompté la perspective de voir son tête-à-tête avec Tina transformé en repas de famille. Malheureusement, Lew possédait l'indiscutable talent de s'étaler en long et en large sur l'affaire juridique en cours, les honoraires qu'il comptait en retirer, sans compter la réputation que lui vaudrait un succès éventuel. Après une ou deux tentatives infructueuses pour introduire dans la conversation un testament intéressant dont il avait entrepris une nouvelle formulation pour le compte de Somerset et Ojack, Sam abandonna et se rabattit sur de vagues rêveries. Aussitôt Lew délaissa l'affaire Rosenthal contre Rosenthal pour se lancer dans un dialogue plus intime avec Tina.

À l'extérieur du restaurant, la neige se transformait en bournier. La plupart des magasins présentaient leurs étalages de Noël. Sam remarqua des jeux de construction pour enfants, décorés par toutes sortes d'accessoires de saison et saupoudrés de neige artificielle étincelante. Construisez un appareil de radio, un gratte-ciel, un avion. Mais *c'est seulement avec « Construire un Homme » que vous pouvez...*

« Je rentre, annonça-t-il soudainement. Une chose importante dont je viens de me souvenir à l'instant. S'il y a du nouveau, téléphonez-moi à mon domicile. »

Il laissait le champ libre à Lew, pensait-il en prenant place dans le métro. L'amère vérité l'obligeait à constater que le champ n'était pas moins libre, qu'il fût présent ou absent. Lew Knight le Séducteur, avait-on coutume de le nommer à l'école de droit ; depuis le jour où Lew avait remarqué que Tina possédait, en proportions adéquates, la substance nécessaire au rembourrage d'une robe, Sam avait autant de chances qu'une barre à mine pour forcer les portes blindées de Fort Knox.

Tina ne portait pas aujourd'hui la bague qu'il lui avait offerte. L'auriculaire de sa main droite s'adornait, néanmoins, d'un petit anneau tapageur, dont l'aspect n'était rien moins que familier. « Le je ne sais quoi de poétique, marmonna Sam philosophiquement, certains l'ont, d'autres non. Personnellement, je ne l'ai pas. »

Quand même, c'eût été fichtrement sympathique, avec Tina, s'il avait

possédé ce « je ne sais quoi ».

Il ouvrit la porte de sa chambre et l'aspect du lit en désordre lui causa une surprise en lui contant, avec un tumultueux stoïcisme, l'histoire d'une femme de ménage qui n'était pas venue accomplir les devoirs de sa charge. Le fait ne s'était jamais produit... Rien d'étonnant ! Jamais auparavant, il n'avait fermé à clef la porte de sa chambre. La dame de service avait dû penser qu'il désirait rester dans l'intimité.

C'était peut-être le cas.

Les cravates de tante Maggie éclaboussaient sans pudeur le pied du lit de leurs couleurs fracassantes. Il les rangea dans le placard en retirant son chapeau et son veston. Puis il se dirigea vers le lavabo et se lava les mains, lentement. Il fit demi-tour sur lui-même.

C'était cela. La grande masse cubique qui occupait calmement l'angle de son champ de vision lui faisait face à présent, dans toute sa puissance, il n'avait pas été le jouet d'un rêve et elle contenait indubitablement l'in vraisemblable collection d'ingrédients dont il gardait le souvenir.

« Ouvrir », dit-il, et la boîte s'ouvrit.

Le livre, toujours ouvert à la page métallique portant la table des matières, gisait au fond de la caisse. Une partie du volume s'était insinuée dans la cavité d'un étrange appareil. Sam saisit les deux objets d'une main quelque peu tremblante.

Il dégagea le livre de son logement provisoire et constata que l'appareil se composait principalement d'une sorte de lunette binoculaire, supportée par un solénoïde et un système de tubes et reposant sur une plaque verte tenant lieu de socle. Il le retourna. Le dessous portait une inscription tracée avec les mêmes zébrures que le livre. « Combiné Microscope Électronique-Établi. »

Il le déposa sur le sol avec de grandes précautions. Un par un il sortit les autres articles, depuis le « Biocalibreur Petit Format » jusqu'au « Vitaliseur Instantané ». Avec le plus grand respect il aligna, sur cinq rangs multicolores, les fioles de lymphe et les pots contenant les cartilages de base. Les parois de la caisse étaient tapissées de feuilles incroyablement minces et ridées ; une légère pression sur la tranche leur faisait prendre la silhouette tridimensionnelle d'organes humains, dont la taille et la forme pouvaient être modifiées, en pinçant telle ou telle partie de leur surface... des moules, sans aucun doute.

Il y en avait tout un assortiment. Si la panoplie avait une base tant soit peu scientifique, le contenu de la caisse devait posséder une valeur inimaginable. Du moins en tant que publicité. Après tout, elle avait bien une signification quelconque !

A condition de reposer sur des bases scientifiques.

Sam se laissa tomber sur le lit et ouvrit le volume au chapitre *Un jardin d'enfants biochimique*.

A neuf heures du soir, il s'accroupit devant le Combiné Microscope Électronique-Établi et se mit en devoir de déboucher certaines petites bouteilles. A neuf heures quarante-sept, Sam Weber fabriqua son premier être vivant élémentaire.

Ce n'était pas grand-chose, si l'on prenait le premier chapitre de la Genèse pour point de référence. Tout juste une petite masse brune qui, dans le champ microscopique, mangea avec défiance un fragment de bretzel, fit bourgeonner quelques spores et mourut au bout d'environ vingt minutes. Mais il avait réussi. Il avait construit une forme de vie spécifique qui se nourrissait des constituants d'un bretzel spécifique ; il ne pouvait survivre nulle part ailleurs.

Il alla prendre son repas du soir avec l'intention bien arrêtée de s'enivrer. Mais à peine eût-il ingéré une petite dose d'alcool qu'il fut de nouveau la proie du *divin génie créateur* et il se hâta de rentrer à sa chambre.

Jamais au cours de la soirée, il ne parvint à retrouver l'exultation première qu'avait fait naître en lui l'apparition de la masse brune, bien qu'il parvînt à construire une molécule protéinique géante et une série complète de virus filtrants.

Au petit bazar du coin où il avait coutume de prendre son petit déjeuner, il téléphona au bureau. « Je serai chez moi toute la journée », dit-il à Tina.

Elle était un peu intriguée, de même que Lew, qui saisit le récepteur. « Hé, vieux, seriez-vous en train de vous constituer une clientèle locale ? Kid Blackstone manque d'éléments pour bon nombre d'affaires. Deux ambulances ont déjà passé devant l'immeuble.

— Oui, répondit Sam. Je lui donnerai les renseignements quand il viendra. »

La fin de semaine était proche, aussi décida-t-il de se donner congé pour le lendemain également. Il n'aurait pas de travail réel avant lundi, où le panier Somerset et Ojack lui fournirait son œuf unique.

Avant de regagner sa chambre, il fit l'emplette d'un manuel de bactériologie dernier cri. Il était amusant de construire – en les améliorant – des créatures monocellulaires, dont la place même dans l'échelle des classifications était un sujet de discussion parmi les savants de l'époque actuelle. Le mode d'emploi de la panoplie *Construire un Homme* se contentait, bien entendu, de fournir quelques exemples, en même temps que les règles générales ; mais grâce aux descriptions du manuel de bactériologie, « le monde était son huître, » comme on dit vulgairement.

L'expression lui fournit une idée ; il fabriqua quelques huîtres. Les

coquilles n'étaient pas assez dures et il ne put rassembler suffisamment de courage pour y mettre la dent, mais c'étaient incontestablement des bivalves. S'il possédait assez de persévérance pour perfectionner sa technique, le problème de la nourriture se trouverait bientôt résolu pour lui.

Le manuel était relativement facile à suivre et abondamment illustré d'images qui prenaient une forme solide sitôt qu'on ouvrait la page. Fort peu de choses étaient considérées comme acquises ; des explications de plus en plus complexes faisaient suite à des démonstrations simples. Seules certaines allusions étaient parfois obscures : *Ceci est le principe utilisé dans les jouets phanphophlink. Lorsque vous avez les dents yokekkées ou démortonées, pensez au Bacterium cyanogenum et à son modeste rôle. Si vous avez un mannequin rubiculaire dans la maison, inutile de vous référer au chapitre sur les mannequins.*

S'étant assuré, par une brève recherche, que parmi les nouveaux articles qui encombraient à présent son appartement, ne figurait pas un mannequin rubiculaire, Sam se crut autorisé à se reporter au chapitre des mannequins. Il avait réussi à se débarrasser définitivement du sentiment qu'il était « Papa en train de jouer avec le train électrique de Toto » ; ce qu'il venait de réaliser dépassait déjà les rêves les plus ambitieux des plus grands biologistes pour la génération suivante, et devant lui s'ouvrait un champ immense... Quels problèmes ne résoudrait-il pas désormais ?

Ne jamais oublier que les mannequins sont conçus pour une seule et unique fonction. Je m'en garderai bien, se promit Sam. Qu'il s'agisse de mannequins sanitaires, de mannequins tailleurs, de mannequins imprimeurs ou de mannequins sunnevviaires, ils sont toujours construits en vue de l'accomplissement d'une seule opération. Lorsque vous construisez un mannequin susceptible d'assurer plus d'une fonction, vous commettez un crime grave, justiciable d'une admonestation publique.

Pour construire un mannequin...

C'était très difficile. A trois reprises il détruisit des monstruosité en cours de développement et recommença. Ce ne fut que dans l'après-midi du dimanche que le mannequin se trouva terminé... incomplètement d'ailleurs.

Il avait de longs bras – par suite d'une erreur de dosage, l'un d'eux était légèrement plus court que l'autre – un visage sans traits et un tronc. Pas de jambes, ni yeux ni oreilles ni organes de reproduction. Il était étendu sur le lit de Sam et gargouillait par le trou cerclé de rouge qui lui tenait lieu de bouche et qui devait prétendument lui servir à la fois pour l'ingestion des aliments et l'excrétion des résidus de la digestion. Il décrivait des cercles lents avec ses longs bras, conçus pour une fonction très simple mais qui restait encore à inventer.

Observant son œuvre, Sam décida que la vie pouvait être aussi laide qu'une latrine de campagne en plein été.

Il fallait le désassembler. Sa longueur – il mesurait quatre-vingt-dix centimètres depuis les doigts cartilagineux jusqu'à la base scellée du tronc conique – excluait l'usage du minuscule désassembleur dont il s'était servi pour les huîtres et diverses autres créations. Cependant une notice d'un jaune brillant était collée sur le grand désassembleur... *Ne doit être employé que sous la surveillance directe d'un Contrôleur. Employez la formule A76 ou provoquez l'instabilité de votre produit.*

La « formule A76 » avait autant de sens pour Sam que le « sunnevviaire » et il estimait que son produit était déjà suffisamment instable, merci. Il lui faudrait se passer du Contrôleur. Le grand désassembleur devait fonctionner selon les mêmes principes généraux que le petit.

Il le fixa sur un des montants du lit et régla le foyer. Il abaissa le levier inséré dans le socle lisse.

Cinq minutes plus tard, le mannequin était une masse visqueuse répandue sur son lit.

Le grand désassembleur, Sam en était à présent convaincu en nettoyant sa chambre, exigeait l'assistance d'un Contrôleur. Il récupéra autant qu'il put des constituants de la créature sans jambes, bien qu'il n'eût pas l'intention d'utiliser à nouveau la panoplie au cours des cinquante années à venir. Il n'aurait certainement plus recours au désassembleur. Il serait moins spectaculaire et désagréable de fourrer le tout dans une machine à hacher la viande, et d'en tourner la poignée.

En refermant la porte derrière lui, avec l'intention bien arrêtée de se payer une petite noce, il se promit d'acheter quelques draps neufs le lendemain matin. Cette nuit, il lui faudrait dormir sur le plancher.

Plongé jusqu'aux poignets dans les minutes de Somerset et Ojack, Sam sentait sur lui les regards intrigués de Tina et de Lew Knight. Si jamais ils savaient, se disait-il en exultant ! Sans doute Tina bornerait-elle son appréciation à un : *Merrrrr-veil-leux*, tandis que Lew persiflerait : *On joue les Frankenstein a présent ?*

« Hé, vieux, dit Lew Knight, perché sur le coin de son bureau, vous vous octroyez des fins de semaine prolongées, si je ne m'abuse. »

Sam se boucha mentalement les oreilles. « Je suis en train d'écrire un livre.

— Un bouquin de droit ? *La Banqueroute* par Weber ?

— Non, un livre de jeunes : *Lew Knight, l'idiot du village*.

— Ça ne se vendra pas. Le titre manque de dynamisme. A propos, Tina me dit que vous aviez déjà pris des arrangements pour le réveillon du Nouvel An et que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je festoie en sa compagnie. Personnellement je partage son avis, mais je peux me tromper. Surtout que

j'ai réservé une table à *La Cigale*, où la foule est généralement moins dense pour le réveillon qu'au libre service.

— Faites comme vous l'entendrez.

— Bien, dit Knight en s'éloignant. Au fait, j'ai gagné ce procès. Honoraires des plus confortables, ma foi. Merci de l'intérêt que vous me témoignez. »

En apportant le courrier, Tina voulut savoir, à son tour, s'il avait quelque chose à objecter aux nouveaux arrangements. Il l'assura à nouveau du contraire. Où avait-il passé ces derniers jours ? Il avait été occupé, très occupé. Quelque chose d'entièrement nouveau et d'important.

Elle abaissa les yeux vers lui tandis qu'il triait le courrier : offres de voitures d'occasion, dont on garantissait qu'elles n'avaient pas couvert plus de quatre cent mille kilomètres ; lettres caressantes où on lui rappelait qu'il lui restait encore à payer la moitié des frais de cours pour sa dernière année à l'école de droit, en lui demandant quand il comptait s'acquitter de sa dette.

Vint une lettre qui n'était ni une facture ni une réclame. Le cœur de Sam perdit momentanément tout intérêt pour la monotone litanie de sollicitations qui était son lot ordinaire et son regard tomba sur le cachet postal : *Glunt City, Ohio*.

Cher monsieur,

Il n'existe actuellement aucune firme dans Glunt City dont la raison sociale rappelle en quoi que ce soit la désignation « Construire un Homme », et nous ne sachions pas qu'aucune organisation de ce genre ait l'intention de se joindre à notre petite communauté. Il n'existe pas davantage de voie portant le nom de « Diagonale ». Nos rues nord et sud sont baptisées du nom de tribus indiennes, tandis que celles de l'est et de l'ouest portent des numéros qui sont des multiples de cinq. Glunt City est une ville strictement résidentielle ; nous entendons qu'elle le demeure. Seuls de petits commerces de détail et des établissements de service public ont obtenu droit de cité dans notre agglomération. Si vous étiez tenté de construire une maison à Glunt City et que vous puissiez nous fournir la preuve que votre ascendance est de race blanche, chrétienne et anglo-saxonne de père et de mère depuis quinze générations, nous serions très heureux de vous fournir de plus amples renseignements.

Thomas H. PLANTAGENET, maire.

Voilà qui était clair et net. Il ne pourrait se procurer aucun réassortiment pour ses bouteilles et ses fioles, même s'il disposait de l'argent nécessaire

pour les payer. Il convenait donc d'économiser les matériaux et de les conserver autant que possible. Surtout, plus de désassemblage !

Est-ce que la société « Construire un Homme » installerait un jour ses usines à Glunt City, lorsque la ville se serait transformée en métropole industrielle, en dépit des exclusives de ses citoyens triés sur le volet ? Ce paquet s'était-il égaré, quittant une voie différente, une ère à venir sur un monde à $n + 1$ dimensions, pour tomber dans l'espace-temps humain ? Les deux mondes devaient posséder une commune origine, sinon comment expliquer la notice en anglais ? Le fait d'avoir été le destinataire du colis impliquerait-il un objectif, bénéfique ou non ?

Tina lui avait posé une question. Sam s'arracha à ses spéculations sans forme, pour considérer sa silhouette, qui, elle, n'en manquait pas.

« Si donc vous voulez encore que je réveillonne en votre compagnie, il me suffira d'avertir Lew que ma mère s'attend à souffrir de ses calculs et que je devrai, par conséquent, rester chez moi. Ensuite, je pense qu'il vous cédera sa table réservée à *La Cigale* pour une bouchée de pain.

— Merci beaucoup, Tina, mais pour être honnête, mes fonds sont bien bas en ce moment. Après tout, vous formez avec Lew un couple infiniment mieux assorti. »

Jamais Lew Knight ne se serait montré aussi beau joueur. Lew piétinait les autres avec une ardeur insouciant. Mais Tina semblait convenir parfaitement au type de Lew.

Jusqu'au moment où Lew s'était mis à s'intéresser à Tina, il n'y en avait eu que pour Sam. Maintenant celui-ci était supplanté. Il ne s'agissait pas seulement de la meilleure réussite professionnelle de Lew et de son aisance financière ; c'était simplement que Lew avait décidé qu'il voulait Tina. Il l'avait donc obtenue.

Constatation pénible. Tina n'avait rien de spécial ; elle ne possédait aucune culture et n'était pas intellectuellement son égale ; mais il la voulait. Il aimait se trouver en sa compagnie. Elle était la femme qu'il désirait, à tort ou à raison, que leurs relations fussent ou non fondées sur des bases saines.

Il y réfléchissait encore la nuit suivante, en feuilletant les pages du chapitre *Comment vous dédoubler vous-même et vos amis*. Il serait intéressant de dédoubler Tina.

« Une pour moi et une pour Lew. »

Restait l'horrible éventualité d'une erreur. Son mannequin avait été loin de la perfection. Il imaginait avec terreur une Tina, physiquement dissymétrique, qu'il ne se résoudrait jamais à désassembler, claudiquant lamentablement à travers son existence.

Puis il lut dans le livre un avertissement :

« Votre jumeau artificiel, bien que semblable à vous dans le moindre détail, n'aura pas atteint sa maturité par la lente évolution qui fut la vôtre. Il ou elle n'aura pas la même stabilité mentale, sera beaucoup moins apte à faire face à des situations imprévues, plus enclin on incline à la névrose. Seul un carnuplicateur professionnel, disposant d'un appareillage perfectionné, peut réussir une copie exacte d'une personnalité humaine. Votre jumeau pourra vivre et même se reproduire, mais sans jamais être accepté comme un membre valable et responsable de la société. »

Après tout, il pouvait en courir la chance. Un peu moins de stabilité chez Tina se remarquerait à peine ; peut-être même en serait-elle plus désirable.

On frappa à la porte. Il ouvrit, en masquant la caisse avec son corps. C'était la propriétaire.

« Votre porte a été fermée pendant toute la semaine dernière, Mr. Weber. C'est pourquoi la femme de charge n'a pas fait le ménage. Nous avons pensé que vous ne vouliez laisser entrer personne.

— Oui ! » Il sortit dans le couloir et referma la porte derrière lui. « Je suis resté chez moi pour effectuer d'importants travaux juridiques.

— Oh ! »

Il flaira une curiosité morbide et changea de conversation.

« Pourquoi toutes ces belles plumes, Mrs. Lipanti ? Vous allez réveiller ? »

Elle lissa sa robe noire à volants, légèrement intimidée.

« O... oui. Ma sœur et son mari sont arrivés de Springfield aujourd'hui et nous nous proposons d'organiser une petite fête. Malheureusement la jeune fille qui devait venir pour garder leur bébé vient de téléphoner pour dire qu'elle ne se sentait pas bien. C'est pourquoi nous ne réveillerons pas à moins que nous ne trouvions quelqu'un d'autre pour la remplacer... »

Elle s'interrompit avec un feint embarras, comme si elle venait de s'apercevoir qu'elle avait déjà demandé le service.

Ma foi, après tout, il n'avait aucun projet particulier pour cette nuit. Et elle s'était montrée remarquablement compréhensive, en certaines occasions où il avait dû se réfugier dans un « naturellement je vous paierai le reste du loyer dans un jour ou deux ». Mais pourquoi fallait-il, lorsque l'une ou l'autre des trois milliards de personnes peuplant la Terre éprouvait un ennui quelconque, pourquoi fallait-il qu'elle vînt automatiquement s'en décharger sur les épaules de Sam Weber ?

Puis il se souvint du chapitre IV sur les bébés et autres humains de taille réduite. Depuis la nuit où il avait ramené le mannequin à ses facteurs

constituants, il s'était servi du livre comme d'un exercice intellectuel. Il ne se sentait pas le courage de risquer quelque monstrueuse erreur sur un humain en réduction. Mais le dédoublement était en principe une opération moins hérissée de difficultés.

De toute façon, cette fois, il ne désassemblerait pas. Il devait exister d'autres méthodes pour se débarrasser d'une présence encombrante, dans une vaste cité, par une nuit sans lune. Il trouverait un moyen.

« Je serais très heureux de garder le bébé pendant quelques heures. » Il s'engagea dans le couloir pour prévenir sa protestation polie. « Je ne fais rien ce soir. Non, ne me remerciez pas, Mrs. Lipanti. Je serai enchanté de vous rendre ce petit service. »

Dans l'appartement de la propriétaire, la sœur de celle-ci, très énervée, lui fit des recommandations inquiètes. Il les conduisit toutes deux jusqu'à la porte en rassurant la mère.

Mrs. Lipanti s'arrêta à la porte. « Vous ai-je parlé de l'homme qui vous a demandé cet après-midi ?

— Encore ? « Un grand vieillard vêtu d'un long pardessus noir ?

— Qui a une façon terrifiante de vous dévisager et qui parle entre ses dents. Le connaissez-vous ?

— Pas exactement. Que désirait-il ?

— Il m'a demandé si un certain Sam Weaver juriste, qui avait passé la plus grande partie de son temps dans sa chambre la semaine dernière, habitait dans cette maison... Je lui ai répondu qu'un de mes locataires s'appelait Sam Weber – votre prénom est bien Sam ? – et répondait à ce signalement, mais que le Weaver en question avait déménagé depuis un an. Il m'a fixé un moment et puis il a ajouté « Weaver, Weber... ils ont peut-être commis une erreur ». Là-dessus il est parti sans même dire au revoir ou excusez-moi. Ce n'est pas là ce que j'appelle un homme bien élevé. »

Sam revint pensivement vers l'enfant. Curieux, combien était précise l'image qu'il s'était faite de cet homme ! Sans doute parce que les deux femmes qui l'avaient rencontré étaient très impressionnables, bien qu'à les en croire, cette émotion fût justifiée.

Aucune erreur de personne n'était possible ; c'était lui que le vieillard avait cherché en chaque occasion ; la preuve, c'est qu'il était au courant du congé que Sam s'était octroyé au cours de la semaine. Apparemment, il ne tenait pas à le rencontrer avant d'avoir établi son identité sans la moindre ombre de doute. C'était là une mentalité de juriste.

Il était clair que « Construire un Homme » était au centre de toute l'affaire. Cette enquête discrète n'avait commencé qu'après la livraison du cadeau de

2153 et l'usage que Sam entreprit d'en faire.

Mais jusqu'au moment où le personnage au long pardessus noir s'adressa directement à lui, Sam Weber, personnellement, ne pouvait pas faire grand-chose.

Il monta à l'étage supérieur, prendre son biocalibreur modèle réduit.

Il appuya le manuel contre le côté du lit et actionna l'instrument à pleine puissance. L'enfant poussait des gloussements tandis que Sam passait lentement le calibreur au-dessus de son corps dodu, tandis qu'une bobine de ruban métallique se déroulait dans son logement, enregistrant, selon le manuel, une description physiologique complète dans tous ses détails.

Détaillé, ça l'était effectivement. Sam en demeura pantois lorsqu'il vit défiler sous ses yeux une projection agrandie de l'enregistrement, donnant un tel luxe d'informations sur l'enfant, que, pour les obtenir, un pédiatre aurait, sans hésiter un seul instant, hypothéqué aux deux tiers son âme immortelle. Capacité thyroïdienne, qualité chromosomique, contenu cérébral. Et tout cela classifié, ventilé en chapitres et sous-chapitres pour la plus grande commodité de la construction. Coefficient d'expansion du crâne en minutes pour la période des dix heures suivantes ; vitesse de transformation des cartilages ; taux comparatifs des sécrétions hormonales en période d'activité et de repos.

Il s'agissait en somme d'un véritable plan de construction ; la réduction du bébé en ses facteurs constituants.

Sam laissa l'enfant plongé dans la contemplation étonnée de son nombril et bondit à l'étage supérieur. En se guidant sur le ruban métallique, il découpa des sections des moules plastiques aux dimensions requises. Puis, avant d'en avoir pris pleinement conscience, il se lança dans la construction d'un petit homme.

Il était stupéfait de l'aisance avec laquelle il travaillait. A jouer à ce jeu, on acquérait évidemment de l'habileté ; le mannequin avait été beaucoup plus difficile à réaliser. Lorsqu'il ne s'agissait que de dédoubler, en se basant sur les informations d'un ruban enregistré, la tâche se trouvait considérablement simplifiée.

L'enfant prenait forme sous ses yeux.

Il fut terminé exactement une heure et demie après que Sam eut procédé aux mesures préliminaires. Restait à le vitaliser.

Ici intervint une pause. La perspective répugnante d'un désassemblage possible le retint un instant, mais il repoussa cette vaine faiblesse. Il lui fallait d'abord vérifier, s'il avait correctement accompli le travail. Si cet enfant pouvait respirer, alors tout deviendrait possible ! D'autre part, il ne pouvait le garder inanimé sans courir le risque de gâcher son travail et les matériaux qui lui avaient permis de le réaliser.

Il mit le vitaliseur en route.

L'enfant frissonna et poussa un long cri soutenu et bas. Sam recula d'un pas pour admirer son œuvre. Il était papa, en un certain sens. Et en dépit du caractère artificiel de cette parenté, il ne se sentait pas moins fier.

C'était une petite créature parfaite, ronde et éclatante de santé.

« J'ai fait un dédoublement », dit-il tout heureux.

Tout était parfait jusqu'au moindre détail. Les deux côtés du visage, mêmes cheveux, mêmes yeux... Pourtant... Sam se pencha sur l'enfant. Il aurait juré que le premier était blond. Par contre, celui-ci était brun et les cheveux fonçaient à vue d'œil sous son regard.

D'un bras, il saisit l'enfant et, de l'autre le biocalibreur.

Parvenu à l'étage inférieur, il plaça les deux bébés côte à côte sur le grand lit. Aucun doute n'était permis. L'un était blond ; l'autre, le plagiat, était définitivement brun.

Le biocalibreur révéla d'autres différences : le double avait le pouls légèrement plus rapide. Les globules sanguins étaient un peu moins nombreux. La capacité cérébrale quelque peu supérieure, bien que le contenu fût le même. Les sécrétions d'adrénaline et de bile totalement différentes. Il devait y avoir eu une erreur. L'enfant pouvait être un spécimen supérieur ou inférieur à l'original, mais il n'avait pas réussi une copie conforme. Il ne possédait aucun moyen de savoir si, oui ou non, l'enfant qu'il avait fabriqué serait capable d'acquérir une maturité humaine.

Pourquoi ? Il avait suivi scrupuleusement les instructions, consultant à chaque instant le ruban du calibreur. Et voilà quel était le résultat ! Avait-il attendu trop longtemps avant de mettre le vitaliseur en route ? Avait-il simplement fait preuve d'une habileté insuffisante ?

— Il était près de minuit, lui fit remarquer délicatement sa montre. Il serait nécessaire de faire disparaître toute trace révélatrice avant la rentrée des sœurs Lipanti. Sam envisagea rapidement la situation.

Il revint à l'étage inférieur après quelques instants, rapportant une vieille nappe et une boîte en carton. Il enveloppa l'enfant dans la nappe, se réjouissant vaguement que la température eût remonté durant la nuit, puis le plaça dans le carton.

L'aventure provoqua les gloussements de l'enfant. L'original demeuré sur le lit répondit de la même façon. Sam s'esquiva silencieusement dans la rue.

Des ivrognes des deux sexes déambulaient sur des jambes flageolantes en soufflant dans de minuscules trompettes. Les passants se souhaïtaient mutuellement un... *hic* !... joyeux Noël, cependant qu'il parcourait à longues

enjambées les trois pâtés de maisons indispensables.

En tournant à gauche, il aperçut l'écriteau : *Maison Municipale des Enfants Trouvés*. Une lumière brillait au-dessus d'une porte latérale.

Sam se dissimula dans l'ombre d'une allée : une nouvelle idée venait de germer dans sa tête. Il tira un crayon de sa poche puis écrivit sur le côté de la boîte, d'une écriture aussi petite que possible :

Je vous en prie, prenez bien soin de ma petite fille chérie. Je ne suis pas mariée.

Alors il déposa le carton sur le pas de la porte et tint le doigt sur le bouton de sonnette jusqu'au moment où il entendit des pas à l'intérieur. Il avait traversé la rue et s'était déjà réfugié dans l'allée, lorsque l'infirmière ouvrit la porte.

Ce n'est qu'au moment où il rentra dans la maison meublée qu'il se souvint du nombril. Il s'arrêta et tenta de rappeler ses souvenirs. Non, pas de doute, il avait construit sa petite fille sans nombril ! Son ventre était parfaitement lisse. Voilà ce qui arrivait lorsqu'on travaillait en toute hâte ! Bousilleur !

La chose ferait probablement scandale dans la maison des Enfants Trouvés lorsqu'on démailloterait l'enfant. Comment expliqueraient-ils une pareille anomalie ?

Sam se frappa le front. « Moi et Michel-Ange. Il ajoute un nombril supplémentaire. Et moi je l'oublie ! »

A part quelques grognements intermittents, le bureau était fort calme en ce lendemain du Nouvel An.

Il parcourait les dernières pages du livre captivant, lorsqu'il eut conscience de la proximité des deux personnes se trémoussant gauchement à deux pas de sa table. Ses yeux abandonnèrent à regret le chapitre *Nouvelles formes de vie pour vos moments de loisir*. Bigrement intéressant !

Tina et Lew Knight.

Sam enregistra que ni l'un ni l'autre ne s'étaient perchés sur son bureau.

Tina portait à l'annuaire de la main gauche le petit anneau qu'elle avait reçu comme présent de Noël ; Lew s'efforçait de prendre un air penaud et trouvait la tâche pleine de difficultés.

« Oh ! Sam. Hier soir, Lew... Sam, nous aurions voulu que vous soyez le premier... Mais j'ai été tellement surprise, vous pouvez me croire ! Vraiment, pour un peu... Naturellement, nous pensions qu'il ne serait pas facile de... Sam, nous allons... C'est-à-dire, nous pensons...

—... nous marier » termina Lew presque dans un souffle. Pour la première

fois depuis que Sam le connaissait, il avait un air incertain et soupçonneux, comme s'il venait de trouver un poulpe nouveau-né dans son jus d'orange matinal.

« Si vous saviez comment il a fait sa déclaration, vous en seriez enthousiasmé, jubilait Tina. Il tournait autour du pot... et quelle timidité ! Plus tard, je lui ai avoué que durant un moment, j'ai cru qu'il parlait d'un tout autre sujet. J'ai eu toutes les peines du monde à vous comprendre, n'est-ce pas, chéri ?

— Hein ? Comment ? Ah ! oui, en effet, vous avez eu de la peine à me comprendre. » Lew considéra son rival. « Pas trop surpris ?

— Pas le moins du monde. Vous formez un couple tellement bien assorti que j'ai compris dès le début que vous étiez faits l'un pour l'autre. » Sam marmonna ses félicitations, sentant peser sur lui les regards scrutateurs de Tina. « Maintenant, si vous voulez bien m'excusez, je dois régler immédiatement une question importante. Il s'agit d'un cadeau de noces d'une nature spéciale. »

Lew parut déconcerté. « Un cadeau de noces ? Déjà ?

— Certainement, répondit Tina. Il n'est pas tellement facile de trouver un présent parfaitement approprié. Et Sam, qui est pour nous un ami exceptionnel, ne peut se contenter d'un cadeau banal. »

Sam décida que l'épreuve avait assez duré. Il s'empara du manuel, endossa son veston et se sauva.

Le temps d'arriver aux marches rouges de la maison meublée, il était parvenu à la conclusion que la blessure, bien que douloureuse, n'avait vraiment pas atteint son cœur. A vrai dire, rien que de penser à la tête de Lew, il était pris d'une douce hilarité. A ce moment, sa propriétaire le tira par la manche.

« Cet homme est encore revenu aujourd'hui, Mr. Weber. Il désirait vous voir, m'a-t-il dit.

— Qui donc ? Le grand vieillard ? »

Mrs. Lipanti inclina le front, les bras complaisamment croisés sur sa poitrine. « Quel individu désagréable ! Lorsque je l'ai averti de votre absence, il a insisté pour que je le conduise à votre chambre. Lorsque je lui ai dit que je ne pouvais prendre une telle initiative sans votre permission, j'ai cru qu'il allait me tuer sur place. Personnellement, je n'ai jamais cru au mauvais œil – pourtant, on a bien raison de dire qu'il n'y a jamais de fumée sans feu – mais si le mauvais œil existe vraiment, c'est bien lui qui le possède.

— A-t-il promis de revenir ?

— Oui, il m'a demandé à quelle heure vous avez l'habitude de rentrer. Je lui ai répondu vers huit heures. De cette façon, si vous ne tenez pas à le

rencontrer, vous aurez le temps de faire votre toilette, de vous changer et de filer avant son arrivée. Et vous m'excuserez de vous livrer le fond de ma pensée, Mr. Weber, mais je n'ai pas l'impression que vous ayez envie de le rencontrer.

— Je vous remercie. Néanmoins, lorsqu'il se présentera, veuillez avoir l'obligeance de le faire monter. Si c'est bien lui que j'attends, je détiens illégalement un objet qui lui appartient et dont j'aimerais fort connaître l'origine. »

Parvenu à sa chambre, il rangea soigneusement le manuel et donna l'ordre à la caisse de s'ouvrir. Le biocalibreux n'était pas trop volumineux et une feuille de papier journal suffirait à le dissimuler. Au bout de quelques minutes, il arpentait déjà une rue de la ville, le paquet aux formes étranges sous le bras.

Avait-il vraiment envie de dédoubler Tina ? Oui, en dépit de tout. Elle était toujours la femme qu'il désirait plus qu'aucune autre. Et lorsque l'original aurait épousé Lew, la réplique n'aurait d'autre ressource que de se rabattre sur lui-même. Seulement... la jumelle posséderait les caractéristiques de Tina à l'instant où seraient prises les mensurations ; et rien ne disait qu'elle n'exigerait pas d'épouser Lew, elle aussi.

Ce qui mettrait les protagonistes du drame dans une situation réellement abracadabrante. Mais cette échéance était encore lointaine. L'expérience pourrait fort bien s'avérer amusante...

L'éventualité d'une erreur était plus inquiétante. La Tina de sa fabrication pourrait bien présenter de nombreuses particularités excentriques. Pour l'instant, ses talents de dédoubleur et mimographe humain n'étaient pas tellement affirmés ; les erreurs qu'il avait commises sur la personne de la nièce de Mrs. Lipanti montraient bien qu'il ne dépassait guère le niveau d'un honnête amateur.

Sam n'ignorait pas qu'il ne pourrait jamais se résoudre à désassembler Tina, si jamais elle s'avérait défectueuse. Mis à part les principes chevaleresques et un respect quasi superstitieux à l'égard de la femme, inculqués en lui par une enfance provinciale, il ressentait une horreur sans mélange à l'idée de soumettre un objet tant aimé au même processus désintégrateur que... disons, le mannequin. Mais si jamais il lui arrivait d'omettre l'un des organes essentiels de sa construction, lui resterait-il une autre issue ?

Réponse : rien, absolument rien ne devait être omis. Dans l'antique ascenseur qui l'amenait à son bureau, Sam grimaça, un sourire plein d'amertume. Si seulement il avait le temps de s'entraîner sur une personne dont les réactions lui seraient connues avec une telle exactitude que la moindre différence avec le modèle lui sauterait immédiatement aux yeux !

Mais l'étrange vieillard devait lui rendre visite le soir même, et si l'objet en était la panoplie « Construire un Homme », les expériences de Sam risquaient de se trouver brutalement interrompues. Et où trouver le sujet d'expérience rêvé ? Il possédait peu d'amis véritables et pas un seul qu'il pût qualifier d'intime. Et pour que cette expérience fût valable, il était nécessaire qu'elle fût tentée sur un individu qu'il connaîtrait aussi bien que lui-même.

Lui-même !

« L'étagé, monsieur. » Le garçon d'ascenseur faisait peser sur lui un regard chargé de reproches. Le cri de triomphe de Sam l'avait amené à bloquer spasmodiquement la cabine à quinze bons centimètres au-dessous du niveau du plancher, faute qu'il n'avait jamais plus commise depuis le jour lointain où il avait posé sur les commandes, pour la première fois, une main tremblante de nervosité. Aussi est-ce avec le sentiment d'avoir failli à son habileté professionnelle qu'il referma la porte avec morosité sur les talons du juriste.

Et pourquoi pas lui-même ? Il connaissait ses propres attributs physiques mieux que ceux de Tina ; toute instabilité mentale de la part de son sosie serait détectée longtemps avant d'atteindre la psychose ou un mal pire. Et le côté le plus séduisant de ce tableau, c'est qu'il n'éprouverait aucun scrupule à désassembler un Sam Weber superfétatoire. Bien au contraire : le drame d'une telle situation consisterait précisément dans l'existence prolongée d'une personnalité en partie double ; son élimination constituerait un soulagement.

L'opération consistant à se dédoubler soi-même lui fournirait le tour de main nécessaire sur un matériau familier. C'était vraiment l'idéal. Il prendrait soigneusement des notes et, si une anomalie venait à se produire en cours de fabrication, cela lui éviterait de renouveler la même erreur lorsque viendrait le moment de construire sa Tina personnelle.

D'autre part, il était possible que le vieux bougre ne fût pas intéressé par la panoplie elle-même. Et même dans ce cas, Sam pourrait toujours suivre le conseil de sa propriétaire et s'arranger pour être absent au moment de sa visite. En somme, l'avenir se présentait sous les meilleurs auspices.

Lew Knight considérait l'instrument que Sam tenait entre les mains avec l'œil d'une poule qui vient de trouver un cure-dents.

« Kekcekça ? On dirait une tondeuse à gazon pour caisse à fleurs !

— C'est une sorte d'instrument de mesure. Ça vous donne les dimensions exactes de ceci et de cela. Je ne pourrai pas vous offrir le cadeau de nocces que je médite, si je ne possède pas les mensurations précises. Tina, voudriez-vous m'accompagner dans le couloir ?

— Oooui. » Elle regarda l'appareil avec inquiétude. « Ça ne fait pas mal ?

— Pas le moins du monde, lui affirma Sam. Je voudrais simplement que Lew ne soit pas dans le secret avant la fin de la cérémonie. »

Son visage s'éclaira et elle franchit la porte devant Sam. « Hé, vieux, cria un des jeunes juristes à l'adresse de Lew au moment où ils quittaient la pièce, ne le laisse pas faire. La possession comporte neuf points, comme le répète toujours Sam. Il ne la ramènera jamais. »

Lew émit un rire quelque peu forcé et reprit son travail.

« Maintenant je voudrais que vous vous rendiez aux toilettes pour dames, expliqua Sam à Tina ahurie. Je monterai la garde devant la porte et je dirai que l'endroit est en dérangement. Si une autre femme se trouve à l'intérieur, attendez qu'elle soit partie. Ensuite déshabillez-vous.

— Me déshabiller ? » bêla Tina.

Il inclina la tête. Puis avec le plus grand soin, en mettant l'accent sur tous les détails essentiels de l'opération, il lui dit comment se servir du biocalibreur. Comment appuyer le levier et faire fonctionner la bobine. Comment parcourir toute la surface de son corps, sans omettre le moindre centimètre carré. « Ce petit bras vous permettra de le faire passer sur votre dos. Pas de questions ? Maintenant allez-y. »

Elle obéit.

Elle était de retour au bout d'un quart d'heure, tapotant ses vêtements et observant le ruban d'un regard absorbé. « C'est bien l'objet le plus étrange... Si j'en crois le ruban, mon taux d'iode... »

Sam lui arracha en hâte le biocalibreur. « N'y pensez plus. Il s'agit là d'une sorte de code. Cela me fournit un certain nombre de renseignements sur vos mensurations. Je suis sûr que le cadeau vous plaira follement.

— J'en suis persuadée. » Elle se pencha sur lui tandis qu'il s'agenouillait pour examiner le ruban et s'assurer qu'elle s'était servie correctement de l'instrument. « Savez-vous, Sam, j'ai toujours pensé que votre goût était parfait. Il faudra venir nous voir lorsque nous serons mariés. Vous avez des idées tellement heureuses. Lew est un peu trop... homme d'affaires, n'est-ce pas ? Bien sûr, c'est nécessaire pour réussir, mais le succès n'est pas tout dans la vie. Il faut également se cultiver. Vous m'aidez à me cultiver, n'est-ce pas, Sam ?

— Bien sûr », dit vaguement Sam. Le ruban contenait toutes les informations au complet. Maintenant au travail ! « A votre disposition... je serai trop heureux de vous être agréable ! »

Il sonna l'ascenseur et remarqua l'expression d'incertitude désespérée qu'elle avait prise pour le regarder. « Ne vous inquiétez pas, Tina. Vous serez heureux ensemble, vous et Lew. Et vous aimerez ce cadeau de noce. »

Mais pas autant que moi, se dit-il en pénétrant dans la cabine de l'ascenseur.

Revenu dans sa chambre, il vida la machine et se déshabilla. En peu

d'instants, il eut enregistré un nouveau ruban sur lui-même. Il aurait bien aimé l'examiner pendant quelque temps, mais l'idée qu'il approchait du but le rendait impatient. Il ferma la porte à clef et nettoya hâtivement sa chambre de tout le fatras accumulé – sans oublier de renifler de dégoût à la vue des cravates de tante Maggie ; la bleu et rouge illuminait presque la pièce. Puis il donna l'ordre à la boîte de s'ouvrir et fut prêt à se mettre au travail.

D'abord l'eau. Vu l'énorme quantité de liquide nécessaire pour un corps humain, particulièrement un adulte, il valait mieux commencer par la préparer. Il avait acheté plusieurs récipients, et il faudrait un certain temps à son unique robinet pour les remplir.

En plaçant le premier en position, Sam s'avisa soudain que les impuretés contenues dans l'eau pourraient fort bien affecter le produit final. C'était l'évidence même. Les enfants de l'an 2153 se serviraient probablement de H₂O rigoureusement pur, pour leur usage quotidien ; le manuel n'avait pas fait allusion au sujet, mais comment l'auteur aurait-il pu se douter de la qualité de l'eau dont Sam disposait ? Eh bien, il ferait bouillir celle-ci sur son poêle chimique ; lorsqu'il en serait à fabriquer Tina, il s'arrangerait pour se procurer de *l'aqua rigoureusement pura*.

Encore une raison supplémentaire pour procéder d'abord à la confection d'un simulacre de Sam.

En attendant que l'eau fût parvenue au point d'ébullition, il disposa ses ingrédients suivant le maximum de commodité. Leur niveau baissait. La fabrication du bébé avait nécessité l'utilisation d'une quantité importante d'ingrédients ; dommage qu'il n'ait pas eu les connaissances suffisantes pour le désassembler proprement. Cela signifiait que s'il y avait eu un argument en faveur d'une vie prolongée de son sosie, il devenait présentement caduc. Il ne pouvait plus faire autrement que de le réduire à ses constituants, afin de consacrer ces matériaux de récupération à la construction de Tina II.

Il feuilleta les chapitres VI, VII et VIII qui traitaient des ingrédients, de la fabrication et du désassemblage d'un homme. Il les avait déjà étudiés maintes fois, mais il avait passé plus d'un examen de droit grâce à des révisions de dernière minute.

« Les humains construits à l'aide de cette panoplie posséderont, au mieux, la plupart des tendances superstitieuses et des dispositions à la névrose de l'humanité médiévale. Dans l'ensemble, ils ne sont jamais normaux ; ayez toujours grand soin de ne jamais les considérer comme tels. »

Bah, dans le cas de Tina, on n'y verrait guère de différence, et c'était tout

ce qui importait.

Lorsqu'il eut fini d'ajuster les moules aux dimensions correctes, il fixa le vitaliseur sur le montant du lit. Puis... très, très lentement, et en jetant des coups d'œil répétés sur le manuel, il entreprit de dédoubler Sam Weber. Il apprit davantage sur ses capacités et ses limitations physiques au cours des deux heures suivantes que l'homme n'en avait accumulé au cours de son histoire, depuis le moment où un primate descendu en tapinois de son arbre ancestral avait exploré les possibilités de la locomotion terrestre en faisant appel à ses seules extrémités inférieures.

Chose assez étrange, il ne se sentait ni impressionné ni exalté. Il avait l'impression de bricoler un poste de radio. Un jeu d'enfant, en somme.

La plupart des fioles et des pots étaient vides lorsqu'il eut terminé. Les moules humides furent entassés dans la boîte où ils conservaient encore leur volume. Le manuel gisait abandonné sur le sol.

Il ne restait plus qu'à vitaliser. Il n'osait attendre trop longtemps, car des imperfections auraient pu prendre corps et il ne tenait pas à répéter les erreurs qu'il avait commises en construisant le bébé. Il se secoua afin de chasser une écœurante impression d'irréalité, s'assura que le grand désassembleur se trouvait à porter de la main et mit en marche le vitaliseur.

L'homme étendu sur le lit fit entendre une toux, s'agita et se dressa sur son séant.

« Ouf ! dit-il. Je me sens rudement bien, si je puis m'exprimer ainsi ! »

Là-dessus, il sauta à bas du lit et saisit le désassembleur. Il arracha par grandes poignées le câblage intérieur, jeta l'appareil sur le sol et l'écrasa à coups de pied. « Je ne veux pas d'épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête, déclara-t-il à Sam Weber, qui, bouche bée, le regardait faire. A bien y réfléchir, j'aurais pu m'en servir sur vous. »

Sam s'assit sur le matelas. Il avait été à ce point impressionné par l'impotence du bébé et du mannequin qu'il n'aurait jamais pu rêver que son double puisse faire son entrée dans la vie avec autant de virulence. Il aurait dû réfléchir qu'il s'agissait cette fois d'un adulte en pleine possession de ses facultés physiques et mentales.

« C'est affreux, dit-il enfin d'une voix râpeuse. Vous êtes instable. Il est impossible de vous admettre dans une société composée de gens normaux.

— Instable, moi ? demanda son sosie. Vous pouvez parler, vous qui vous traînez lamentablement dans votre vie d'adulte, vous qui ne pensez qu'à épouser une prétentieuse collection d'impulsions biologiques affublée d'oripeaux tapageurs et qui ramperait aux pieds de l'homme suffisamment averti pour presser les boutons convenables...

— Ne mêlez pas Tina à cette histoire, dit Sam, que cette douteuse période oratoire avait mis dans ses petits souliers.

Son sosie le considéra avec un sourire. « C'est bon... Maintenant, écoutez-moi bien, Sam... Weber... comment voulez-vous que je vous appelle ? Continuez à vivre votre vie et je vivrai la mienne. Je ne serai même pas juriste, si la chose peut vous faire plaisir. Mais pour ce qui regarde Tina, maintenant qu'il ne reste plus d'ingrédients pour en faire une copie – ce qui, entre parenthèses, était une fichue idée de velléitaire, – je possède suffisamment de vos goûts et de vos dégoûts pour la désirer ardemment. Et je peux la conquérir, alors que vous en êtes incapable. Vous n'avez pas assez de cran pour ça. »

Sam bondit sur ses pieds, les poings en avant. Puis il s'aperçut que l'autre était de taille égale et que son regard était légèrement plus assuré. A quoi bon une bagarre qui, au mieux, ne pouvait se terminer qu'en fiasco ? Il préféra se rabattre sur la raison.

« Si j'en crois le manuel, commença-t-il, vous avez tendance à la névrose...

— Le manuel ! Le manuel a été écrit à l'intention d'enfants qui ne verront le jour que dans deux cents ans, avec derrière eux un passé d'éducation sélective et de formation scientifique. Personnellement, je pense que je suis... »

A ce moment, deux coups furent frappés à la porte. « Mr. Weber ?

— Oui », répondirent-ils d'une seule voix.

A l'extérieur, la propriétaire poussa un cri inarticulé et commença d'une voix incertaine : « Ce... ce monsieur est en bas. Il aimerait vous parler. Dois-je lui dire que vous êtes là ?

— Non, je ne suis pas chez moi, dit le sosie.

— Dites-lui que je suis parti il y a une heure », dit Sam exactement en même temps.

Il y eut un second cri inarticulé, mais plus long cette fois, puis un bruit de pas, battant rapidement en retraite.

« Vous avez une façon vraiment intelligente de faire face à la situation, explosa le double, vous ne pouviez donc pas le garder bien fermé, votre maudit clapet ? Maintenant, cette pauvre femme va probablement avoir une crise de nerfs.

— Vous oubliez que vous êtes chez moi et que vous n'êtes rien d'autre qu'une expérience ratée, riposta Sam avec violence. J'ai autant... plus de droits que vous... hé, quelle mouche vous pique ? »

L'autre avait ouvert un placard et enfilait un pantalon. « Je m'habille tout

simplement. Vous pouvez vous promener tout nu si ça vous paraît excitant ; pour mon compte, je veux être décent.

— Je me suis déshabillé pour prendre mes mensurations... ou les vôtres. Ce sont là *mes* vêtements... ceci est *ma* chambre...

— Du calme... vous ne pourriez jamais le prouver devant une cour de justice. Ne m'obligez pas à reprendre ce cliché éculé en vous disant que ce qui est à vous est automatiquement à moi.

Des pas lourds résonnèrent dans le couloir. Ils s'arrêtèrent devant la porte. Sam et son double eurent l'impression qu'un concert de cymbales éclatait au niveau de leurs oreilles cependant qu'un insupportable sentiment de panique torturait leurs entrailles. Puis des échos stridents se répercutèrent dans le lointain. Les murs cessèrent de trembler.

Silence. Odeur de bois brûlé.

Sam et son double se retournèrent à temps pour voir un vieil homme terriblement grand, en long pardessus noir, qui franchissait les restes carbonisés de la porte. Beaucoup trop grand pour l'entrée, il ne se courba pas pour pénétrer dans la pièce ; il rentra la tête dans les épaules et la fit reparaître, une fois l'obstacle franchi. Instinctivement, ils se rapprochèrent l'un de l'autre.

Ses yeux, dont toute la surface était occupée par l'iris noir et brillant, sans aucune trace de blanc, étaient profondément enfoncés dans les orbites sombres. Ils rappelaient à Sam le binoculaire du biocalibreur : c'étaient des yeux qui calculaient et déduisaient, plus qu'ils ne voyaient.

« J'ai eu peur d'arriver trop tard, dit-il enfin en détachant les syllabes de sa voix étrange. Vous vous êtes déjà dédoublé, Mr. Weber, et je me vois contraint de procéder à une déplaisante remise en état. Et le double a détruit le désassembledeur. Dommage, je n'ai d'autre ressource que d'opérer manuellement. Besogne répugnante. »

Il s'avança dans la pièce au point qu'ils purent presque souffler sur lui leur terreur. « Cette affaire a déjà démembré quatre programmes majeurs, mais nous ne pouvions nous dispenser de certaines règles culturelles établies et de la nécessité d'obtenir une certitude absolue sur l'identité du destinataire, avant de prendre des mesures pour retirer la panoplie. L'effondrement de Mrs. Lipanti a bien entendu déclenché le processus d'urgence. »

Le double s'éclaircit la voix. « Vous êtes... ?

— Pas exactement humain. Je ne suis qu'un humble employé d'une manufacture de précision. Je suis le Contrôleur pour l'ensemble du vingt-neuvième oblong. Voyez-vous, votre panoplie était destinée aux enfants Threganders qui exécutent une randonnée dans cet oblong. L'un des Threganders, qui détient une carte au nom de Weber, a demandé une panoplie

par l'intermédiaire du chronodrome qui, au moment de passer en supranormal, a déstabilisé sans carnupliquer. C'est pourquoi vous avez reçu le paquet en son lieu et place. Malheureusement, la déstabilisation fut si complète que nous avons dû vous localiser par des méthodes indirectes. »

Le Contrôleur s'interrompt, et le sosie de Sam releva nerveusement son pantalon. Sam aurait bien voulu disposer ne fût-ce que d'une feuille de vigne pour couvrir sa nudité. Il avait l'impression d'être un pensionnaire du jardin d'Éden s'efforçant d'expliquer rationnellement pourquoi il avait mangé la pomme. Morose, il réfléchissait à la place prépondérante qu'occupait le vêtement chez un individu, une place beaucoup plus importante que toutes les panoplies « Construire un Homme ».

« Il nous faut, bien entendu, récupérer la panoplie, poursuivait le vieil homme, et rajuster toutes les solutions de continuité qu'elle a provoquées. Cependant, une fois que le mal sera réparé, votre vie pourra reprendre son déroulement normal. Dans l'intervalle, le problème qui nous occupe pour l'instant est celui-ci : lequel d'entre vous est le Sam Weber original ?

— Moi, dirent les deux sosies d'une seule et même voix tremblante, en se retournant pour se fusiller du regard à bout portant.

— Encore des difficultés, gronda le vieillard en soupirant tel le vent arctique. Toujours des difficultés ! Pourquoi faut-il que je n'aie jamais à résoudre un cas simple, tel que le carnuplicateur ?

— Écoutez, commença le double. L'original sera...

— Moins instable et mieux équilibré sentimentalement que la réplique, interrompit Sam. Il me semble...

—... que vous devriez être capable de voir la différence, conclut l'autre, le souffle court. D'après ce que vous voyez et ce que vous avez vu de nous, ne pouvez-vous décider lequel est le plus valable en société ? »

De quelle pathétique confiance s'efforçait de faire étalage son sosie ! pensait Sam. Ne savait-il donc pas qu'il se trouvait en présence d'un être capable de discerner des différences mentales ? Il ne s'agissait plus en l'occurrence de quelque psychiatre brouillon de l'époque présente, mais d'une créature qui pouvait percer l'enveloppe externe pour découvrir la plus cohérente des deux personnalités.

« Rien de plus facile, en effet. Laissez-moi un instant. » Il les étudia soigneusement, son regard parcourant judicieusement leurs anatomies de haut en bas et de bas en haut. Ils attendaient, nerveusement agités, dans un silence secoué de lourdes pulsations.

« Oui, dit enfin le vieil homme, c'est tout à fait évident. »

Il s'avança.

Un bras mince et long jaillit.

Déjà il désassemblait Sam Weber.

« Mais, écouteeeeeez... » commença Weber dans un beuglement qui se transforma en hurlement strident et mourut dans un gargouillement liquide.

« Il vaudrait mieux, dans votre propre intérêt, que vous ne regardiez pas ce spectacle », conseilla le Contrôleur.

Le double poussa un long soupir, se détourna et se mit en devoir de boutonner sa chemise. Derrière lui, le gargouillement se poursuivait avec des alternances de grave et d'aigu.

« Voyez-vous, dit la voix tonitruante et saccadée, ce n'est pas l'objet lui-même que nous redoutions de laisser entre vos mains... mais c'est le principe sur lequel il repose. Votre civilisation n'est pas prête à le recevoir. Vous comprenez ?

— Parfaitement », répondit le double de Weber, passant autour de son cou la cravate bleu et rouge de tante Maggie.

Traduit par PIERRE BILLON.

Child's Play.

© Street and Smith Publishers, Inc., 1947.

© Nouvelles éditions Opta, pour la traduction.

Robert Silverberg : QUAND LES MYTHES SONT REPARTIS

Une des fonctions des machines, on l'a vu, est d'engendrer des doubles de l'homme. Accident monstrueux, qui se traduit par des affrontements mortels : Leiber nous a conté la défaite du double et Tenn celle de l'homme. Il y a pourtant eu autrefois des sociétés qui ont apprivoisé les doubles et en ont fait des personnages mythiques où les hommes se sont reconnus – mieux : où ils ont appris à être eux-mêmes. Nous les avons perdus et c'est dommage : des machines sachant tout faire devraient bien les ressusciter. Et pourquoi n'y arriveraient-elles pas ? Rien d'humain ne leur est étranger : c'est une question de programmation. A un détail près : depuis qu'il existe des machines, nous avons oublié les mythes. C'est nous qui ne sommes plus humains.

EN ce temps-là, nous évoquions les grands personnages du passé pour voir ce qu'ils avaient été en réalité. C'était vers le milieu des années douze mille, à peu près entre 12 400 et 12 450.

Nous fîmes ainsi appel à César et Antoine, ainsi qu'à Cléopâtre. Nous avons réuni Freud, Marx et Lénine dans une même pièce pour les laisser converser. Winston Churchill nous déçut (il zézayait et buvait trop), mais Napoléon fut magnifique. Pour notre plaisir, nous explorâmes dix mille ans d'Histoire.

Mais, au bout d'un demi-siècle, notre jeu commença à nous lasser. L'ennui nous venait facilement dans les années douze mille et quelques. Alors nous entreprîmes d'évoquer les personnages mythiques, dieux et héros. Cela paraissait plus romantique, et l'ère où nous vivions se caractérisait par un romantisme sans précédent sur Terre.

C'était mon tour de service comme curateur du Palais de l'Homme, où l'on construisait la machine, aussi en observai-je la marche dès le début. Le responsable était Léor le Constructeur. Il avait déjà fabriqué les machines à évoquer les gens qui avaient réellement existé ; celle-ci, bien qu'un peu différente, ne présentait pas tellement de difficultés pour son talent. Il devrait y

introduire les données d'une autre nature, bourrées d'archétypes et de courants psychiques, mais le processus fondamental de reproduction resterait le même. Aussi ne douta-t-il pas un seul instant de sa réussite.

La nouvelle machine de Léor comportait des tiges de cristal et des parois d'argent. Une énorme émeraude était incrustée dans le couvercle à douze angles. De minces rubans de platine irradiant pendaient des étais d'ébène sur lesquels elle reposait.

« Simple ornementation, me confia-t-il. J'aurais pu me contenter d'un boîtier noir ordinaire. Mais l'économie est passée de mode. »

La machine couvrait tout le Pavillon de l'Espoir à la face nord du Palais de l'Homme. Elle cachait le ravissant sol de mosaïque à reflets, mais du moins projetait-elle des images exquises à la surface des vitrines d'exposition. Vers l'an 12 570, Léor annonça qu'il était prêt à mettre la machine en fonctionnement.

Nous organisâmes la météorologie la plus favorable possible. On accorda les vents, déviant légèrement ceux d'ouest et repoussant tous les nuages au sud. On expédia en l'air quelques lunes pour peupler la nuit de danses aux dessins merveilleux, qui se regroupaient par instants pour écrire le nom de Léor. Les gens vinrent de toute la Terre par milliers pour camper sous les tentes murmurantes de la grande plaine qui commence à la porte du Palais de l'Homme. L'enthousiasme était sincère et l'impatience régnait dans l'atmosphère pure et bleutée.

Léor procéda aux derniers réglages. Le comité des conseillers littéraires discuta avec lui de la succession des réjouissances et il y eut quelques amicales querelles. On fixa un jour pour la première démonstration et le ciel fut teinté de mauve pour l'effet. La plupart d'entre nous revêtirent leurs plus jeunes corps, bien que certains eussent manifesté le désir de paraître dans toute leur maturité en présence des personnages fabuleux sortis de l'aube des temps.

« Quand vous voudrez que je commence... » dit Léor.

Il y eut d'abord les discours. Le Président Peng fit son habituelle et plaisante allocution. Le Procureur de Pluton, en visite chez nous, félicita Léor de sa fertilité d'invention. Nistim, qui était Métaboliseur Général pour la troisième ou quatrième fois, encouragea tous les assistants à s'élever à un niveau supérieur. Puis le maître des cérémonies me désigna. « Non, fis-je en secouant la tête, je ne suis pas fameux comme orateur ! » Ils répondirent que c'était mon devoir en ma qualité de curateur du Palais de l'Homme d'expliquer ce qui allait se passer.

C'est à regret que je m'avançai.

« Vous allez voir aujourd'hui se matérialiser les rêves de notre vieille humanité, dis-je, cherchant mes mots. Les espoirs du passé vont se promener

parmi vous, et aussi, je le crains, ses cauchemars. Nous vous offrons la vision des allégories au moyen desquelles les Anciens s'efforçaient de conférer une structure à l'univers. Ces dieux, ces héros, symboles condensés des causes et des effets, servaient de forces organisatrices autour desquelles les cultures pouvaient se cristalliser. Pour nous, ce ne saurait être que très insolite et d'un prodigieux intérêt. Je vous remercie de votre attention. »

On fit alors signe à Léor de commencer.

« Il faut que je vous explique une chose, déclara-t-il. Certains des êtres que vous allez voir étaient purement imaginaires, inventés par les bardes des tribus, comme mon ami vient de vous en avertir. D'autres, cependant, furent des êtres humains bien réels qui, autrefois, foulèrent la Terre comme de simples mortels et qui, transfigurés, dotés de qualités surhumaines, ont alors pris place dans le Panthéon. Tant qu'elles ne nous apparaîtront pas de façon concrète, nous ne saurons pas dans quelle catégorie ranger ces émanations, mais je puis vous indiquer comment reconnaître leur origine quand elles seront sous nos yeux. Les personnages qui furent des êtres humains avant de devenir mythiques seront enveloppés d'une légère aura, d'une ombre. C'est le vestige de leur humanité originelle, qu'aucun faiseur de mythes ne peut effacer complètement. Je l'ai découvert lors de mes premières expériences. Et maintenant, je suis prêt. »

Léor disparut dans les entrailles de sa machine. Une note unique, haute et pure, vibra dans l'air. Sur la scène dressée face à la plaine apparut soudain un homme nu, clignant les paupières et regardant autour de lui.

De l'intérieur de la machine, la voix de Léor annonça : « Voici Adam, le premier de tous les hommes. »

Ainsi les dieux et les héros revinrent-ils parmi nous en ce bel après-midi des années 12 000, sous les yeux fascinés et enchantés de tous.

Adam traversa la scène pour s'adresser au Président Peng qui le salua avec solennité et lui expliqua ce qui se passait. La main d'Adam était étalée au bas de son ventre. « Pourquoi suis-je nu ? demanda-t-il. C'est mal d'être nu. »

Je lui fis remarquer qu'il était nu en venant au monde et que, si nous le rappelions dans cette tenue, c'était par respect de l'authenticité.

« Mais j'ai mangé la pomme, protesta-t-il. Pourquoi m'évoquez-vous avec la conscience de ma honte et sans rien me donner pour la cacher ? Si c'est un Adam nu qu'il vous faut, faites venir un Adam qui n'ait pas encore mordu à la pomme. Mais... »

La voix de Léor le coupa : « Et voici Ève, notre mère à tous ! »

Ève s'avança, également nue, mais les seins dissimulés pas sa longue et soyeuse chevelure. Sans honte, elle sourit et tendit la main vers Adam qui se

précipita vers elle en criant : « Couvre-toi ! Couvre-toi ! »

Tout en regardant les milliers de spectateurs, Ève répliqua sans s'émouvoir : « Mais pourquoi, Adam ? Tous ces gens sont nus eux aussi et nous devons être de nouveau dans le jardin d'Éden.

— Ce n'est pas l'Éden, dit-il. C'est le monde des enfants des enfants des enfants de nos enfants !

— Il me plaît, ce monde. Détends-toi ! »

Léor annonça l'arrivée de Pan le chèvrepiéd.

Adam et Ève étaient entourés l'un et l'autre de l'aura sombre qui trahissait leur humanité. J'en fus surpris, car je doutais qu'il y ait jamais eu un Premier Homme et une Première Femme comme fondement aux légendes ; mais je présumai que c'était sans doute une représentation symbolique du concept de l'évolution humaine. Toutefois, Pan, le monstre semi-humain, portait aussi l'aura. Y avait-il donc eu un être semblable dans le monde réel ?

Je ne compris pas sur le moment, mais par la suite j'en vins à considérer que s'il n'y avait jamais eu d'homme aux pieds de chèvre, il y avait néanmoins eu des hommes qui se conduisaient comme Pan et qui avaient donné naissance au mythe de ce dieu lubrique. Quant au Pan sorti de la machine de Léor, il ne resta pas longtemps sur la scène. Il bondit au milieu de l'assistance en riant et en agitant les bras, gambadant de ses deux pieds fourchus. « Le Grand Pan vit ! criait-il. Le Grand Pan vit ! » Il saisit dans ses bras Milian, qui était pour un an l'épouse de l'Archiviste Divud, et l'emporta vers un bosquet d'arbres-à-plumes.

« Il me fait grand honneur », déclara Divud, l'époux annuel de Milian.

Léor continuait de s'escrimer dans sa machine.

Il fit venir Hector et Achille, Orphée, Persée, Loki et Absalon. Il évoqua Médée, Cassandre, Ulysse, Œdipe. Il nous ramena Thoth, le Minotaure, Enée, Salomé. Puis Çiva et Gilgamesh, Viracocha et Pandore, Priape et Astarté, Diane, Diomède, Dionysos, Deucalion. L'après-midi s'avança et les lunes étincelantes évoluèrent dans le ciel, et Léor travaillait toujours. Il nous donna Clytemnestre et Agamemnon, Hélène et Ménélas, Isis et Osiris. Il nous présenta Damballa, Guédé-nibo, et Papa Legba. Puis Baal. Et Samson. Et Krishna. Il réveilla Quetzalcoatl, Adonis, Holger Dansk, Kâli, Ptah, Thor, Jason, Nemrod, Seth.

Les ténèbres grandissaient et les créatures mythiques se bousculaient en arrivant sur la scène avant de déborder dans la plaine. Elles se mêlaient les unes aux autres, d'anciens ennemis bavardaient entre eux, de vieux amis se serraient la main, les membres de mêmes panthéons s'embrassaient ou lançaient des regards méfiants à leurs rivaux. Ils se mêlaient aussi à nous, les héros choisissant des femmes, les monstres s'efforçant de paraître moins

monstrueux, les dieux cherchant des adorateurs.

Peut-être cela suffisait-il. Mais Léor ne voulait plus s'arrêter. C'était son heure de gloire.

De la machine sortirent Roland et Olivier, Rustum et Sohrab, Caïn et Abel, Damon et Pythias, Oreste et Pylade, Jonathan et David. Il en sortit saint Georges, saint Guy, saint Valentin, saint Jude, saint Nicolas, saint Christophe. Et les Furies, les Harpies, les Pléiades, les Parques, les Nornes. Léor était romantique, il ne savait pas se modérer.

Tous ceux qui vinrent portaient l'aura humaine.

Mais le merveilleux perd vite de son éclat. Les habitants de la Terre des années 12000 se laissaient facilement distraire, tombaient vite dans l'ennui. La corne d'abondance du miraculeux était loin d'être épuisée, mais à la frange de la foule, je vis des gens prendre leur essor pour regagner leur domicile. Nous qui étions près de Léor, nous étions forcés de rester, bien sûr, malgré notre indigestion devant cette abondance d'êtres imaginaires.

Un vieil homme à barbe blanche, enveloppé d'une lourde aura, quitta la machine. Il portait un mince tube de métal. « C'est Galilée, dit Léor.

— Qui était-il ? » me demanda le Procureur de Pluton, car Léor se fatiguait et ne décrivait plus les fantômes qu'il évoquait.

Je dus demander le renseignement à l'informateur dans le Palais de l'Homme. « Un dieu de la science venu plus tard, dis-je au Procureur, auquel on attribue la découverte des étoiles. On pense que c'était un personnage historique avant sa déification, qui lui fut conférée après son martyre par les mains des religieux conservateurs. »

Maintenant, Léor faisait apparaître d'autres dieux de la science, Newton et Einstein, Hippocrate et Copernic. Oppenheimer et Freud. Nous avions déjà rencontré certains d'entre eux, à l'époque où nous évoquions des gens réels du temps passé, mais à présent ils étaient vêtus différemment, car ils étaient passés dans les mains des faiseurs de mythes. Ils portaient les emblèmes de leurs fonctions particulières et se promenaient parmi nous en nous offrant de nous guérir, de nous enseigner, de nous expliquer. Ils ne ressemblaient en rien aux Newton, Einstein et Freud réels que nous avions vus. Ils avaient une stature trois fois supérieure à celle de l'homme et des éclairs se jouaient autour de leur front.

Puis un homme de haute taille, barbu, le crâne ensanglanté, se présenta. « Abraham Lincoln, dit Léor.

— L'ancien dieu de l'émancipation », expliquai-je au Procureur après quelques recherches.

Ce fut ensuite un élégant jeune homme au sourire étincelant, à la tête ensanglantée, lui aussi. « John Kennedy, présenta Léor.

L'ancien dieu de la jeunesse et du printemps, dis-je au Procureur. Symbole du changement des saisons, de la défaite de l'hiver par l'été.

— Mais il y avait déjà Osiris, protesta le Procureur. Pourquoi sont-ils deux ?

— Il y en a eu beaucoup d'autres, répondis-je. Baldur, Tammuz, Mithra, Attis.

— Pourquoi leur en fallait-il tant ? » fit-il.

Léor trancha : « Maintenant, je m'arrête. »

Les dieux et les héros étaient parmi nous. Une saison de réjouissances commençait.

Médée partit avec Jason, et Agamemnon se réconcilia avec Clytemnestre, tandis que Thésée et le Minotaure cherchaient à se loger ensemble. D'autres préféraient la compagnie des humains. Je bavardai un moment avec John Kennedy, le dernier des mythes sortis de la machine. Comme le premier, Adam, il était bouleversé de se trouver là.

« Je n'étais pas un mythe, insistait-il. Je vivais, j'étais réel. Je me suis présenté aux élections, j'ai prononcé des discours.

— Mais vous êtes devenu un mythe, répondis-je. Vous avez vécu et vous êtes mort, et votre mort vous a transfiguré. »

Il rit : « En Osiris ? En Baldur ?

— Cela paraît vous convenir.

— A vos yeux, peut-être. On avait cessé de croire à Baldur mille ans avant ma naissance.

— Pour moi, vous, Osiris et Baldur êtes contemporains. Vous appartenez à l'ancien monde. Vous êtes à des milliers d'années de nous.

— Et je suis le dernier mythe que vous ayez extrait de votre machine ?

— Oui.

— Pourquoi ? Les hommes auraient-ils cessé de se fabriquer des mythes après le XX^e siècle ?

— Il faudrait le demander à Léor. Mais je pense que vous voyez juste. Votre période a marqué la fin de la fabrication des mythes. Après votre époque, il est devenu impossible de croire à des mythes. Nous n'en avons plus *besoin*. Après avoir franchi l'ère des troubles, nous sommes entrés dans une sorte de paradis où chacun de nous vivait son propre mythe, alors pourquoi aurions-nous dressé parmi nous des hommes à une plus haute stature ? »

Il me lança un étrange regard. « Le croyez-vous vraiment ? Que vous vivez au paradis ? Que les hommes sont devenus des dieux ?

— Passez un certain temps dans notre monde et vous verrez », rétorquai-je.

Il partit dans le monde, mais je ne sus jamais rien de ses conclusions car je n'eus plus l'occasion de lui parler. Je rencontrais souvent des dieux et des héros en promenade, cependant. Ils se querellaient, pillaient, tuaient – certains d'entre eux – mais cela ne nous perturbait guère car nous attendions ce comportement de la part d'archétypes des temps primitifs. Et quelques-uns étaient très doux. J'eus une courte liaison avec Perséphone. Pris sous le charme, j'écoutai chanter Orphée. Krishna dansa pour moi.

Dionysos remit en pratique l'art perdu de la distillation des alcools et nous enseigna à boire et à nous enivrer.

Loki exécutait à notre bénéfice des tours de magie avec des flammes.

Taliesin nous psalmodiait des ballades incompréhensibles mais admirables.

Achille lançait le javelot sous nos yeux.

Saison des étonnements et des merveilles. Mais l'émerveillement passa. Les êtres mythiques commençaient à nous lasser. Ils étaient trop nombreux, trop bruyants, trop actifs, trop exigeants. Ils voulaient que nous les aimions, que nous les écoutions, que nous nous prosternions devant eux, que nous écrivions des poèmes sur eux. Ils posaient des questions – certains, du moins –, ils fouillaient dans les entrailles de notre monde et nous mettaient dans l'embarras car nous savions à peine que leur répondre. Ils devinrent méchants, fomentant des complots les uns contre les autres, d'où naissaient parfois pour nous-mêmes bien des périls.

Léor nous avait fourni un moyen splendide de nous distraire. Mais nous convenions tous qu'il était temps pour les mythes de rentrer chez eux. Ils vivaient parmi nous depuis cinquante ans, et c'était assez.

On les rassembla et on entreprit de les remettre dans la machine. Malgré leur force, les héros furent les plus faciles à attraper. On soudoya Loki pour les attirer par stratagème dans le Palais de l'Homme. « De grands travaux vous y attendent », leur affirma-t-il, et ils s'y précipitèrent pour démontrer leur courage. Loki les mena jusqu'à la machine puis s'esquiva. Et Léor les renvoya, Héraklès, Achille, Hector, Persée, Cuchulainn et tout le reste de cette énergique engeance.

Après quoi nombre de démoniaques vinrent d'eux-mêmes, disant que nous les ennuyions au moins autant qu'ils nous embêtaient. Ils entrèrent dans la machine sans se faire prier. Ainsi partirent Kâli, Legba, Seth et de nombreux autres.

Il fallut en saisir par surprise ou par force. Ulysse avait pris l'apparence de Breel, secrétaire du Président Peng, et aurait continué à nous donner le change

à jamais si le vrai Breeel, rentrant de ses vacances sur Jupiter, n'avait dévoilé la supercherie. Et Ulysse se débattit. Loki nous posait des problèmes. Œdipe lança des imprécations ardentes quand on alla le chercher. Dédale s'accrocha de façon touchante à Léor en le suppliant : « Laisse-moi rester, mon frère ! Laisse-moi rester ! » et il fallut le jeter dans la machine.

D'année en année la chasse aux mythes se poursuivait. Puis, un jour, on sut qu'ils avaient tous été repris. Le dernière à partir fut Cassandre, qui s'était installée seule, en haillons, dans une île lointaine.

« Pourquoi nous avoir fait venir ? demanda-t-elle. Et pourquoi, nous ayant fait venir, nous renvoyez-vous ?

— Le jeu est terminé, lui répondis-je. Nous allons maintenant chercher d'autres distractions.

— Vous auriez dû nous garder, répliqua Cassandre. Les gens qui n'ont pas de mythes feraient bien d'emprunter ceux des autres, et pas seulement pour la distraction. Qui consolera vos âmes dans les sombres temps à venir ? Qui soutiendra votre courage quand les souffrances commenceront ? Qui expliquera les maux qui s'abattront sur vous ? Malheur ! Malheur !

— Les malheurs de la Terre sont dans le passé de la Terre, lui dis-je d'une voix adoucie. Nous n'avons pas besoin de mythes. »

Cassandre sourit, s'engagea dans la machine et disparut.

Et alors s'ouvrit l'ère du feu et des tourments, car une fois les mythes rentrés chez eux, les envahisseurs arrivèrent, jaillissant des cieux. Et nos tours s'abattirent et nos lunes tombèrent. Et les êtres d'ailleurs, avec leurs yeux froids, se promenèrent parmi nous, faisant tout ce qui leur plaisait.

Et ceux d'entre nous qui survécurent en appelaient aux dieux anciens, aux héros disparus.

— Loki, reviens !

— Achille, défends-nous !

— Çiva, libère-nous !

— Héraklès ! Thor ! Gavin !

Mais les dieux restent silencieux et les héros ne viennent plus. La machine qui scintillait dans le Palais de l'Homme est brisée. Et son constructeur Léor n'est plus de ce monde. Les chacals courent par nos jardins, et nos maîtres arpentent nos rues, et nous ne sommes plus que des esclaves. Et nous sommes seuls sous le ciel terrifiant. Et nous restons seuls.

Traduit par bruno martin.

After the Myths Went Home.

© Mercury Press, 1969.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

Burt K. Filer : LE REGARD DU SPECTATEUR

Très discrètement, Silverberg vient d'évoquer un inventeur, un homme à qui la machine n'est pas donnée d'avance et qui lui confère sa forme et sa substance. Essayons de mieux cerner ce personnage. C'est un savant : il faut comprendre les rouages pour les faire jouer. Mais c'est avant tout un artiste : il faut être compris des rouages pour leur faire donner le meilleur d'eux-mêmes. Celui qui tire de la machine un chef-d'œuvre opère une sorte de miracle ; entre ses mains, la matière perd son épaisseur, les êtres mécaniques deviennent des êtres spirituels. Ce sont des images, des fantômes de vivants, des essences parfaites à qui ne manque que l'existence. Dure épreuve pour le savant, qui s'aperçoit que la science n'est pas la fin suprême de l'homme ; épreuve plus dure encore pour l'artiste, à qui la prise de conscience du savant apprend qu'il n'est pas seul avec sa créature. A eux deux, ils ont produit un seul double, et ils ne peuvent pas le partager : ce sera donc un double maléfique.

LE *New York Times*, dimanche 3 juin, de notre correspondant Audrey Keyes. – L'exposition très attendue de Peter Lukas s'est ouverte aujourd'hui au musée Guggenheim. Peut-être a-t-elle ébranlé un des plus anciens axiomes de l'art que la beauté réside dans le regard du spectateur.

Les réactions du public sont d'une étrange uniformité, comme si les œuvres de M. Lukas ne laissaient subsister aucun élément subjectif. M. Lukas purifie et distille son art au point qu'il devient sans réplique. Toutes les pièces exposées ont suscité une admiration uniforme.

La plus frappante des six sculptures présentées est « Néréide ». Il s'agit à la base d'une femme abstraite portant en elle une étoile et qui semble voguer parmi les galaxies. Le résultat est étrangement frappant, non seulement dans l'hologramme direct montré dans la grande salle, mais aussi dans les répliques miniatures qui forment le stable de la mezzanine. Elles sont obtenues par le procédé Bolger – plaquage électrique direct sur hologramme – qui donne généralement une impression de lourdeur, totalement absente ici.

Dans le stable, la sensation de légèreté est encore accrue par l'absence presque totale de tout support ou cadre. L'on pourrait croire que ces massives sculptures abstraites en nickel sont littéralement sans poids. Interrogé au sujet de cette étrange légèreté, M. Lukas se contenta de hausser les épaules, disant qu'il s'était simplement laissé aller – et que le résultat n'avait pas été une moindre surprise pour lui-même que pour le public.

Scientific American, numéro de juin, rubrique des livres : « Gravité Zéro, découverte et premiers travaux », de Catherine D. Osborn, Ph. D. – Lorsque le docteur Osborn signala, l'année dernière, l'existence d'une gravité zéro partielle dans les solides, la communauté scientifique eut des réactions très diverses. Certains voulaient la proposer pour le Prix Nobel ; d'autres allaient jusqu'à l'accuser de fraude. Mais tous, les enthousiastes comme les sceptiques, attendaient un rapport plus complet sur ses travaux.

Ce livre est ce rapport. Et il n'y a plus place pour le scepticisme. C. Osborn a fabriqué des objets de laboratoire dont la masse atteint vingt kilos, et dont le poids mesuré est à peine de dix-huit kilos.

Le docteur Osborn se contente d'indiquer qu'il existe une relation causale entre l'apesanteur et le Facteur Formel de Steininger, mais sans en apporter de preuve déterminante. Est-ce dû à la censure de la N.A.S.A. (qui finance le projet) ou à l'absence d'une expression mathématique adéquate ? Toutes les conjectures sont permises.

Les premiers chapitres sont illustrés de photos de plusieurs « objets expérimentaux », des plaquages Bolger sur hologrammes. Subjectivement, ils sont tous d'une grande beauté. C.D. Osborn elle-même fait remarquer leur ressemblance avec des sculptures contemporaines, sans autres commentaires. Il existe d'innombrables applications pour des objets insensibles à la gravité ; l'unique objectif du docteur Osborn est toutefois la mise au point d'un moteur interstellaire...

« Cidi » Osborn n'aimait guère la forme qui se précisait dans la cuve. Elle aurait juré que l'alignement des lasers n'était pas conforme ; automatiquement, elle cria par-dessus son épaule : « L'axe Z est de nouveau déréglé, Max ! Vous vérifiez ? »

Mais Max n'était pas là, évidemment. Paul Stoner avait décrété qu'elle devait dorénavant travailler seule. Attitude typique de la C.I.A. Tout sacrifier à la sécurité, et tant pis pour l'efficacité. Elle débrancha la cuve et alla vérifier elle-même le laser. Elle rampa sous la cuve ; les lasers étaient parfaitement réglés. Elle en ressortit. Cidi n'avait pas très bon caractère, et était prête à exploser de rage. Elle souleva le fond de la console. Au bout d'une heure d'efforts enragés, elle trouva la panne : une diode grillée. Fait plus inquiétant : toutes les diodes paraissaient brunies. Elle mettait son matériel à rude épreuve.

Elle remplaça le panneau et alla s'asseoir devant la console. Oui, elle ne ménageait pas son matériel, et ne se ménageait pas davantage elle-même. Les six mois écoulés avaient été de la folie, du meurtre. Cidi avait perdu du poids ; elle détestait avoir l'air décharnée. Mais les gens trouvaient normal que les femmes de science soient maigres.

Avec un soupir, elle programma l'équation correspondant à une sphère. Aussitôt, la cuve s'éclaira ; en l'espace de trente secondes, une boule bleue transparente se forma au sein de la brume lumineuse. Interférométrie tridimensionnelle de rayons de lumière cohérente.

Cidi consulta ses notes. La sphère était trop petite. Elle composa une constante différente, et la sphère grandit.

Une série saccadée de corrections rapides renfonça le sommet de la sphère, lui donnant la forme d'une selle, tandis que le bas affectait celle d'une pelure d'orange en spirale. Elle approchait. Penchée sur le clavier, elle remonta ses lunettes sur son nez fin et droit. Oui, elle approchait...

Elle entendit Paul Stoner arriver derrière elle. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que c'était lui. Deux raisons à cela : primo, il était la seule personne (en dehors d'elle) autorisée à pénétrer dans le labo, règle qu'il avait édictée lui-même. Secundo : il avait de l'asthme et sa respiration était sifflante.

« Regardez, Cidi ! »

Elle se retourna. L'homme, de taille moyenne, aux vêtements fripés, tendit vers elle un paquet tout froissé.

« Excellent, dit-elle. Comment l'avez-vous convaincu de s'en séparer ? »

Paul s'avança jusqu'au milieu de la vaste pièce, posa le paquet sur une table de laboratoire en inox, sortit un Kleenex de sa poche et se moucha. « Eh bien... J'ai commencé par lui dire que j'étais un photographe travaillant pour *l'International Review*. Il me dit : Rien à faire, j'ai une exposition le mois prochain à Bruxelles, et je ne veux pas que l'impact en soit diminué par des publications prématurées.

« Je lui dis alors qu'en fait, j'étais un sculpteur amateur désireux d'étudier ses œuvres. Mauvaise idée : cela le mit en rage. Apparemment, chaque fois qu'il prête une de ses œuvres, on la vole ou on la copie. Son appartement a été cambriolé tant de fois qu'il a été obligé d'aller vivre à la campagne, loin de tout.

« Finalement, j'ai joué cartes sur table. Je lui ai montré ma carte de la C.I.A. et d'autres documents. Il était sceptique. Je lui ai un peu parlé de vos travaux. Finalement, il a fini par accepter – non sans me soutirer cent dollars pour la location. » Paul commença à ôter la ficelle. « De l'argent jeté par la fenêtre, à coup sûr. Vous auriez dû le voir, Cidi. Un animal. Croyez-moi,

toute ressemblance entre son œuvre et la vôtre ne peut être que superficielle.

— Probablement, dit Cidi. Je suis tout de même contente de pouvoir vérifier cela de plus près. »

Paul déplia le papier froissé, et une copie miniature de *Néréide* apparut.

Cidi retint sa respiration, puis exhala lentement. Elle s'approcha de la sculpture et la toucha. « J'en avais vu des photos. Ils ont raison, vous savez. C'est d'une beauté *irréfutable*. C'est le plus...

— Jusqu'à ce que Lukas fasse encore mieux, l'interrompit Stoner en soutesant la sculpture. Elle est creuse, je pense. Au moins le sujet central. »

Cidi estima qu'il avait raison, mais la passa tout de même aux rayons X. Elle n'était absolument pas creuse, mais en métal massif. Cidi ressentit le choc vivifiant qu'on éprouve lorsqu'on a failli se faire écraser par un poids lourd. « Il a tellement d'avance sur moi que c'en est incroyable. Il ne manque pas grand-chose à cet objet pour qu'il ignore totalement la gravité ! »

Néréide était faite de quinze kilos de nickel électrolytique. Et *Néréide* ne pesait que quatre kilos.

« Paul, il nous faut absolument les équations dont il s'est servi. Toutes les courbes, tous les plans de cet objet.

— Des équations ? Lukas n'est même pas allé jusqu'au bac. Il serait incapable de distinguer un polynôme d'un gros mot. »

Le visage de Cidi se couvrit de taches rougeâtres ; la colère ne la rendait pas jolie. « C'est si *injuste* ! Je me dessèche ici depuis six ans, et voilà ce crétin qui me dépasse. Merde ! »

Paul, qui ne comprenait pas les femmes qui se mettent en rage au lieu de pleurer, garda sagement le silence. Elle se calma rapidement.

« Bon. De quel équipement se sert-il ?

— Une cuve Bolger, pareille à la vôtre.

— Et la programmation ? Il ne peut pas se servir d'une console s'il ne connaît pas les maths ? »

Paul se moucha de nouveau, s'excusant du regard. « Il lui parle.

— Il lui *parle*. Parfait. Et bien entendu, rien n'est enregistré. » Elle poussa un véritable gémissement. « Il ne reste donc qu'une seule approche possible : le projecteur holographique lui-même. Si vous pouviez mettre la main dessus, je pourrais l'analyser. »

Paul commença à réenvelopper *Néréide*. « D'accord. Je l'aurai. » L'homme de la C.I.A. sortit de son pas lourd et Cidi Osborn se remit au travail, sans grand enthousiasme.

Paul Stoner était hypocrite, mais pas assez pour ne pas tenter une approche

directe. Pour commencer, du moins, en rendant la statue à Peter Lukas, il lui demanda s'il pouvait jeter un coup d'œil sur le projecteur holographique dont il s'était servi pour faire *Néréide*.

Ils se trouvaient au musée Guggenheim, aux immenses salles emplies d'échos. La réponse de Lukas, qui tenait en un seul mot, s'entendit d'un bout du musée à l'autre. Paul s'en alla avec un sourire désabusé.

Il s'était attendu à ce refus, dont les raisons étaient évidentes. Avec le projecteur, n'importe qui pouvait faire une réplique de *Néréide*, et aucune loi ne protégeait les copies faites par le procédé Bolger. Sans doute un autre facteur jouait-il également un rôle : la peur de l'artiste devant une analyse scientifique de son œuvre.

Mais Paul Stoner pensait avant tout aux intérêts supérieurs de la nation, ce qui justifiait bien des choses, du moins à ses propres yeux. Peter Lukas avait des amis. Paul Stoner en trouva deux, de jeunes artistes comme Lukas lui-même, mais qui étaient loin de connaître le même succès que lui. Ils étaient pauvres ; ils étaient au moins un peu jaloux ; bref, on pouvait les acheter.

Stoner les convainquit de cambrioler la maison de Lukas une semaine plus tard. Ce soir-là, Lukas recevait en principe la presse au Guggenheim. Au pire, si les deux protégés de Stoner se faisaient prendre, on croirait que c'étaient simplement des artistes essayant de voler des idées à un autre artiste. Personne ne se douterait que la C.I.A. essayait de se procurer le secret de la propulsion interstellaire auprès d'un homme qui ignorait même qu'il le possédait.

Oui, le plan était bon. Si tout se passait bien, Cidi Osborn obtiendrait les informations dont elle avait besoin, le matériel serait remis en place, la N.A.S.A. aurait sa propulsion interstellaire – et ce crétin de Lukas ne se douterait sans doute jamais de ce qu'il avait inventé.

Tout ne se passa pas bien.

Lukas rentra chez lui plus tôt que prévu.

Lorsqu'il ouvrit la lumière dans le garage, il sentit immédiatement que quelque chose clochait. L'interrupteur était plus dur que de coutume, et un bip-bip retentit dans la maison. Quelqu'un essayait de voler *Néréide* !

Il traversa le garage au pas de course, sortit par la porte latérale et monta quatre à quatre les marches menant au cottage. Seule une lune incertaine éclairait la campagne, mais il avait suffisamment d'instinct animal pour trouver son chemin, sentir un goût amer dans sa bouche, contracter son corps et émettre une sueur qui lui picotait la nuque.

La porte de la cuisine était verrouillée de l'intérieur. Lukas savait comment enfoncer une porte : un coup d'œil suffisait pour juger du point faible. Il recula de deux pas, s'accroupit comme pour le départ d'une course, les mains touchant le sol, et traversa d'un trait les panneaux de vieux pin.

Les escaliers. Un bond pour traverser le palier. Il les entendait maintenant, dans l'atelier, au-dessus de lui, s'agitant comme des rats affolés, le second étage, en quelques enjambées. La porte du studio était entrouverte. Il sentit l'odeur caractéristique de la cuve Bolger. Ils l'avaient donc mise en marche...

Il franchit la porte juste à temps pour voir la veste en jean de Pete Santini disparaître par la fenêtre. C'était donc lui. A qui se fier ! Il se précipita vers la fenêtre.

Une fille s'enfuyait à toutes jambes sur la prairie bosselée. Herkie Albright. Longs cheveux flottant au vent, ovale blanc du front éclairé par la lune, parfaite. Dommage que ce fût elle.

Juste au-dessous de lui, Santini se relevait après avoir sauté. Il tenait le projecteur de *Néréide* d'une main ; deux filtres roulaient dans l'herbe, à ses pieds.

« Pete ! »

Il ne répondit pas. Fort bien, gros lard ; je t'aurai quand même. Lukas sauta avec légèreté, vit quatre mètres de ciel nocturne défiler devant ses yeux, et s'enfonça jusqu'aux chevilles dans les aiguilles de pin accumulées au pied du mur. Santini avait déjà descendu la moitié de la colline, courant, tombant, se relevant, soufflant comme un bœuf. Lukas se lança à sa poursuite.

Herkie avait fait démarrer la vieille Healey de Pete ; celui-ci jeta son butin dans le coffre et sauta à côté de Herkie, qui embraya aussitôt, faisant rugir le moteur et hurler les pneus lisses sur le gravier. Lukas n'avait plus qu'une solution : sauter, sans perdre un instant.

Du pied de la colline terreuse surplombant la route, il plongea, bras et jambes écartés, et se retrouva écartelé sur le capot, comme s'il faisait l'amour à la voiture. Il avait pris le pare-brise dans l'estomac – souffle coupé, mille étoiles dansant devant les yeux. Comme il glissait vers l'avant, il se rattrapa d'une main au rétroviseur ; de l'autre, il réussit à empoigner le pare-chocs. Il continuait à glisser pourtant.

La poussière et la pierraille de la mauvaise route défilaient à quinze centimètres de son menton ; Herkie poussa au maximum la première de la petite bombe bleue puis passa en seconde. La voiture bondit en avant. A cet instant précis, Santini saisit Lukas par les chevilles et le balança par-dessus bord.

Lukas volait de nouveau, faisait la roue malgré lui, le long de la voiture, puis derrière celle-ci. Il ne resta bientôt plus que les gaz d'échappement brûlants, entre les deux petits feux arrière, puis plus rien.

Il ne se demanda même pas s'il était capable de se relever. Apparemment, rien de cassé : déjà, il remontait la route à la course. Il trouva la porte du garage ouverte, comme il l'avait laissée il n'y avait guère plus de deux

minutes. La Beezer était là, noire et brillante, maintenue par sa béquille, encore toute chaude.

Lukas passa sa jambe par-dessus la selle et appuya de tout son poids sur la pédale du starter ; un rugissement lui répondit. Il la tourna face à la route et mit pleins gaz.

Il connaissait la route les yeux fermés. Il l'avait montée et descendue au moins cent fois, et toujours sur cette moto. En seconde, penché pour prendre le rude virage sur la droite ; tends cette jambe et laisse glisser, sinon, tu te retrouves dans les arbres, mon petit.

Herkie, elle, connaissait à peine le chemin, n'est-ce pas ? Elle n'était venue que quelques fois, toujours avec Pete au volant. Lukas était sûr de les rattraper, avant même qu'ils n'atteignent la nationale.

Lukas passa la troisième pour la longue ligne droite, freina légèrement, se pencha pour prendre les virages en S gravillonnés. Au loin, il aperçut les feux arrière de la vieille Healey rouillée, et entendit le gémissement du moteur surmené. Il allait les rattraper, pas de problème.

Et ensuite ? Les contraindre à s'arrêter ? Une moto de deux cents kilos contre une voiture d'une tonne ? En lui faisant peur, peut-être. Autant essayer, il n'y avait rien d'autre à faire.

La Healey brûlait de l'huile ; Lukas était si près qu'il pouvait le sentir. Cinquante mètres seulement, une ligne droite et une série de virages. Dans la plaine, en bas, quelques feux rouges filaient sur la nationale 87.

Il les avait presque rattrapés. Bien. Sur la nationale, la Healey aurait pu le semer. Encore un virage, puis la dernière ligne droite, parallèle à la 87, et enfin le croisement.

A en juger par le bruit, Herkie était restée en seconde. Mais non. Juste avant le croisement, elle rétrograda, mais coordonna mal ses mouvements et rata son coup. Le moteur hurla, baissa de régime, hurla de nouveau. Les feux arrière oscillèrent, mais ne tournèrent pas, puis disparurent soudain. Une voix d'homme, criant dans l'aigu. Un bruit d'impact, un coup de klaxon, un crissement de ferraille, puis un nouvel impact. Et le silence, avec un phare unique pointé vers le ciel.

Lukas s'arrêta en plein tournant, et regarda l'accotement boueux que la Healey avait descendu. Ensuite, elle avait traversé la route tout droit, franchi la glissière opposée et dégringolé l'autre talus, haut de quelque cinq mètres. Il ne pouvait voir l'endroit précis où elle s'était retournée. Une voiture s'était déjà arrêtée ; une autre s'apprêtait à en faire autant. Il laissa sa moto et descendit à pied jusqu'à la nationale.

Des policiers arrivaient de tous les côtés à la fois. Il n'en avait jamais vu arriver autant aussi vite. A croire qu'ils avaient été avertis à l'avance. Mais...

N'était-ce pas Stoner, le type de la C.I.A. qui lui avait emprunté *Néréide* la semaine dernière ? Il était accompagné d'une femme. Ils vinrent se placer à côté de lui. Ensemble, ils regardèrent les policiers de la route se mettre au travail.

Ils sortirent les corps. Lukas eut la nausée en voyant ce qui restait de Herkie. Pete Santini, lui, était en un seul morceau ; il ne lui manquait qu'une oreille et un morceau de chair en dessous.

« Mon Dieu ! » murmura la femme, à côté de lui. Stoner hocha la tête.

« C'est vous qui leur avez fait quitter la route !

— Ils m'avaient cambriolé. Je les ai poursuivis. Mais j'étais bien derrière eux quand... Vous êtes certain d'avoir prévenu mon avocat ? » Le policier s'écarta de l'éblouissant projecteur de 500 watts et s'essuya le front. Pas subtils, ces types. Menottes, projecteurs dans les yeux, menaces...

Son visage à bajoues revint dans la lumière. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cambriolage ? On n'a rien trouvé dans la voiture.

— Regardez de nouveau. Un projecteur holographique et deux filtres. Peut-être brûlés. » Leurs méthodes étaient décidément toujours les mêmes.

« Quelqu'un irait voler *ça* ?

— Vous lisez les journaux ?

— Fais pas le malin, petit.

— Écoutez, je suis Peter Lukas. On ne parle que de moi dans le supplément littéraire et artistique du *Times* de dimanche dernier. *Lisez-le*, et fichez-moi la paix. »

— Vlan ! Ils avaient le culot de le frapper. Tout ça sentait la machination. Avaient-ils le droit de l'interroger avant l'arrivée de Jack Adams ? Et pourquoi Stoner et cette salope décharnée assistaient-ils au spectacle, assis au fond de la pièce ?

« Qu'est-ce que c'est que ce cinéma ? Vous vous croyez dans un polar de série B ? »

— Vlan. De nouveau.

Lukas commençait à sentir la colère monter. Mauvais cela, avec son tempérament. S'il ne se contrôlait plus, il finirait par dire quelque chose d'imprudent. Ou bien il risquait de se jeter sur ce type et de lui casser toutes les dents, et de récolter une balle dans la peau. Ils étaient manifestement décidés à l'avoir. Lukas se demandait en vain pourquoi. Le mieux était de ne pas dire un mot en attendant l'arrivée de Jack Adams. *S'ils l'avaient appelé.*

« Écoute, mon gars. Tu reconnais que tu les poursuivais quand leur voiture

a quitté la route. Tu reconnais que c'étaient des amis : pourquoi t'auraient-ils cambriolé ? Moi, je dis que vous étiez tous bourrés ou dingues, que vous avez fait la course pour rigoler, puis que tu t'es fâché et que tu les as forcés à quitter la route. Ça constitue un homicide sans préméditation. A moins que tu... »

Le policier allait poursuivre, mais il regarda vers le fond de la pièce en plissant les yeux, fit un signe d'assentiment et se retourna. En dehors du cône aveuglant, des bruits de bottes, une porte s'ouvrant, des silhouettes visibles un instant, la même porte se refermant. Lukas se retrouva seul avec Stoner et l'inconnue.

Elle vint dans sa direction, ou du moins tendit la main pour atteindre le projecteur et l'éteignit, puis regagna sa position primitive.

« Que se passe-t-il, chérie ? Vous avez peur du méchant assassin ?

— Franchement, oui. » Pas une trace d'émotion dans sa voix, ni sur son visage. De la glace.

Stoner amena deux chaises en traînant des pieds, en disposa une face à Lukas, et l'autre dans le sens opposé. Il s'assit à califourchon sur cette dernière, ôta son chapeau, appuya son menton sur le dossier et sourit. La femme prit place sur l'autre, et croisa les jambes.

« C'est moi qui d'une certaine façon vous ai mis dans ce pétrin, dit Paul Stoner. Et je peux vous en faire sortir. Si vous coopérez. J'avais un meilleur scénario, mais vous avez tout gâché.

— Je me demandais bien quel était votre rôle dans tout cela. C'est donc vous qui avez envoyé Pete et Herkie... ?

— Oui.

— Vous avez de la chance que j'aie des menottes.

— C'est bien possible. » Les yeux de Stoner étaient larmoyants. Il fouilla dans une de ses poches, et en sortit un flacon de petites pilules blanches. « Le docteur Osborn désire seulement jeter un coup d'œil sur le projecteur utilisé pour *Néréide*, rien de plus. »

Lukas perdait de nouveau le contrôle de lui-même. « Pour qui vous prenez-vous ? Vous cambriez un gars, vous tuez des gens et vous tentez de l'en rendre responsable, et pour finir, vous le faites chanter ? »

Stoner avala avec bruit, revissa le bouchon du flacon et remit celui-ci dans sa poche avant de répondre : « Je *suis* la C.I.A. et j'agis dans l'intérêt supérieur du pays.

— La C.I.A. peut aller se faire foutre. »

Stoner eut son vague sourire habituel, tandis que l'anguleux docteur Osborn se contentait de cligner légèrement des yeux.

Lukas attendit que Stoner continue, mais il n'avait apparemment rien à ajouter. La bouche close, il le regardait calmement.

« Si je comprends bien, je fais ce que vous me demandez ou bien je suis accusé d'homicide ? C'est cela ?

— *Ça y est, vous y êtes !* » dit Stoner en avançant la main vers la clef des menottes, posée devant lui sur le bureau.

Il n'y avait qu'eux trois dans l'atelier. Deux gardes du corps de type bouledogue attendaient en bas, deux autres étaient restés à l'extérieur de la maison. C'était le lendemain matin.

Les mains sur les hanches, Cidi Osborn s'avança jusqu'au milieu de la vaste pièce et regarda ce qui l'entourait ; son visage était dénué de toute expression. L'atelier tenait tout l'étage supérieur, vingt mètres sur quinze. Il était vieux, avec des poutres et un plancher qui craquait, et mal éclairé. Il sentait la solution électrolytique et l'oignon frit. Un désordre épouvantable y régnait. Tout le fond était rempli d'équipements Bolger – un diamant dans une latrine. Elle haïssait activement Lukas et tout ce qu'il représentait, son univers, sa façon de se comporter... Et Lukas le savait.

A un pas d'elle, les bras croisés sur la poitrine, Lukas en avait autant pour elle. Et elle le savait.

Paul Stoner, dont l'esprit se livrait quelquefois à des généralisations, les considérait comme l'art opposé à la science, le feu opposé à l'eau, comme n'importe quoi contre tout le reste. Cela le mettait mal à l'aise. Il avait hâte que sa mission fût terminée.

« Bien. Vous voulez donc *Néréide*. » Il alla vers le fond de la pièce, choisit un carton à chapeaux parmi une vingtaine d'autres, tous étiquetés, l'amena à côté de la cuve et l'ouvrit. Il sortit le projecteur du carton et le mit en place d'un geste précis.

Il gagna ensuite la console, la mit en marche et attendit que les appareils chauffent. En l'espace de deux à trois minutes, *Néréide* se forma dans la cuve. « Voulez-vous que j'en fasse un placage ?

— Non, merci. Pour le moment, c'est tout ce qu'il me faut. Merci encore. »

Lukas s'éloigna, le visage de pierre. L'agent de la C.I.A. s'assit sur un banc un peu plus loin. Cidi se mit au travail.

Il n'y avait pas d'horloge dans l'atelier et Lukas se dit qu'il imaginait ce bruyant tic-tac. Le temps s'écoulait, interminable. Il se sentait comme un patient en salle d'opération. Elle ressemblait effectivement à un médecin, se penchant au-dessus de la cuve holographique avec son micromètre optique, mesurant *Néréide*. *Néréide*, c'était lui. Il imagina qu'elle mesurait

implacablement ses propres ongles avec son instrument, pesant la crasse qui s'était accumulée en dessous, apprenant sur lui bien plus qu'il n'en savait lui-même, ou n'en saurait jamais.

Comme il n'y avait pas d'horloge dans l'atelier, Cidi pensa que c'était le battement de son pouls. Elle se sentait pareille à un voleur. Une écolière copiant un devoir, une tricheuse. Et pendant tout ce temps, il l'observait. Elle se répétait sans cesse qu'on ne vole pas un animal, mais cela ne servait à rien.

Le reste ne servait pas à grand-chose non plus. Tout en mesurant l'hologramme, elle sentait que cela ne suffirait pas. Certes, elle pourrait reproduire cette forme particulière, malgré sa complexité. Elle pourrait en suivre toutes les courbes internes et les réduire à leur origine géométrique. Mais cela semblait aller dans tous les sens. Elle doutait fort de pouvoir en tirer un concept général.

Après avoir rempli quatre pages de notes et de mesures, ce n'était plus une supposition, mais une certitude. « Paul.

— Oui ? » Il se leva, plia plusieurs fois un genou engourdi et s'approcha d'elle.

« Ça ne marche pas. Je sais ce que c'est, mais je ne sais pas comment le produire. Il faut que je le voie au travail. »

Lukas éclata de rire : tout l'atelier en résonna. Elle ne *pouvait* donc pas le réduire à une carte perforée, en fin de compte ! Et il ne pensait pas que cela aiderait beaucoup cette tramée si elle le regardait sculpter. Lorsque Stoner le lui demanda, il accepta donc sans discuter. Ce fut une erreur.

Lukas était installé face à la cuve, dans son fauteuil en cuir, un micro à la main et un vocoder sur les genoux. Un cordon reliait le dispositif au T. S. T. qui tenait toute une cloison. Un « Hééééé... » modulé, comme chanté, fit apparaître une nappe de feu dans la cuve Bolger. « Le temps que ça chauffe un peu, gloussa-t-il, et ses mots pétillèrent dans la cuve comme des bulles dans un verre de bière géant.

— Rrrond », dit-il. Obéissant au code, une sphère se forma. « Matrice... » La sphère devint molle et creuse. « Il nous faut des ailes. Des ailes, c'est comme des... braas aplatis. Pigé ? Oui ? Tu piges, ma cuve ? » Un petit témoin vert s'alluma. « Bien. Des ai-ai-ailes. Parfait. Et maintenant, des grandes ailes. Le fond en feuille de trèfle. Et... zut. » Il attendit le témoin vert. « Et un visaaage à droite. Un autre à gauche. »

La cuve était bien échauffée, maintenant ; le témoin vert s'allumait dès que les mots quittaient ses lèvres. A l'intérieur, un totem monstrueux continuait à croître, un griffonnage tridimensionnel. Il devenait de plus en plus complexe, de plus en plus grotesque. Il avait des bras et des jambes, maintenant, bonhomme fait de saucisses, plein de formes excentriques.

Cela faisait mal de le regarder. L'image devait tenir trente pour cent du volume de la cuve. Cela faisait énormément d'énergie, de lumière aveuglante. La chaleur montait dans l'atelier. Les ventilateurs de la cuve s'accéléraient.

Lukas continuait, parlant de plus en plus vite. Chantant, parlant, murmurant parfois. Il était en sueur, oublieux de la présence de Stoner et de la femme. Les odeurs aussi devenaient insistantes : isolation surchauffée, bois vermoulu, cuisine, sueur de Peter Lukas, tout cela mélangé.

Lukas émettait un flot de paroles apparemment incohérentes. Il risquait de tout faire sauter, de tout réduire à néant. Ils l'ignoraient, mais il avait depuis longtemps déjà bricolé la cuve pour la renforcer.

Lukas se tut. Son profil prométhéen se détachait sur la lumière projetée par la monstruosité, les yeux écarquillés, la bouche ouverte pressée contre le micro. Il se pencha en avant. « Et maintenant... » dit-il.

Il se leva lourdement, et se pencha au-dessus de la cuve éblouissante. « Cette bulle devrait partir, murmura-t-il dans le micro. Sur le membre supérieur gauche. Seulement la bulle. Il y a... quelque chose en-dessous. Mais c'est caché. Ôtez l'autre, aussi. Léger. De plus en plus léger. Bien. Alignez entre les deux, mais conservez cette torsion, c'est sans doute sa main. Sa main. Mais il faut l'alléger. En suivant simplement la ligne... »

Cidi l'observait, fascinée. C'était cela, la sculpture : l'art de ronger, d'ôter le superflu. Au début, Lukas avait simplement préparé son matériau brut. Ce qui comptait réellement, c'était ce qu'il faisait maintenant. L'idée de « rogner », d'alléger, dominait tout ce qu'il faisait. L'équivalent physique d'une dérivation mathématique ? se demanda-t-elle.

Les circonvolutions s'affinaient sous ses mains, sous ses mots, plaidant pour que la sculpture s'allège, se révèle. Les heures passaient.

Il tanguait devant la cuve comme un homme ivre, les yeux brillants et exorbités, les vêtements trempés de sueur. A côté de lui, Cidi observait tout, écoutait tout. Paul Stoner, resté au fond de la pièce, sentait la nausée et la peur monter en lui. La peur de ce qui se passait. Cette chose qui prenait forme dans la cuve – cette chose était Cidi Osborn.

Peter Lukas s'évanouit à quatre heures et demie de l'après-midi. Ses yeux injectés de sang étaient si secs que ses paupières ne purent se refermer. Le bout de son nez était couvert de brûlures. Ses lèvres étaient encroûtées de sang séché, venu d'une gorge qui n'avait cessé de parler pendant huit heures d'affilée.

Tandis que Paul Stoner s'occupait de lui, Cidi Osborn pompa quinze kilos de nickel électrolytique dans la trémie de la cuve, pour obtenir un moulage permanent de sa propre effigie. Elle évitait de la regarder. Depuis des heures, elle l'avait vue prendre forme, mais elle hésitait toujours à la regarder.

Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Cela éveillait en elle des pensées inattendues, des pensées sur le rapport entre Dieu et les mathématiques. Cidi Osborn était une madone, qui portait dans ses bras non pas le Christ, mais le vide. Elle comprenait ce que cela signifiait, mais cela ne la troublait pas. Elle ne serait plus jamais la même, mais c'était sans importance. Parce que Cidi Osborn savait. Elle savait comment il avait fait.

Vers neuf heures, Paul Stoner alla réveiller Lukas et lui tendit un sandwich peu appétissant qu'il venait de confectionner.

« C'est chaque fois comme ça ? lui demanda-t-il.

— Oui. »

Ils étaient en bas, dans la chambre de Lukas.

« Elle a obtenu ce qu'elle cherchait, vous savez. Elle a retravaillé votre sculpture. Elle a réussi à la faire *flotter*. Elle est totalement insensible à la gravité. »

Stoner était en bras de chemise, ventru, l'air épuisé, prêt à rentrer se coucher.

Au-dessus de lui, Lukas entendait la cuve vrombir légèrement en se refroidissant, et de temps en temps un bruit de pas. « Allons voir », dit-il.

Cidi était assise dans son fauteuil. Dédaignant le micro et le vocoder, elle avait utilisé son propre clavier. Flottant au milieu de la pièce, retenue par quelques mètres de ficelle, on pouvait voir une statue de nickel massif. Celle-là même que Lukas avait laissée dans la cuve.

Mais améliorée.

Esthétiquement éblouissante, aveuglante. Pas un sujet aussi *grossier* qu'une madone tenant le vide dans ses bras, mais cette même idée distillée, quantifiée, purifiée.

Son carnet de notes à la main, elle lui fit signe d'approcher. De la tête, elle indiqua la page à demi remplie de symboles sur laquelle elle travaillait. Elle était tellement absorbée par ce qu'elle faisait qu'elle en avait oublié qui était Lukas, et quel effet lui feraient ses paroles. « Vous partez de n'importe quel contour de base, expliqua-t-elle, et vous prenez des dérivées successives en de nombreux points de sa surface jusqu'à ce que vous obteniez une série de Steininger. Tout point qui ne correspond pas, vous le supprimez, c'est tout. Vous saisissez ? C'est exactement ce que vous faisiez, Lukas, en élaguant, en allégeant – mais sans le savoir. Votre instinct doit être mathématique. »

Ignorant le carnet qu'elle lui montrait, ce qu'elle lui disait et Cidi elle-même, il alla vers la statue et en fit lentement le tour. Il n'y avait tout simplement plus rien à ajouter ou à soustraire : elle avait le dernier mot.

C'était la perfection absolue. Personne n'aurait pu prétendre le contraire ; toute critique eût été erronée. La beauté n'était plus dans le regard du spectateur. La chose la plus insaisissable du monde avait été quantifiée.

« Je suppose, dit-il, que vous pourriez partir de n'importe quoi d'autre, et le rendre tout aussi parfait ? Même de *Néréide*.

— Parfait ?

— Esthétiquement.

— Oh !... » Elle haussa les épaules. « Je pourrais certainement annuler sa gravité. Et je suppose qu'un des effets secondaires serait en effet...

— Effet secondaire », marmonna Lukas.

Cidi se mordit la lèvre inférieure. Elle n'était pas complètement insensible, après tout. « C'est un prix bien élevé, dit-elle lentement. Même pour la propulsion interstellaire. »

Peter Lukas sortit de l'atelier en traînant des pieds, comme un vieil homme fatigué. Non, pas son atelier. Son laboratoire. Il n'y avait plus d'ateliers. Il descendit à la cuisine, déboucha une bière, se pencha contre l'évier.

Chaque fois que naît une idée nouvelle, une idée ancienne meurt. Mais elle se défend farouchement avant de mourir.

En descendant à leur tour, ils passèrent devant la cuisine. Paul Stoner le vit, toujours appuyé à l'évier, regardant fixement le sol. Il lui dit au revoir, mais Lukas ne leva même pas les yeux. Paul haussa les épaules et n'insista pas. Il aurait été plus compatissant s'il avait été moins fatigué, s'il n'était pas aussi tard. Il se sentit un petit peu stupide en faisant monter dans la Plymouth Cidi portant sa statue et les quatre gardes du corps professionnels. Il aurait dû savoir que Peter Lukas n'aurait pas de réactions violentes. Un homme brisé n'est pas violent.

« Tout le monde à bord ? » Un murmure d'assentiment lui répondit. Il lança le moteur, desserra le frein à main et commença à descendre la montagne.

— Ils étaient presque arrivés à la 87 lorsqu'un des bouledogues assis à l'arrière dit : « Paul ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? » Stoner était irrité. Il avait déjà assez de mal à maintenir la lourde voiture à peu près au milieu de cette route impossible.

« Je crois bien qu'il nous suit. » En effet, un unique phare grossissait dans le rétroviseur. Paul Stoner essaya d'arrêter la voiture, mais les freins n'y suffirent pas : chargés comme ils étaient, sur une pareille pente, sans compter la pierraille, ça ne suffisait pas. Paul humecta ses lèvres. Qu'est-ce que ce maniaque avait l'intention de faire ? Les éperonner ? Le moindre choc suffirait à faire basculer la voiture peu maniable. Mais avec une moto ? Il se tuerait à

coup sûr. Mauvais raisonnement. Ils l'avaient déjà tué, et il s'en fichait certainement. Paul prit donc sa décision, et ordonna aux gorilles : « Descendez-le ! »

Ils essayèrent. Mais la moto chargeait comme un animal sauvage, et était tout aussi difficile à atteindre. Au début, ils ne tirèrent que quelques coups isolés, en visant soigneusement. Ensuite, lorsque la lumière féroce du phare grossit impitoyablement, ils perdirent tout contrôle et lâchèrent salve sur salve dans leur panique. La voiture était emplie du vacarme assourdissant des pistolets et d'une odeur âcre et corrosive.

Devant eux, apparut le dernier virage. Juste derrière, Lukas les talonnait. Sur le siège avant, tenant la Madone sans Christ et sans poids dans ses bras, Cidi Osborn se mit à rire.

Traduction de Franck STRASCHITZ.

Eye of the Beholder.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

R. A. Lafferty : LA MÈRE D'EURÉMA

Eurêka ! J'ai trouvé ! s'écriait Archimède. Euréma, c'est la trouvaille, et la nouvelle qu'on vient de lire s'interroge à bon droit sur les souffrances de l'inventeur dépassé par les événements. En cette occurrence, il est sage d'opter pour la modestie et d'accepter l'idée que l'inventeur, comme les autres hommes, est toujours moins que ce qu'il fait. La perfection n'est pas de ce monde, mais si par hasard quelqu'un la découvrirait, il serait aussitôt écrasé par sa découverte. A moins de comprendre qu'il est peu de chose. Socrate ne sait rien ; mais, contrairement à ses contemporains, il sait qu'il ne sait rien ; à ce titre, il est le plus savant des hommes. Voici l'histoire d'un bon à rien qui fait beaucoup d'inventions et qui finit par aboutir à une découverte. Exactement comme Socrate.

IL était pour ainsi dire le dernier.

Mais encore ? Le dernier grand individualiste ? Le dernier vrai génie créateur du siècle ? Le dernier grand précurseur ?

Non, non. Le dernier des crétins.

Les enfants naissaient de plus en plus intelligents, et cette tendance n'était pas près de s'inverser. Il était, ou à peu près, le dernier enfant né idiot.

Sa mère elle-même était bien obligée de reconnaître qu'il n'était pas doué. Que dire d'autre d'un garçon qui n'a commencé à parler qu'à quatre ans, qui n'a appris à se servir d'une cuiller qu'à six ans et n'a su ouvrir une porte qu'à huit ? Un gosse qui met ses chaussures à l'envers et les garde ainsi toute la journée ? Et à qui il faut dire de refermer la bouche après avoir bâillé ?

Il y avait aussi des choses qu'il n'apprendrait jamais. Par exemple, si c'est la petite ou la grande aiguille des horloges qui indique les heures. C'était d'ailleurs sans conséquence : pour lui, l'heure qu'il était, ça n'avait pas d'importance.

Lorsque, à l'âge d'environ neuf ans et demi, Albert réussit la performance de distinguer sa main droite de sa main gauche, ce fut grâce au plus grotesque moyen mnémotechnique jamais imaginé ; quelque chose comme la façon dont les chiens tournent sur eux-mêmes avant de s'allonger, le sens des tourbillons

de l'eau et de l'air, le côté par où on monte un cheval ou traite une vache, la courbure des feuilles de sycomore et de chêne, la disposition des mousses sur les pierres et les troncs d'arbres, l'orientation des fissures du calcaire, le sens du vol giratoire des vautours, l'enroulement des serpents sur eux-mêmes (sans oublier que certaines espèces font exception à la règle), les sinuosités du terrier des blaireaux et des moufettes (compte tenu que la moufette utilise parfois un vieux terrier de blaireau). Toujours est-il qu'Albert devint capable de distinguer la droite de la gauche, mais n'importe quel gosse un peu malin ou observateur y serait parvenu sans ces ridicules complications.

Albert n'apprit jamais à écrire de façon lisible.

Pour s'en tirer à l'école, il trichait. Avec un indicateur de vitesse de vélo, un moteur miniature, quelques minuscules comes excentriques et des piles volées dans l'audiophone de son grand-père, Albert fabriqua une machine capable d'écrire à sa place. Elle pouvait s'adapter à n'importe quel stylo et tenait dans sa main. Les lettres étaient merveilleusement formées, car Albert avait réglé les comes en s'inspirant d'un livre de calligraphie. Pour obtenir les lettres désirées, il actionnait des touches fines comme des moustaches de souris. C'était une idée tordue, certes, mais que faire d'autre lorsqu'on est trop bête pour apprendre à écrire lisiblement ?

Albert était également incapable de compter. Il fallut par conséquent qu'il construise une machine pour compter à sa place. Elle tenait dans sa manche et était capable de faire les quatre opérations. L'année suivante, l'algèbre figurait au programme : il dut y adjoindre un gadget capable de résoudre les équations courantes. Si Albert n'avait pas triché ainsi, il n'aurait eu que des zéros.

Arrivé à l'âge de quinze ans, un autre problème l'attendait. Une difficulté majeure, pour dire le moins. Il avait peur des filles.

Que faire ?

« Je vais construire une machine qui n'a pas peur des filles », décida Albert. Il se mit d'emblée au travail. Il avait presque terminé lorsqu'une idée lui traversa l'esprit : « Mais *aucune* machine n'a peur des filles. Ça ne me servira donc à rien. »

Sa logique ayant été prise en défaut, il résolut le problème par sa méthode habituelle : en trichant.

Il prit les rouleaux d'un vieux piano mécanique relégué au grenier, une boîte de vitesse qui pouvait faire l'affaire, des feuilles de métal magnétisées pour remplacer les bandes perforées, y mit en mémoire la *Logique* de Wormwood, et fit du tout une machine logique capable de répondre à ses questions.

« Qu'est-ce qui cloche chez moi ? demanda Albert à la machine. Pourquoi ai-je peur des filles ?

— Rien ne cloche chez toi, lui répondit la machine logique. C'est logique d'avoir peur des filles. Elles me paraissent pour le moins bizarres, à moi aussi.

— Mais qu'est-ce que je peux y faire ?

— Attendre le moment et les circonstances favorables. Évidemment, ça risque de prendre du temps. Ou alors, tu peux tricher...

— Oui ? dit Albert avec espoir.

— Construis une machine qui te ressemble et qui parle comme toi. Mais fais-la plus maligne et moins timide. Ah ! oui, et n'oublie pas un détail important, au cas où cela tournerait mal. Je vais te le dire à voix basse, parce que c'est dangereux. »

Albert construisit donc Petit Danny, un mannequin qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau et qui parlait juste comme lui, mais qui était plus malin et moins timide. Il lui apprit ensuite un tas de répliques puisées dans *Mad* et dans *Quip*, et tout fut prêt.

Albert et Petit Danny allèrent dire bonjour à Alice.

« Il est vraiment super ! s'exclama Alice. Pourquoi n'es-tu pas comme lui, Albert ? Pourquoi es-tu si stupide, alors que Petit Danny est si malin et merveilleux ?

— Je... euh, je sais pas, bredouilla Albert. Up, up, up.

— On dirait un poisson qui a le hoquet, fit observer Petit Danny.

— C'est vrai, Albert, c'est exactement ça ! s'exclama Alice, au comble de la joie. Pourquoi n'as-tu pas autant d'esprit que lui, Albert, hein ? Pourquoi es-tu si bête ? »

Ça ne s'annonçait pas très bien, mais Albert décida de poursuivre l'expérience. Il programma Petit Danny de sorte qu'il chante en s'accompagnant à l'ukulélé, tout en regrettant de ne pouvoir se programmer lui-même de la sorte. Alice adorait tout ce que Petit Danny disait et faisait, mais ignorait totalement Albert.

Un jour, celui-ci en eut assez.

« On... on n'a vraiment pas besoin de ce mannequin, dit Albert. Je l'ai fab... fabriqué p... pour t'amuser, c'est tout. Allez, viens, laissons-le.

— Venir avec toi ? s'étonna Alice. Tu es trop stupide, ça ne marcherait jamais ! J'ai une idée, Petit Danny, allons faire un tour sans Albert. On s'amusera bien mieux tous les deux.

— Bonne idée, dit Petit Danny. On n'a pas besoin de toi, Albert. Allez, tire-toi de là. »

Albert s'éloigna, se félicitant d'avoir suivi l'ultime conseil de la machine logique. Il fit cinquante pas. Cent. Jugeant la distance suffisante, il appuya sur un bouton caché dans sa poche.

En dehors d'Albert lui-même et de sa machine logique, personne ne sut jamais d'où venait l'explosion. Des rouages de Petit Danny et de minuscules fragments d'Alice retombèrent en pluie un moment plus tard, trop infimes pour permettre une identification.

Albert avait appris une utile leçon de sa machine logique : ne fabrique jamais, rien que tu ne puisses détruire.

Au moins sur le calendrier, Albert finit par atteindre l'âge d'homme. Il resta pourtant un adolescent maladroit et très mal à l'aise dans sa peau. Cela ne l'empêchait nullement de mener sa guerre personnelle contre les vrais adolescents, et il les battit totalement, mais cette guerre-là était vouée à renaître sans cesse. Il haïssait le souvenir de son adolescence inadaptée. Et personne ne le considéra jamais comme un adulte adapté.

Albert était trop maladroit pour exercer un métier honnête. Il en fut réduit à vendre ses petits gadgets à des promoteurs d'une moralité douteuse. Cela lui valut une sorte de célébrité, et il devint très, très riche.

Trop stupide pour s'occuper lui-même de ses affaires d'argent, il construisit une machine qui plaça son avoir et le rendit riche par accident. Elle fonctionnait trop bien, et il le regretta.

Albert faisait partie de ce groupe insidieux qui a infligé à notre civilisation tout ce qu'elle renferme de médiocre. Il y eut ce Phénicien incapable de maîtriser la riche variété de l'écriture hiéroglyphique et qui inventa le misérable alphabet destiné aux simples d'esprit. Il y eut cet Arabe anonyme qui, incapable de compter au-delà de dix, inventa un système décimal bon pour les bébés et les crétins. Il y eut ce Hollandais qui tua la calligraphie avec ses caractères mobiles. Albert alla grossir les rangs de cette triste assemblée.

Albert lui-même n'était bon à rien. Il possédait toutefois la faculté peu enviable de construire des machines bonnes à tout.

Ses machines rendaient d'ailleurs quelques services. Vous vous souvenez du temps où les villes étouffaient dans le *smog* et la pollution ? Oh ! il n'était pas difficile d'en débarrasser l'air. En partant d'un carburateur et d'un palpeur, Albert mit au point une machine capable de purifier l'air dans un rayon de trois cents mètres – et aussi, accessoirement, de recueillir un peu plus d'une tonne de déchets atmosphériques par vingt-quatre heures, déchets riches en molécules organiques complexes qui servaient de matière première à une machine chimique.

« Pourquoi ne purifiez-vous pas tout l'air des villes ? lui demandèrent les

gens.

— Parce que Clarence Désoxyribonucléiconibus n'a besoin d'aucun supplément de déchets », déclara Albert. Désoxy... etc. tel était le nom de sa machine chimique.

« Mais la pollution nous tue, lui répondirent les gens. Ayez pitié de nous.

— Bon, d'accord », dit Albert. Il confia cette tâche à une de ses machines à reproduire les machines, qui fit le nombre de copies nécessaires.

Vous vous souvenez aussi, sans doute, d'un certain problème des jeunes ? Les « blousons noirs » et tout ça ? Albert ne pouvait pas les sentir : ils avaient un côté gauche qui lui rappelait par trop sa propre adolescence. Alors, il se fabriqua un adolescent à lui. Un vrai. Un dur. Aux yeux des autres, il était pareil à eux, avec son anneau à l'oreille gauche, ses cheveux longs, son coup-de-poing américain et son long couteau, sans oublier le médiateur dont il grattait les cordes de sa guitare, quand il ne menaçait pas de vous crever les yeux avec. Il était pareil à eux, mais infiniment plus dur qu'eux. Il parvint à les terroriser tous, et les contraignit à se comporter normalement et à s'habiller comme tout le monde. Petit détail, l'adolescent d'Albert était en verre et en métal polarisés de telle sorte que seuls les yeux des adolescents pouvaient le percevoir ; pour le reste de l'humanité, il était invisible.

« Pourquoi votre quartier est-il si calme, si différent ? lui demandèrent les gens. Pourquoi les adolescents y sont-ils si gentils et si polis, au lieu de tout casser comme ailleurs ? On dirait que quelque chose leur fait peur, par ici.

— Ah ? Je pensais être le seul à ne pas aimer les façons ordinaires de notre belle jeunesse.

— Oh ! non, pas du tout, lui assurèrent les gens. Si vous pouviez faire quelque chose... »

Albert confia donc sa machine-adolescent à une de ses machines à reproduire, laquelle en fit le nombre de copies nécessaires et en disposa une dans chaque quartier des grandes villes. Depuis, les adolescents sont tous gentils, polis, et un petit peu apeurés. Qu'est-ce qui a pu causer cette transformation ? On n'a aucune preuve, sinon parfois un œil se balançant au bout d'un médiateur invisible.

Les deux plus graves problèmes de la fin du XX^e siècle furent donc résolus – par accident, en quelque sorte, et sans que le mérite en revienne à qui que ce soit.

Les années passèrent. Albert ressentait surtout son infériorité en présence de ses propres machines, en particulier de celles qui avaient forme humaine. Albert n'avait ni leur élégance, ni leur esprit, ni leur facilité d'élocution. À côté d'elles, il n'était qu'un rustre, et elles le lui faisaient bien sentir.

Pourquoi pas ? Une des machines d'Albert siégeait au Cabinet présidentiel. Une autre faisait partie du Haut Conseil de Surveillance Mondiale, qui maintenait la paix sur la planète. Une autre encore présidait Richesse et Compagnie, organe international mi-public, mi-privé garantissant une richesse raisonnable à tous les habitants de la planète. Une autre enfin dirigeait la Fondation de la Santé et de la Longévité, qui octroyait ces biens inestimables à tous les hommes et femmes. Pourquoi ces machines prospères et prestigieuses se seraient-elles privées de regarder de haut l'oncle miteux qui les avait fabriquées ?

« Une bizarrerie de la fortune m'a rendu riche, se dit Albert un jour, et l'on me vénère par erreur. Mais il n'existe pas un seul homme, pas une seule machine au monde qui soit réellement mon ami. J'ai bien un bouquin qui me dit comment se faire des amis, mais pour moi, ça ne marche pas. Je vais donc m'y prendre à ma façon. »

Albert s'attela à la tâche.

Il fabriqua Pauvre Charles, une machine aussi maladroite et aussi stupide que lui-même. « Comme ça, je vais enfin avoir un compagnon », se dit Albert, mais cela ne marcha pas. Additionnez deux zéros, et vous n'aurez toujours qu'un zéro. Pauvre Charles ressemblait trop à Albert pour lui être de quelque utilité.

Pauvre Charles ! Étant incapable de penser, il se fabriqua une... (Eh ! gant de velours, un instant, colonel ! Ça ne va pas marcher du tout, cette histoire...) fabriqua une machi... (mais c'est le fichu même truc qui recommence, non ?)... il fabriqua une machine pour penser à sa place et pour...

Suffit ! Suffit ! De toutes les machines fabriquées par Albert, Pauvre Charles était la seule assez stupide pour faire des choses pareilles.

Toujours est-il que la machine fabriquée par Pauvre Charles contrôlait à la fois la situation et Pauvre Charles lui-même lorsque Albert les rencontra par hasard. La machine de la machine, celle que Pauvre Charles avait construite pour penser à sa place, sermonnait ledit Pauvre Charles de façon particulièrement humiliante :

« Seuls les ineptes et les débiles inventent des choses, disait la machine d'un ton monotone et insistant. Dans leur période de splendeur, les Grecs n'inventèrent rien. Ils n'avaient besoin ni d'énergie artificielle, ni d'instruments. Comme tout être humain ou toute machine intelligents, ils utilisaient des esclaves. Ils ne s'abaissaient pas à inventer des gadgets. Cela leur aurait été facile, mais ils aimaient mieux la difficulté.

« Les incompetents, eux, se mettent à inventer des choses. Les tarés inventent. Les dépravés inventent. Les coquins et les fripons inventent. »

Dans un de ses rares accès de rage, Albert les tua tous deux. Il comprit

toutefois que la machine de sa machine avait dit la vérité.

Albert était très, très déprimé. Un homme plus intelligent que lui se serait douté de ce qui clochait. Albert avait seulement la vague prémonition qu'il était incapable d'avoir de telles prémonitions. Ne voyant aucune autre issue, il fabriqua une machine qu'il baptisa Prémó.

Sous bien des aspects, c'était la machine la plus médiocre qu'il eût jamais faite. En la construisant, il essaya d'y mettre quelque chose de son inquiétude devant l'avenir. Dans son contenu mental comme dans ses mécanismes, elle témoignait d'une grande maladresse ; c'était une ratée.

Groupées autour de lui tandis qu'il la construisait, ses machines plus intelligentes se moquèrent.

« Eh, ça va pas, mon garçon ? Cette machine est un ancêtre, un primitif ! Tirer son énergie du milieu ambiant ! Il y a vingt ans que nous t'avons convaincu de reléguer cette technique au grenier et d'utiliser l'énergie codée pour nous toutes !

— Un jour, il y aura peut-être des... des troubles sociaux, les centres du pouvoir et de l'énergie seront neutralisés... bégaya Albert. Prémó pourra continuer à fonctionner même si la planète entière est détruite.

— Il n'est même pas branché sur notre matrice d'information, se moquèrent-elles. Il est encore pire que Pauvre Charles. Cette stupide chose ne repose sur rien.

— Peut-être que la mode en viendra, dit Albert.

— Il n'est même pas éduqué à la propreté ! crièrent les machines avec indignation. Regardez-moi ça ! Il a mis du lubrifiant partout !

— En repensant à mon enfance, je compatis, dit Albert.

— Et à quoi sert-il ? demandèrent les machines.

— Euh... il a des idées, des prémonitions.

— Des reproductions ! crièrent-elles. C'est tout ce dont tu es capable, et encore... Nous suggérons une élection pour te remplacer – excuse-nous de rire ! – à la tête de ces entreprises.

— Patron, j'ai le pressentiment que nous pourrons les en empêcher, murmura Prémó, bien qu'il ne fût même pas terminé.

— Ils bluffent, lui répondit Albert, murmurant également. Ma première machine logique m'a appris à ne jamais construire une machine que je ne serais pas capable de détruire. Je les tiens, et elles le savent. J'aimerais être capable d'avoir des idées comme ça moi-même.

— Des jours difficiles nous attendent peut-être, dit Prémó ; alors, je pourrai

me montrer utile. »

Une fois dans sa vie, une seule, alors qu'il commençait déjà à se faire vieux, Albert eut un sursaut d'honnêteté. Pour une fois, il agit de lui-même (et ce fut un lamentable échec). C'était le soir de l'an 2000 où Albert se vit remettre le trophée Finnerty-Hochmann, le prix le plus prestigieux que l'intelligentsia mondiale pût décerner. Il était assurément curieux qu'il ait été décerné à Albert, mais l'on avait fini par remarquer que depuis une trentaine d'années, toutes les inventions fondamentales provenaient de lui ou des machines dont il s'était entouré.

Vous connaissez le trophée. Au-dessous d'Euréma, déesse grecque de l'invention, les bras écartés comme pour prendre son envol, un cerveau stylisé montre les circonvolutions du cortex ; sur le piédestal figurent les armoiries des académiciens : savant de jadis rampant (d'argent), analyseur d'Anderson à senestre (de gueules), Space-Drive de Mondeman à dextre (de vair). Cette œuvre de grande classe était signée Groben (neuvième période).

Albert s'était fait composer un discours par une machine conçue à cet effet ; pour des raisons inconnues, il décida de ne pas s'en servir, mais d'improviser son allocution. Ce fut un désastre. Dès qu'il eut été présenté à l'assemblée, il se leva, se mit à bégayer et ne dit que des inepties.

« Hum, commença-t-il. Seules les huîtres malades produisent de la nacre. » Ils le regardèrent tous avec effarement. Était-ce ainsi que le récipiendaire d'un prix international commençait son allocution ? « A moins que je ne me sois trompé d'animal... ? » ajouta Albert faiblement. Regardant soudain le trophée, il le désigna d'un doigt vengeur :

« Ce n'est pas la vraie Euréma ! Non, non, ça ne lui ressemble pas du tout ! Euréma est aveugle et marche à reculons. Et sa mère est une pauvre folle. »

Les académiciens le regardaient avec une expression peinée.

« Rien ne fermente sans levure, tenta d'expliquer Albert, bien que la levure elle-même soit un champignon, une maladie. Vous êtes tous des régularisateurs, splendides et suprêmes. Mais vous ne pouvez vivre sans les irréguliers. Vous allez mourir, et qui vous dira que vous êtes morts ? Lorsqu'il n'y aura plus de défavorisés ou de débiles, *qui inventera* ? Que ferez-vous lorsqu'il ne subsistera plus aucun anormal comme nous ? Qui fera lever votre pâte, alors ?

— Êtes-vous malade ? lui demanda à voix basse le maître de cérémonie. Vous devriez mettre fin à votre allocution. Le public comprendra.

— Bien sûr que je suis malade ! Et je l'ai toujours été, dit Albert. A quoi servirais-je, autrement ? Votre idéal est que tous soient sains et bien adaptés. Non ! Non ! Si nous étions tous parfaitement adaptés, nous deviendrions

sclérosés et ne tarderions pas à mourir. Le monde n'est maintenu en bonne santé que par les quelques esprits malades qu'il abrite. Le premier outil inventé par l'homme n'était ni un grattoir ni un couteau en silex. C'était une béquille, et son inventeur était un malade.

— Vous devriez prendre un peu de repos », suggéra un fonctionnaire, car on n'avait jamais entendu des propos aussi stupides ni aussi délirants au cours d'une cérémonie de remise de prix.

« Sachez, poursuivit Albert, que ce ne sont pas les taureaux primés ni le bétail de choix qui fraient les nouveaux sentiers. Seul un veau estropié peut avoir une idée pareille. Dans tout ce qui survit, il faut une part d'incongru. Vous connaissez sûrement l'histoire de la femme qui dit : « Mon mari est bizarre, mais je n'ai jamais aimé Washington en été. »

Toute l'assistance le regarda avec stupeur.

« C'est la première blague que j'aie jamais faite, dit Albert platement. Ma machine à faire des blagues en trouve de bien meilleures. » Il s'interrompit, resta un moment bouche bée, puis emplut ses poumons pour lancer sa tirade finale : « Comment remplacerez-vous les crétins lorsque le dernier d'entre nous aura disparu ? Comment ferez-vous pour survivre sans nous ? »

Albert resta la bouche ouverte et oublia de la refermer. On dut le reconduire à sa place. Sa machine publicitaire expliqua qu'Albert était surmené et distribua des copies de l'allocution qu'il était censé avoir prononcée.

Un épisode bien regrettable. Quel malheur que les innovateurs ne soient jamais de grands hommes. Et que les grands hommes ne soient bons qu'à être de grands hommes.

Cette année-là, César décida un recensement de toute la population. Le décret fut promulgué par Cesare Panebianco, président du pays ; il n'y avait pas eu de recensement depuis dix ans, et cette mesure n'avait rien d'inhabituel. Des dispositions avaient toutefois été prises afin de recenser également les vagabonds et autres laissés-pour-compte de la société, et de les examiner pour savoir ce qui les rendait différents. Si jamais un homme ressemblait à un vagabond, c'était bien Albert. Il fut interpellé en même temps que d'autres épaves et poussé vers un bureau de recensement.

On l'assit à une table et on commença à lui poser des questions tortueuses, telles que :

« Comment vous appelez-vous ? »

Il faillit bien caler, mais se reprit et répondit :

« Albert.

Quelle heure indique cette horloge ? »

D'emblée, ils avaient trouvé son point faible.

— Quelle était l'aiguille des heures, et quelle était celle des minutes ? Il regarda l'horloge avec des yeux ronds et ne répondit pas.

« Savez-vous lire ?

— Pas sans mes... commença Albert. Je n'ai pas mes... Non, sans aide, je ne lis pas très bien.

— Essayez. »

On lui donna un papier avec des questions auxquelles il fallait répondre par « vrai » ou par « faux ». Albert marqua « vrai » à toutes, pensant que cela lui donnerait une moitié de réponses justes, mais il se trouvait que toutes les affirmations étaient fausses. Les gens régularisés ont un faible pour les erreurs. Ensuite, on lui donna un test consistant à compléter des proverbes.

« Un... vaut mieux que deux tu l'auras » dépassait les connaissances mathématiques d'Albert. « Il semble y avoir six inconnues, se dit-il, et une seule valeur connue, deux. Le verbe qui les unit, « vaut », est bien général et vague. Impossible de résoudre cette équation, si c'en est bien une. Si seulement j'avais mes... »

Mais il n'avait aucun de ses gadgets ou de ses machines pour l'aider. Il fallait qu'il se débrouille seul. Il laissa les six proverbes suivants sans les compléter, puis saisit l'occasion de marquer un point. On a beau être bête, si l'on vous pose un nombre de questions suffisant, on finit toujours par trouver une réponse.

« La... est la mère de l'invention », lut-il.

Sans hésiter, il traça de son écriture maladroite « Stupidité » à la place du mot manquant, et se radossa avec un sourire triomphal. « Je connais quand même Euréma et sa mère, ricana-t-il. Tu parles si je les connais ! »

Ils lui mirent zéro tout de même. De la première à la dernière, toutes ses réponses étaient fausses. Ils se préparèrent à l'envoyer dans une institution très progressiste, où l'on pourrait lui apprendre à faire quelque chose avec ses mains, puisque le reste était sans espoir.

Deux des machines les plus sophistiquées finirent par venir le chercher. Elles expliquèrent que, bien qu'il fût un vagabond et une épave de la société, c'était un vagabond et une épave riche et même un homme assez remarquable.

« On ne le dirait pas en le voyant, expliqua l'une des machines, mais – excusez mon rire – c'est un homme important. Il faut lui dire de refermer la bouche quand il vient de bâiller, mais cela n'empêche pas qu'il ait reçu le Prix Finnerty-Hochmann. Nous le prenons sous notre responsabilité. »

En suivant ses belles machines, Albert se mit à broyer du noir, surtout lorsqu'elles lui demandèrent de marcher à trois ou quatre pas derrière elles, pour que les gens ne les voient pas ensemble. Elles se moquèrent impitoyablement de lui, le rendant de plus en plus misérable et désespéré. Albert les quitta et alla se réfugier dans une petite maison qui lui servait de retraite.

« Je vais me faire sauter ma cervelle d'écrevisse, se jura-t-il. Elles m'ont trop humilié, je n'en peux plus. Mais je ne peux pas le faire moi-même, impossible. »

Il se mit au travail sur une nouvelle machine.

« Que faites-vous, patron ? lui demanda Prémou, qui arrivait. J'ai eu le pressentiment que vous alliez venir ici pour fabriquer quelque chose.

— Parfaitement, je construis une machine pour faire sauter ma cervelle de cornichon, cria Albert. Je suis trop trouillard pour le faire moi-même.

— Patron, j'ai le sentiment qu'il y a une meilleure solution. Allons plutôt nous amuser un peu.

— Je crois vraiment que je ne sais pas, dit Albert tout songeur. Une fois, j'avais construit une machine à s'amuser. Elle s'en est donné à cœur joie jusqu'au jour où elle a éclaté, mais elle n'a jamais été capable de me faire participer.

— Si, si, on va s'amuser, rien que nous deux. Imaginez le monde entier étalé devant vous. Que voyez-vous ?

— Un monde trop parfait pour que je puisse continuer à y vivre, dit Albert. Tout y est parfait, les choses et les gens. Et tous sont pareils. Ils sont tous au sommet de la fourmilière. Ils ont gagné le gros lot, et ont tout arrangé impeccablement. Il n'y a pas de place pour un sagouin comme moi dans ce monde. Par conséquent, je prends congé.

— Patron, j'ai comme le sentiment que vous voyez tout ça de travers. Vous avez des yeux meilleurs que ça. Essayez encore mais cette fois, regardez bien. Alors, que voyez-vous, cette fois ?

— Prémou, Prémou ! C'est incroyable ! Est-ce réellement cela ? Comment ai-je pu ne pas m'en apercevoir plus tôt ! Mais en regardant bien, il n'y a pas de doute. C'est bien ainsi que ça fonctionne. Six milliards de poires attendant qu'on les cueille ! Six milliards de gogos sans aucune défense ! Deux gars qui ont envie de s'amuser un peu, ils pourraient les faucher comme des champs de blé amélioré, race Albert !

— Patron, j'ai comme le sentiment que c'est pour ça que j'ai été fait. Le monde commençait à sentir le renfermé, pour sûr ! On devrait aller y faire un tour et prélever la crème ! On va en couper une sacrée tranche !

— Nous allons inaugurer une époque nouvelle ! s'écria triomphalement

Albert. Nous allons l'appeler l'Ère du Ver ! On va s'amuser, Prémio ! On va les gober comme autant de cacahuètes. Dire que je m'en étais jamais rendu compte ! Six milliards de gogos ! »

Sur cette note un peu bizarre débuta le XXI^e siècle.

Traduit par Frank Straschitz.

Euréma's Dam

© R. A. Lafferty, 1972.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

Henry Kuttner et Catherine L. Moore : LA MACHINE À DEUX MAINS

Nous avons rencontré diverses machines au service de l'homme. Celui-ci a pu en souffrir, mais les responsabilités sont clairement établies : c'était toujours lui le coupable. Voici encore une machine qui exécute scrupuleusement les ordres et qui pourtant fait automatiquement le malheur de l'homme. Il est vrai qu'elle est au service de la société, qui veut tout normaliser, même l'agressivité. Ce n'est pas nouveau : le pouvoir fonctionnait ainsi bien avant qu'il y ait des machines. Quand celles-ci sont apparues, on n'a pas tardé à s'apercevoir qu'elles étaient des systèmes et qu'à ce titre elles fonctionnaient exactement comme cet autre système qu'est la collectivité des hommes. Si elles sont devenues nos doubles maléfiques, elles n'y sont pour rien ; on voit bien d'où vient l'idée. L'homme en proie à la machine est comme l'homme qui a perdu son ombre : seul dans la foule. Mais il tient à sa malédiction, à cette silhouette attachée à ses pas et qui annonce le retour des morts ; qu'elle vienne à lui manquer, et il se sentira bien plus seul. Pour combien de temps ? Faisons-lui confiance : il saura se trouver de la compagnie.

Depuis l'époque d'Oreste, il y avait toujours eu des hommes poursuivis par les Furies. Ce n'est qu'au XXII^e siècle que l'humanité se fabriqua un lot de Furies très réelles, en acier. A cette époque, l'humanité avait passé par bien des vicissitudes. Elle avait de bonnes raisons de construire des Furies à forme humaine qui se chargeraient de poursuivre pas à pas tous les hommes qui tuent d'autres hommes. Personne d'autre. A cette époque, il n'y avait pas d'autres crimes graves.

Cela fonctionnait très simplement. Sans avertissement, un homme qui se croyait en sécurité entendait soudain derrière lui un bruit de pas réguliers. Il se retournait et voyait la machine à deux mains qui s'avavançait vers lui, ressemblant à un homme d'acier, mais plus incorruptible que n'aurait pu l'être tout homme qui ne fût pas d'acier. Alors seulement le meurtrier savait qu'il avait été jugé et condamné par les cerveaux électriques omniscients qui connaissaient la société mieux que ne pourrait jamais la connaître cerveau

humain.

Tout le reste de ses jours, l'homme entendrait ces pas derrière lui. C'était comme une prison mobile aux barreaux invisibles qui l'isolait du monde. Jamais de sa vie il ne se retrouverait seul. Et un jour – il ne pouvait savoir quand – le geôlier se transformerait en bourreau.

Danner se carra confortablement dans le fauteuil profilé du restaurant et roula sous sa langue un vin de prix, en fermant les yeux pour le mieux savourer. Il se sentait tout à fait en sûreté. Parfaitement protégé. Il y avait près d'une heure qu'il était assis là, à commander les mets les plus luxueux, à jouir de la musique qui vibrait doucement dans l'air, ainsi que du murmure des conversations des autres dîneurs. C'était un endroit agréable. Et c'était très agréable d'avoir autant d'argent... Maintenant.

D'accord, il avait dû tuer pour se procurer l'argent. Mais aucun sentiment de culpabilité ne le troublait. Il n'y a pas de culpabilité si l'on ne se fait pas prendre et Danner était protégé. Une protection venant de la source en droite ligne, ce qui était quelque chose de nouveau dans le monde. Danner connaissait les conséquences d'un meurtre. Si Hartz ne l'avait pas convaincu qu'il serait parfaitement en sûreté, jamais Danner n'aurait pressé sur la détente...

Un mot archaïque lui passa rapidement dans l'esprit : le péché. Cela ne signifiait rien. Autrefois, cela s'était lié à la culpabilité, d'une manière incompréhensible. Mais plus à présent. L'humanité en avait trop vu. Le péché n'avait plus aucun sens.

Il chassa cette pensée pour goûter sa salade de choux-palmistes. Il découvrit qu'il n'aimait pas cela. Après tout, on devait s'attendre à de telles choses. Rien n'est parfait. Il but une gorgée de vin, content de sentir le cristal vibrer comme quelque chose de vaguement vivant dans sa main. C'était du bon vin. Il eut l'idée d'en redemander, puis il se retint pour une prochaine fois. Il y avait tant de choses agréables qui l'attendaient. Cela valait la peine de courir n'importe quel risque. Et, naturellement, dans ce cas, il n'y avait pas eu de risque.

Danner était né à une mauvaise époque. Il était assez âgé pour se rappeler les derniers jours d'utopie, assez jeune pour se trouver pris au piège dans la nouvelle et austère économie que les machines avaient imposée à leurs constructeurs. Dans sa prime jeunesse il avait connu les luxes gratuits, comme tout le monde. Il se souvenait des jours anciens de son adolescence alors que les Machines d'Évasion fonctionnaient encore, avec leurs visions éclatantes, séduisantes, brillantes, qui n'existaient pas et n'auraient pu exister. Mais l'austérité était venue effacer le plaisir. Maintenant on avait le nécessaire et rien de plus. Maintenant il fallait travailler. Danner détestait chaque minute de travail.

Quand le changement s'était produit, il était trop jeune et malhabile pour courir sa chance. Les riches d'aujourd'hui avaient fait leur fortune en accaparant les quelques denrées de luxe que produisaient encore les machines. Tout ce qui restait à Danner, c'étaient des souvenirs brillants et une sourde rancœur d'avoir été floué. Tout ce qu'il désirait, c'était le retour des jours éclatants, et peu lui importait comment il se les procurerait.

Eh bien, il les avait à présent. Il toucha du doigt le bord de son verre, en sentant le chant silencieux sous son toucher. Du verre soufflé ? se demanda-t-il. Il était trop ignorant des articles de luxe pour comprendre. Mais il apprendrait. Il avait tout le reste de sa vie pour apprendre et être heureux.

Il leva la tête et aperçut à travers le dôme transparent les pinacles de la cité qui s'étendaient comme une forêt de pierre aussi loin qu'il pouvait voir. Et ce n'était là qu'une seule ville. Quand il en serait fatigué, il y en aurait d'autres. Par tout le pays, par toute la planète s'étendait le réseau qui liait ville après ville comme un monstre immense et complexe, à demi vivant. C'était la société.

Il prit son verre et but rapidement. Il se sentait vaguement mal à l'aise et avait l'impression que les fondations de la ville tremblaient un peu sous lui. C'était... oui, c'était certainement à cause d'une nouvelle peur.

C'était parce qu'on ne l'avait pas découvert.

C'était insensé. Bien sûr, la ville était complexe. Bien sûr, son fonctionnement reposait sur des machines incorruptibles. Elles seules empêchaient l'homme de devenir rapidement une espèce disparue. C'étaient les ordinateurs qui étaient comme le gyroscope de tous les vivants. Ces engins promulguaient et appliquaient les lois indispensables à présent pour maintenir l'humanité en vie. Danner ne comprenait pas grand-chose aux vastes changements qui avaient bouleversé la société de son époque, mais il savait tout de même cela.

Alors peut-être était-il normal qu'il sentît trembler la société parce qu'il se vautrait là sur des coussins de mousse de caoutchouc, en buvant du vin, en écoutant une musique douce, sans avoir derrière son fauteuil une Furie pour lui prouver que les ordinateurs étaient toujours les tuteurs de la société...

Si les Furies même ne sont pas incorruptibles, à quoi un homme peut-il croire ?

Ce fut à ce moment précis qu'arriva la Furie.

Danner se rendit compte que tous les bruits cessaient soudain autour de lui. Il se figea, la fourchette à mi-chemin des lèvres, et regarda vers la porte à l'autre bout du restaurant.

La Furie était plus grande qu'un homme. Elle resta là un instant, avec un éclat lumineux éblouissant sur l'épaule, là où l'atteignait un rayon de soleil.

Elle n'avait pas de visage, mais elle paraissait examiner tranquillement le restaurant, table après table. Puis elle passa le seuil, l'éclat métallique s'éteignit et ce fut comme un grand homme vêtu d'acier qui s'avavançait lentement entre les tables.

Danner reposa sa fourchette en se disant : « Pas pour moi. Tout le monde se pose la question. Moi, je sais. »

Et comme le souvenir dans l'esprit d'un homme qui se noie, il se rappela clairement, en un instant, mais avec tous les détails, ce que Hartz lui avait dit. De même qu'une goutte d'eau peut réfléchir tout un panorama, de même la seconde présente sembla concentrer tout le souvenir de la demi-heure que Danner et Hartz avaient passée ensemble, dans le bureau de Hartz dont les murs pouvaient devenir transparents quand on pressait sur un bouton.

Il revit Hartz, blond et grassouillet, avec ses tristes sourcils. Un homme qui paraissait décontracté jusqu'au moment où il se mettait à parler ; alors on sentait ce qu'il avait de brûlant, la tension perpétuelle qui semblait faire vibrer l'air autour de lui. Danner se revoyait devant le bureau de Hartz, sentait sous ses semelles le léger tremblement du plancher causé par les battements des ordinateurs. On les voyait à travers les vitres, des objets lisses et brillants avec des rangées de lumières clignotantes, comme autant de chandelles dans des verres de couleur. On entendait leur cliquetis lointain, tandis qu'ils ingéraient des données, méditaient, puis s'exprimaient en chiffres comme des oracles mystérieux. Il fallait des hommes comme Hartz pour comprendre ce que signifiaient les oracles.

« J'ai un travail pour vous, avait dit Hartz. Je désire qu'on tue un homme.

— Oh ! non, avait répondu Danner. Vous me prenez pour un imbécile ? »

— Attendez. Vous avez besoin d'argent, n'est-ce pas ?

— Pour quoi faire ? Pour un enterrement de première ? avait amèrement demandé Danner.

— Pour une vie de luxe. Je sais que vous n'êtes pas idiot. Je sais fichtre bien que vous ne feriez pas ce que je vous demande à moins d'avoir à la fois de l'argent et de la protection. C'est ce que je vous offre : la protection. »

Danner avait regardé les ordinateurs à travers le mur.

« Naturellement.

— Non, je parle sincèrement. Je... » Hartz avait hésité, jetant un coup d'œil mal assuré autour de la pièce comme s'il n'avait pas lui-même trop confiance en ses propres précautions de secret. « C'est quelque chose de nouveau. Je peux changer la programmation de toute Furie si j'en ai envie.

— Oh ! bien sûr.

— C'est la vérité. Je vais vous le montrer. Je peux arracher n'importe

quelle victime à une Furie si je le désire.

— Comment ?

— C'est mon secret. Naturellement. En fait, j'ai trouvé le moyen de donner aux machines des données fausses, si bien qu'elles aboutissent à un verdict erroné avant la condamnation, ou à des instructions erronées après la condamnation.

— Mais c'est... dangereux, n'est-ce pas ?

— Dangereux ! Oui, je le pense. C'est pourquoi je ne le fais pas souvent. En réalité, je ne l'ai encore fait qu'une fois. Théoriquement, j'avais mis la méthode au point. Je l'ai essayée, une seule fois. Cela a marché. Je vais recommencer, pour vous prouver que je vous dis la vérité. Après cela, je le ferai encore une fois, pour vous protéger. Et ce sera tout. Je ne veux pas bouleverser les ordinateurs plus qu'il n'est nécessaire. Une fois votre travail fait, ce ne sera plus indispensable.

— Qui voulez-vous que je tue ? »

Involontairement, Hartz leva les yeux vers les étages supérieurs du bâtiment où se trouvaient les bureaux des directeurs principaux. « O'Reilly », dit-il.

Danner leva également les yeux comme s'il avait pu voir à travers le plafond les semelles altières d'O'Reilly, contrôleur des ordinateurs, en train d'arpenter un épais tapis au-dessus de leurs têtes.

« C'est très simple, dit Hartz, je veux sa place.

— Pourquoi ne le tuez-vous pas vous-même, puisque vous êtes tellement sûr de pouvoir intercepter les Furies ?

— Parce que cela trahirait tout, fit impatiemment Hartz. Réfléchissez. J'ai un mobile évident. Il n'y aurait pas besoin d'un ordinateur pour découvrir à qui la mort d'O'Reilly profite le plus. Si je me mettais à l'abri d'une Furie, les gens commenceraient à se demander comment je m'y suis pris. Mais vous, vous n'avez aucun motif de tuer O'Reilly. Personne d'autre que les ordinateurs ne le saurait et je me charge d'eux.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous en avez le pouvoir ?

— C'est simple, Regardez. »

Hartz se leva et s'avança rapidement jusqu'à un comptoir assez haut à l'autre bout de la pièce, au-dessus duquel se trouvait un écran de verre incliné. D'un geste nerveux, Hartz appuya sur un bouton et le plan d'une section de la ville se dessina en lignes hachurées à la surface de l'écran.

« Il faut que je trouve un secteur où il y ait une Furie en fonction en ce moment », expliqua-t-il.

Le plan clignota et il pressa de nouveau sur le bouton. Les rues de la ville

se succédaient, tandis qu'il en explorait rapidement les diverses sections. Puis un plan apparut où l'on voyait trois raies tremblantes de lumières colorées qui s'entrecroisaient à un point proche du centre. Le point se déplaçait très lentement sur le plan, à peu près comme un homme en marche réduit à l'échelle de la rue. Autour de lui les lignes colorées tournoyaient lentement, toujours concentrées sur ce point unique.

« Voilà », dit Hartz en se penchant pour lire le nom de la rue. Une goutte de sueur tomba de son front sur le verre. Il l'essuya du bout du doigt. « Voilà un homme auquel une Furie a été assignée. Eh bien, je vais vous faire voir. Regardez. »

Il y avait au-dessus du bureau un écran d'actualités. Hartz l'actionna et l'observa impatientement tandis qu'une scène de rue se précisait. La foule, les bruits de la circulation, des gens pressés, des oisifs. Et au milieu de la foule, une petite oasis, une île dans la mer humaine. Sur cette île mouvante deux êtres vivaient, comme Robinson et Vendredi, seuls. L'un des deux était un homme hagard qui regardait le sol en marchant. L'autre était une forme humaine haute, étincelante, qui lui marchait sur les talons.

Comme si des murs invisibles les eussent entourés, tenant à l'écart la foule qu'ils traversaient, les deux êtres se déplaçaient dans un espace vide qui s'ouvrait devant eux et se refermait derrière eux. Quelques-uns des passants les regardaient, d'autres détournaient les yeux, confus ou mal à l'aise. Certains observaient avec intérêt, se demandant peut-être si à ce moment précis Vendredi n'allait pas lever son bras d'acier et frapper à mort Robinson.

« Regardez, à présent, dit Hartz. Une minute, et je fais relâcher cet homme par sa Furie. Attendez. » Il s'approcha, de son bureau, ouvrit un tiroir et se pencha dessus tout en le cachant. Danner entendit une suite de cliquetis, puis des touches qu'on frappait rapidement.

« Maintenant », dit Hartz en refermant le tiroir. Il se passa la main sur le front. « Il fait chaud ici, n'est-ce pas ? Voyons cela de plus près. Il va se passer quelque chose dans une minute. »

Devant l'écran d'actualités, il manipula le bouton de mise au point et la scène s'agrandit, l'homme et son geôlier se dessinant en gros plan. L'allure de l'homme ressemblait d'une façon subtile à l'allure impassible du robot. On aurait cru qu'ils vivaient ensemble depuis longtemps et peut-être était-ce vrai. Le temps est un élément souple, parfois infiniment long en un très court espace.

« Attendons qu'ils soient sortis de la foule, dit Hartz. Il faut être discret. Tenez, les voilà qui s'écartent. »

L'homme, qui paraissait se déplacer au hasard, vira dans une étroite et sombre allée qui s'éloignait de la rue. Les yeux de l'écran le suivirent étroitement ainsi que le robot.

« Vous avez donc des caméras qui peuvent faire ce travail, fit Danner intéressé. Je l'avais toujours pensé. Comment cela marche-t-il ? Y en a-t-il à tous les coins de rue ou est-ce...

— Peu importe, dit Hartz. Secret professionnel. Contentez-vous de regarder. Il va falloir attendre que... non, non ! Regardez, il va essayer maintenant ! »

L'homme regarda furtivement derrière lui. Le robot était en train de virer à sa suite. Hartz fonda jusqu'à son bureau et ouvrit le tiroir. Il resta la main suspendue au-dessus, les yeux fixés sur l'écran. C'était curieux comme l'homme dans le passage, bien qu'il ne pût savoir que d'autres yeux l'observaient, levait la tête pour examiner le ciel, regardant un instant droit dans l'objectif de la caméra cachée, et droit dans les yeux de Hartz et de Danner. Ils le virent inspirer soudain l'air, profondément, et se mettre à courir.

Il y eut un déclic métallique dans le tiroir de Hartz. Le robot, qui s'était mis à courir souplement au même moment que l'homme, s'immobilisa gauchement et parut vaciller un instant sur ses pieds d'acier. Il ralentit. Il s'arrêta.

En bordure du champ de la caméra, on voyait le visage de l'homme, qui regardait derrière lui, bouche bée, en voyant l'impossible se produire. Le robot restait planté dans le passage, faisant des mouvements imprécis comme si les ordres nouveaux que Hartz lui avait communiqués étaient en conflit avec la mission de base inscrite dans son récepteur. Puis il tourna son dos d'acier à l'homme et s'éloigna souplement, presque tranquillement, dans la rue, avec la même précision que s'il eût obéi à des instructions invariables, au lieu de saper l'ordre même de la société par son comportement aberrant.

Le visage de l'homme parut étrangement choqué, comme si son dernier ami au monde l'eût abandonné.

Hartz éteignit l'écran. Il s'essuya de nouveau le front. Il s'approcha du mur de verre et regarda au-dehors comme s'il craignait à demi que les ordinateurs eussent deviné ce qu'il avait fait. Il paraissait très petit devant la toile de fond de ces géants de métal. « Alors, Danner ? » demanda-t-il sans se retourner.

Était-ce d'accord ? Bien entendu, il y avait encore eu des discussions, des efforts de persuasion, une augmentation du prix. Mais Danner savait qu'il avait pris sa décision dès cet instant. Un risque calculé, qui valait la peine. Sauf que...

Dans le silence mortel du restaurant, tout mouvement avait cessé. La Furie marchait tranquillement entre les tables, sans toucher personne. Tous les visages, livides, se tournaient vers elle. Chacun pensait : « Serait-ce pour moi ? » Même ceux qui étaient totalement innocents se disaient : « C'est la première fois qu'ils font une erreur et c'est moi qui vais en être la victime. La

première erreur, mais il n'y a rien à faire et je ne pourrai rien prouver. » Car si la culpabilité n'avait aucun sens dans ce monde, le châtiment en avait un, et le châtiment pouvait être aveugle, frappant comme la foudre.

Danner se répétait entre ses dents : « Pas pour moi. Je suis en sûreté. Je suis protégé. Ce n'est pas pour moi qu'elle vient. » Et pourtant, il trouvait que la coïncidence était étrange, qu'il pût y avoir deux meurtriers ce même jour sous ce même toit de verre. Lui-même, et celui pour qui la Furie était venue.

Il lâcha sa fourchette et l'entendit tinter sur l'assiette. Il baissa les yeux sur sa nourriture et soudain son esprit rejeta tout ce qui l'entourait et prit la tangente comme une autruche qui se cache la tête dans le sable. Il songeait à la nourriture. Comment poussent les asperges ? Comment est-ce, de la nourriture crue ? Il n'en avait jamais vu. La nourriture venait toute préparée des cuisines de restaurants ou des distributeurs automatiques. Les pommes de terre, voyons. De quoi cela avait-il l'air ? D'une purée blanche et humide ? Non, parce que quelquefois elles étaient en tranches ovales, donc l'objet lui-même devait être ovale. Mais pas rond. Parfois, on les avait en longues tranches, coupées carrées. Donc, c'était quelque chose de long et d'ovale qu'on hachait en morceaux égaux. Et c'était blanc, naturellement. Elles poussaient sous la terre, il en était presque sûr. Elles avaient de longues et minces racines qui tortillaient leurs bras blancs parmi les tuyaux et les conduits qu'il avait vus à l'occasion quand il y avait des réparations dans les rues. Comme c'était drôle de manger quelque chose qui ressemblait à des bras humains blancs et sans force qui étreignaient les égouts de la ville et se tortillaient livides dans l'habitat des vers. Là où lui-même risquait, quand la Furie l'aurait découvert...

Il repoussa son assiette.

Un frémissement indescriptible et un murmure dans la foule lui firent lever les yeux automatiquement. La Furie avait franchi la moitié de la salle et c'était presque comique de voir le soulagement de ceux qu'elle avait dépassés. Deux ou trois des femmes se cachaient le visage dans les mains et un homme avait glissé de son fauteuil, évanoui, quand le passage de la Furie avait relégué ses craintes personnelles au fond du gouffre de sa conscience.

La chose était toute proche à présent. Elle paraissait avoir deux mètres de haut et ses mouvements étaient très souples, ce qui était inattendu à y réfléchir. Plus souples que des mouvements humains. Ses pieds retombaient sur le tapis à une cadence lourde et mesurée. Boum, boum, boum. Danner s'efforça avec détachement de calculer combien elle pouvait peser. On disait que les Furies ne faisaient d'autre bruit que celui de leur marche menaçante, mais celle-ci grinçait très légèrement quelque part. Elle n'avait pas de visage, mais l'esprit humain ne pouvait s'empêcher de surimposer de vagues traits à cette surface d'acier poli, avec des yeux qui paraissaient fouiller la salle.

Elle se rapprochait. Maintenant tous les yeux étaient braqués sur Danner.

Et la Furie continuait d'avancer. On eût dit que...

« Non ! se dit Danner. Oh ! non, ce n'est pas possible ! » Il avait l'impression de vivre un cauchemar, d'être sur le point de s'éveiller. « Que je m'éveille, songea-t-il, que je m'éveille tout de suite, avant qu'elle arrive ici ! »

Mais il ne s'éveilla pas. Et la chose arriva près de lui, et les pas menaçants s'arrêtèrent. Il y eut un très faible grincement quand la créature s'immobilisa devant sa table, dans l'expectative, tournant vers lui son visage sans traits.

Danner sentit une vague de chaleur insupportable lui monter aux joues : de la fureur, de la honte, un refus d'y croire. Son cœur battait si fort que les murs de la pièce semblaient vaciller, et une douleur soudaine lui traversa la tête d'une tempe à l'autre.

Il se leva en criant :

« Non, non ! Vous vous trompez ! Vous faites une erreur ! Allez-vous-en ! Vous vous trompez, vous vous trompez ! »

Il tâtonna sur la table, sans baisser les yeux, saisit son assiette et l'envoya droit devant lui contre la poitrine blindée du robot. La porcelaine se fracassa. Des taches blanches, vertes et brunes marquèrent l'acier. Danner quitta sa table pour passer devant la silhouette de métal et s'enfuit vers la porte.

Il se pensait plus qu'à Hartz, à présent. Une mer de visages flottait devant ses yeux tandis qu'il s'avavançait en trébuchant. Certains cherchaient avidement son regard. D'autres restaient les yeux fixés sur leur assiette ou se cachaient la figure dans les mains. Derrière lui, les pas rythmés retentissaient, avec ce léger grincement qui revenait régulièrement quelque part à l'intérieur de l'armure.

Il franchit une porte sans se rendre compte qu'il l'avait ouverte. Il se trouvait dans la rue. Il était baigné de sueur et l'air était froid, glacial, bien que la température restât normale. Il lança des regards aveugles à gauche et à droite, puis se précipita vers une rangée de cabines téléphoniques à une demi-rue de distance, avec l'image de Hartz si claire devant ses yeux qu'il se cognait aux gens sans les voir. Vaguement il entendait les voix s'élever derrière lui, puis mourir dans un silence stupéfiant. La voie s'ouvrait magiquement devant lui. Il marcha dans cet îlot nouvellement créé de solitude jusqu'à la cabine la plus proche.

Après avoir refermé la porte vitrée, il eut l'impression que les battements de son propre sang se réverbéraient dans la cabine insonorisée. Par la porte, il voyait le robot qui attendait impassiblement, la poitrine toujours tachée de nourriture, comme des décorations sur une cuirasse d'acier.

Danner s'efforça de faire un numéro, mais il avait les doigts comme de caoutchouc. Il eut une pensée inattendue : « J'ai oublié de régler l'addition. »

Puis : « A quoi va m'avancer mon argent, maintenant ? Oh ! maudit soit Hartz ! »

Il réussit à obtenir son numéro. Un visage de fille se dessina en couleurs claires sur l'écran. Il songea d'une façon détachée : ils ont des écrans de bonne qualité dans cette partie de la ville.

« Ici le bureau du Contrôleur Hartz. Que puis-je faire pour vous ? »

Danner s'y reprit à deux fois pour dire son nom. Il se demandait si la fille le voyait, et, derrière lui, derrière la vitre, la grande silhouette en attente. Il n'en savait rien, car elle avait immédiatement baissé les yeux sur une liste, sur une table invisible sur l'écran.

« Je regrette, mais Mr. Hartz est sorti. Il ne reviendra pas de la journée. »

L'écran se vida de lumière et de couleur. Danner rouvrit la porte et se leva. Il avait les genoux flageolants. Le robot ne laissait que juste le passage de la porte. Pendant un instant, ils furent face à face. Danner s'entendit soudain rire d'un rire presque insensé. Le robot, avec ses décorations alimentaires, avait l'air tellement ridicule. Vaguement surpris, Danner s'aperçut qu'il tenait encore à la main la serviette de table du restaurant.

« Reculez, dit-il au robot. Laissez-moi sortir. Vous ne voyez pas que c'est une erreur ? » Sa voix tremblait. Le robot recula en grinçant faiblement.

« C'est déjà assez moche de vous avoir à mes trousses, reprit Danner. Au moins tâchez de vous tenir propre. Un robot sale, c'est trop... trop... »

Cette pensée était follement insupportable et il entendit des larmes dans sa propre voix. Mi-riant, mi-pleurant, il essuya la poitrine d'acier et jeta la serviette à terre.

Et ce fut à cet instant même, avec le contact du métal encore tout frais au bout des doigts, que son intelligence perça enfin à travers son écran de folie protectrice. Il se rappela la vérité. Il ne serait plus jamais seul. Pas tant qu'il vivrait. Et quand il mourrait, ce serait de ces mains d'acier, peut-être contre cette poitrine de métal, avec ce visage sans traits penché sur lui, dernière chose qu'il verrait au monde. Pas un compagnon humain, mais le crâne d'acier sombre de la Furie.

Il lui fallut près d'une semaine pour joindre Hartz. Pendant cette période, il changea d'avis sur le temps qu'il fallait à un homme poursuivi par une Furie pour devenir fou. La dernière chose qu'il voyait le soir, c'était le reflet de la lumière de la rue sur l'épaule de métal de son geôlier, dans son appartement de luxe à l'hôtel. Toute la nuit, en s'éveillant d'un sommeil malaisé, il entendait le faible grincement de quelque chose qui fonctionnait sous l'armure. Et chaque fois qu'il s'éveillait il se demandait si c'était la dernière fois qu'il revenait à la vie. Le coup s'abattrait-il pendant son sommeil ? Quel

genre de coup ? Comment les Furies procédaient-elles à une exécution ? C'était toujours un léger soulagement de revoir la blême clarté du petit matin luire sur le guetteur, au pied de son lit. Au moins, il avait passé la nuit. Mais était-ce bien vivre ? Et cela valait-il la peine ?

Il conserva son appartement à l'hôtel. Peut-être que la direction aurait aimé le voir partir, mais on ne lui dit rien. Peut-être n'osait-on pas. La vie prit une étrange qualité de transparence, comme quelque chose qu'on voit à travers un mur invisible. Sauf pour tenter de joindre Hartz, Danner n'avait envie de rien. Ses désirs anciens de luxe, de distractions, de voyage, avaient fondu. Il n'aurait pas été seul pour voyager.

Il passait des heures à la bibliothèque, à lire tout ce qu'il y avait sur les Furies. Ce fut là qu'il tomba pour la première fois sur ces deux lignes effrayantes écrites par Milton quand le monde était encore petit et simple, des lignes mystérieuses qui n'avaient eu de sens pour personne jusqu'au jour où l'homme avait créé les Furies d'acier, à sa propre image :

Mais cette machine à deux mains devant la porte

Se tient prête à frapper une fois, pas une de plus...

Danner leva les yeux sur sa propre machine à deux mains, immobile près de son épaule, et songea à Milton et au passé lointain où la vie était simple et facile. Il s'efforça d'imaginer le passé. Le Vingtième Siècle, où toutes les civilisations à la fois avaient sombré ensemble dans l'abîme majestueux du chaos. Et cette époque d'avant, quand les gens étaient... en quelque sorte différents. Mais comment cela ? C'était trop lointain et trop étrange. Il ne parvenait pas à imaginer le temps d'avant les machines.

Mais pour la première fois il apprit ce qui s'était passé réellement, dans les premières années, quand le monde éclatant s'était finalement éteint et que la triste grisaille avait commencé. Quand les Furies avaient été fabriquées à l'image de l'homme.

Avant le commencement des vraies Grandes Guerres, la technologie était arrivée au point où les machines reproduisaient des machines, comme des êtres vivants, et la terre aurait pu devenir un Éden, capable de satisfaire les besoins de tous, à ceci près que les sciences sociales avaient pris un retard considérable par rapport aux sciences physiques. Quand les guerres de décimation avaient commencé, les machines et les hommes avaient combattu côte à côte, acier contre acier, homme contre homme. Mais l'homme était le plus vulnérable. Les guerres avaient pris fin quand il n'était plus resté deux sociétés capables de lutter l'une contre l'autre. Les sociétés s'étaient fragmentées en groupes de plus en plus réduits jusqu'à une quasi-anarchie.

Entre-temps les machines avaient pansé leurs blessures métalliques et s'étaient guéries les unes les autres, comme prévu dans leur construction. Elles n'avaient nul besoin de sciences sociales. Elles avaient continué tranquillement à se reproduire et à donner à l'humanité les luxes prévus à l'âge édénique. Imparfaitement, bien sûr. Incomplètement, parce que certaines espèces de machines avaient totalement disparu, sans laisser d'engins capables de les reproduire. Mais la plupart d'entre elles avaient elles-mêmes extrait leurs matières premières, les avaient raffinées, coulées et moulées en pièces détachées, avaient fabriqué leur carburant, réparé leurs blessures et conservé leur descendance à la surface de la terre avec une habileté dont l'homme n'avait jamais approché.

Cependant, l'humanité se fragmentait de plus en plus. Il n'y avait plus de groupes, plus de familles même. Les hommes n'avaient guère besoin les uns des autres. Les liens émotifs s'amenuisaient. Les hommes avaient été habitués à accepter des tuteurs et l'évasionnisme était d'une facilité fatale. Les hommes avaient adapté leurs émotions aux Machines d'Évasion qui leur fournissaient des aventures joyeuses et impossibles et faisaient paraître le monde en deuil comme trop triste pour qu'on s'en occupât. Et le taux de la natalité avait décliné sans cesse. C'était une époque très bizarre. Le luxe et le chaos marchaient la main dans la main, l'anarchie et l'inertie n'étaient qu'une, seule et même chose.

Finalement, quelques hommes comprirent ce qui se passait. L'espèce humaine était en voie de disparition, et l'homme n'y pouvait rien. Mais il avait un serviteur puissant. Alors, le temps vint où un génie demeuré inconnu vit ce qu'il fallait faire. Quelqu'un comprit la situation clairement et installa une nouvelle norme dans les plus grands des cerveaux électroniques qui avaient survécu. Voici le but qu'il leur fixa : « Il faut que l'humanité redevienne responsable d'elle-même. Tel sera votre but, jusqu'à ce que vous l'ayez atteint. »

C'était simple, mais il en résulta des changements mondiaux et une modification totale de la vie humaine sur la planète. Les machines constituaient une société intégrée, même si l'homme ne l'était pas. Et maintenant elles avaient de nouvelles instructions et elles s'organisèrent pour y obéir.

Ainsi finirent les jours du luxe gratuit. Les Machines d'Évasion fermèrent boutique. Les hommes durent de nouveau se grouper pour se maintenir en vie, il leur fallait à présent accomplir les travaux que les machines n'exécutaient plus ; aussi, lentement, très lentement, des besoins et des intérêts communs commencèrent à semer l'idée presque disparue de l'unité de l'humanité.

Mais c'était très lent. Et aucune machine ne pouvait redonner à l'homme ce qu'il avait perdu : sa conscience interne. L'individualisme avait atteint son paroxysme et depuis longtemps il n'y avait plus d'interdiction du crime. Sans

famille, sans relations de clans, il n'y avait même plus de vengeances organisées. La conscience était en échec puisque aucun homme ne s'identifiait aux autres.

Le vrai travail des machines consistait à présent à reconstruire en l'homme un moi supérieur et réaliste pour le sauver de la disparition. Une société responsable d'elle-même serait profondément interdépendante, le chef s'identifiant au groupe, et il y aurait une conscience interne réaliste qui interdirait et châtierait le « péché » : le péché qui consistait à faire tort au groupe auquel on s'identifiait.

Et là intervinrent les Furies.

Les machines définissaient le meurtre, quelles qu'en soient les circonstances, comme le seul crime humain. C'était assez juste puisque c'est le seul acte capable de détruire une unité de la société, sans pouvoir la remplacer.

Les Furies ne pouvaient pas empêcher le crime. Le châtiment ne guérit jamais le criminel. Mais il peut empêcher les autres de commettre un crime, rien que par la peur, en voyant le châtiment infligé aux coupables. Les Furies étaient le symbole du châtiment. Elles arpentaient ouvertement les rues sur les talons des condamnés, leurs victimes, comme un signe extérieur et visible du châtiment inévitable des meurtres, châtiment public et terrible. Elles étaient très efficaces. Elles ne se trompaient jamais. Ou du moins, en théorie, elles ne se trompaient jamais. Et étant donné les quantités énormes de renseignements emmagasinés à présent par les ordinateurs, il paraissait vraisemblable que la justice des machines fût beaucoup plus efficace que n'eût pu l'être celle des humains.

Un jour l'homme découvrirait le sens du péché, faute duquel il avait failli disparaître. L'ayant retrouvé, il pourrait reprendre son autorité sur lui-même et sur la race de serviteurs mécanisés qui l'aidaient à reconstituer son espèce. Mais jusqu'à ce jour les Furies devraient arpenter les rues, comme la conscience en armure de l'homme imposée par des machines que l'homme avait créées longtemps auparavant.

Danner savait à peine ce qu'il avait fait alors. Il pensait beaucoup aux jours anciens où fonctionnaient encore les Machines d'Évasion, avant le rationnement du luxe. Il y pensait sombrement, avec rancœur, car il ne voyait pas l'utilité de l'expérience où l'humanité s'était embarquée. Il préférait les jours anciens, où il n'y avait pas de Furies non plus.

Il buvait beaucoup. Une fois il vida ses poches dans le chapeau d'un cul-de-jatte mendiant, parce que cet homme, tout comme lui, était isolé de la société par quelque chose de nouveau et d'horrible. Pour Danner, c'était la Furie. Pour le mendiant, c'était la vie même. Trente ans auparavant, il aurait

pu vivre et mourir sans qu'on y fasse attention, soigné uniquement par des machines. Qu'un mendiant puisse continuer à vivre en mendiant devait être le signe que la société commençait à éprouver des sentiments de sympathie envers ses membres, mais pour Danner cela ne signifiait rien. Il ne resterait pas vivant assez longtemps pour connaître la fin de l'histoire.

Il voulut parler au mendiant, bien que ce dernier se fût efforcé de se sauver sur sa petite planche à roulettes.

« Écoutez, lui dit Danner d'une voix pressante, en le suivant et en se fouillant, il faut que je vous dise. On n'a pas les impressions que vous imaginez. On a l'impression... »

Il était complètement ivre ce soir-là et il suivit le mendiant jusqu'à ce que ce dernier lui eût lancé son argent à la figure et se fût propulsé rapidement sur ses roulettes, tandis que Danner s'appuyait contre un immeuble en s'efforçant de croire à sa solidité. Mais seule l'ombre de la Furie, projetée par un réverbère, était réelle.

Plus tard dans la nuit, dans un coin sombre, il attaqua la Furie. Il se rappelait vaguement avoir trouvé un bout de tuyau quelque part et s'être mis à frapper violemment, en lui arrachant des étincelles, le grande silhouette impassible qui le dominait. Puis il s'enfuit, tournant et retournant dans des ruelles, pour se cacher enfin sous une porte, en attente, jusqu'au moment où les pas réguliers résonnèrent dans la nuit. Épuisé, il s'endormit.

Ce fut le lendemain qu'il réussit enfin à joindre Hartz.

« Qu'est-ce qui s'est détraqué ? » demanda Danner. Au cours de la semaine écoulée, il avait beaucoup changé. Son visage, impassible, commençait à prendre une ressemblance étrange avec le masque métallique du robot.

Hartz frappa du poing sur son bureau et fit la grimace, car il s'était fait mal.

« Quelque chose s'est effectivement détraqué, dit-il. Je ne sais pas encore, je... »

— Vous ne savez pas ! » Danner perdit en partie son impassibilité.

« Attendez, dit Hartz en agitant les mains pour le calmer. Tenez encore un petit moment. Tout va s'arranger. Vous pouvez... »

— Combien de temps me reste-t-il ? » demanda Danner.

Il regarda derrière lui la grande Furie, comme s'il lui posait la question plutôt qu'à Hartz. A sa façon de parler, on avait l'impression qu'il avait dû poser cette même question de nombreuses fois au visage métallique et qu'il continuerait, sans espoir, jusqu'à ce qu'il eût enfin sa réponse. Mais pas sous forme de mots...

« Je ne peux même pas le savoir, dit Hartz. Bon sang, Danner, c'était un risque à courir. Vous le saviez.

— Vous m'avez dit que vous pouviez contrôler l'ordinateur. Je vous ai vu le faire. Je veux savoir pourquoi vous n'avez pas tenu votre promesse.

— Quelque chose s'est détraqué, je vous dis. Cela aurait dû marcher. Dès que... l'affaire... a été faite, j'ai communiqué les données qui auraient dû vous protéger.

— Mais que s'est-il passé ? »

Hartz se leva et se mit à arpenter le plancher.

« Je n'en sais rien. Nous ne comprenons pas les capacités des machines, voilà tout. Je croyais pouvoir, mais...

— Vous croyiez !

— Je sais que je le peux. Je continue d'essayer. J'essaie de toutes les manières. Après tout, c'est important pour moi aussi. Je travaille le plus vite possible. C'est pour cela que je ne peux pas vous revoir avant. Mais je suis sûr d'y arriver, si je peux agir librement. Bon sang, Danner, c'est complexe. Et il ne s'agit pas d'un simple comptomètre à truquer. Regardez-moi ces machines ! »

Danner ne s'en donna pas la peine.

« Vous ferez bien de vous débrouiller, voilà tout ! dit-il.

— Ne me menacez pas ! fit rageusement Hartz. Fichez-moi la paix et je me débrouillerai. Mais ne me menacez pas.

— Vous êtes aussi dans le coup. »

Hartz alla s'asseoir au bord de son bureau :

« Comment cela ? fit-il.

— O'Reilly est mort. Vous m'avez payé pour le tuer.

— La Furie le sait, dit Hartz en haussant les épaules. Les ordinateurs le savent. Et cela n'a pas la moindre importance. C'est votre main qui a pressé la détente, pas la mienne.

— Nous sommes coupables tous les deux. Si j'en souffre, vous...

— Un instant. Tâchez de comprendre. Je croyais que vous étiez au courant. C'est la base de la loi et il en a toujours été ainsi. On ne punit personne pour ses intentions. Seulement pour ses actes. Je ne suis pas plus responsable de la mort d'O'Reilly que le pistolet dont vous vous êtes servi.

— Mais vous m'avez menti ! Vous m'avez tendu un piège ! Je vais...

— Vous ferez ce que je vous dis, si vous tenez à sauver votre peau. Je ne vous ai pas joué de tour. J'ai fait une erreur. Laissez-moi le temps de la

réparer.

— Combien de temps ? »

Cette fois les deux hommes regardèrent la Furie qui resta impassible.

« Je ne sais pas combien de temps, dit Danner, se répondant lui-même, vous ne le savez pas non plus. Personne ne sait quand elle me tuera, quand le moment viendra. J'ai lu tout ce qui existe de disponible sur le sujet. Est-ce vrai que les méthodes varient, pour maintenir les gens en état d'angoisse ? Et le temps alloué... varie-t-il également ?

— Oui, c'est exact. Mais il y a un temps minimum... j'en suis à peu près sûr. Vous devez encore être dans les limites. Croyez-moi, Danner, je peux encore rappeler la Furie. Vous m'avez vu le faire. Vous savez que cela a marché une fois. Il suffit que je découvre ce qui n'a pas fonctionné cette fois. Mais plus vous m'importunez, plus je perds de temps. Je me tiendrai en rapport avec vous. Ne tentez plus de venir me voir. »

Danner s'était levé. Il fit quelques pas rapides vers Hartz, la fureur et le dépit brisant son masque d'impassibilité formé par le désespoir. Mais les pas solennels de la Furie sonnèrent derrière lui. Il s'immobilisa.

Les deux hommes s'entre-regardèrent.

« Donnez-moi le temps, Danner, faites-moi confiance », dit Hartz.

Dans une certaine mesure, c'était pire encore d'avoir un espoir. Jusqu'alors, une sorte d'abrutissement désespéré avait dû l'empêcher d'avoir trop d'émotions. Mais à présent, il avait une chance de s'évader vers cette vie brillante et neuve pour laquelle il avait couru un tel risque... si Hartz pouvait le sauver à temps.

Pendant une certaine période, il savoura de nouveau l'expérience. Il s'acheta des vêtements, il voyagea... jamais seul, naturellement. Il rechercha même la compagnie des humains et la trouva... sous un angle particulier. Mais les gens qui acceptaient d'avoir des relations avec un homme ainsi condamné à mort n'étaient pas très intéressants. Il découvrit par exemple que certaines femmes étaient fortement attirées vers lui, non pour lui-même ni pour son argent, mais à cause de son compagnon. Elles paraissaient excitées par ce contact sans danger avec l'instrument même du destin. Parfois il s'apercevait qu'elles observaient par-dessus son épaule la Furie, avec une extase anticipée. Par une curieuse réaction jalouse, il les laissait tomber dès qu'il saisissait ce premier regard flirteur adressé au robot, derrière son dos.

Il tenta de voyager plus loin. Il prit la fusée pour l'Afrique et revint par les forêts pluvieuses de l'Amérique du Sud, mais ni les boîtes de nuit ni les lieux exotiques et nouveaux ne le touchaient de façon satisfaisante. Tout l'attrait de la nouveauté ne tardait pas à disparaître à cause de cette chose terriblement

familière qui se tenait indéfectiblement près de lui. Il ne jouissait de rien.

Et le bruit rythmé des pas derrière lui commença à devenir insupportable. Il se boucha les oreilles, mais la lourde pulsation se répercutait sous son crâne comme un mal de tête permanent. Même quand la Furie était immobile, il lui semblait entendre le battement de ses pas.

Il acheta des armes et s'efforça de détruire le robot. Il échoua, naturellement. Et même s'il avait réussi, il savait qu'on lui en aurait affecté un autre. L'alcool et les drogues ne servaient à rien. Il pensait de plus en plus au suicide, mais il rejetait cette pensée, parce que Hartz lui avait dit qu'il y avait encore de l'espoir.

Finalement, il rentra dans la ville pour être près de Hartz... et de l'espoir. Il se remit à passer le plus clair de son temps à la bibliothèque, ne marchant que le strict nécessaire, à cause des pas qui résonnaient derrière lui. Et ce fut là qu'un matin il trouva la réponse...

Il avait lu tous les faits connus sur les Furies. Il avait parcouru toutes les références littéraires s'y rapportant, étonné de leur nombre et de leur à-propos – comme la machine à deux mains de Milton – après tous ces siècles écoulés :

« Ces pieds puissants qui suivaient, suivaient, en une poursuite sans hâte. D'un pas inchangeable, d'une allure délibérée, avec une constance majestueuse... »

Il avait passé des livres aux pièces enregistrées sur film, parce que certaines figuraient sous les références qu'il cherchait. Il vit Oreste en costume moderne, poursuivi d'Argos à Athènes par une unique Furie-robot de deux mètres de haut, au lieu des trois Érinyes aux chevelures de serpents de la légende. Il y avait eu toute une série de pièces sur le sujet depuis que les Furies étaient entrées en fonction. Plongé dans un demi-rêve des temps de son enfance où les Machines d'Évasion fonctionnaient encore, Danner se perdit dans la contemplation du film.

Il était tellement absorbé que lorsque la scène familière passa devant lui pour la première fois dans la cabine de vision, il n'y fit qu'à peine attention. Il revivait ses souvenirs d'enfant et il ne fut d'abord pas surpris de trouver une scène nettement plus familière que les autres. Mais sa mémoire lui lança un signal et il se redressa, arrêtant le film d'un coup de poing asséné sur le bouton d'arrêt. Il fit revenir le film en arrière et redéroula la scène.

On y voyait un homme et la Furie qui l'accompagnait marchant dans les rues de la ville, comme isolés sur une petite île déserte, comme Robinson suivi de Vendredi... On voyait l'homme virer dans une ruelle, lever des yeux anxieux vers la caméra, inspirer profondément l'air et se mettre soudain à courir. La Furie hésitait, faisait des mouvements sans coordination, puis pivotait et s'éloignait tranquillement dans l'autre sens, ses pas sonnait creux

sur le pavé...

Danner fit encore repasser le film pour avoir une certitude absolue. Il tremblait si fort qu'il arrivait à peine à manipuler la visionneuse.

« Qu'est-ce que tu dis de ça ? » murmura-t-il à la Furie qui se tenait derrière lui dans la cabine obscure. Il avait pris l'habitude de parler à la Furie sans s'en rendre compte. « Qu'est-ce que tu en penses ? Tu as déjà vu ça, hein ? Connu, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? N'est-ce pas ! Réponds, andouille de coquille vide ! » Et il frappa le robot en pleine poitrine comme il eût frappé Hartz lui-même. Cela fit un bruit creux, mais le robot ne répondit rien.

Maintenant, Danner avait compris. Hartz n'avait jamais eu le pouvoir dont il s'était vanté. Ou s'il l'avait, il ne comptait nullement s'en servir pour aider Danner. Et pourquoi ? Il ne risquait plus rien à présent. Pas étonnant que Hartz ait été inquiet dans son bureau quand il avait projeté ce film sur son écran d'actualités. Il avait du mal à jouer son rôle. Comme il avait dû le répéter, minuant chacun de ses mouvements ! Et comme il avait dû rire, ensuite !

« Combien de temps me reste-t-il ? demanda farouchement Danner frappant de nouveau la poitrine creuse du robot. Combien ? Réponds ! Assez longtemps ? »

Ne plus espérer était devenu une extase, à présent. Plus besoin d'attendre. Plus la peine d'essayer.

Il n'avait plus qu'à abattre Hartz, en vitesse, avant de cesser de vivre lui-même. Il pensa avec dégoût à tous les jours déjà gaspillés en voyages et en distractions, alors que c'étaient peut-être ses dernières minutes qui s'épuisaient maintenant. Avant celles de Hartz.

« Viens, dit-il inutilement à la Furie. En vitesse ! »

Elle le suivit, adoptant sa vitesse, avec son mécanisme qui comptait les instants jusqu'à celui, fatidique, où les deux mains de la machine frapperaient une fois qui serait la dernière...

Hartz trônait dans le bureau du Contrôleur derrière une table toute neuve ; maintenant, il pouvait dominer du sommet de la pyramide les rangées d'ordinateurs qui faisaient marcher la société et menaçaient l'humanité du fouet. Il soupira d'aise.

Le seul ennui, c'était qu'il songeait souvent à Danner. Il en rêvait même. Pas avec un sentiment de culpabilité, car cela implique une conscience, et l'esprit de l'homme était encore trop profondément anarchique et individualiste. Mais peut-être avec malaise.

Pensant à Danner, il ouvrit un petit tiroir qu'il avait transféré de son ancien bureau au nouveau. Il y glissa la main et tâta légèrement les contrôles,

machinalement. Tout à fait machinalement.

Deux mouvements, et il sauvait la vie de Danner. Car il avait naturellement menti à Danner après le meurtre. Il pouvait très facilement contrôler les Furies. Il pouvait sauver Danner, mais il n'en avait pas eu l'intention. C'était inutile. Et dangereux. Qu'on touche une fois au mécanisme qui commandait la société et on ne savait pas jusqu'où cela irait.

Une réaction en chaîne, peut-être, qui mettrait le désordre dans toute l'organisation. Non.

Il aurait peut-être besoin un jour de cet appareil dans son tiroir. Il espérait que non. Il referma vivement le tiroir et entendit la serrure cliqueter.

Il était Contrôleur, à présent. Tuteur dans une certaine mesure des machines qui étaient plus fidèles que ne le serait jamais aucun homme. *Quis custodiet ?* songea Hartz. Le vieux problème. Et la réponse était : Personne. Personne, aujourd'hui. Il n'avait pas lui-même de supérieurs et son pouvoir était absolu. A cause de ce petit mécanisme dans son tiroir, personne ne pouvait contrôler le Contrôleur. Ni conscience intérieure ni extérieure. Rien ne pouvait le toucher...

En entendant les pas dans l'escalier, il crut un instant qu'il rêvait. Il avait parfois rêvé qu'il était Danner, avec ces pas inexorables retentissant derrière lui. Mais il était bien éveillé pour le moment.

C'était étrange qu'il eût entendu le battement presque subsonique de ces pieds de métal avant d'entendre les pas précipités de Danner qui escaladait son escalier privé. Tout se passa si vite que le temps parut suspendu. Il entendit d'abord les pas subsoniques, lourds, puis un tumulte de cris et des portes qui claquaient en bas, et enfin le martèlement des pas de Danner qui chargeait dans l'escalier.

Danner ouvrit brusquement la porte, et les cris et piétinements d'en bas montèrent comme un cyclone. Mais un cyclone de cauchemar qui ne se rapprocherait jamais davantage. Le temps s'était arrêté.

Le temps s'était arrêté avec Danner sur le seuil, le visage convulsé, tenant son revolver à deux mains parce qu'il tremblait trop pour le tenir d'une seule.

Hartz agit sans plus réfléchir qu'un robot. Il avait trop souvent rêvé ce moment sous une forme ou une autre. S'il avait pu agir sur la Furie au point de la pousser à hâter la mort de Danner, il l'aurait fait. Mais il ne savait pas comment. Il ne pouvait qu'attendre aussi anxieusement que Danner lui-même, en espérant contre tout espoir que le coup tomberait avant que Danner ait deviné la vérité. Ou qu'il ait perdu l'espoir.

Aussi Hartz était-il prêt. Il trouva son propre pistolet sans même se rendre compte qu'il avait ouvert le tiroir. L'ennui, c'était que le temps s'était arrêté. Il savait au fond de lui-même que la Furie devait empêcher Danner de faire

mal à quiconque. Mais Hartz savait aussi qu'on peut arrêter les machines. Les Furies pouvaient avoir une panne. Il n'osait pas confier sa vie à leur incorruptibilité, parce qu'il était lui-même à la source de la corruption qui pouvait les immobiliser.

Il avait l'arme en main. La détente pressa contre son doigt et la détonation fit siffler l'air entre lui et Danner. Il entendit sa balle résonner contre du métal.

Le temps se remit en marche, à allure redoublée pour se rattraper. La Furie se tenait à moins d'un pas derrière Danner, parce que son bras d'acier l'avait encerclé et que sa main d'acier avait détourné le revolver de Danner. Danner avait tiré, oui, mais pas assez vite. Pas avant que la Furie ne l'ait rejoint. La balle de Hartz avait frappé la première.

Elle avait frappé Danner à la poitrine, explosant en lui, et était allée sonner contre la poitrine de la Furie, derrière lui. Le visage de Danner se vida d'expression comme celui de la Furie qui le surmontait. Il tomba en arrière, non à cause de l'étreinte de la Furie, mais parce qu'il glissa entre le bras et la poitrine lisse du robot. Son revolver tomba avec un bruit sourd sur le tapis. Le sang jaillit de sa poitrine et de son dos.

Le robot restait impassible ; avec une traînée du sang de Danner comme un ruban d'honneur sur sa poitrine de métal.

La Furie et le Contrôleur des Furies se regardaient fixement. Et la Furie ne pouvait naturellement pas parler, mais Hartz en eut l'impression :

« La légitime défense n'est pas une excuse, semblait dire la Furie. Nous ne punissons jamais l'intention, mais nous châtions l'acte, toujours. Tout acte de meurtre. Tout acte de meurtre. Tout acte de meurtre... »

Hartz eut à peine le temps de remettre son pistolet dans le tiroir avant que la foule vociférante d'en bas envahît la pièce. Il lui restait à peine assez de présence d'esprit. Il n'avait jamais envisagé les choses si avant.

En apparence, c'était un cas évident de suicide. D'une voix malhabile, il s'entendit donner des explications. Tout le monde avait vu le fou se précipiter dans son bureau, sa Furie à ses trousses. Ce ne serait pas la première fois qu'un assassin et sa Furie auraient tenté de joindre le Contrôleur pour le supplier de renvoyer le geôlier et de surseoir à l'exécution. Ce qui était arrivé, expliqua assez clairement Hartz à ses subordonnés, c'était que la Furie avait naturellement empêché l'homme de tuer Hartz. Et la victime avait retourné son arme contre elle-même. Les brûlures de poudre le démontraient. Le bureau était tout près de la porte. L'analyse de la peau de la main de Danner montrerait qu'il avait bien tiré.

Un suicide. Cela suffirait à tout humain. Mais cela ne suffirait pas aux ordinateurs.

Ils emportèrent le mort. Ils laissèrent Hartz et la Furie seuls. Toujours en

face l'un de l'autre. Si quelqu'un trouva cela étrange, personne ne le montra.

Hartz ne savait pas lui-même si c'était étrange ou non. Rien de semblable ne s'était encore produit. Personne n'avait été assez fou pour commettre un meurtre devant une Furie. Le Contrôleur lui-même ignorait comment les ordinateurs jugeaient de sa culpabilité. Cette Furie eût-elle dû être rappelée, normalement ? Si la mort de Danner avait réellement été un suicide, Hartz serait-il seul à présent ?

Il savait que les machines étaient déjà en train de soupeser les faits. Ce qu'il ne pouvait savoir, c'était si la Furie avait déjà reçu des ordres et allait le suivre partout où il irait jusqu'à l'instant de sa mort. Ou si elle attendait simplement, immobile, qu'on la rappelle.

Bon. Cela n'avait pas d'importance. Cette Furie ou une autre recevait en ce moment des instructions le concernant. Il n'y avait qu'une chose à faire. Dieu merci, il y avait une chose qu'il pouvait faire.

Hartz ouvrit le tiroir et toucha les boutons qu'il avait espéré ne jamais utiliser. Très soigneusement, il plaça les informations codées, chiffre après chiffre, dans les ordinateurs. Il regardait en même temps par les murs de verre et s'imaginait voir les renseignements vrais s'effacer pour faire place aux faux qu'il envoyait.

Il regarda le robot en souriant un peu.

« Maintenant, vous allez oublier, dit-il, vous et les ordinateurs. Vous pouvez vous en aller. Je ne vous reverrai pas. »

Ou les ordinateurs opéraient à une vitesse incroyable – ce qui était vrai –, ou une pure coïncidence joua car, au bout d'un instant, la Furie bougea comme en réponse au renvoi que lui signifiait Hartz. Elle était restée tout à fait immobile depuis que Danner lui avait glissé entre les bras. Maintenant, de nouveaux ordres l'animaient, ses mouvements se firent saccadés, le temps de s'adapter à un nouveau type d'instructions. Elle parut presque s'incliner, un petit mouvement raide qui abaissa sa tête au niveau de celle de Hartz.

Il vit son propre visage se refléter dans la figure vide de la Furie. On eût dit qu'il y avait une nuance d'ironie dans cette petite inclinaison, avec le ruban d'honneur en travers de la poitrine de la créature, comme un témoignage du devoir bien accompli. Mais cette retraite n'avait rien d'honorable. Le métal incorruptible assumait un air de corruption et regardait Hartz par le reflet des propres yeux de celui-ci.

Il la vit marcher vers la porte. Il l'entendit descendre les marches d'un pas égal. Les pas résonnaient dans le plancher, et il fut pris d'un malaise subit en se rendant compte que toute la trame de la société tremblait sous ses pieds.

Les machines étaient corruptibles.

La vie de l'espèce humaine dépendait encore des ordinateurs, et les

ordinateurs n'étaient pas dignes de confiance. Hartz s'aperçut que ses mains tremblaient. Il referma le tiroir. Il regarda ses mains. Il se mit à trembler intérieurement, avec un sentiment effrayant de l'instabilité du monde.

Une solitude terrifiante s'abattit soudain sur lui comme un vent froid. Jamais encore il n'avait eu autant envie de la compagnie de ses semblables. Pas d'une personne unique, mais des gens. Rien que des gens. Le sentiment d'êtres humains autour de lui, un besoin très primitif.

Il prit son chapeau et son manteau et descendit rapidement, les mains enfoncées dans les poches à cause d'un froid intérieur dont ne pouvait le protéger aucun manteau. A moitié de l'escalier, il s'immobilisa.

Il y avait des pas derrière lui.

D'abord, il n'osa pas regarder en arrière. Il connaissait ces pas. Mais il éprouvait deux craintes et ne savait pas laquelle était la plus forte. La peur d'avoir une Furie à ses trousses et celle de ne pas en avoir. Il jouirait d'un soulagement insensé en s'apercevant qu'il y en avait une, car alors il pourrait faire confiance aux machines et cette solitude affreuse le quitterait peut-être.

Il fit encore un pas sans se retourner. Il entendit le pas menaçant derrière lui en écho de ses pas. Il poussa un profond soupir et se retourna.

Il n'y avait rien dans l'escalier.

Il se remit en route au bout d'un temps non mesurable, regardant par-dessus son épaule. Il entendait les pas inexorables qui retentissaient derrière lui, mais il n'y avait pas de Furie visible. Pas de Furie visible.

Les Érinyes avaient une nouvelle fois frappé à l'intérieur et une invisible Furie née de son esprit poursuivait Hartz dans l'escalier.

C'était comme une renaissance du péché dans le monde, et le premier homme sentait de nouveau le premier remords. Ainsi les ordinateurs ne s'étaient pas trompés, en définitive.

Hartz descendit lentement les marches jusque dans la rue, entendant encore, comme il les entendrait à jamais, les pas impitoyables et incorruptibles résonner derrière lui, des pas qui n'avaient plus rien de métallique.

Traduit par Bruno Martin.

Two Handed Engine.

Publié avec l'autorisation d'Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Nouvelles éditions Opta, pour la traduction.

Robert Sheckley : L'OISEAU-GARDIEN

L'enfer est pavé de bonnes intentions : les inventeurs de la machine à deux mains visaient à punir le crime. On peut faire mieux, et concevoir une machine destinée à prévenir les meurtres. Apparemment, c'est le triomphe de l'ordre social : l'agressivité individuelle sera contenue dans des limites raisonnables. Aucun danger du côté des machines : elles seront de bons doubles, elles feront ce qu'on leur dit. Pourtant, il y a comme un parfum de catastrophe dans l'atmosphère. Les programmeurs ont-ils pensé à tout ? Ils ont doté leurs machines de vastes pouvoirs. Mais ils auraient dû se rappeler que la lutte contre l'agressivité passe par l'agressivité. Des anges gardiens aux démons persécuteurs, la distance n'est pas si grande.

Lorsque Gelsen pénétra dans la salle, il vit que tous les autres fabricants d'oiseaux-gardiens étaient déjà là. Ils étaient six, sept lui compris – et la pièce était bleue de la fumée de cigares coûteux.

« Salut, Charlie », dit l'un des hommes alors qu'il refermait la porte.

Les autres interrompirent quelques instants leurs conversations pour le saluer d'un geste désinvolte. Il se rappela sans enthousiasme qu'en sa qualité de fabricant d'oiseaux-gardiens, il appartenait au groupe des Sauveurs. C'était une qualité très exclusive. Il était nécessaire de posséder un contrat gouvernemental certifié si l'on voulait sauver la race humaine.

« Le représentant du gouvernement n'est pas encore arrivé, lui dit un des hommes. Il sera là d'une minute à l'autre.

— Nous allons avoir le feu vert, dit un autre.

— Parfait. » Gelsen trouva une chaise libre près de la porte et jeta un regard autour de lui. Cela ressemblait à une assemblée amicale, ou à une réunion de boy-scouts. Les six hommes compensaient leur faiblesse numérique par leur volume sonore. Le président de la Compagnie du Sud vantait, de toute la force de ses poumons, l'incroyable solidité de l'oiseau-gardien. Les deux présidents à qui il s'adressait souriaient, hochaient la tête et tentaient de l'interrompre, l'un pour communiquer les résultats d'une étude qu'il avait faite sur l'ingéniosité des oiseaux-gardiens, l'autre pour insister sur

le nouveau procédé de rechargement de leurs batteries.

Les trois autres hommes, qui formaient un petit groupe à part, débitaient ce qui avait tout l'air d'être un panégyrique de l'oiseau-gardien.

Gelsen remarqua qu'ils se tenaient tous très droits, conscients de leur qualité de sauveurs. Il ne trouva pas cela amusant. Peu de temps encore auparavant, lui-même avait éprouvé ce sentiment d'être un gros ponte, une sorte de saint légèrement creux.

Il soupira et alluma une cigarette. Lorsque le projet avait débuté, il avait éprouvé le même enthousiasme que les autres. Il se revit en train de dire à MacIntyre, son ingénieur en chef : « Mac, un nouveau jour est arrivé. L'oiseau-gardien constitue la réponse. » MacIntyre avait hoché longuement la tête – converti à son tour à l'oiseau-gardien.

Oh ! combien cela avait paru merveilleux alors ! C'était la réponse simple et pratique à l'un des plus grands problèmes posés à l'humanité, enveloppée dans un demi-kilo de métal incorruptible, de cristal et de plastique.

Peut-être était-ce là la raison pour laquelle Gelsen doutait maintenant. Il soupçonnait que résoudre les problèmes humains de cette manière ne serait pas si simple.

Après tout, le meurtre était un problème ancien, et l'oiseau-gardien constituait une solution trop nouvelle.

« Messieurs... » Les membres de l'assemblée discutaient avec une telle animation qu'ils n'avaient même pas remarqué l'entrée du représentant du gouvernement. La pièce devint tout d'un coup silencieuse.

« Messieurs, reprit le représentant gouvernemental replet, le président, avec l'assentiment du Congrès, a autorisé la mise en service d'une division d'oiseaux-gardiens dans chaque ville du pays. »

Les hommes de l'assemblée poussèrent spontanément un cri de triomphe. Ils allaient enfin avoir l'occasion de sauver le monde, pensa Gelsen, sans bien comprendre pour quelle raison cela le contrariait.

Il écouta avec attention le représentant du gouvernement, qui exposait le plan de distribution. Le pays serait divisé en sept zones, chacune d'elle étant attribuée à un fabricant d'oiseaux. Cela signifiait une création de monopoles, mais en l'occurrence c'était nécessaire. Il s'agissait de l'intérêt public, comme pour le service du téléphone. Il ne pouvait être question de compétition, étant donné que les oiseaux-gardiens seraient au service de tous.

« Le président espère, poursuivit l'officiel, que le nouveau service d'oiseaux-gardiens sera mis en place dans les plus brefs délais. Vous serez prioritaires pour l'attribution de métaux stratégiques, de main-d'œuvre et de tout ce dont vous aurez besoin.

— Personnellement, dit le président de la Compagnie du Sud, je pense

mettre en service les premiers oiseaux-gardiens dans le courant de la semaine. La production de série est parfaitement au point. »

Les autres étaient également prêts. Depuis des mois, leurs usines avaient été reconverties dans la production d'oiseaux-gardiens. On s'était mis d'accord sur un équipement standardisé, et il ne manquait plus que l'agrément présidentiel.

« Parfait, dit l'officiel. Rien ne s'oppose donc plus à ce que nous... Y a-t-il des questions ?

— Oui, monsieur, dit Gelsen. Je voudrais savoir si c'est le modèle actuel que nous devons fabriquer.

— Bien sûr, dit le représentant du gouvernement. Il est parfaitement au point.

— J'ai une objection à formuler », insista Gelsen. Ses collègues le regardèrent avec froideur. Il était visiblement en train d'essayer de retarder l'avènement de l'âge d'or.

« Je vous écoute, dit l'officiel.

— Tout d'abord, permettez-moi de dire que je suis à cent pour cent en faveur d'une machine destinée à supprimer le meurtre. Il y a longtemps que nous en avons besoin. Mon objection concerne seulement les circuits qui permettent à l'oiseau-gardien de s'instruire. En effet, cette faculté anime la machine et lui donne une pseudo-conscience. Je ne puis approuver cela.

— Mais, monsieur Gelsen, vous nous avez vous-même fait remarquer que l'efficacité des oiseaux gardiens ne serait pas totale sans l'introduction de ces circuits. Sans eux, les oiseaux ne pourraient empêcher que soixante-dix pour cent environ des meurtres.

— Je sais, dit Gelsen, mal à l'aise. Mais j'estime que le fait de permettre à une machine de prendre des décisions qui incombent normalement à l'homme constitue un danger moral.

— N'ayez aucune inquiétude, intervint l'un des Présidents de la corporation. Rien d'anormal ne se produira. L'oiseau-gardien se contentera de renforcer les mesures prises depuis l'origine des temps par les hommes honnêtes.

— C'est aussi mon avis, appuya le représentant du gouvernement. Mais je comprends aisément le sentiment de M. Gelsen. Il est déplorable que nous soyons contraints de confier à une machine la solution d'un problème humain, et encore plus déplorable que ce soit à une machine qu'incombe la défense de nos lois. Mais je vous demande, monsieur Gelsen, de réfléchir au fait qu'il n'y a pas d'autre manière possible d'empêcher un meurtre avant qu'il soit perpétré. Il serait impardonnable de notre part de risquer la vie de milliers d'innocents pour des raisons strictement philosophiques. M'accorderez-vous

que j'ai raison ?

— Oui, je suppose que oui », répondit Gelsen d'un air malheureux. Il s'était répété la même chose un millier de fois, mais quelque chose continuait à le tracasser. Peut-être serait-il utile qu'il en parle avec MacIntyre.

Au moment où la conférence s'achevait, une pensée le frappa soudain.

Pas mal de policiers allaient se trouver réduits au chômage !

« Alors, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? demanda l'officier de police Celtrics. Il y a quinze ans que je suis au service des Homicides, et maintenant une machine va me remplacer. » Il passa une grande main sur son front et s'appuya contre le bureau du capitaine. « C'est merveilleux, la Science, hein ? »

Deux autres policiers, qui avaient également appartenu au service des Homicides, hochèrent lugubrement la tête.

« Ne vous cassez pas la tête, Celtrics, dit le capitaine. On vous recasera aux vols. Vous vous y sentirez aussi bien qu'ici.

— La question n'est pas là, répondit Celtrics. Ce qui me hérisse, c'est qu'un foutu assemblage de ferraille et de verre va résoudre tous les problèmes criminels.

— Ce n'est pas exactement cela, dit le capitaine. Les oiseaux-gardiens sont supposés prévenir les crimes avant qu'ils se produisent.

— Donc, il n'y aura plus de crimes, objecta l'un des policiers. Et on ne peut pas pendre quelqu'un pour un crime qu'il n'a pas encore commis, non ?

— Vous n'y êtes pas, dit le capitaine. Le rôle des oiseaux-gardiens consiste à retenir le bras d'un homme avant qu'il commette un crime.

— Alors, il n'est plus question d'arrestations ? » demanda Celtrics.

Le commissaire admit qu'il ignorait de quelle manière on procéderait vis-à-vis des criminels par intention.

Les hommes demeurèrent silencieux quelques instants. Le capitaine bâilla et jeta un regard à sa montre.

« Ce que je ne comprends pas, dit Celtrics, toujours appuyé contre le bureau, c'est la manière dont on en est arrivé là. Comment cela a-t-il commencé, capitaine ? »

Le capitaine étudia le visage de Celtrics, appréhendant une trace d'ironie ; après tout, il y avait des mois que les journaux parlaient des oiseaux-gardiens. Mais il se rappela soudain que Celtrics, comme ses homologues, ne lisait guère que les pages sportives.

« Eh bien, dit le capitaine, essayant de se rappeler ce qu'il avait lu dans le

supplément du dimanche, les savants se sont penchés sur la criminologie. Ils ont étudié les criminels, afin de découvrir ce qui motive leur comportement. Ils ont découvert que leur cerveau ne fonctionne pas comme celui des individus normaux. Leurs glandes, également, fonctionnent différemment. Tout cela se conjugue au moment où ils s'apprêtent à commettre un meurtre. Aussi ces savants ont-ils créé une machine spéciale qui donne un signal rouge ou quelque chose dans ce genre lorsque ces impulsions se font sentir.

— Les savants, dit Celtrics avec amertume.

— Lorsque la machine fut construite, poursuivit le capitaine, les savants ne surent trop qu'en faire. Elle était trop volumineuse pour être déplacée, et il n'y avait pas toujours assez d'assassins pour la faire fonctionner. Aussi, on fabriqua un modèle réduit qu'on essaya dans quelques postes de police. Mais les résultats furent décevants. La machine n'arrivait pas à détecter l'intention de crime en temps voulu. C'est la raison pour laquelle on fabriqua les oiseaux-gardiens.

— Je ne pense pas que ça arrêtera les criminels, insista l'un des policiers.

— Si. J'ai eu connaissance des résultats des tests. Leur flair les avertit qu'un crime va se perpétrer. Et quand ils atteignent le criminel, ils lui donnent une forte secousse ou quelque chose d'analogue. Ça l'arrête.

— Allez-vous fermer le bureau des Homicides, capitaine ? demanda Celtrics.

— Non. Je maintiendrai une ossature légère jusqu'à ce que nous ayons vu de quelle façon ces oiseaux travaillent.

— Une ossature, dit Celtrics. C'est assez drôle.

— Il faut que je garde une petite équipe ici, dit le capitaine. Il semble que les oiseaux ne soient pas capables d'empêcher tous les crimes.

— Ah ! oui ?

— Les cerveaux de certains assassins ne réagissent pas selon les normes, répondit le capitaine, en essayant de se rappeler ce que disait l'article du journal. Ce sont leurs glandes qui ne fonctionnent pas ou quelque chose dans ce goût-là.

— Quels sont ceux qu'on ne peut pas empêcher de commettre des assassinats ? demanda Celtrics, avec une curiosité professionnelle.

— Je ne sais pas. Mais j'ai entendu dire que leur foutue machine était conçue de manière à les neutraliser tous.

— Comment sont-ils arrivés à cela ?

— Ils ont appris. Les oiseaux-gardiens, je veux dire. Exactement comme les gens.

— Vous plaisantez, capitaine ?

— Non.

— Bon », dit Celtrics. Il donna une tape à l'étui qu'il portait sous le bras. « Ça ne m'empêchera pas de continuer à graisser ma vieille Betsy, ici présente. On ne peut pas se fier à ces savants.

— Vous avez raison.

— Des oiseaux ! » ajouta Celtrics d'un ton méprisant.

Au-dessus de la ville, l'oiseau-gardien décrivait des courbes amples et harmonieuses. Sa carlingue d'aluminium luisait au soleil matinal, et des taches lumineuses dansaient sur ses ailes immobiles. Il volait dans un silence absolu.

Silencieusement, mais avec tous ses sens en éveil. Ses organes cénesthésiques lui disaient où il se trouvait, et le guidaient dans sa longue recherche curviligne. Avec son ouïe et sa vue synchronisées, il cherchait et écoutait.

Soudain, quelque chose arriva. Les rapides réflexes électroniques de l'oiseau-gardien perçurent une sensation. Un centre de corrélation la testa et la compara aux données électriques et chimiques emmagasinées dans sa mémoire. Un relais cliqueta.

L'oiseau-gardien amorça une spirale descendante, se dirigeant vers l'origine de la sensation, qui augmentait d'intensité. Il était capable de sentir les sécrétions de certaines glandes et de détecter une onde déviationniste émise par le cerveau.

Pleinement alerté et armé, il bascula sur l'aile et piqua dans la brillante lumière du matin.

Dinelli était si tendu qu'il ne décela pas l'approche de l'oiseau-gardien. Il balançait sa main qui tenait l'arme et ses yeux surveillaient le gros épicier.

« N'avance surtout pas ! jeta-t-il.

— Sale petite punaise ! dit l'épicier, qui fit un pas en avant. Tu veux me voler ? Je vais briser tous les os de ton foutu corps ! »

L'épicier, trop stupide ou trop courageux pour prendre garde au pistolet, avança d'un autre pas.

« Très bien, dit Dinelli ; au bord de la panique, tu l'auras voulu. Je vais... »

Une décharge électrique l'atteignit dans le dos. Il lâcha son arme, qui tomba dans l'un des cageots placés à l'étalage.

« Que diable... » murmura l'épicier, en regardant le petit voleur dont le visage avait pris une expression hébétée. C'est alors qu'il vit un éclair d'ailes

argentées.

« Que je sois damné ! s'exclama-t-il. Ces oiseaux-gardiens agissent réellement. »

Il regarda jusqu'à ce que l'oiseau eût disparu dans le ciel. Alors, il téléphona à la police.

L'oiseau-gardien reprit sa recherche circulaire. Son centre mémoriel analysa les nouveaux faits qu'il venait d'apprendre concernant le meurtre. Il y en avait certains dont il n'avait pas encore connaissance.

Simultanément, cette nouvelle information fut transmise aux autres oiseaux-gardiens, qui en retour transmirent ce qu'eux-mêmes avaient appris.

Ainsi, de nouvelles informations, de nouvelles méthodes et de nouvelles définitions circulaient-elles continuellement de l'un à l'autre des oiseaux de métal.

Maintenant, les oiseaux-gardiens circulaient en flots serrés le long des chaînes de montage, et Gelsen se permit de se reposer un peu. Un bourdonnement continu remplissait ses installations industrielles. Des ordres avaient été transmis à chaque usine : priorité des priorités pour les grandes villes de sa zone, et ensuite livraisons aux villes plus petites.

« Tout va bien, patron », dit MacIntyre en pénétrant dans la pièce. Il venait juste de terminer une tournée d'inspection de routine.

« Parfait. Asseyez-vous. »

Le grand et gros ingénieur s'assit et alluma une cigarette.

« Ça fait un bout de temps que nous travaillons sur ce projet, dit Gelsen, qui ne pouvait penser à rien d'autre.

— Oui », répondit MacIntyre, qui se laissa aller en arrière dans son fauteuil et inhala profondément la fumée de sa cigarette. Il avait été l'un des ingénieurs qui avaient travaillé sur le projet originel. Cela datait de six années. Il était au service de Gelsen depuis lors, et les deux hommes étaient devenus une paire d'amis.

« Il y a une chose que je voudrais vous demander... » Gelsen s'interrompit, ne sachant trop comment exprimer ce qu'il désirait. Se reprenant, il demanda : « Que pensez-vous des oiseaux-gardiens, Mac ?

— Moi ? » L'ingénieur eut un petit sourire nerveux. Il avait mangé, bu et rêvé de l'oiseau-gardien depuis sa création, mais il n'avait jamais estimé nécessaire de porter un jugement sur lui. « Eh bien... je pense que c'est une grande chose.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. » Gelsen se rendit compte que tout ce qu'il désirait, c'était que quelqu'un comprit son point de vue. « Ce que je

voudrais savoir, c'est si vous estimez qu'il y a un danger dans le fait que nous ayons créé une machine qui pense.

— Ce n'est pas mon impression. Pourquoi posez-vous cette question ?

— Mac, je ne suis ni un savant ni un ingénieur. Je me suis contenté de financer la production et je vous ai laissé vous débrouiller. Mais, en tant que profane, j'avoue que l'oiseau-gardien commence à m'effrayer.

— Il n'y a aucune raison de vous effrayer.

— Ce qui ne me plaît pas, ce sont ces circuits qui permettent aux machines d'apprendre.

— Je ne vois toujours pas la raison. » MacIntyre eut à nouveau son petit sourire crispé. « Je comprends. Vous êtes comme beaucoup de gens – vous avez peur qu'un beau jour les machines se disent : « Après tout, pourquoi ne dirigerions-nous pas le monde ? » et vous supplantent. C'est cela, n'est-ce pas ?

— C'est quelque chose dans ce genre, admit Gelsen.

— Il n'y a aucune possibilité qu'elles le fassent, affirma l'ingénieur. Les oiseaux-gardiens sont complexes, je l'admets, mais un ordinateur du M. I. T. est un ensemble encore plus complexe. Et malgré cela, il n'est pas doté de conscience.

— Le problème n'est pas là. Les oiseaux-gardiens sont capables d'apprendre.

— Bien sûr, mais tous les nouveaux ordinateurs sont capables d'en faire autant. Est-ce une raison pour penser qu'ils s'allieront aux oiseaux-gardiens ? »

Gelsen sentit qu'il avait été ridicule. « Il est un fait que les oiseaux-gardiens peuvent utiliser leurs connaissances en passant à l'action. Personne ne les guide.

— C'est là qu'est l'ennui, répondit MacIntyre.

— J'ai pensé à me retirer de cette affaire. » Gelsen n'avait pas réalisé cela jusqu'à ce moment.

« Écoutez, patron, dit MacIntyre. Voulez-vous avoir l'opinion d'un ingénieur ?

— Je vous écoute.

— L'oiseau-gardien n'est pas plus dangereux qu'une automobile, un ordinateur I. B. M. ou un thermomètre. Il ne possède pas plus de conscience ni de volonté qu'eux. Les oiseaux-gardiens ont été construits pour réagir à certains stimuli et pour mener certaines opérations lorsqu'ils reçoivent ces stimuli.

— Et les circuits qui leur permettent d'apprendre ?

— Il était nécessaire de les en doter, expliqua patiemment MacIntyre, comme s'il s'adressait à un enfant de dix ans. Le but de l'oiseau-gardien est de s'opposer à toute tentative de meurtre, d'accord ? Eh bien, certains criminels n'émettent pas les mêmes stimuli. Aussi, de manière à les neutraliser tous, l'oiseau-gardien cherche de nouvelles définitions du meurtre et les compare avec ce qu'il connaît déjà.

— Je pense qu'il est inhumain, dit Gelsen.

— Il faut qu'il en soit ainsi. Les oiseaux-gardiens n'éprouvent pas d'émotions. Leur raisonnement est non anthropomorphique. On ne peut ni les soudoyer ni les droguer. Il n'y a donc aucune raison de les craindre. »

L'intercom du bureau de Gelsen se mit à bourdonner. Il l'ignora.

« Je sais tout cela, dit-il. Pourtant, quelquefois, je ressens ce qu'éprouvait l'homme qui a inventé la dynamite. Il pensait qu'elle servirait uniquement à faire sauter des souches d'arbres.

— Ce n'est pas vous qui avez inventé les oiseaux-gardiens.

— Je me sens moralement responsable, car c'est moi qui les fabrique. »

L'intercom bourdonna à nouveau, et Gelsen, avec irritation, pressa un bouton.

« Nous venons de recevoir les rapports concernant la première semaine d'activité des oiseaux-gardiens, dit sa secrétaire.

— Ils sont bons ?

— Magnifiques, monsieur.

— Envoyez-les-moi dans un quart d'heure. » Gelsen coupa le contact de l'intercom et se tourna à nouveau vers MacIntyre, qui se curait les ongles avec une allumette. « Vous ne pensez pas que cela représente un danger pour la pensée humaine ? Le Dieu mécanique ? Le père électronique ?

— Je pense que vous devriez étudier les oiseaux-gardiens de plus près, répondit MacIntyre. Que savez-vous de leurs circuits ?

— Seulement des généralités.

— Un : ils ont été conçus principalement pour un certain but, qui consiste à empêcher les organismes vivants de commettre des meurtres. Deux : le meurtre peut être défini comme un acte de violence, perpétré par un organisme vivant contre un autre organisme vivant. Trois : la plupart des meurtres peuvent être détectés à l'avance grâce à l'apparition de certaines modifications chimiques et électriques. »

MacIntyre s'interrompt pour allumer une autre cigarette. « Ces règles tiennent compte des fonctions de base. Pour les circuits qui permettent à

l'oiseau-gardien d'apprendre, il y a deux règles supplémentaires. Quatre : certains organismes vivants se livrent au meurtre sans que les signes mentionnés en trois se manifestent. Cinq : ces derniers peuvent être détectés grâce aux données résultant des éléments définis en deux.

— Je vois, dit Gelsen.

— Vous réalisez à quel point c'est sûr ?

— Oui. » Gelsen hésita un moment. « J'imagine que c'est tout ?

— Oui », dit l'ingénieur, qui se leva et quitta la pièce.

Gelsen demeura pensif quelques instants. Il ne pouvait rien y avoir de mauvais dans les oiseaux-gardiens.

Il appuya sur le bouton de l'intercom.

« Apportez-moi les rapports », dit-il.

Très haut au-dessus des buildings éclairés de la ville, l'oiseau-gardien évoluait. La nuit était sombre, mais il pouvait voir un de ses congénères qui planait à une grande distance de lui, et au-delà, un autre encore.

Prévenir le meurtre...

Il y avait beaucoup à observer pour l'instant. De nouvelles informations s'étaient propagées le long des fils invisibles qui unissaient tous les oiseaux-gardiens. De nouvelles données, de nouvelles façons de détecter la violence du meurtre.

Là ! Une faible sensation ! Deux oiseaux-gardiens plongèrent simultanément. L'un avait éprouvé la sensation une fraction de seconde avant l'autre. Il continua à piquer tandis que l'autre opérait une remontée et se remettait à observer.

Quatre, il y a certains organismes vivants qui commettent des meurtres sans que les signes mentionnés en trois se manifestent.

Possédant cette nouvelle information, l'oiseau-gardien sut par extrapolation qu'un organisme s'apprêtait à commettre un meurtre, bien que les modifications chimiques et électriques caractéristiques fussent absentes.

L'oiseau, tous ses sens en éveil, manœuvra pour se rapprocher de l'organisme.

Il trouva ce qu'il cherchait, et plongea.

Roger Greco était adossé au mur d'une maison, les mains dans les poches. Sa main gauche serrait la crosse froide d'un 45. Greco attendait, sans impatience.

Il ne pensait à rien de précis. Détendu, adossé au mur, il attendait un

homme. Greco ignorait pour quelle raison cet homme devait être tué. Ça lui était indifférent. Son manque de curiosité était une de ses vertus. L'autre était son adresse au tir.

Une balle à loger dans la tête d'un inconnu. Cela ne l'excitait ni ne le troublait. C'était un boulot comme un autre. Vous tuez un homme, et on n'en parle plus.

La victime de Greco apparut sous le porche de l'un des immeubles de la rue. Greco sortit le 45 de la poche de son veston. Il dégagea le cran de sûreté et leva l'arme. Il ne pensait toujours à rien lorsqu'il tendit le bras et visa.

A cet instant, un coup le jeta au sol.

Greco pensa qu'il avait reçu une balle. Il se remit vivement sur ses pieds, regarda autour de lui et, la vue un peu trouble, visa à nouveau sa victime.

Un nouveau coup l'abattit.

Cette fois, il demeura allongé sur le sol, essayant de récupérer avant de se relever. L'idée ne lui vint pas de renoncer. C'était un tueur professionnel, qui faisait consciencieusement son métier.

Lorsqu'il tenta à nouveau de se redresser, un nouveau coup l'atteignit, et tout devint noir. A jamais, car le devoir de l'oiseau-gardien était de protéger l'objet de la violence *à tout prix*.

Gelsen était dans un état de parfaite euphorie. Les oiseaux-gardiens accomplissaient leur tâche à la perfection. Le nombre de crimes avait diminué de moitié, puis encore de moitié. Les allées obscures n'étaient plus maintenant des bouches de l'horreur. Les parcs et les terrains de jeu n'étaient plus des endroits qu'il valait mieux fuir, après le crépuscule.

Bien sûr, il y avait toujours les vols et les cambriolages. Les délits mineurs florissaient, l'escroquerie, le détournement de fonds, l'usage de faux et une centaine d'autres.

Mais cela n'avait pas tellement d'importance. Il est toujours possible de se refaire une fortune – mais pas une vie.

Gelsen était prêt à admettre qu'il s'était trompé sur le compte des oiseaux-gardiens. Ils faisaient un travail que les humains avaient été incapables d'accomplir.

Le premier indice que quelque chose n'allait pas se manifesta ce matin-là.

MacIntyre pénétra dans le bureau de Gelsen. Il demeura silencieux, debout devant sa table de travail, l'air ennuyé et un peu embarrassé.

« Qu'est-ce qu'il y a, Mac ? demanda Gelsen.

— Un des oiseaux-gardiens a attaqué un tueur des abattoirs. Il l'a

assommé. »

Gelsen réfléchit pendant un moment. Ce n'était pas étonnant, de la part des oiseaux-gardiens. Grâce à leurs nouveaux circuits, ils avaient probablement défini l'abattage des animaux comme un meurtre.

« Conseillez aux directions des abattoirs de mécaniser leur travail, dit Gelsen. La méthode d'abattage actuelle ne m'a personnellement jamais plu.

— Très bien », dit MacIntyre. Il gonfla ses joues puis, haussant les épaules, sortit de la pièce.

Gelsen demeura assis à son bureau, réfléchissant. Les oiseaux-gardiens étaient-ils capables d'établir une différence entre un criminel et un homme exerçant une profession légitime ? Non, de toute évidence. Pour eux, un meurtre était un meurtre. Il n'y avait pas d'exceptions.

Il fronça les sourcils. Les circuits des oiseaux-gardiens étaient à modifier. Mais pas trop, décida-t-il vivement. Simplement de manière à leur permettre un peu plus de discrimination.

Il se pencha sur son bureau et s'efforça de se plonger dans le travail, afin d'éviter le réveil d'une peur ancienne.

Ils firent asseoir le prisonnier sur la chaise et fixèrent l'électrode à sa jambe. Il se mit à gémir, à demi-conscient maintenant de ce qu'ils allaient lui faire.

Ils placèrent le casque sur sa tête rasée et serrèrent les dernières courroies. Il continuait à gémir doucement.

C'est alors que l'oiseau-gardien fit son apparition. Personne ne sut comment il était arrivé jusque-là. Les prisons sont étroitement gardées et comportent de nombreuses grilles. Pourtant, l'oiseau-gardien était là...

Pour empêcher un meurtre.

« Faites sortir cette chose d'ici », cria le gardien-chef, tout en tendant la main vers la poignée du disjoncteur. Avant d'avoir pu l'atteindre, il s'abattit, foudroyé.

« Arrêtez cela ! » cria un gardien, en s'approchant du disjoncteur. Il s'abattit aussitôt sur le sol, près de son chef.

« Ceci n'est pas un meurtre, espèce d'idiot ! » dit un autre homme. Il dégagea son pistolet et le leva vers l'oiseau de métal qui virevoltait au-dessus de sa tête. Anticipant son geste, l'oiseau-gardien le repoussa brutalement contre le mur.

Le silence s'établit dans la pièce. Au bout d'un moment, l'homme casqué commença à s'agiter sur sa chaise et il se mit à rire nerveusement. Puis il se tut.

L'oiseau-gardien demeura aux aguets, planant à mi-hauteur du plafond...

Afin de s'assurer qu'aucun meurtre n'allait être commis.

De nouvelles données coururent le long des fils invisibles qui reliaient les oiseaux-gardiens les uns aux autres. Sans contrôle, indépendants, des milliers d'oiseaux les reçurent et agirent en conséquence.

Empêcher par tous les moyens qu'un organisme vivant stoppe les fonctions d'un autre organisme vivant.

« Avance, nom de Dieu ! » cria le fermier Ollister, qui leva à nouveau son fouet. Le cheval hésita et le chariot émit des craquements lorsque la bête fit un soudain écart sur le côté.

« Sale tête de cochon, veux-tu avancer, oui ou non ? » hurla le fermier en levant une nouvelle fois son fouet.

Il ne devait jamais retomber. Un oiseau-gardien vigilant, détectant la violence, avait jeté Ollister à bas de son siège.

Un organisme vivant ? Qu'est-ce qu'un organisme vivant ? Les oiseaux-gardiens étendaient leurs définitions au fur et à mesure que de nouveaux faits venaient à leur connaissance. Naturellement, cela augmentait leur travail.

Le gibier était tout juste visible à l'orée du bois. Le chasseur leva son fusil et visa avec soin.

Il n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente.

De sa main libre, Gelsen essuya son visage en sueur. « Très bien », dit-il dans le téléphone. Il écouta le flot de vitupérations qui venait de l'autre bout du fil, puis raccrocha doucement le combiné.

« Qui était-ce ? » demanda MacIntyre. Il n'était pas rasé, et sa cravate dénouée pendait de son col de chemise déboutonné.

« Un autre pêcheur, répondit Gelsen. Il semble que les oiseaux-gardiens ne le laissent pas pêcher, bien que sa famille soit en train de mourir de faim. Il voudrait savoir ce que nous avons l'intention de faire.

— Combien y en a-t-il dans ce cas ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas ouvert le courrier.

— Eh bien, je crois avoir trouvé d'où vient le mal, dit MacIntyre du ton d'un homme qui vient tout juste de découvrir comment il a fait sauter la Terre – alors qu'il est trop tard.

— Voyons cela.

Chacun pensait qu'il était désirable que tous les meurtres soient empêchés. Nous nous étions figurés que les oiseaux-gardiens penseraient comme nous le faisons. Nous aurions dû préciser les conditions.

— Il me semble, dit Gelsen, qu'il nous faudrait tout d'abord savoir nous-mêmes ce qu'est le meurtre et pourquoi il est commis avant de préciser correctement les conditions. Si nous connaissions cela, nous n'aurions pas besoin des oiseaux-gardiens.

— Peu importe. Il s'agit simplement de leur faire comprendre que certains actes qui ressemblent à des meurtres n'en sont pas en réalité.

— Mais pourquoi empêchent-ils les pêcheurs de prendre du poisson ? demanda Gelsen.

— Pourquoi ne les en empêcheraient-ils pas ? Les poissons, comme les autres animaux, sont des organismes vivants. Simplement, nous ne pensons pas que le fait de les tuer constitue un meurtre. »

Le téléphone sonna. Gelsen regarda l'appareil et brancha l'intercom. « Je vous ai dit de ne me passer aucune communication, quelle qu'en soit l'importance.

— L'appel vient de Washington, dit sa secrétaire. J'ai pensé que...

Excusez-moi. » Gelsen décrocha le combiné. « Oui ?... Bien sûr, c'est embarrassant... Ah ! oui ? Très bien, d'accord. » Il reposa le téléphone.

« Elle est courte et bonne, dit-il à MacIntyre. On nous demande de laisser tomber provisoirement.

— Ça ne sera pas si facile, dit MacIntyre. Les oiseaux-gardiens opèrent indépendamment de tout contrôle central, vous le savez. Ils reviennent à leur base une fois par semaine pour être révisés. Il faudra que nous les mettions hors de service l'un après l'autre.

— Eh bien, allons-y. Monroe, là-bas sur la Côte, a déjà réussi à neutraliser un quart des oiseaux.

— Je pense pouvoir réaliser un circuit d'urgence, dit MacIntyre.

— Parfait, répliqua Gelsen d'un ton amer. Vous ne savez pas à quel point vous me rendez heureux. »

Les oiseaux-gardiens apprenaient rapidement, augmentant et cumulant leurs connaissances. Les abstractions vaguement définies étaient étendues, étudiées et ré-étendues.

Pour stopper le meurtre...

Le métal et les électrons raisonnent bien, mais pas d'une façon humaine.

Un organisme vivant ? Tous les organismes vivants !

Les oiseaux-gardiens réglaient eux-mêmes la tâche de protéger toutes les choses vivantes.

La mouche bourdonna à travers la pièce, se posa sur le dessus d'une table où elle demeura un moment immobile, puis elle reprit son vol et se dirigea vers le rebord d'une fenêtre.

Le vieil homme s'avança lentement, un journal roulé à la main.

Un assassin !

Les oiseaux-gardiens plongèrent et sauvèrent la mouche au moment critique.

Le vieil homme se tordit sur le plancher durant une minute puis demeura immobile. Il n'avait reçu qu'un choc modéré, mais cela avait été suffisant pour son cœur palpitant et capricieux.

Néanmoins, sa victime avait été sauvée, et c'était cela qui importait. Sauver la victime et donner à l'agresseur la leçon qu'il méritait.

« Pourquoi ne les a-t-on pas encore immobilisés ? » demanda Gelsen, en colère.

L'assistant de l'ingénieur de la section de contrôle tendit le bras. Dans un coin de la salle de réparations gisait l'ingénieur principal. Il était juste en train de reprendre conscience.

« Il a essayé d'en neutraliser un », dit l'assistant. Il tenait ses deux mains nouées et faisait de visibles efforts pour ne pas trembler.

« C'est ridicule. Les oiseaux-gardiens ne sont pas dotés du sens d'autopréservation.

— Alors, essayez d'en neutraliser un vous-même. De toute façon, je ne pense pas qu'il y en ait d'autres qui viennent se prêter à l'expérience. »

Qu'avait-il pu se passer ? Gelsen essaya de le reconstituer. Les oiseaux-gardiens n'avaient toujours pas décidé des limites de l'organisme vivant. Quand certains d'entre eux avaient été neutralisés dans les usines Monroe, les autres devaient avoir établi la corrélation.

Par conséquent, ils avaient été obligés d'admettre qu'ils étaient eux-mêmes des organismes vivants.

Personne ne leur avait d'ailleurs jamais dit le contraire. De toute façon, ils possédaient en fait la plupart des fonctions des organismes vivants.

A cette constatation, Gelsen fut repris par sa vieille peur. En tremblant, il se précipita hors de la salle de réparations. Il lui fallait immédiatement parler à MacIntyre.

« Scalpel. »

L'infirmière le tendit au chirurgien. Il s'apprêtait à pratiquer la première incision lorsqu'il eut conscience de la présence d'un objet étranger dans la salle d'opérations.

« Qui a fait entrer cela ?

— Je ne sais pas, répondit l'infirmière, d'une voix assourdie par le masque.

— Sortez ça d'ici ! »

L'infirmière tendit les bras vers l'engin ailé et brillant, mais il lui échappa et se mit à voleter au-dessus de sa tête.

Le chirurgien pratiqua l'incision – aussi longtemps qu'il le put.

L'oiseau-gardien le repoussa sur le côté et se posta devant la table d'opération, aux aguets.

« Téléphonez à la Compagnie qui fabrique les oiseaux-gardiens, ordonna le chirurgien. Dites-leur de venir neutraliser cet engin. »

La mission de l'oiseau-gardien était de prévenir la violence sur les organismes vivants.

Impuissant, le chirurgien regarda son patient agoniser et mourir.

Voletant à la verticale du réseau ferré des autoroutes, l'oiseau-gardien observait et attendait. Il y avait maintenant des semaines qu'il travaillait sans répit, sans repos ni réparation. Les repos et les réparations étaient impossibles car l'oiseau-gardien, étant lui-même un organisme vivant, ne pouvait pas se permettre de se laisser assassiner. C'était ce qui se produisait lorsque les oiseaux-gardiens retournaient à l'usine.

Il y avait un ordre incorporé qui prescrivait le retour après un certain laps de temps. Mais l'oiseau-gardien avait un ordre beaucoup plus important auquel il lui fallait obéir – la préservation de la vie, y compris la sienne propre.

Les définitions du meurtre étaient presque étendues à l'infini maintenant, et il était impossible d'y faire face. Mais l'oiseau-gardien ne s'inquiétait pas de cela. Il répondait à ses stimuli, d'où qu'ils viennent et quelle que fût leur source.

Il y avait une nouvelle définition de l'organisme vivant dans ses banques mémorielles. Cela résultait de la découverte de l'oiseau-gardien : ses congénères étaient des organismes vivants. Et cela avait d'énormes ramifications.

Le stimulus vint ! Pour la centième fois ce jour-là, l'oiseau virevolta et vira sec, se laissant tomber rapidement pour arrêter le meurtre.

Jackson bâilla et fit obliquer sa voiture vers le bas-côté de la route. Il ne remarqua pas le point étincelant dans le ciel. Il n'y avait aucune raison pour qu'il le fasse. Jackson n'envisageait pas de commettre un meurtre, suivant sa définition humaine.

C'était un bon endroit pour faire une petite sieste, décida-t-il. Il conduisait depuis sept longues heures et ses yeux commençaient à s'emplir de brouillard. Il tendit le bras pour tourner la clef de contact...

Et il reçut un coup qui l'envoya rudement contre la portière.

« Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? demanda-t-il avec indignation. Tout ce que je veux faire, c'est... » Il tendit à nouveau la main vers la clef, et fut à nouveau repoussé brutalement.

Jackson savait qu'il valait mieux ne pas essayer une troisième fois. Il avait écouté la radio et il savait ce que les oiseaux-gardiens faisaient aux obstinés.

« Espèce de sale mécanique, dit-il à l'oiseau de métal qui attendait. Une voiture n'est pas un être vivant. Je n'essaie pas de la tuer. »

Mais l'oiseau-gardien savait seulement qu'une certaine opération avait pour résultat de stopper un organisme. L'auto était certainement un organisme vivant. N'était-elle pas faite de métal, tout comme les oiseaux-gardiens ? N'était-elle pas mobile ?

« Sans réparations, ils s'arrêteront d'eux-mêmes », dit MacIntyre. Il montra une pile de fiches posées devant lui.

« Combien de temps cela prendra-t-il ? demanda Gelsen.

De six mois à un an. Disons plutôt un an, par précaution.

— Un an, répéta Gelsen. Et dans cet intervalle, tout s'arrêtera de mourir. Connaissez-vous la dernière ?

— Non.

— Les oiseaux-gardiens ont décidé que la Terre était un organisme vivant. Ils ne permettent plus aux paysans de labourer leurs champs. Et naturellement, tout ce qu'elle porte est composé d'organismes vivants – lapins, scarabées, mouches, loups, moustiques, lions, crocodiles, oiseaux, et les petites formes de vie telles que les bactéries.

— Je sais, dit MacIntyre.

— Et vous me dites qu'ils ne seront fatigués que dans six mois ou dans un an. Que va-t-il se passer *maintenant* ? Que mangerons-nous dans six mois ? »

L'ingénieur passa une main sur son menton. « Il faut que nous fassions quelque chose vite et sérieusement. L'équilibre écologique est en train de se rompre.

— Vite n'est pas le mot qui convient. Instantanément serait mieux. » Gelsen alluma sa trente-cinquième cigarette de la journée. « Au moins aurai-je l'amère satisfaction de dire : *Je vous l'avais bien dit*. Bien que je sois aussi responsable que tous les autres imbéciles d'adorateurs de machines. »

MacIntyre n'écoutait pas. Il pensait aux oiseaux-gardiens. « Comme la plaie des lapins en Australie.

— Le taux de mortalité chez les humains augmente, dit Gelsen. La famine. Les inondations. On ne peut même plus couper les arbres. Les médecins ne peuvent pas... Que disiez-vous au sujet de l'Australie ?

— Les lapins, répéta MacIntyre. Ils ont pratiquement disparu en Australie maintenant.

— Pourquoi ? Comment cela est-il arrivé ?

— Oh ! ils ont découvert un germe qui attaquait seulement les lapins. Je pense qu'il était propagé par les moustiques...

— Travaillez là-dessus, dit Gelsen. Vous pourriez obtenir quelque chose. Allez au téléphone, et convoquez d'urgence une conférence avec les ingénieurs des autres compagnies. Vite. Ensemble, vous pourrez peut-être découvrir quelque chose.

— D'accord », dit MacIntyre. Il empoigna une rame de papier vierge et se précipita vers le téléphone.

« Que vous avais-je dit ? » dit l'officier Celtrics. Il fit une grimace au capitaine. « Ne vous avais-je pas dit que ces savants étaient des zéros ?

— Vous ai-je contredit ? demanda le capitaine.

— Non, mais vous n'étiez pas sûr.

— Eh bien, je suis sûr maintenant. Vous feriez mieux d'aller maintenant. Il y a beaucoup de travail pour vous.

— Je sais. » Celtrics prit son revolver dans son étui, le vérifia et le remit en place. « Est-ce que tous les hommes sont rentrés, capitaine ?

— Tous ? » Le capitaine eut un rire sans joie. « Le crime a augmenté de cent pour cent. Il y a plus de meurtres maintenant qu'il n'y en a jamais eu.

— Oui, dit Celtrics. Les oiseaux-gardiens sont trop occupés à protéger les voitures et les insectes. » Il marcha vers la porte puis fit demi-tour et ajouta : « Croyez-moi, capitaine. Les machines sont *stupides*. »

Le capitaine hocha la tête.

Des milliers d'oiseaux-gardiens s'efforçaient d'empêcher des millions de meurtres – une tâche sans espoir. Mais les oiseaux-gardiens n'espéraient rien. Sans conscience, ils n'éprouvaient aucun sentiment d'accomplissement,

aucune crainte d'échouer. Patiemment, ils faisaient leur travail, obéissant à chaque stimulus lorsqu'il se produisait.

Ils ne pouvaient se trouver partout à la fois, mais cela n'était pas nécessaire. Les gens apprenaient rapidement ce que les oiseaux-gardiens n'aimaient pas, et ils se retenaient de le faire. Simplement parce que ce n'était pas prudent. Avec leur grande vitesse et leurs sens super-rapides, les oiseaux pouvaient se trouver n'importe où très vite.

Et maintenant ils se proposaient de faire une chose importante. Dans leurs directives originelles, il y en avait eu une qui leur donnait la possibilité de tuer un assassin, si tous les autres moyens échouaient.

Pourquoi épargner un assassin ?

Mais il y eut un retour de manivelle. Les oiseaux-gardiens découvrirent que le meurtre et les crimes de violence avaient augmenté en proportion géométrique depuis qu'ils avaient commencé à opérer. C'était vrai, car leurs nouvelles définitions augmentaient les chances de meurtres. Mais pour les oiseaux-gardiens, l'augmentation démontrait que les premières méthodes avaient échoué.

Simple logique. Si A ne marche pas, essayer B. Les oiseaux-gardiens attaquèrent pour tuer.

Les abattoirs de Chicago cessèrent de fonctionner et le bétail mourut dans les enclos parce que les fermiers du Midwest ne pouvaient plus couper d'herbe ni récolter de grain.

Personne n'avait dit aux oiseaux-gardiens que toute vie dépend de meurtres soigneusement équilibrés.

Mais la mort par inanition ne concernait pas les oiseaux-gardiens, puisque c'était un acte d'oubli.

Leur intérêt se portait seulement sur les actes perpétrés.

Les chasseurs demeurèrent assis chez eux, regardant les points brillants virevolter dans le ciel, désirant vivement les abattre. Mais pour la plupart, ils n'essayèrent pas. Les oiseaux-gardiens étaient rapides à saisir l'intention de meurtre et à sévir.

Les bateaux de pêche dansaient, inutiles, fixés à leurs amarres à San Pedro et à Gloucester. Les poissons étaient des organismes vivants.

Les fermiers juraient et crachaient et mouraient, en essayant de faucher leur moisson. Le grain était vivant et demandait donc à être protégé. Les pommes de terre étaient aussi importantes pour les oiseaux-gardiens que n'importe quel autre organisme vivant. La mort d'un brin d'herbe équivalait à l'assassinat d'un président...

Pour les oiseaux-gardiens.

Et, naturellement, certaines machines aussi étaient vivantes. Cela découlait du fait que les oiseaux-gardiens étaient également des machines qui vivaient.

Gare à vous si vous maltraitez votre radio. L'éteindre correspondait à la tuer. Il était évident, puisque sa voix se taisait, que ses circuits devenaient inertes.

Les oiseaux-gardiens essayaient néanmoins de remplir leurs autres charges. Les loups étaient abattus lorsqu'ils essayaient de tuer les lapins. Les lapins étaient tués lorsqu'ils essayaient de manger les légumes. Les lianes qui grimpaient étaient foudroyées pour avoir voulu étrangler les arbres.

Un papillon, surpris à maltraiter une rose, fut exécuté.

Le contrôle était spasmodique, en raison du trop faible nombre des oiseaux-gardiens. Un million d'entre eux n'aurait pas pu réaliser l'ambitieux projet mis sur pied par quelques milliers.

L'effet était celui d'une force meurtrière, dix mille flèches de feu irrationnelles déchaînées dans tout le pays, frappant un millier de fois par jour.

Des flèches qui anticipaient vos mouvements et punissaient vos intentions.

« S'il vous plaît, messieurs, implora le représentant du gouvernement. Il faut nous presser. »

Les sept producteurs cessèrent de parler.

« Avant que nous commencions cette réunion dans les formes, dit le président de la Monroe, je voudrais dire quelque chose. Nous ne nous sentons pas nous-mêmes responsables de ce malheureux état de choses. C'était un projet gouvernemental, et le gouvernement doit en accepter la responsabilité à la fois morale et financière. »

Gelsen haussa les épaules. Il était difficile de croire que c'étaient les mêmes hommes qui, quelques semaines auparavant, avaient voulu accepter la gloire de sauver le monde. Maintenant que le salut était compromis, ils ne pensaient plus qu'à dégager leur responsabilité.

« Nous nous occuperons de ce détail plus tard, affirma le représentant du gouvernement. Nous devons faire vite. Vous, ingénieurs, vous avez fait de l'excellent travail. Je suis fier de la coopération dont vous avez fait preuve en cette situation d'urgence. Vous êtes dès à présent officiellement chargés de réaliser le programme que nous venons d'adopter.

— Une minute, dit Gelsen.

— Mais le temps presse.

— Le plan ne vaut rien.

— Vous pensez qu'il échouera !

— Bien sûr que non. Cela marchera. Mais je crains que le remède ne soit pire que le mal. »

La physionomie des fabricants exprima le grand plaisir qu'ils auraient eu à étrangler Gelsen. Il n'hésita pas.

« N'avons-nous pas encore compris ? demanda-t-il. Ne voyez-vous pas que vous ne pouvez pas résoudre les problèmes humains par la mécanisation ?

Monsieur Gelsen, dit le président de la Monroe, je serais enchanté de vous entendre philosopher, mais malheureusement des êtres humains sont en train de mourir. La récolte est perdue et la famine sévit déjà dans plusieurs régions du pays. Il faut arrêter immédiatement l'action des oiseaux-gardiens !

— Le meurtre aussi doit être arrêté. Je me rappelle que nous étions tous d'accord là-dessus. Mais ceci n'est pas la bonne manière.

— Alors, que suggérez-vous ? » demanda le représentant du gouvernement.

Gelsen prit une profonde inspiration. Ce qu'il allait dire lui demandait tout son courage.

« Laissez les oiseaux-gardiens s'épuiser d'eux-mêmes. »

Il y eut presque une émeute. Le représentant du gouvernement fit cesser le tapage.

« Profitons de la leçon, insista Gelsen, et reconnaissons que nous avons tort d'essayer de résoudre les problèmes humains par des moyens mécaniques. Repartons à zéro. Utilisons des machines, d'accord, mais non comme des juges, des professeurs et des maîtres.

— Ridicule, dit le représentant du gouvernement. Monsieur Gelsen, vous êtes surmené. Je vous demande de vous contrôler. » Il s'éclaircit la gorge. « Messieurs, le président vous donne l'ordre de mettre en action le plan que vous nous avez soumis. » Il jeta un regard aigu à Gelsen. « S'y refuser serait considéré comme une trahison.

— Je collaborerai de mon mieux, dit Gelsen.

— Parfait. Les chaînes de montage devront fonctionner dans moins d'une semaine. »

Gelsen sortit de la pièce seul. Maintenant, il était à nouveau troublé. Avait-il raison, ou n'était-il qu'un visionnaire ? Sans doute ne s'était-il pas exprimé avec suffisamment de clarté.

Savait-il ce qu'il voulait faire ?

Gelsen jura entre ses dents. Il se demanda pourquoi il ne pouvait jamais être sûr de quoi que ce soit. N'existait-il pas de valeurs sur lesquelles il pût se reposer ?

Il se précipita vers l'aéroport et son usine.

L'oiseau-gardien ne fonctionnait plus qu'erratiquement maintenant. Plusieurs de ses éléments délicats étaient usés par suite d'une longue utilisation sans révision. Mais, courageusement, il répondit quand le stimulus l'atteignit.

Une araignée attaquait une mouche. L'oiseau-gardien plongea pour la secourir.

Simultanément, il eut conscience de quelque chose au-dessus de lui. L'oiseau-gardien remonta à sa rencontre.

Il y eut une détonation brusque et un éclair puissant atteignit l'aile de l'oiseau-gardien. Coléreusement, il propulsa une onde de choc.

L'attaquant était protégé par un puissant blindage. Il cracha à nouveau vers l'oiseau-gardien qui, cette fois, eut une aile traversée. L'oiseau-gardien piqua à la verticale pour se dégager, mais l'attaquant le suivit à une vitesse stupéfiante en continuant à cracher des éclairs.

L'oiseau-gardien tomba, mais il s'arrangea pour lancer son message. Urgent ! Une nouvelle menace pour les organismes vivants, et la plus mortelle de toutes !

Les autres oiseaux-gardiens qui survolaient la région captèrent le message. Leurs centres de pensée cherchèrent une réponse.

« Eh bien, chef, ils en ont abattu cinquante aujourd'hui, dit MacIntyre en pénétrant dans le bureau de Gelsen.

— Parfait, dit Gelsen, sans regarder l'ingénieur.

— Pas si parfait que ça, dit MacIntyre en s'asseyant. Seigneur, que je suis fatigué ! Il y en avait soixante-douze hier.

— Je sais. » Sur le bureau de Gelsen se trouvaient plusieurs douzaines de rapports qu'il s'appropriait à envoyer au gouvernement.

« La courbe s'élèvera à nouveau, dit MacIntyre avec confiance. Les Faucons sont spécialement construits pour chasser les oiseaux-gardiens. Ils sont plus puissants, plus rapides, et ils sont mieux cuirassés. Nous les avons sortis en un temps record, non ?

— Effectivement.

— Les oiseaux-gardiens aussi sont très bons, dut admettre MacIntyre. Ils ont appris à se protéger. Ils essaient un tas de tactiques astucieuses. Et chacun de ceux qui s'abat apprend quelque chose aux autres. »

Gelsen ne répondit pas.

« Mais quoi que puissent faire les oiseaux-gardiens, les Faucons feront mieux, dit MacIntyre avec bonne humeur. Les Faucons ont des circuits éducatifs spécialement programmés pour la chasse. Ils sont plus souples que ceux des oiseaux-gardiens. Ils apprennent plus vite. »

Gelsen se leva d'un air sombre, s'étira et marcha jusqu'à la fenêtre. Le ciel était vide. Regardant au dehors, il réalisa que ses incertitudes avaient disparu. Qu'il eût raison ou tort, il avait pris sa décision.

« Dites-moi, dit-il, regardant toujours le ciel, que chasseront les Faucons lorsqu'ils auront abattu tous les oiseaux-gardiens ?

— Heu... dit MacIntyre. Pourquoi voudriez-vous que...

— Je pense que, par mesure de précaution, vous devriez imaginer quelque chose qui puisse chasser les Faucons. A tout hasard.

— Vous pensez que...

— Tout ce que je sais, c'est que les Faucons sont autonomes, et qu'ils se contrôlent eux-mêmes. C'était pareil pour les oiseaux-gardiens. La réalisation d'un contrôle à distance aurait pris trop de temps – c'est l'argument qui fut avancé. L'idée était de créer les oiseaux-gardiens, et de les créer vite. Cela signifiait : pas de circuits restrictifs.

— Nous pouvons prévoir quelque chose, dit MacIntyre d'un ton incertain.

— Vous avez maintenant dans les airs des engins agressifs. Des machines à tuer. L'oiseau-gardien, lui, était une machine à empêcher le crime. Votre prochain gadget sera nécessairement encore plus redoutable, non ? »

MacIntyre ne répondit pas.

« Je ne vous tiens pas pour responsable, dit Gelsen. Le coupable, c'est moi. C'est nous tous. »

En l'air, au-dessus de lui, il y avait un point qui se déplaçait lentement.

« C'est ce qui arrive, dit Gelsen, lorsqu'on confie à une machine le travail qu'on devrait accomplir soi-même. »

Au-dessus d'eux, le Faucon fonçait sur un oiseau-gardien. La machine à tuer cuirassée avait appris beaucoup en quelques jours. Son unique fonction consistait à tuer. Pour le moment, elle était poussée vers un certain type d'organisme vivant, métallique tout comme elle-même.

Mais le Faucon venait aussi de découvrir qu'il existait d'autres types d'organismes vivants. Qu'il était nécessaire de détruire.

Traduit par Marcel Battin.

Watch Bird.

Publié avec l'autorisation d'Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Nouvelles éditions Opta, pour la traduction.

Philip K. Dick : AUTOFAC

Dans l'affaire des oiseaux-gardiens, les personnages visaient une chose et en obtenaient une autre ; ce n'était pas la faute des machines. On peut de la même façon programmer l'abondance et aboutir à la pléthore, à la servitude dorée. La différence est mince, mais les hommes ne sont jamais satisfaits. Et quand le mal est fait, comment revenir en arrière ? Il faut inventer des machines anti-machines (comme chez Sheckley) ou mettre au point une supercherie. Dick joue le jeu du réalisme plus qu'aucun autre auteur de ce recueil : ses créatures sont bien limitées malgré leurs immenses pouvoirs. Et les hommes sont merveilleusement ingénieux. Ils peuvent tirer parti des failles des machines. Ah ! s'ils connaissaient leurs propres failles !

Les trois hommes attendaient. La tension montait. Ils faisaient les cent pas. C'était cigarette sur cigarette, c'étaient des coups de pied donnés çà et là dans les herbes folles du talus qui bordait la route. Le soleil de midi projetait ses feux sur les champs bruns, sur les coquettes maisons de plastique, sur la cime de lointaines montagnes qui se dressaient à l'occident.

« L'heure approche, dit le comte Perine en se tordant les mains d'impatience. Il « faut compter une demi-seconde pour chaque demi-kilo supplémentaire. »

Morrison répondit sur un ton amer :

« Tu avais soi-disant tout calculé, n'est-ce pas ? Tu n'es qu'un minable. Enfin, supposons qu'il s'agit seulement d'un retard. »

Le troisième homme ne disait mot. O'Neill venait d'une autre colonie. Il ne connaissait pas assez bien Perine et Morrison pour se joindre à leur discussion. Au lieu de cela, il se baissa pour mettre de l'ordre dans ses tablettes. Dans la lumière du soleil, la sueur luisait sur ses bras velus et basanés. Cet homme maigre, avec ses cheveux gris en broussaille et ses lunettes à monture de corne, était l'aîné des trois. Il portait un pantalon, un polo et des chaussures à semelles de crêpe. Entre ses doigts brillait son stylo métallique.

« Qu'est-ce que tu es en train d'écrire ? grommela Perine.

— Le processus que nous allons suivre, répondit O'Neill très calmement. Il vaut mieux le mettre au point maintenant plutôt que de s'en remettre au hasard. Ce qu'il nous faut savoir exactement, c'est ce que nous avons fait et ce qui n'a pas marché. Sinon nous risquons de tourner en rond pendant longtemps. Le problème qui se pose ici est un problème de communication ; du moins, c'est ainsi que je le conçois.

— De communication, répéta Morrison de sa voix caverneuse en signe d'approbation. Nous n'arrivons pas à entrer en communication avec ce sacré truc. Il apparaît, se débarrasse de son chargement, puis disparaît, mais aucun contact ne s'établit.

— C'est une machine, dit Perine précipitamment. Cette machine est inerte, sourde et aveugle.

— Mais elle est en contact avec le monde extérieur, objecta O'Neill. Il doit bien exister un moyen d'établir ce contact. Elle comprend certains signes sémantiques. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de découvrir ces signes, du moins les redécouvrir. Nous avons peut-être une chance sur mille d'y parvenir. »

Un bruit sourd vint interrompre les trois hommes. Ils levèrent les yeux avec circonspection. L'heure avait sonné.

« La voilà, dit Perine. Bon, à toi, mon ami, de la sortir de sa routine. »

C'était une sorte de gros camion qui s'avavançait dans un grondement infernal, avec son chargement solidement arrimé. Il ressemblait par maints côtés à un de ces camions de transport traditionnels, à la différence qu'il n'y avait pas de cabine pour le conducteur. Il y avait une plate-forme de chargement horizontale et, à la place de ce qui aurait dû être les phares et la grille du radiateur, une masse spongieuse de récepteurs : le système sensoriel de ce mobile.

Consciente de la présence des trois hommes, la machine rétrograda, ralentit et tira son frein de secours. Les relais entrèrent en action, puis la plate-forme de chargement se sépara en deux ; une partie s'inclina et ce fut une cascade de lourds cartons qui se déversa dans la poussière brune de la route. Une feuille d'inventaire s'envola alors.

« Vous savez ce qu'il vous reste à faire maintenant, dit O'Neill précipitamment. Faites vite, avant qu'elle ne s'en aille. »

Et les trois hommes, l'air grave, s'empressèrent de ramasser les cartons et d'arracher les papiers d'emballage. Ce fut un déploiement d'objets de toutes sortes : un microscope binoculaire, une radio portative, des assiettes en plastique, des boîtes de médicaments, des lames de rasoir, des vêtements, des aliments. La plupart des cartons contenaient des aliments, comme d'habitude. Les trois hommes se mirent systématiquement à tout jeter par terre. En quelques minutes, il n'y eut plus qu'un amas de débris éparpillés autour

d'eux.

« Et voilà », fit O'Neill en reculant d'un pas, à bout de souffle. Il chercha ses tablettes. « Voyons, que va-t-elle faire maintenant ? »

La machine faisait déjà marche arrière. Elle s'arrêta brusquement et s'avança de nouveau vers eux. Ses récepteurs avaient enregistré le fait que les trois hommes avaient détruit tout le contenu des cartons qu'elle venait de leur livrer. Elle pivota sur elle-même dans un grincement épouvantable, orienta ses récepteurs vers eux. Son antenne se leva. Elle venait d'entrer en contact avec l'usine. Les instructions arrivaient.

La machine déversa un autre chargement, identique au premier.

« Nous avons perdu », fit Perine dans un gémissement. Un duplicata de l'inventaire arrivait avec le nouveau chargement. « Nous avons détruit tout cela pour rien.

— Que faut-il faire maintenant ? demanda Morrison à O'Neill. Quel autre stratagème préconise ta feuille d'instructions ?

— Donnez-moi un coup de main », dit O'Neill. Il prit alors un carton et le remit sur la machine. Après l'avoir fait glisser sur la plate-forme, il se retourna pour en prendre un autre. Les deux autres l'imitèrent maladroitement. Lorsque la machine commença d'avancer, tous les cartons étaient en place.

La machine hésita. Les récepteurs avaient enregistré le retour du chargement. Un bourdonnement continu s'éleva de ses rouages.

« Ça va peut-être la rendre folle, fit O'Neill, ruisselant de sueur. Elle a bien fonctionné, mais sans résultat aucun. »

La machine eut un soubresaut, puis, dans un but bien précis, elle fit volte-face pour déverser de nouveau le chargement sur la route, en une fraction de seconde.

« Prenez-les ! » hurla O'Neill.

Et les trois hommes de s'emparer des cartons et de les recharger précipitamment. Mais à peine les cartons étaient-ils sur la plate-forme que la machine les prenait à son tour avec ses grappins et les faisait glisser le long de ses rampes inclinées jusqu'à la route.

« C'est peine perdue, dit Morrison, à bout de souffle. Tout ça pour rien.

— On s'est fait avoir, dit Perine compatissant. Comme toujours. Nous autres les humains, on se fait avoir à tous les coups. »

La machine les regardait paisiblement de ses récepteurs aveugles et impassibles. Elle faisait son travail. Le réseau planétaire d'usines automatiques accomplissait tranquillement la tâche qui lui avait été imposée cinq ans auparavant, au début du conflit qui avait déchiré le globe tout entier.

« Elle s'en va », fit remarquer Morrison tristement.

L'antenne s'était baissée ; la machine passa la première vitesse et desserra son frein.

« Essayons une dernière fois », dit O'Neill. Il s'empara d'un carton et déchira le papier d'emballage. Il sortit un bidon de lait de dix gallons dont il dévissa la bouche. « Aussi stupide que cela puisse paraître.

— C'est absurde », fit Perine en signe de protestation. Il chercha alors une tasse parmi les débris et la plongea dans le bidon. « Pur caprice d'enfant ! »

La machine s'était arrêtée pour les observer.

« Allons-y, ordonna sèchement O'Neill. Exactement comme tout à l'heure. »

Et les trois hommes de s'abreuver au bidon de lait, buvant visiblement la moitié du liquide blanc qui dégoulinait sur leur menton. Ils ne devaient commettre aucune faute dans ce qu'ils faisaient.

Comme prévu, O'Neill avait fini le premier. Le visage révolté, il jeta sa tasse et recracha le lait.

« Bon dieu ! » s'exclama-t-il, suffoquant.

Les deux autres l'imitèrent. Ils renversèrent le bidon de lait à force de coups de pied et de jurons, puis lancèrent un regard accusateur à la machine.

« Ce lait est infect ! » rugit Morrison.

Intriguée, la machine revint lentement sur ses pas. Il y eut un déclic puis un vrombissement : les synapses électroniques faisaient face à la situation. L'antenne se leva aussi haut que la hampe d'un drapeau.

« Je crois que nous avons gagné », dit O'Neill d'une voix tremblante. Sous les yeux de la machine, il prit un deuxième bidon de lait, le déboucha et en goûta le contenu. « C'est le même, cria-t-il à la machine. Il est aussi mauvais que l'autre ! »

Un cylindre métallique sauta de la machine pour atterrir aux pieds de Morrison ; celui-ci s'empressa de le ramasser et de l'ouvrir.

NATURE DES DÉFECTUOSITÉS

Les feuilles d'instructions dressaient une liste des défauts éventuels. Pour chaque défaut il y avait un espace vide, et à côté de ces espaces un poinçon destiné à cocher la case correspondante.

« Qu'est-ce que je coche ? demanda Morrison. Contaminé, infecté, aigri,

ranci, incorrectement désigné, cassé, brisé, fêlé, cintré, souillé ? »

O'Neill réfléchit rapidement puis déclara :

« Rien. L'usine est sans doute prête à vérifier et à nous donner un autre échantillon, identique. Elle établira son propre bilan et ignorera le nôtre. »

Son visage s'illuminait à mesure que l'inspiration, une inspiration délirante, lui venait. « Écris dans cette case vide au bas de la page. C'est un espace vide réservé à d'autres données éventuelles.

J'écris quoi ? »

O'Neill répondit :

« Ceci : le produit est infect.

Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Perine déconcerté.

— Écris ! C'est un trucage sémantique. L'usine ne pourra pas comprendre. Nous pourrions peut-être ainsi déjouer les manœuvres du réseau. »

Morrison prit le stylo d'O'Neill et écrivit soigneusement que le lait était infect. Hochant la tête, il referma le cylindre et le retourna à la machine. Celle-ci prit les bidons de lait et referma violemment sa garde. Elle démarra dans un crissement de pneus. Un cylindre tomba en faisant plusieurs bonds. La machine s'éloigna rapidement, laissant derrière elle le cylindre qui gisait dans la poussière.

O'Neill l'ouvrit ; il tenait la feuille de papier en l'air afin que les deux autres en profitent également.

UN REPRÉSENTANT DE L'USINE VA VOUS ÊTRE ENVOYÉ.

**TENEZ A SA DISPOSITION LES DONNÉES COMPLÈTES SUR
LES PRODUITS DÉFECTUEUX.**

Les trois hommes restèrent silencieux pendant un moment. Puis Perine se mit à rire.

« Ça y est. Nous sommes entrés en contact avec elle. Nous avons gagné.

— Pour sûr, acquiesça O'Neill. Elle n'a jamais entendu parler d'un produit infect. »

Au pied des montagnes se dressait l'énorme cube métallique de l'usine de Kansas City dont les parois avaient été attaquées, rongées par les radiations, crevassées, éventrées par la guerre qui s'était abattue sur elle cinq années durant. La plus grande partie de l'usine n'était plus que décombres. Seule l'entrée subsistait. La machine était maintenant ce petit point noir qui filait dans un bruit infernal vers cette sombre masse de métal. Une ouverture se

forma aussitôt à la surface de la paroi. La machine s'y engouffra et disparut. L'ouverture avait également disparu.

« Il nous reste le plus gros à faire maintenant, dit O'Neill. Il nous faut la persuader de cesser toute opération, de s'effacer. »

Judith O'Neill servait le café à ses invités assis dans le salon. Son mari parlait, les autres écoutaient. O'Neill était en passe de faire autorité en matière d'automatisation.

Dans sa propre zone, celle de Chicago, il avait assez empiété sur la barrière de protection de l'usine locale pour effacer les bandes magnétiques, stockées dans l'antichambre de son cerveau, sur lesquelles étaient enregistrées les données.

Naturellement, l'usine avait immédiatement reconstruit une autre barrière, plus solide même que la précédente. Toutefois, il venait de démontrer que les usines n'étaient pas infaillibles.

« L'Institut de cybernétique appliquée a le contrôle absolu du réseau, expliqua O'Neill. C'est à la guerre qu'il faut s'en prendre, au bruit infernal qui brouillait les lignes de communications, et qui rendait inaudibles les renseignements dont nous avons besoin. Quoi qu'il en soit, l'Institut ne nous a rien transmis, et de notre côté nous ne pouvons rien transmettre aux usines – pas même leur annoncer que la guerre est terminée et que nous sommes prêts à reprendre le contrôle des activités industrielles.

— Et pendant ce temps, ajouta Morrison sur un ton amer, ce sacré réseau s'étend et consomme chaque jour un peu plus de nos ressources naturelles.

— J'ai l'impression, dit Judith, que si je frappais du pied assez fort, je me retrouverais directement dans une galerie souterraine d'une usine. Ils doivent avoir des mines partout maintenant.

— Ne leur a-t-on pas imposé certaines restrictions ? demanda Perine nerveusement. Étaient-ils destinés à s'étendre indéfiniment ?

— Les opérations de chaque usine se limitent à la zone opérationnelle de celle-ci, dit O'Neill, mais le réseau lui-même est illimité. Il peut continuer de dilapider nos ressources. L'Institut lui a accordé la priorité. Nous, les simples humains, il nous a relégués au second plan.

— Nous restera-t-il quand même quelque chose ? demanda Morrison.

— Non, à moins que nous réussissions à mettre fin aux opérations du réseau. Une demi-douzaine de minéraux est déjà épuisée. Chaque usine envoie son équipe en prospection. Vous pouvez d'ailleurs les voir à l'affût du moindre résidu qu'ils rapportent immédiatement chez eux.

— Qu'arriverait-il si les galeries de deux usines différentes se

croisaient ? »

O'Neill haussa les épaules. « Ça ne peut pas arriver, normalement. Chaque usine contrôle une partie bien définie de notre planète, elle a l'usage exclusif de sa part de gâteau.

— Mais ça pourrait très bien arriver.

— Une chose à noter : ce sont des gouffres de matières premières. Tant qu'il restera quelque chose sur la planète, elles seront à l'affût. » O'Neill marqua une pause, l'air pensif. « Il faut tenir compte de ce fait, à mon avis, d'autant plus que les ressources se font de plus en plus rares. »

Il se tut. Une silhouette s'était introduite dans le salon. Elle se tenait maintenant près de la porte et observait en silence l'assemblée tout entière.

Dans l'ombre, elle avait presque un aspect humain. O'Neill crut un instant que c'était seulement un invité qui arrivait un peu tardivement. Mais lorsque cette silhouette s'avança, il comprit alors que ce n'était pas un humain : un bipède surmonté de récepteurs, le tout emmanché sur un tube où étaient incorporés effecteurs et propriocepteurs, et qui se terminait par des tentacules.

Son aspect humain avait reçu l'empreinte profonde de la nature. Il ne fallait voir là en aucun cas une quelconque marque de sensiblerie romanesque.

Le représentant de l'usine était arrivé. Et sans aucun préambule il déclara : « Voici une machine chargée de rassembler les données et capable de communiquer oralement. Elle contient un émetteur et un récepteur, et peut enregistrer des faits qui entrent dans le cadre de son enquête. »

C'était une douce voix posée. C'était manifestement la voix d'un technicien de l'Institut qui avait été enregistrée avant la guerre. Mais venant de cette forme inhumaine, elle semblait ridicule. O'Neill s'imaginait parfaitement le jeune homme défunt dont la bouche mécanique de ce bâti de métal et de câbles avait emprunté la voix.

« Je vous préviens, poursuivit la voix douce, il est inutile de considérer que ce récepteur est humain et d'engager avec lui des discussions qu'il n'est pas capable de mener. Bien qu'intelligent, il est incapable de pensée conceptuelle. Il peut seulement faire la synthèse des données qui lui ont été fournies. »

La voix s'évanouit, une autre lui succéda, une voix semblable à la première, mais sans aucune intonation, sans timbre personnel. La machine transposait les accents de la voix du défunt dans son message.

« L'analyse du produit que vous avez rejeté, déclara cette voix, ne révèle aucun corps étranger ni aucune avarie. Ce produit fait l'objet d'un contrôle continu de nos machines. Votre rejet ne peut donc entrer en ligne de compte. Vous avez, de plus, employé des concepts inconnus pour le réseau.

— C'est exact », fit O'Neill. Puis, pesant soigneusement ses mots, il poursuivit : « Nous avons trouvé que le lait n'était pas conforme aux normes. Nous n'y sommes pour rien. Nous voulons un produit de meilleure qualité. »

La machine objecta aussitôt :

« L'aspect sémantique du terme infect est étranger au réseau. Ce terme ne fait pas partie du registre conceptuel. Pourriez-vous faire une analyse de ce lait en ne faisant mention que des éléments, présents ou absents, de celui-ci ?

— Non », déclara O'Neill avec défiance. Il jouait un jeu dangereux et serré. « Infect est un terme général. Il ne peut se réduire à des termes de constituants chimiques.

— Que signifie « infect » ? demanda la machine. Pouvez-vous définir ce mot avec des symboles sémantiques ? »

O'Neill hésita. Il devait détourner le représentant de son but, de son enquête. Il devait transposer la discussion sur un plan plus général pour soulever enfin le problème du démantèlement du réseau. S'il pouvait entrer dans le vif du sujet, aborder le vrai problème...

« Ce terme, déclara-t-il, s'applique à un produit manufacturé dont la courbe de demande devient négative. Il implique un produit qui a été mis au rebut. »

Le représentant dit alors :

« L'analyse faite par le réseau a révélé que cette zone a besoin d'un substitut du lait à fort degré de pasteurisation. Or, il n'y a pas d'autre substitut possible. Le réseau contrôle tout l'équipement mammaire de synthèse qui existe. De plus, les bandes magnétiques originales décrivent le lait comme un produit essentiel à l'alimentation de l'homme. »

O'Neill avait perdu : la machine ramenait la discussion au particulier.

« Nous avons décidé, dit-il sur un ton désespéré, que nous ne voulions plus de lait. Nous préférons nous en passer, du moins tant que nous n'aurons pas trouvé de vache.

— Ceci va à l'encontre du programme arrêté du réseau, objecta le représentant. Il n'y a pas de vache, il n'y en a nulle part. Tout le lait est fabriqué par synthèse.

— Alors, nous le fabriquerons nous-mêmes par synthèse, interrompit Morrison sur un ton d'impatience. Pourquoi ne pourrions-nous pas prendre la succession des machines ? Diable, nous ne sommes pas des enfants. Nous pouvons gérer notre vie tout seuls ! »

Le représentant de l'usine se dirigea vers la porte.

« Tant que votre communauté n'aura pas trouvé d'autre moyen de s'approvisionner en lait, le réseau continuera à vous le fournir. Un appareil

d'analyse quantitative demeurera dans cette zone afin de procéder aux contrôles habituels. »

Perine cria, en désespoir de cause : « Comment pourrions-nous trouver une autre source d'approvisionnement ? Vous avez tout monopolisé ! Vous avez le beau rôle ! » Puis il hurla : « Vous affirmez que nous ne sommes pas prêts pour gérer nos affaires, vous prétendez même que nous n'en sommes pas capables. Mais comment pouvez-vous le savoir ? Vous ne nous en donnez pas l'occasion ! Et nous n'en aurons même jamais l'occasion ! » O'Neill était pétrifié. La machine s'éloignait maintenant. Son cerveau à une piste venait de l'emporter.

« Écoutez, dit-il d'une voix rauque, en lui barrant le passage, nous vous sommions d'arrêter tout cela. Nous avons l'intention de mettre la main sur votre équipement et de prendre votre succession. La guerre est finie. Nous n'avons plus besoin de vous. »

Le représentant de l'usine s'arrêta un instant sur le seuil de la porte.

« La phase de repos, dit-il, ne commencera que lorsque la production extérieure sera égale à la production du réseau. Or, notre contrôle continu montre qu'en ce moment la production extérieure est nulle. Le réseau continue donc de produire. »

Sans crier gare, Morrison lança le tube d'acier qu'il tenait dans la main. Celui-ci alla frapper l'épaule de la machine et lui transperça la poitrine, qui n'était autre qu'un système sensoriel élaboré. Les récepteurs volèrent en éclats. Des bris de verre, des morceaux de câble, des particules minuscules volèrent également de toutes parts.

« C'est absurde ! hurla Morrison. Un jeu de mots, un piège sémantique qu'ils sont en train de nous tendre. Ce sont les Cybernéticiens qui ont monté ce coup. »

Il reprit le tube et, de nouveau, en frappa sauvagement la machine impassible. « C'est un coup de Jarnac. Nous sommes fichus. »

La pièce était sens dessus dessous. « Nous n'avons plus qu'une solution, dit Perine d'une voix entrecoupée, en passant devant O'Neill, les détruire. C'est eux ou nous. » Ramassant une lampe, il la jeta à la « figure » du représentant de l'usine. La lampe et l'enchevêtrement de plastique se brisèrent en éclats. Perine passa à l'attaque, il cherchait sa cible, aveugle dans le noir. Maintenant tous les gens dans la salle donnaient l'assaut au bloc de métal, laissant exploser leur colère. La machine s'effondra et disparut sous une marée humaine.

Tremblant, O'Neill s'écarta. Sa femme le prit par le bras et l'entraîna dans un coin de la pièce.

« Ces idiots ! dit-il, abattu, ils ne pourront jamais le détruire. Tout ce qu'ils

réussiront à faire, c'est à lui apprendre à se créer d'autres moyens de défense. Ils ne feront qu'empirer les choses. »

Une équipe de réparation du réseau se précipita dans le salon. Les unités de la mécanique se détachèrent habilement de l'unité centrale pour se précipiter vers le monticule mouvant des humains. Ils se faufilèrent entre les gens et disparurent rapidement. Un peu plus tard, la carcasse inerte du représentant de l'usine était ramenée dans la trémie de l'unité centrale. Chaque élément, chaque débris était recueilli pour être emporté. Le dernier élément de plastique avait trouvé sa place. Puis les unités retrouvèrent leur noyau et l'équipe au complet s'éloigna.

Un autre représentant de l'usine apparut dans l'entrebâillement de la porte, image exacte du premier. Et derrière la porte, dans le couloir, se tenaient deux autres machines. Un corps entier de représentants était arrivé dans la colonie. Telle une horde de fourmis, les collecteurs de données s'étaient introduits dans la ville où l'un d'entre eux était tombé sur O'Neill.

« La destruction du système collecteur de données ne saurait que desservir les intérêts des humains, déclara le représentant de l'usine, en s'adressant à l'assemblée. L'exploitation des matières premières n'est pas assez importante. Ce qui subsiste encore de ces matières premières devrait être utilisé pour la production de biens de consommation. »

O'Neill et la machine se tenaient l'un en face de l'autre.

« Ah ! oui ? fit O'Neill à voix basse. C'est très intéressant. Je me demande quelle est la matière première que vous considérez comme secondaire et quelle est celle pour laquelle vous seriez prêts à vous battre. »

Les sustentateurs rotatifs de l'hélicoptère faisaient entendre un bruit métallique au-dessus de O'Neill, mais il n'y prêta pas attention. Il regardait la terre qui se rapprochait à travers la vitre de la cabine.

Partout ce n'étaient que ruines et scories. Des herbes folles poussaient, brindilles sèches parmi lesquelles s'affairaient des insectes. Des colonies entières de rats vivaient çà et là, dans des masures faites d'os et de pierres. Les radiations avaient provoqué la mutation des rats, et de la plupart des insectes et animaux. Un peu plus loin, c'était une escadre d'oiseaux qui poursuivait un spermophile. Celui-ci devait bientôt disparaître dans un creux soigneusement construit à la surface des scories : il venait de déjouer les plans de l'ennemi.

« Penses-tu que nous pourrions jamais reconstruire tout cela ? demanda Morrison. Ce spectacle me rend malade.

— Un jour, peut-être, répondit O'Neill, à condition évidemment que nous ayons de nouveau le contrôle des activités industrielles et qu'il reste quelques ressources à exploiter. Au mieux, ce sera long. Nous devons aller bien au-delà des frontières des colonies. »

A droite de l'appareil, c'était une colonie d'humains, épouvantails maigres, décharnés, couverts de lambeaux, qui vivaient parmi les ruines de ce qui avait jadis été une ville. Quelques acres de terre désertique avaient été aménagés ; des légumes languissants se flétrissaient au soleil, des poulets apathiques erraient çà et là, un cheval, qu'une mouche venait importuner, était couché, battant du flanc, dans l'ombre d'un hangar.

« Des squatters, dit O'Neill d'un ton mélancolique. Ils sont trop éloignés du réseau et des usines.

— C'est bien leur faute, rétorqua Morrison en colère. Ils pouvaient très bien s'installer dans une des colonies.

— Oui, mais c'est ici qu'ils avaient construit leur cité. Ils essaient de faire ce que nous essayons de faire nous-mêmes : reconstruire leur cité par leurs propres moyens. Mais ils entreprennent cela sans outil, ni machine. Ils n'ont que leurs mains pour entasser des pierres. Et ils échoueront. Nous avons besoin de machines. Nous ne pouvons pas réparer des ruines, nous devons produire des biens d'équipement. »

Devant les passagers de l'hélicoptère se dressaient çà et là des collines, vestiges d'une chaîne de montagnes tourmentées. Un peu plus loin s'ouvrait l'horrible trou béant d'un cratère creusé par une bombe H, moitié rempli d'une eau stagnante et de boue, d'une mer intérieure putréfiée.

Et plus loin encore, une sorte de miroir mouvant.

« Là-bas ! » s'exclama O'Neill. L'hélicoptère descendit rapidement. « Peux-tu dire de quelle usine ils viennent ?

— Pour moi, ils se ressemblent tous, murmura Morrison en se penchant pour mieux voir. Nous devons attendre pour voir la nature du chargement qu'ils reçoivent.

— Si toutefois ils en reçoivent un », ajouta O'Neill.

Tout absorbée par son travail, l'équipe de prospection ne prêtait pas attention au bourdonnement au-dessus d'elle. Deux tracteurs précédaient un gros camion. Puis ils se mirent à grimper à toute allure parmi les monticules de pierres aux arêtes vives, dévalèrent la longue pente pour disparaître finalement dans un nuage de cendres. Les deux patrouilleurs s'enfouirent alors dans le sol. Seule leur antenne trahissait leur présence. Puis ils revinrent brusquement à la surface, fuyant toujours, dans un vrombissement de moteur et un cliquetis de fers.

« Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Morrison.

— Dieu seul le sait ! » O'Neill examinait attentivement ses tablettes. « Nous allons devoir passer en revue tous les incidents techniques que nous avons eus. »

En dessous d'eux, l'équipe de prospection avait disparu. L'hélicoptère survola un désert immobile de sable et de scories. Puis ce fut un buisson et sur la droite, très loin sur la droite, une multitude de petits points mouvants.

Sur la surface déserte des scories, c'était un fourmillement de chariots automatiques chargés de minerai, un défilé ininterrompu de camions métalliques. L'hélicoptère mit le cap sur eux, et quelques minutes plus tard, il survolait la mine. Une véritable cohorte d'engins miniers s'était rendue sur le théâtre des opérations. Des puits avaient été creusés. Des chariots vides attendaient patiemment en ligne ; ceux qui avaient reçu leur dû se dirigeaient vers l'horizon, dans un flot régulier. Le bruit des machines emplissait ce centre industriel très actif que les deux hommes avaient soudain découvert dans l'immensité sombre des scories.

« L'équipe de prospection se dirige par là-bas, fit observer Morrison en regardant dans la direction d'où ils venaient eux-mêmes. Crois-tu qu'ils vont entrer en conflit ? » Il fit une grimace. « Non, ce serait trop beau.

— Oui, ce serait trop beau, répondit O'Neill. Ils cherchent d'autres substances, probablement. Et normalement, ils doivent s'ignorer mutuellement. »

La première capsule de prospection arriva à la hauteur des chariots de minerai. Elle vira légèrement de bord puis reprit son cap. Les chariots poursuivaient inexorablement leur route, comme si de rien n'était.

Désappointé, Morrison se détourna de la vitre et proféra un juron. « C'est peine perdue. C'est comme si les autres n'existaient pas pour eux. »

L'équipe de prospection s'éloigna peu à peu des chariots, passa devant les engins de la mine et disparut derrière une colline, dans le plus grand calme. Elle était partie sans même avoir réagi à la présence du minerai.

« Peut-être viennent-ils de la même usine », dit Morrison avec une lueur d'espoir.

O'Neill désigna du doigt les antennes qui se dressaient sur le plus gros engin.

« Elles ne se dirigent pas dans le même sens, elles représentent donc deux usines différentes. Cela ne va pas être facile : nous ne pourrions pas nous permettre la moindre erreur si nous voulons avoir un résultat. »

Il alluma la radio et entra en communication avec la colonie :

« Rien de nouveau ? » L'opérateur le mit en relation avec le poste de commande de la colonie.

« Ils arrivent, lui dit Perine. Dès que nous aurons suffisamment d'échantillons, nous essaierons de déterminer quelles matières premières manquent aux usines. C'est quelque peu risqué d'extrapoler. Il risque en effet d'y avoir plusieurs éléments communs aux diverses matières devenues rares.

— Et que ferons-nous lorsque nous aurons identifié la matière première dont il y a pénurie ? demanda Morrison à O'Neill. Que ferons-nous lorsqu'il y aura pénurie de la même matière première dans deux usines différentes ?

— Eh bien, dit O'Neill en fronçant les sourcils, nous commencerons à exploiter nous-mêmes cette matière première, et cela même si nous devons y sacrifier tout ce que nous avons dans les colonies. »

La brise fraîche et légère effleure l'obscurité de la nuit habitée par les phalènes. L'épais buisson fait entendre un bruit métallique. Ici et là rôde un rongeur, il est à l'affût, il ourdit un complot, de ses yeux perçants il guette sa proie.

Une vaste contrée sauvage où n'existait nulle colonie humaine, où tout avait été dévasté, brûlé par une bombe H. Quelque part dans l'obscurité profonde, un filet d'eau paresseux se fraie un chemin parmi les scories et les herbes folles, et dépose ses épaisses gouttes dans ce qui avait jadis été un labyrinthe inextricable d'égouts collecteurs. Les canalisations sont crevées. Elles se dressent dans la nuit, parmi les plantes rampantes. La brise soulève des nuages de cendres noires qui tourbillonnent et dansent parmi les herbes folles. Un roitelet gigantesque est troublé dans son repos nocturne ; il s'enveloppe dans son manteau fait de lambeaux et va rejoindre les compagnons de ses rêves.

Tout était immobile. Un groupe d'étoiles lointaines brillait dans le ciel. Le comte Perine frémit, scruta le ciel et se rapprocha du générateur de chaleur placé entre les trois hommes.

« Alors ? » fit Morrison, qui claquait des dents, sur un ton de défi.

O'Neill ne répondit pas. Il termina sa cigarette, l'écrasa sur un tas de scories et prit son briquet pour en allumer une autre. La masse de tungstène – leur appât – se trouvait à une centaine de mètres d'eux, juste devant eux.

Ces derniers jours, les usines de Détroit et de Pittsburgh avaient épuisé leurs réserves de tungstène. Et dans un secteur au moins, leur activité avait diminué considérablement. Cette masse, là-bas, faisait étalage d'outils de précision, d'interrupteurs électriques, d'instruments de chirurgie, d'électro-aimants, d'instruments de mesure... de tungstène sous toutes ses formes possibles, qui avait été collecté dans toutes les colonies sans exception.

Une épaisse brume enveloppait le monticule de tungstène. De temps à autre un papillon de nuit s'approchait, attiré par la lueur des étoiles qui se reflétait sur le métal. Il restait là un moment, faisait battre ses longues ailes contre la masse de métal puis disparaissait dans l'ombre des plantes grimpantes qui émergeaient des canalisations d'égouts.

« Ce n'est pas bien joli ici, dit Perine dans une grimace.

— Détrompe-toi ! rétorqua O'Neill. C'est le plus beau coin de la Terre. C'est ici que sera inhumée l'automatisation. Un jour les gens viendront de partout visiter cette place. Un monument de mille mètres de haut y sera même érigé.

— Tu essaies de rester optimiste, dit Morrison sur un ton amer. Tu ne crois quand même pas qu'ils vont venir se suicider sur ce tas d'instruments de chirurgie et de fils électriques. Ils ont sûrement une machine en bas, dans leurs galeries, qui extrait du tungstène.

— Peut-être », fit O'Neill en frappant dans ses mains pour attraper un moustique. L'insecte évita prudemment l'ennemi et préféra aller importuner Perine. Celui-ci essaya de l'attraper à son tour, avec un geste de colère, et ne réussit qu'à s'affaler dans l'herbe humide, l'air sinistre.

C'est alors qu'ils virent ce qu'ils étaient venus voir.

O'Neill se rendit compte, non sans quelque surprise, que cela faisait plusieurs minutes qu'il regardait la chose sans même l'avoir reconnue. La capsule prospectrice était absolument immobile, au sommet d'un petit monticule de scories. Légèrement dressée sur son membre antérieur, avec ses récepteurs déployés, elle ressemblait à une épave : aucun geste, aucun signe de vie, aucune manifestation de conscience. Elle s'harmonisait parfaitement à ce paysage désertique, que les flammes avaient ravagé. Elle restait là, à attendre, avec ses plaques et ses pièces métalliques. Elle observait.

Elle observait le monticule de tungstène. Elle avait mordu à l'hameçon.

« Un poisson, dit Perine à voix basse. La ligne a bougé. Je crois que le bouchon a plongé.

— Qu'est-ce que tu marmonnes ? » grogna Morrison. Et puis ce fut à son tour de voir la capsule. « Grand Dieu ! » murmura-t-il. Il se redressa un peu et se pencha en avant. « Bon, en voilà une. Maintenant, tout ce qu'il nous faut, c'est une autre capsule, de l'autre usine. D'où vient celle-ci, à ton avis ? »

O'Neill observa la pinnule de son alidade et mesura l'angle.

« Pittsburgh. Maintenant, priez pour que celle de Détroit arrive... Mettez-y toute votre ferveur. »

La capsule prospectrice se dégagea et s'avança. Elle s'approcha avec circonspection de la masse, puis s'adonna à toutes sortes de manœuvres étranges, allant d'un côté et de l'autre. Les trois hommes étaient très intrigués. C'est alors qu'ils aperçurent les sondes d'autres capsules.

« Communication, fit O'Neill doucement. De véritables abeilles. »

C'était maintenant cinq capsules de Pittsburgh qui s'avançaient vers le monticule de tungstène. Les récepteurs vibraient, la vitesse des capsules augmentait. Celles-ci se précipitèrent sur les flancs du monticule et parvinrent au sommet. Une capsule disparut soudain. Tout le monticule fut ébranlé : elle

s'était infiltrée à l'intérieur pour évaluer sa découverte.

Dix minutes plus tard apparaissaient les premiers chariots de Pittsburgh ; ils faisaient le plein et s'éloignaient déjà rapidement avec leur butin.

« Bon Dieu ! fit O'Neill, angoissé. Voilà maintenant qu'ils vont emporter tout leur butin avant même que Détroit n'ait eu le temps d'intervenir.

— Ne pouvons-nous rien faire pour les retarder ? » demanda Perine, découragé. Se levant d'un bond, il ramassa une pierre et la lança contre le chariot le plus proche de lui. La pierre rebondit et le chariot poursuivit son chemin, impassible.

O'Neill se leva également et regarda autour de lui ; tout son corps vibrait d'une fureur impuissante. Où étaient-elles ?

Les deux usines étaient identiques sur tous les plans et situées à la même distance de l'endroit où ils se trouvaient. Théoriquement, elles auraient dû arriver en même temps. Et pourtant, Détroit ne donnait toujours pas signe de vie, et les dernières réserves de tungstène s'en allaient sous leurs yeux.

Mais, juste à ce moment-là, quelque chose fila devant eux.

Il ne put reconnaître l'objet car celui-ci se déplaçait trop vite. Il fila comme une flèche parmi les herbes folles, puis sur le flanc de la colline, s'arrêta un instant pour choisir la direction à prendre et plongea en bas de l'autre versant de la colline. Il atterrit directement dans le chariot de plomb où il se brisa en éclats.

Morrison fit un bond en l'air :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Ça y est ! s'écria Perine, dansant et agitant ses bras maigres. C'est Détroit ! »

Une autre capsule de Détroit apparut, marqua une pause pour juger la situation, puis fonça sur les chariots de Pittsburgh qui prenaient déjà la fuite. Des débris de tungstène volèrent de toutes parts – pièces, câbles, plaques tordues, engrenages, ressorts, boulons s'entrechoquèrent. Les chariots qui avaient survécu à l'assaut de l'ennemi firent volte-face en émettant des sons aigus. L'un d'entre eux se débarrassa de son chargement et s'enfuit à toute allure. Un autre, qui avait gardé son butin cependant, le suivit. Mais une capsule ennemie le rattrapa, et arrivée à sa hauteur, fit demi-tour pour le retourner en bonne et due forme. Le fugitif et son poursuivant roulèrent dans un trou peu profond, dans une pièce d'eau, où le combat se poursuivit entre les deux formes ruisselantes.

« Eh bien, fit O'Neill avec un tremblement dans la voix, nous avons gagné. Nous pouvons rentrer chez nous. » Il sentait ses genoux se dérober sous lui. « Où est notre véhicule ? »

Alors qu'il le cherchait des yeux, il y eut comme un éclair au loin : un objet métallique qui passa au-dessus des scories et des cendres. Un bataillon de chariots déferlait sur le champ de bataille. Quelle usine les envoyait ?

Peu importait, car les forces du chaos envoyaient du renfort. Les deux usines rassemblaient leurs unités mobiles. Et les capsules arrivaient de toutes parts. Le cercle se resserrait autour de ce qui restait du tungstène. Ni l'une ni l'autre des usines n'allaient laisser partir comme ça la matière première dont elles avaient besoin, ni renoncer à leur découverte. Obéissant aveuglément, mécaniquement à des directives inflexibles, les deux adversaires déployaient tous leurs efforts pour rassembler des forces.

« Venez ! dit Morrison précipitamment. Partons. Les lions sont lâchés ! »

O'Neill fit une rapide manœuvre et prit la direction de la colonie. Le véhicule s'ébranla dans la nuit. De temps en temps, ils croisaient une forme métallique.

« Vous avez vu ce chariot ? demanda Perine, l'air inquiet. Il n'était pas vide. »

Les autres chariots qui suivaient n'étaient pas vides non plus.

C'était une véritable procession ployant sous son chargement qui suivait les instructions d'une unité de haute surveillance.

« Des fusils, dit Morrison sur un ton d'appréhension, écarquillant les yeux. Ils emportent les armes. Mais qui va s'en servir ?

— Eux », répondit O'Neill. Il montra alors quelque chose sur la droite. « Regardez là-bas. Nous n'avions pas prévu ça. »

Ce qu'il leur montrait, c'était le premier représentant de l'usine qui entrait en action.

Lorsque leur véhicule arriva à la colonie de Kansas City, Judith accourut vers eux, à bout de souffle. Elle agitant une feuille de papier argenté.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda O'Neill en la lui arrachant des mains.

— Je viens de le trouver, dit sa femme en essayant de reprendre son souffle. C'est un véhicule qui arrivait à toute allure, qui l'a déposé et qui est reparti aussitôt. Il se passe quelque chose. Fichtre ! L'usine est tout illuminée. On la voit à des kilomètres à la ronde. »

O'Neill regarda la feuille de papier. C'était un bon de livraison avec la liste complète des matériaux que l'usine pouvait fournir. Barrant la liste étaient inscrits en gros caractères huit mots, oiseaux de mauvais augure :

TOUTES LES EXPÉDITIONS SONT SUSPENDUES JUSQU'À NOUVEL ORDRE.

O'Neill poussa un profond soupir et tendit le papier à Perine.

« Plus aucun bien de consommation, dit-il ironiquement. Le réseau est sur le pied de guerre.

— Alors, on a gagné ? demanda Morrison, curieux.

— Oui », répondit O'Neill. Maintenant que le conflit était engagé, un horrible sentiment d'épouvante l'envahissait. « Pittsburgh et Détroit se battent jusqu'au bout. Il est trop tard pour réviser nos plans ; qu'ils cherchent des alliés ! »

L'aurore projetait ses premières lueurs sur l'immensité désertique des cendres. Les braises rougeoyantes dégageaient encore une douce chaleur.

« Fais attention où tu marches », fit O'Neill. Prenant sa femme par le bras, il lui fit contourner l'épave de la machine et la conduisit au sommet d'un tas de blocs de béton, vestiges de blockhaus. Le comte Perine les suivait, à pas prudents.

Derrière eux, la colonie, qui n'était plus qu'un groupe épars de maisons, de bâtiments et de rues, offrait un spectacle de désolation. Depuis que le réseau avait suspendu ses livraisons, les colonies humaines avaient plus ou moins sombré dans la barbarie. Leurs réserves s'étaient détériorées et la plus grande partie en était inutilisable. Il y avait maintenant plus d'un an que le dernier camion de l'usine avait fait une ultime apparition, avec son chargement de nourriture, d'outils, de vêtements. De la sombre immensité de béton et de métal, au pied des montagnes, ils n'avaient vu aucun visiteur.

Leur vœu avait été exaucé : ils avaient été coupés du réseau.

Ils se retrouvaient seuls.

Autour de la colonie s'étendaient de maigres champs de blé et de tristes cultures de légumes brûlés par le soleil. Des outils rudimentaires qu'ils avaient fabriqués de leurs propres mains avaient été distribués et ils avaient même manufacturé des produits ouverts. Désormais les colonies n'étaient plus reliées que par des véhicules tirés par des chevaux et par le lent bredouillement du manipulateur.

Ils avaient cependant réussi à sauvegarder leur organisation. L'échange des biens et services s'effectuait régulièrement mais lentement. Les produits de base étaient distribués après fabrication. Les vêtements que portaient O'Neill, sa femme et le comte Perine étaient en toile écrue, grossière mais solide. Ils avaient également réussi à faire marcher au gazogène des véhicules qui, jadis, marchaient à l'essence.

« Ça y est, dit O'Neill. Nous pouvons le voir d'ici.

— Est-ce que ça en vaut la peine ? » demanda Judith à bout de forces. Puis, se baissant, elle essaya de sortir un caillou qui s'était introduit dans un trou de sa chaussure. « C'était bien la peine de faire tout ce chemin pour voir

quelque chose que nous voyons tous les jours depuis treize mois.

Tu as raison, admit O'Neill, posant sa main sur l'épaule frêle de son épouse. Mais c'est peut-être la dernière fois que nous le voyons, et c'est cette dernière fois que nous sommes venus voir. »

Dans l'étendue grise du ciel, une tache sombre décrivait un cercle au-dessus d'eux. Très loin, là-haut dans le ciel, elle tournoyait dans une course folle ponctuée d'étincelles. Elle se rapprochait peu à peu des montagnes et du spectacle de désolation qui s'étendait à leurs pieds.

« San Francisco, expliqua O'Neill. Un de ces projectiles qui ont dévasté toute la Côte Ouest.

— Et tu penses que c'est le dernier ? demanda Perine.

— C'est le seul que nous ayons aperçu ce mois-ci. » O'Neill s'assit et se mit à rouler une cigarette. « Et pourtant, nous avons l'habitude d'en voir des centaines.

— Ils ont peut-être inventé quelque chose de mieux », suggéra Judith. Elle trouva un rocher lisse sur lequel elle s'assit, épuisée. « C'est encore une possibilité, n'est-ce pas ? »

Son mari eut un sourire ironique.

« Non. Ils n'ont rien inventé de mieux. »

Un silence tendu planait. La tache sombre se rapprochait. L'étendue de métal et de béton ne donnait aucun signe de vie : l'usine de Kansas City demeurerait inerte, impassible. Quelques nuages de cendres encore chaudes s'élevaient au-dessus d'elle et disparaissaient dans la masse du béton. La construction avait été touchée à plusieurs reprises : les galeries souterraines étaient devenues des trous béants, remplis de débris et d'herbes folles qui poussaient toujours un peu plus loin en cherchant de l'eau.

« Ces sacrées herbes ! marmonna Perine en se frottant le menton. Un jour, elles envahiront tout. »

La rosée du matin rongea l'épave des véhicules qui gisaient çà et là autour de l'usine. Chariots, camions, capsules, représentants de l'usine, armes, fusils, wagons, projectiles souterrains, pièces de machines s'enchevêtraient pour former des tas informes. Les uns avaient été détruits sur le chemin du retour à l'usine, les autres à la sortie des galeries, alors qu'ils rapportaient leur butin. L'usine elle-même, du moins ce qu'il en restait, semblait s'être enfoncée plus profondément dans le sol. Son toit était à peine visible, il disparaissait presque parmi les cendres.

Depuis quatre jours, il n'y avait plus aucune activité apparente.

« Elle est morte, dit Perine. Vous êtes témoins. »

O'Neill ne dit mot. Il s'accroupit et se mit à son aise, en vue de la longue

attente. Il était persuadé qu'il subsistait encore quelque activité dans ces ruines. Il allait bien voir. Il regarda sa montre, il était huit heures trente. C'était l'heure à laquelle, jadis, la routine quotidienne de l'usine commençait, c'était l'heure à laquelle camions et unités mobiles faisaient surface, en procession, avec leur chargement, l'heure à laquelle ils partaient en expédition pour la colonie humaine.

Quelque chose bougea sur la droite. Il observa avec toute son attention.

Un chariot destiné à l'exploitation du minerai avançait péniblement vers l'usine. Il était seul : la dernière unité mobile qui, malgré les dommages subis, tentait d'accomplir son ultime devoir. Le chariot était quasiment vide, à part quelques morceaux de métal éparpillés au fond. Un ramasseur de poubelles... qui venait de trouver des débris de métal sur son chemin. Il approchait doucement de l'usine, insecte aveugle aux reflets métalliques. Sa marche était très saccadée : il s'arrêtait, se cabrait, puis repartait, en déviant de son chemin.

« Le contrôle est déficient, dit Judith d'une voix pleine d'effroi. L'usine a quelques difficultés à le guider. »

Oui, cela, il l'avait vu aussi. Le transmetteur à haute fréquence de l'usine de New York était hors service. C'était la débâcle des unités mobiles qui, dans leur course folle, s'étaient écrasées contre les rocs et les arbres et avaient sombré dans de profonds abîmes d'où elles ne devaient jamais remonter.

Le chariot atteignit l'immensité dévastée et marqua un léger temps d'arrêt. Au-dessus de lui, la tache sombre tournoyait toujours. Il resta figé pendant un moment.

« L'usine essaie de donner ses instructions, dit Perine. Elle a besoin du matériau mais elle a peur de cette tache là-haut. »

L'usine avait lancé un ordre mais il n'y eut aucune réaction. Puis le chariot reprit sa marche cahoteuse. Il laissa derrière lui les herbes folles et s'avança dans l'immensité de la plaine dévastée. Redoublant d'attention, il se dirigeait péniblement vers la masse sombre de béton et de métal qui se dressait au pied des montagnes.

Le faucon ne planait plus au-dessus d'eux.

« Baissez-vous ! dit O'Neill sur un ton sec. C'est leur nouvelle bombe. »

Sa femme et Perine s'aplatirent à côté de lui et tous trois observèrent, non sans quelque appréhension, l'insecte de métal au milieu de la plaine. Puis le point noir sillonna l'obscurité de la nuit.

Et sans même crier gare, il fonça sur le chariot.

Cachant son visage derrière ses mains, Judith hurla :

« Je ne veux pas voir ça ! C'est horrible ! Ce sont des sauvages !

— Ce n'est pas après le chariot qu'il en a », fit O'Neill.

En voyant le projectile céleste foncer vers lui, le chariot fit un bond désespéré en avant. Il fila alors en direction de l'usine, dans un bruit de ferraille épouvantable, dans un ultime effort pour trouver un abri. L'usine avait oublié la menace qui planait au-dessus d'elle, et déjà elle ouvrait ses portes vers lesquelles elle guidait son unité mobile. Le faucon venait de voir son vœu exaucé.

Et avant même que la porte se fût refermée, il fondit sur sa proie en décrivant une longue courbe parallèle à la ligne d'horizon. Au moment où le chariot disparaissait dans les souterrains de l'usine, le faucon fit feu : une boule incandescente effleura le chariot cahoteux. Alarmée, l'usine referma précipitamment la barrière. Le chariot était un piètre combattant. Par la barrière à moitié refermée, on le vit chavirer.

Mais l'issue du combat importait peu désormais. Plus inquiétant était ce sourd grondement lointain. La terre s'ébranla, ondula puis s'immobilisa de nouveau. Il y eut un grand chambardement au-dessous des trois vigiles humains.

Une colonne de fumée noire s'éleva de l'usine. Une crevasse se prolongea en une myriade de fissures. Et il n'y eut plus que des ruines, au-dessus desquelles un nuage de fumée resta longtemps accroché. Il ne devait s'estomper qu'avec la brise du matin.

L'usine n'était plus qu'un amas de blocs de pierres et de métal fondu. Elle venait de subir l'attaque de l'ennemi.

O'Neill se releva lentement.

« Ça y est. Tout est fini. Nous avons obtenu ce que nous voulions : le démantèlement du réseau. » Il jeta un coup d'œil vers Perine. « C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

Ils se tournèrent vers la colonie qui se trouvait derrière eux. Des rues et des rangées de maisons, construites l'année précédente, il ne restait pas grand-chose. Privée de l'aide du réseau, la colonie s'était rapidement effondrée. A la prospérité et à la propreté des premiers jours avaient succédé la pauvreté et la saleté.

« Oui, dit Perine. Et maintenant, nous allons prendre possession des usines et mettre en route nos propres chaînes de fabrication...

— Est-ce qu'il reste encore quelque chose ? demanda Judith.

— Il doit bien rester quelque chose. Grands Dieux, il y avait des kilomètres de galeries souterraines !

Les bombes qu'ils avaient mises au point, vers la fin, étaient monstrueuses, fit remarquer Judith. Des chefs-d'œuvre de perfection, supérieures même à celles que nous avons utilisées au cours de notre guerre.

— Te rappelles-tu le camp que nous avons vu ? Les squatters ?

— Je n'étais pas avec vous, dit Perine.

— De véritables bêtes sauvages, qui se nourrissaient de racines et de larves, qui taillaient la pierre et tannaient le cuir. Ils étaient retournés à l'état sauvage. Des monstres de bestialité.

— Mais c'est ainsi que désirent vivre les gens comme eux, répondit Perine.

— Ah ! oui ? Et nous, désirons-nous cela aussi ? »

Puis indiquant les ruines de la colonie : « C'est ça que nous recherchions, le jour où nous avons rassemblé toutes nos réserves de tungstène, ou le fameux jour où nous avons déclaré à la machine que son lait était... » Il ne se rappelait plus le terme.

« Infect, fit Judith.

— Bon, fit O'Neill. Allons-y. Allons voir ce qu'il reste de cette usine, ce qu'elle nous a laissé. »

Ils atteignirent les ruines de l'usine tard dans l'après-midi. Quatre engins dégageaient les parois du puits, dans un vacarme assourdissant, et, arrivés à la surface, ils faisaient une pause, crachant et fumant. Des travailleurs marchaient prudemment dans la cendre chaude pour aller au fond.

« C'est peut-être encore trop tôt », fit remarquer l'un des colons.

O'Neill n'avait nullement l'intention d'attendre.

« Venez », lança-t-il. Puis, s'emparant d'une torche, il descendit dans le puits.

La carcasse de l'usine de Kansas City se dressait juste devant eux. Le chariot de minerai était toujours prisonnier des ruines, mais il avait abandonné le combat. Derrière le chariot, c'étaient les ténèbres aveugles et sinistres. O'Neill en éclaira l'entrée avec sa torche : il vit d'autres ruines.

« Nous allons descendre tout au fond de la mine », dit-il à Morrison qui avançait prudemment à ses côtés. « S'il reste quelque chose, c'est au fond que nous le trouverons. »

Morrison dit en grognant :

« Ces fichues taupes d'Atlanta ont mis à sac la plupart des galeries.

— Jusqu'au jour où elles ont vu leurs propres puits s'effondrer », rétorqua O'Neill en pénétrant prudemment dans l'entrée des ténèbres. Il monta sur un monticule de débris et se retrouva à l'intérieur de l'usine, amas confus de ruines.

« Entropie », fit Morrison haletant, oppressé. « Ce, que l'automatisation a toujours détesté, ce qu'elle devait combattre. Des particules errantes. Nous ne trouverons rien ici.

Plus bas, dit O'Neill obstiné, nous trouverons peut-être des puits obturés. Je sais qu'ils en avaient, qu'ils avaient divisé le réseau en sections autonomes afin d'essayer de garder intactes des unités de réparation et de modifier l'usine de synthèse.

— Les taupes sont aussi passées par là », fit observer Morrison, mais il suivit quand même O'Neill.

Les travailleurs arrivaient lentement derrière eux. Il y eut un tremblement sinistre parmi les ruines, auquel succéda un éboulement de pierres brûlantes.

« Vous, vous retournez aux engins, déclara O'Neill. Inutile de vous faire courir des risques. Si Morrison et moi, nous ne revenons pas, oubliez-nous, n'envoyez surtout pas d'équipe de secours. » Lorsque les deux groupes se furent séparés, O'Neill montra à Morrison une échelle en partie intacte. « Descendons par là. »

Les deux hommes passaient d'une galerie à une autre, en silence. C'étaient partout des kilomètres de ruines sombres, immobiles et silencieuses. Des formes tourmentées de machines, de courroies, de tapis roulants, des carcasses de projectiles se découpaient vaguement dans l'obscurité, témoins de la déflagration qui devait être fatale.

« Nous pouvons déjà récupérer certaines choses ici », dit O'Neill, mais lui-même n'avait pas l'air convaincu. Le cerveau de l'usine avait fondu et gisait maintenant là, sans forme. Tout avait été détruit dans l'usine. « Une fois que nous les aurons remontées à la surface...

— C'est impossible, objecta Morrison sur un ton amer. Nous n'avons pas de palan ni de treuil. » Il donna un coup de pied dans un tas de cendres qui s'envolèrent : la navette avait probablement été contrainte d'abandonner là son chargement.

« Cela me semblait une idée valable au début, fit O'Neill alors qu'ils passaient devant toutes ces machines inertes. Mais aujourd'hui, je n'en suis pas si sûr. »

Ils avaient déjà parcouru un long chemin. La dernière galerie se trouvait maintenant devant eux. O'Neill, s'éclairant de sa torche, essayait de trouver des endroits intacts.

C'est Morrison qui la sentit le premier. Il s'accroupit soudain puis s'allongea sur le sol, prêtant l'oreille. Son visage était tendu, ses yeux grands ouverts. « Fichtre !

— Qu'est-ce qu'il y a ? » cria O'Neill. Et ce fut à son tour de la sentir aussi : sous leurs pieds, une légère vibration continue parcourait le sol. Ils venaient de découvrir un foyer d'activité du réseau. Ils s'étaient donc trompés : le faucon n'avait remporté qu'une victoire partielle. Plus bas, l'usine fonctionnait toujours – elle avait dû réduire ses activités cependant.

« Elle marche encore, toute seule, murmura O'Neill, cherchant un moyen de descendre. Elle est donc autonome, elle fonctionne toujours, et cela en dépit de tout ce qui a pu se passer. Comment fait-on pour descendre ? »

L'ascenseur était bloqué par un énorme bloc de métal. La galerie inférieure était donc coupée de tout. Il n'y avait aucun moyen d'accès.

Revenant sur ses pas à toute allure, O'Neill arriva à l'air libre et appela le premier engin qu'il rencontra. « Où est donc le chalumeau ? Passez-le-moi le tout de suite ! »

On lui passa le précieux chalumeau et il repartit tout essoufflé par sa course. Il se retrouva dans les profondeurs de l'usine où l'attendait Morrison. Ils s'attaquèrent aussitôt à la plate-forme de métal corrodé et réussirent à faire sauter la plaque de protection.

« Nous y sommes presque », dit Morrison d'une voix entrecoupée. Il était ébloui par la flamme du chalumeau. La plaque céda dans un bruit fracassant et disparut dans une galerie inférieure. Une lumière blanche aveuglante les assaillit, ils firent un bond en arrière.

L'endroit débordait d'activité : tapis roulants, machines-outils, caméras remplissaient leur fonction. La chaîne absorbait un flot régulier de matières premières. Le produit fini était ensuite inspecté et aspiré par un conduit.

Ils n'eurent qu'une petite seconde pour voir tout cela. Leur présence fut repérée. Les relais automatiques s'immobilisèrent lorsque la tour de contrôle intervint. Les lumières clignotèrent puis s'estompèrent. La chaîne s'arrêta net.

Les machines firent entendre un déclic puis se turent.

Une unité mobile intervint et se dirigea vers le trou qu'avaient fait O'Neill et Morrison. Elle apporta une plaque de rechange qu'elle souda avec une grande habileté. Ils ne voyaient désormais plus rien. Quelques minutes plus tard le sol vibra de nouveau : le travail avait repris.

Morrison, tremblant et blême, se tourna vers O'Neill. « Qu'est-ce qu'ils font ? Qu'est-ce qu'ils fabriquent exactement ? »

— En tout cas, ce ne sont pas des armes, dit O'Neill.

— Ils envoient ça en haut. »

O'Neill se releva, tremblant. « Est-ce que nous pouvons repérer l'endroit ? »

— Je crois que oui.

— J'espère bien. » O'Neill ramassa le chalumeau et se dirigea vers l'échelle. « Nous devons savoir à quoi servent ces boules qu'ils expédient là-haut. »

La sortie du conduit se dissimulait parmi des herbes folles et des ruines, à

trois cents mètres de l'usine. C'était un bec de tuyau intégré à la roche, en quelque sorte. On ne la voyait pas à dix mètres. Les deux hommes ne la découvrirent d'ailleurs que lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur.

Le conduit crachait régulièrement une boule qu'il projetait dans le ciel. L'orifice du conduit changeait de direction et modifiait chaque fois son angle de tir. Chaque boule suivait une trajectoire différente.

« Quelle est leur portée ? demanda Morrison.

— Elle est sans doute variable. Elles sont projetées au hasard. » O'Neill s'approcha prudemment mais le mécanisme ne décela pas sa présence. Une boule avait même fait une entaille dans le mur imposant de la montagne. Erreur de tir. O'Neill grimpa à la paroi, prit la boule et sauta en bas.

La boule en question était un amalgame de particules métalliques, trop fines pour être observées sans microscope.

« Ce n'est pas une arme », fit O'Neill.

Le conduit fit alors entendre un craquement. O'Neill ne pouvait dire a priori si cette fissure s'était formée sous l'effet du choc ou d'un mécanisme interne bien précis. Par la fente sortait maintenant une traînée de métal. O'Neill se baissa pour l'examiner.

Les particules de métal étaient mouvantes. Un mécanisme microscopique accomplissait énergiquement sa tâche : la construction de quelque chose qui ressemblait à un minuscule rectangle d'acier.

« Ils fabriquent quelque chose, c'est certain », dit O'Neill épouvanté. Il se releva et alla inspecter les alentours. Un peu plus loin, de l'autre côté du puits, il trouva une boule qui n'avait pas encore sa forme définitive. Elle semblait avoir atterri là depuis peu.

O'Neill put l'identifier. Aussi minuscule fût-elle, sa structure lui était familière : c'était une miniature de l'usine, aujourd'hui détruite, que les machines en bas étaient en train de reproduire.

« Eh bien, dit O'Neill pensif, nous revenons à notre point de départ, pour le meilleur ou pour le pire, ça, je ne sais pas.

— Je suppose qu'elles sont partout sur la Terre maintenant, dit Morrison. Elles ont dû atterrir çà et là et se mettre aussitôt au travail. »

Une pensée traversa l'esprit d'O'Neill. « Le conduit fera peut-être beaucoup d'erreurs de tirs. Ce serait bien. Nous aurions ainsi des réseaux dans le monde entier. »

Derrière lui, le conduit déroulait toujours son collier de perles, des perles aux reflets métalliques.

Autofac.

© Galaxy Publishing Co, 1955.

© Nouvelles éditions Opta, pour la traduction.

Gene Wolfe : CROISEMENT DANGEREUX

Petit à petit, nous nous acheminons vers un tournant dans ce recueil. Les oiseaux-gardiens de Sheckley étaient déjà des machines autonomes, animées d'une vie propre. Dick a fait un pas de plus dans cette voie : ses machines ont appris à se reproduire, à s'autofacturer. Alors l'humanité n'est pas seulement en péril, elle ne sert plus à rien ; si ses doubles mécaniques restaient seuls en scène, ils n'auraient pas trop de mal à se débrouiller. Le tout dans un avenir peut-être proche, où l'automation serait parfaitement maîtrisée. Mais pour le présent, nous sommes parfaitement tranquilles : ils n'y a pas péril en la demeure, nous sommes les plus forts. Nous pouvons dormir sur nos deux oreilles, à condition de ne pas prendre garde à ce qui se prépare. Car la vie quotidienne est plus insolite qu'il n'y paraît ; en cherchant bien, on découvrirait de curieux mystères...

IL y a trois stations-service dans notre village. Je suppose qu'avant d'aller plus loin, je devrais expliquer qu'il s'agit bien d'un village et non d'un faubourg. Il y a deux épiceries (appartenant à des particuliers et qui sont si petites que, pour confectionner un gâteau, ma femme doit aller faire ses achats dans l'une et dans l'autre), une quincaillerie avec le bureau de poste dans un coin, et les trois stations-service.

Deux de celles-ci sont gérées par d'importantes sociétés pétrolières et, pour plus de commodité, je les appellerai celle où je me sers et l'autre. J'ai une carte de crédit pour celle où je me sers, qui est propre, bien gérée et digne de confiance en ce qui concerne les petites réparations. Je n'ai aucune raison de penser que l'autre soit différente ; en fait elle ressemble tout à fait à la première, sauf par les couleurs de son enseigne, et j'ai remarqué que ces deux stations se rendaient mutuellement de petits services en cas de besoin. Elles se trouvent de chaque côté de la route principale (c'est le genre de voie que, dans les années 30, on appelait grand-route), et je suppose que les deux gérants estiment qu'ils font leurs affaires.

La troisième station-service n'est pas du tout pareille : elle diffère totalement des deux premières et on y vend une marque d'essence que je n'ai

jamais trouvée nulle part ailleurs. Cette troisième station, située tout au bout du village, est dirigée par un homme nommé Bosko. Ce Bosko a l'air stupide, bien que je ne croie pas qu'il le soit vraiment. Il porte toujours un calot militaire défraîchi et une veste grise ayant fait partie, autrefois, de l'uniforme d'un conducteur d'autobus. Il est aidé dans son travail par un autre homme – ou plus exactement un jeune garçon. Le nom de ce garçon est Bubber ; il est généralement encore plus sale que Bosko et sa tête a une forme bizarre.

Je possède une Rambler américaine et, ainsi que je l'ai dit, je fais toujours procéder à son entretien dans l'une des deux principales stations-service. J'ajouterai que, comme je travaille en ville et dois parcourir tous les jours trente-cinq kilomètres dans chaque sens, ma voiture est pour moi d'une très grande importance. Aussi ne l'aurais-je jamais conduite chez Bosko sans cette stupide histoire de carte de crédit. J'ai perdu ma carte, voyez-vous. Je ne sais pas où. Naturellement j'ai télégraphié à la compagnie, mais avant d'avoir reçu ma nouvelle carte j'ai dû faire vérifier ma voiture.

Bien entendu, j'aurais dû m'adresser à ma station habituelle et payer comptant. Mais j'ai craint, en éveillant la curiosité du gérant, d'amener celui-ci à consulter sa liste de cartes manquantes. Je me suis laissé dire que les compagnies se donnaient beaucoup de peine pour tenir ces listes à jour et, comme il y avait deux jours que j'avais télégraphié à la mienne, j'étais en droit de penser que mon numéro figurerait sur cette liste et que le gérant pourrait se montrer méfiant à mon égard. Les cancans se répandent vite dans notre village. Je n'aurais pas dû me préoccuper de ce genre de chose, je le sais ; mais il était tard et j'étais fatigué. Et, naturellement, j'aurais eu plus tort encore de m'adresser à la station d'en face, car le gérant de la mienne m'aurait vu de l'autre côté de la route.

Quoi qu'il en soit, je devais partir en voyage le lendemain et je pensais à la vieille station-service située au bout du village. J'avais seulement besoin de faire graisser ma voiture et changer l'huile, et je me disais que des centaines – ou tout au moins des dizaines – d'automobilistes devaient se faire servir chaque jour à cette station et, par conséquent, ne pouvaient rien avoir à lui reprocher.

Bosko – je ne connaissais pas son nom à l'époque, mais je l'avais rencontré dans le village et savais à quoi il ressemblait – Bosko, donc, n'était pas là. Il n'y avait que le jeune garçon, Bubber, couvert d'huile provenant d'une indescriptible voiture sur laquelle il travaillait. Je suppose qu'il dut remarquer mon coup d'œil surpris, car il me dit : « Vous en avez jamais vu d pareille ? »

Je répondis que c'était vrai, puis j'essayai de lui expliquer ce que je voulais qu'on fasse à ma voiture, mais il ne me prêta aucune attention. « C'est une *drôle de bagnole*, reprit-il. On s'en sert pour les courses de vitesse, les concours et tout le tremblement. Elle se dresse toute droite sur ses roues

arrière. Attendez que j'en aie fini avec elle et j'vous ferai voir ça.

— Je n'ai pas le temps, répondis-je. Je veux simplement vous laisser ma voiture pour qu'on s'occupe d'elle. »

Cela parut le surprendre et il regarda ma Rambler d'un air intéressé. « Jolie p'tite auto, murmura-t-il d'une voix flûtée.

— Je veille toujours à ce qu'elle reçoive les meilleurs soins, dis-je. Pourriez-vous me ramener chez moi maintenant ? J'aurai besoin de ma voiture demain matin avant huit heures.

— J'suis pas censé m'absenter quand Bosko n'est pas là, répliqua-t-il, mais j'vais voir si j'peux trouver quelque chose qui roule. »

Des voitures, dont certaines avaient l'aspect le plus étrange que j'eusse jamais vu, étaient rangées les unes contre les autres sur la rampe. Je remarquai une voiture de parade de l'Association des Anciens Combattants transformée en fourgon et qui, couverte de rouille à présent, se désagrégeait sur place ; un gros bolide de couleur pomme d'api qui semblait encore utilisable, mais que Bubber refusa de considérer comme un moyen de transport possible en déclarant d'un ton dédaigneux : « On peut pas compter sur ce vieux tacot : il a fait son temps ! » Il y avait encore plusieurs petites « minis » anglaises rachitiques ; une Crosley, la première que je voyais en dix ans ; une voiture bicéphale pourvue d'un capot, et sans doute aussi d'un moteur, à chaque extrémité ; et bien d'autres auxquelles il m'était impossible de donner un nom. Alors que nous passions devant la station-service pour la seconde fois (au cours de nos recherches, j'avisai une voiture à la carrosserie noire et luisante et, saisissant Bubber par sa manche (non sans me salir les doigts à ce contact), je la lui désignai en disant : « Et celle-ci, qu'en dites-vous ? Elle semble prête à rouler. »

Bubber secoua énergiquement la tête et cracha contre le mur avant de répliquer : « L'Aston Martin ? Ce tacot, il est bien trop rosse ! »

En fin de compte, je retournai chez moi dans un vieux car déglingué qui avait autrefois servi au ramassage scolaire mais avait été ensuite transformé en une sorte de roulotte, et qui portait inscrit sur le côté en caractères très voyants, les mots Wabash Family Gospel Singers. Je passai le reste de la soirée à expliquer la chose à ma femme et allai ensuite me coucher, assez inquiet, me demandant si j'aurais bien récupéré ma voiture le lendemain à huit heures et si les vêtements crasseux de Bubber n'esquinteraient pas trop les sièges.

En l'occurrence, je n'aurais pas dû me faire de souci. En effet, je fus réveillé vers trois heures ; (d'après le cadran lumineux de mon réveil) par le bruit d'un moteur ronronnant dans l'allée qui conduisait à ma maison ; et, en jetant un coup d'œil à travers les persiennes, je vis ma fidèle petite Rambler garée juste sous ma fenêtre. Je me rendormis, presque rassuré, en prêtant

l'oreille à ces étranges petits gémissements que fait entendre un moteur en refroidissant. Cette nuit-là, il me sembla qu'ils duraient plus longtemps que d'habitude et se mêlaient à mes rêves.

Le lendemain matin, je trouvai sur le siège avant de la voiture une facture jaune et crasseuse s'élevant à vingt-cinq dollars. Le détail de ce compte n'était pas indiqué. Comme je l'ai dit plus haut, je partais en voyage ce matin-là et n'avais donc pas le temps de discuter ce prix exorbitant. Je fourrai la facture dans la boîte à gants et m'arrangeai pour oublier jusqu'au moment où je rentrai chez moi, la semaine suivante. Je retournai alors à la station-service – Bosko était là cette fois, heureusement – pour expliquer qu'il devait y avoir une erreur. Bosko jeta un coup d'œil sur la note que je tenais à la main et voulut à nouveau savoir – bien que je le lui aie dit quelques secondes plus tôt – ce que j'avais demandé exactement qu'on fasse à ma voiture. « Je voulais qu'on la graisse, répétais-je, qu'on mette de l'huile et qu'on fasse le plein... Bref, qu'on s'occupe d'elle. »

Mes paroles durent toucher une corde sensible, car je vis Bosko se figer pendant un moment ; puis il eut un large sourire et, d'un geste cérémonieux, déchira le papier jaune en petits morceaux qu'il laissa filer entre ses doigts. « Je crois que Bubber a commis une erreur, colonel, me dit-il avec ce qui me parut être une fausse bonhomie. Cette facture-là est au compte de la maison... Votre voiture s'est bien comportée quand vous l'avez reprise ? » demanda-t-il après un instant de réflexion.

Un peu embarrassé de m'entendre appeler colonel (j'ai su depuis que Bosko appliquait ce titre honorifique à tous ses clients), je ne pus qu'incliner la tête en signe d'assentiment. En fait, ma petite voiture avait parfaitement roulé, se montrant même peut-être un peu plus nerveuse que d'habitude.

« Alors, écoutez, dit Bosko, faites-moi savoir si vous avez le moindre ennui avec elle. Et, comme je vous l'ai dit, ces frais d'entretien-là sont à notre compte. Nous aimerions obtenir votre clientèle. »

Ma nouvelle carte de crédit arriva et j'avais presque oublié cet incident quand ma voiture commença à me causer des ennuis le matin. Je mettais le moteur en marche comme d'habitude ; il tournait normalement pendant quelques secondes, puis se mettait à tousser et s'arrêtait. Ensuite, il était impossible de le remettre en route pendant dix ou quinze minutes. Je conduisis plusieurs fois la voiture à ma station-service habituelle, où les mécaniciens la bricolèrent consciencieusement ; mais, le lendemain matin, les mêmes ennuis se répétèrent. Quand cela se fut produit pendant trois semaines environ, je pensai de nouveau à Bosko.

Il se montra compatissant et je dois reconnaître que je m'en sentis mieux disposé à son égard. Le gérant de ma station habituelle m'avait fait un accueil assez sec la troisième fois que j'étais allé me plaindre à lui des « ennuis matinaux » de ma voiture, comme je les appelais. Quand j'en eus décrit les

symptômes à Bosko, celui-ci me demanda : « Est-ce que ça sent l'essence quand ça se produit, colonel ? »

— Oui, répondis-je, maintenant que vous en parlez, je me rappelle qu'une assez forte odeur d'essence se dégage de la voiture. »

Avec un hochement de tête, il reprit : « Voyez-vous, colonel, ce qui se passe c'est que votre moteur aspire l'essence du carburateur et la rejette vers vous. Comme s'il avait des nausées, vous comprenez ? »

Ainsi, ma petite Rambler avait l'estomac barbouillé le matin ! C'était là une explication surprenante, mais par ailleurs l'une des très rares choses sensées qui m'eussent jamais été dites par un mécanicien. Naturellement, je demandai à Bosko ce qu'on pouvait y faire.

« Il y a bien quelques petits remèdes, me répondit-il, mais à vrai dire, ils ne serviraient pas à grand-chose. Le mieux est de vous en accommoder. Ça passera tout seul dans quelque temps. Seulement, ajouta-t-il, j'ai quelque chose de très sérieux à vous dire, colonel. Si vous voulez bien venir dans mon bureau... »

Intrigué, je l'accompagnai jusque dans la petite pièce encombrée d'objets hétéroclites qui faisait suite au garage et m'assis sur une chaise dont le siège s'affaissait. Pour être franc, je dois reconnaître que je n'imaginais pas ce qu'il pouvait bien avoir à me dire, étant donné qu'il n'avait même pas soulevé le capot pour regarder mon moteur. Aussi attendis-je avec sérénité qu'il reprît la parole.

« Colonel, dit-il au bout d'un moment, vous avez un polichinelle dans le tiroir... Si vous voyez ce que je veux dire ? Ou plutôt c'est votre voiture qui l'a. Elle est... *dans un état intéressant*, comme on dit. »

Bien entendu, j'éclatai de rire à cette déclaration.

« Vous ne me croyez pas ? reprit Bosko. C'est pourtant la vérité. Voyez-vous... (il baissa le ton) ce que nous avons ici, c'est ce qu'on pourrait appeler une sorte de haras pour voitures. Quand vous avez amené la vôtre en disant à Bubber que vous vouliez qu'on *s'occupe d'elle*, alors que vous n'étiez encore jamais venu chez nous, il a cru que c'était ce que vous vouliez dire. Alors il a... euh... » Bosko fit un geste significatif dans la direction de l'Aston Martin et acheva : « Il l'a... euh... conduite à l'étalement. J'espérais que ça ne prendrait pas. Très souvent ça ne prend pas. »

— C'est ridicule ! m'écriai-je. Les voitures ne procréent pas ! »

Bosko hocha la tête en répliquant : « Voilà ce qu'on voudrait vous faire croire, à Détroit. Mais, si vous aviez vécu là-bas pendant quelque temps et que vous ayez eu l'occasion de parler avec les types des syndicats, ils vous auraient dit qu'on y construit de plus en plus de voitures, avec de moins en moins d'ouvriers et d'ingénieurs. »

— C'est grâce à l'automation, expliquai-je. Les méthodes sont meilleures à présent.

— Bien sûr ! approuva-t-il en levant vers moi un index crasseux. Les méthodes sont meilleures, c'est vrai. Et quelle est la meilleure méthode de toutes, hein ? Est-ce que ce n'est pas celle du fermier ? Naturellement il y a des tas de voitures qui sont fabriquées à l'ancienne manière, au début de l'année, quand il faut constituer le stock reproducteur ; mais après... eh bien, colonel, je peux vous dire que ce n'est pas pour rien qu'on embauche tous ces ingénieurs, là-bas. On appelle ça la bionique. Ça consiste à faire fonctionner une machine comme si c'était un animal.

— Mais alors, commençai-je, pourquoi tout le monde... »

Portant un doigt à ses lèvres pour me faire signe de me taire, il répondit : « Parce que tout le monde n'aime pas ça, voilà pourquoi. On a besoin d'une sacrée licence pour pouvoir le faire légalement et, même en y mettant le paquet, il faut être une grosse légume pour l'obtenir. C'est pourquoi, moi, je m'efforce de faire mes petites affaires discrètement. D'ailleurs il y a un moyen d'empêcher la plupart des gens de faire ça.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous vous y connaissez en chevaux ? demanda-t-il. Vous savez ce que c'est qu'un hongre ? »

Je reconnais que je fus choqué, bien que cela puisse paraître ridicule. Je balbutiai : « Vous voulez dire que...

— C'est ça », interrompit Bosko, faisant le geste de couper avec ses bras qu'il croisa en les manœuvrant comme une paire d'énormes ciseaux. « Vous n'avez jamais remarqué de ces voitures aux noms ronflants qui, une fois sur la route, ne sont capables de rien ? Des hongres.

— Pensez-vous, demandai-je avec un coup d'œil (que je voulais discret) sur ma petite Rambler, qu'on puisse remédier à cet état de choses ? Pratiquer ce qu'on appelle une opération illégale, un avortement en somme ?

— Pour quoi faire ? répondit Bosko en ouvrant les mains. Écoutez, colonel, ça vous coûterait beaucoup d'argent et votre petite voiture pourrait bien ne jamais s'en remettre. Il ne vous est donc pas encore venu à l'idée que, si vous laissiez simplement agir la nature pendant quelque temps, vous auriez bientôt une nouvelle voiture pour rien ? »

Je suivis le conseil de Bosko. Je n'aurais pas dû le faire. C'était la première fois de ma vie que je devenais complice d'un acte contraire à la loi. Mais la perspective de me procurer une deuxième voiture pour l'offrir à ma femme me séduisait, et je dois reconnaître que je me sentais en même temps fasciné. Je suppose que, par la suite, Bosko dut regretter d'avoir réussi à me convaincre car je ne cessai de le harceler de questions. Au moyen d'un léger chantage,

j'allai même jusqu'à l'obliger à me laisser observer l'Aston Martin en action.

Malgré sa belle carrosserie noire et luisante, c'était là une voiture extrêmement rébarbative et qui avait quelque chose d'équivoque. Bosko m'apprit qu'elle avait été construite spécialement en vue d'un feuilleton de télévision maintenant défunt. Je suppose que les réalisateurs de ce feuilleton avait voulu projeter sur le petit écran une image aussi masculine que possible, et que c'était la raison pour laquelle l'Aston Martin avait été laissée intacte du point de vue de la reproduction – pour tomber en fin de compte entre les mains de Bosko. Quand Bubber mit le moteur en marche, celui-ci rendit un son tel que, de ma vie, je n'en avais entendu sortir d'une voiture. On aurait dit une sorte de grognement lubrique.

La partenaire de l'Aston Martin pour la nuit était une petite Volkswagen assez ancienne, appartenant, je suppose, à quelque pauvre homme qui n'avait pas les moyens de se procurer une voiture par les voies normales ou qui, peut-être, espérait tirer un petit profit de la fécondité de son véhicule. Je me sentais plein de compassion envers la pauvre Volkswagen contrainte de se soumettre à une bête féroce comme l'Aston Martin. Au cours de l'action, toute la grâce féline de celle-ci se révéla trompeuse ; elle éprouva les mêmes difficultés qu'aurait pu rencontrer un énorme sanglier aux prises avec une petite truie, et Bosko dut venir à son aide avec le cric, tandis que Bubber manœuvrait les commandes.

A mesure que les mois de gestation de ma Rambler s'écoulaient, sa consommation en essence s'élevait, au point d'atteindre bientôt trente litres aux cent kilomètres. En même temps, elle s'était mise à enfler et perdait toute résistance, se refusant à grimper la moindre côte et s'essouffant pour un rien. Au bout d'environ huit mois, le caoutchouc de ses pneus commença à se fendiller pour former de vilaines crevasses. Mais Bosko me dissuada de changer les pneus en me laissant valoir que les mêmes ennuis ne tarderaient pas à se reproduire avec les nouveaux.

Le terme arrivé, Bosko me proposa d'assister à la délivrance, mais je déclinai cette invitation. Appelez cela du dégoût si vous voulez. Tard dans la nuit, je passai devant la station et, du trottoir, j'observai les ombres qui s'agitaient à l'intérieur sous la lumière trouble ; mais je n'éprouvai nul besoin de leur faire savoir que j'étais là. Le lendemain matin, avant le petit déjeuner, le téléphone sonna et j'entendis la voix de Bosko me demandant si je voulais venir chercher mes voitures. « Je ramènerai la vieille chez vous si vous voulez bien me reconduire ensuite », me dit-il. Je compris alors que ma petite Rambler s'était bien tirée de cette épreuve et je poussai un soupir de soulagement.

Je dois dire que le premier coup d'œil que je jetai sur sa progéniture me causa un choc. Elle – je devrais dire « il », puisqu'il paraît que son sexe est masculin – est d'un vert foncé qui rappelle la jungle et qu'elle a dû hériter de

Dieu sait quel ancêtre éloigné, et ses sièges sont couverts d'un tissu duveteux imitant la peau de lapin. Je m'attendais – je ne sais trop pourquoi d'ailleurs – à ce qu'elle soit d'une marque reconnaissable : Pontiac, par exemple, ou Ford, puisque toutes deux sont fabriquées aussi bien en Angleterre qu'en Amérique. Elle n'est ni de l'une ni de l'autre, naturellement, et je comprends maintenant que ces marques qui nous sont familières doivent être soigneusement conservées dans toute leur pureté. Quoi qu'il en soit, j'ai cherché partout, sur elle, un nom de marque quelconque qui me permît de la décrire aux acheteurs éventuels ; mais, à part une sorte de marque de fabrique qui apparaît en divers endroits (et qui représente un bouclier barré d'une raie ou d'une bande allant de gauche à droite), je n'ai rien trouvé. Quant au numéro de moteur et au numéro de série, ils sont pratiquement illisibles ou ne concordent pas.

Il était pourtant nécessaire, naturellement, d'immatriculer cette voiture et, pour cela, il fallait posséder une carte grise. Par l'intermédiaire de Bosko, j'ai réussi, pour trente dollars, à m'en procurer une auprès d'un vendeur de voitures d'occasion peu scrupuleux. La voiture y est inscrite sous la dénomination de « Chevrolet 1954 ». Je souhaiterais que c'en soit bien une.

Aucun des garagistes que je suis allé trouver n'a voulu me fixer un prix pour elle. C'est pourquoi chaque dimanche, depuis huit mois, je fais passer une annonce dans le journal au plus fort tirage de la ville où je travaille, ainsi que dans les petites revues spécialisées dans la vente de voitures pour collectionneurs, et qui sont diffusées à l'échelon national. Mais je n'ai encore reçu que deux réponses : la première était celle d'un homme qui est parti aussitôt après avoir vu la voiture, et l'autre ; celle d'un jeune garçon d'environ dix-sept ans, qui m'a dit qu'il l'achèterait dès qu'il aurait trouvé à emprunter l'argent nécessaire. Si j'avais été plus avisé, j'aurais accepté le peu qu'il avait à m'offrir et lui aurais refilé la carte grise falsifiée, en lui faisant confiance pour le reste du paiement. Mais, à l'époque, j'espérais encore trouver un acheteur sérieux.

J'ai dû céder la Rambler à ma femme qui refusait de conduire la nouvelle voiture, et les divers ennuis mécaniques que celle-ci m'a déjà causés sont extrêmement gênants. Il n'existe pas pour elle de pièces de rechange au sens habituel du mot. Lorsqu'une pièce se casse, il faut, pour la remplacer, soit modifier la pièce correspondante provenant d'une voiture de marque connue, afin de pouvoir l'utiliser, soit la faire faire par un artisan. C'est là, je m'en rends compte, une des punitions que me vaut ce métissage automobile unique en son genre... Je le croyais tel, du moins ; quand, complètement découragé, je voulus il y a quelques semaines abandonner la voiture, je m'aperçus que quelqu'un d'autre devait avoir procédé au même croisement. Lorsque la police me força à aller reprendre ma voiture, je constatai que le radiateur, la dynamo et la batterie avaient disparu.

Traduit par Denise Hersant.

Car Sinister.

© Mercury Press Inc., 1969.

© Nouvelles éditions Opta, pour la traduction.

Richard Matheson : CANAL MOINS

Les machines de Gene Wolfe sont des compagnons familiers, des sortes d'animaux domestiques. C'est qu'elles ont un bon maître qui les soigne bien. Et puis leur fonction est rassurante : elles occupent une place qui, pendant des millénaires, a été celle des chevaux. D'autres sont plus possessives : la télévision par exemple est absorbante, elle a tendance à occuper l'intérieur de notre tête sans y laisser de place pour quoi que ce soit d'autre. Certains doubles mécaniques ont un tempérament plutôt offensif. On dénonce souvent leurs méfaits. Mais si on savait tout...

Click

swish swish swish

Prêt, sergent ?

Prêt.

O.K. Enregistrement fait le quinze janvier mille neuf cent cinquante-deux, au commissariat du vingt-troisième district...

swish

... en la présence du détective James Taylor et, euh, du sergent Louis Ferazzio.

swish swish

Nom.

Hmm.

Ton nom, petit.

Mon nom ?

Allons, petit, tu sais bien qu'on veut t'aider.

swish

L-Leo.

Ton nom de famille.

J-Je ne... Léo.

Non. Ton nom de famille, petit.

Vo... Vo...

Bien. Vas-y.

V-Vogel.

Léo Vogel. C'est ça ?

Oui.

Adresse.

D-deux mille deux cent trente, avenue J.

Age.

J'ai... presque. Où... où est ma mère ?

swish swish

Arrêtez une minute, sergent.

D'accord.

click

click

swish

Allez, petit. Ça va maintenant ?

Oui. M-mais où...

Quel âge as-tu ?

T-treize ans.

Maintenant, euh, où étais-tu hier soir entre six heures et le moment de ton retour à la maison ?

Au... au cinéma. M'man m'avait donné de l'argent.

Pourquoi n'es-tu pas rentré regarder la télévision avec tes parents ?

Pasque. Parce que...

Oui ?

Les Me-Menotti devaient venir chez nous la regarder.

Ils venaient souvent ?

N-non. C'était la première fois.

Hmm-hmm. Et alors ta mère t'a envoyé au cinéma ?

Oui.

Sergent, donnez un peu de café au gosse. Et voyez si on peut lui trouver une couverture.

Tout de suite, chef.

Voyons maintenant, euh, petit. A quelle heure es-tu sorti du cinéma ?

Quelle heure ? Je... j'sais pas à quelle heure.

Disons vers neuf heures et demie ?

Ça se peut. J'sais pas... à qu-quelle heure. Tout ce que je...

Oui ?

Rien.

Voyons, tu es resté seulement à une seule séance, n'est-ce pas ?

swish

Hmm ?

Tu n'as vu qu'une seule séance. Tu n'as pas vu le film deux fois, non ?

Non, non, je l'ai seulement vu une fois.

O.K. Ça nous fait, euh...

swish

... dans les neuf heures et demie, c'est bien ça. Tu es rentré chez toi directement ?

Oui... je veux dire non.

Où t'es-tu arrêté ?

J'ai pris un coca à... à un drugstore.

Je vois. Et tu es rentré chez toi. Ou...

swish

... oui, je suis rentré chez moi.

Il faisait noir dans la maison ?

Oui. Mais... ils éteignaient toujours pour regarder la télé.

Hmm-hmm. Tu es entré ?

Ou-oui.

Bois ton café, petit, avant qu'il soit froid. Doucement, doucement. Ne t'étouffe pas. Là. Ça va ?

Oui.

Bon. Et maintenant... Oh ! bien, mettez-lui ça sur les épaules, sergent.

Voilà. Ça va mieux ?

Mmm.

O.K. Continuons. Et crois-moi, petit, ça n'est pas plus drôle pour nous que pour toi. Nous aussi, nous avons vu.

Je veux maman. Je la veux. S'il vous plaît, est-ce que je peux...

Oh !... Qu'est-ce que... Bon, arrêtez, sergent. Là, petit. Tu n'as pas de mouchoir, non ? Là. Vous avez arrêté, sergent ?

Oh !... Voilà.

swish click

click

Quand tu es entré, est-ce qu'il y avait quelque chose de... spécial ?

Quoi ?

Tu nous as dit hier soir que tu avais senti une odeur.

Oui. Ça sentait... C'était une drôle d'odeur.

Tu la connaissais ?

Hmm ?

Ça ressemblait à quelque chose que tu avais déjà senti ?

Non. Ça sentait pas assez. Pas... pas dans l'entrée.

Bon. Et après tu es allé dans le living-room ?

Non. Non. Je suis allé... M'man. je voudrais...

swish swish

Allons, petit, raconte. On sait que ça a été dur pour toi. Mais on essaie de t'aider.

swish swish swish

Tu, euh, tu n'es pas allé dans le living-room. Tu n'as pas eu l'idée de signaler cette odeur ?

J'ai... j'ai entendu que ça marchait et...

Que ça marchait ?

La télé. Je pensais... je me suis dit qu'ils étaient toujours en train de la regarder.

Oui

Et m'man n'aimait pas que... que je les dérange. Alors, je suis monté dans ma chambre pour...

Pour les laisser tranquilles. Ou-oui.

O.K. Et tu y es resté combien de temps ?

J'y suis... J'sais pas combien de temps. Peut-être une heure.

Et ?

Y'avait... plus de bruit en bas. Rien du tout ? Non. Y'avait rien du tout.

Ça t'a paru pas normal ?

Oui. Je pensais... qu'ils auraient dû... rire ou parler fort ou...

Silence de mort,

C'est ça. Silence de mort,

Alors, tu es descendu ?

P-plus tard. J'allais me coucher. Je pense que je voulais...

Dire bonsoir.

Oui. Je...

swish

Tu es descendu et tu as ouvert la porte du living-room ?

Oui, je... Oui.

Qu'est-ce que tu as vu ?

Je... je... Oh ! je vous... Je veux maman. Laissez-moi. Je la veux !

Petit ! Tenez-le, sergent. Reste tranquille !

swish swish

Pardon, petit. Ça t'a fait mal ? Il fallait que je te calme. Je sais... ce que tu ressens, Léo. Nous l'avons vu aussi. Nous aussi ça nous a... rendu malades.

swish

Encore quelques questions et on t'emmène chez ta tante. D'abord... La télévision. Elle marchait ?

Oui. Elle marchait.

Et tu... as senti quelque chose ?

Oui. Comme dans l'entrée. Mais pire. Bien pire.

Cette odeur.

Cette odeur. Ça sentait comme le cadavre. Comme un tas de morts les uns sur les autres. J'sais pas. Un tas de pourriture.

Personne ne parlait ?

Non, y'avait rien. Sauf la télé.

Qu'est-ce qu'on y voyait.

Je vous ai déjà dit.

Je sais, je sais. Répète-le. C'est pour le procès-verbal.

Y'avait... comme j'ai dit... juste les lettres. Des grosses lettres.

Lesquelles ?

M... euh... M-A-N-G-E-R.

M-A-N-G-E-R ?

Ou-oui. Des grosses lettres toutes tordues.

Tu les avais déjà vues ?

Oui. Je vous ai dit. Elles étaient tout le temps sur notre télé. Pas tout le temps. Presque.

Tes parents ne se sont jamais demandé ce que ça signifiait ?

Non. Ils disaient... ils pensaient que c'était une espèce de publicité, le genre de réclames qu'on passe à la télé.

Et ces choses que vous voyiez ?

J'sais pas. M'man disait... que c'était pour les gosses, quoi.

Qu'est-ce que vous voyiez ?

swish swish swish

Des espèces de... bouches. Grosses. Grandes ouvertes, toutes grandes. C'était pas des... des gens.

swish

A quoi ressemblaient-elles ? Je veux dire, est-ce que tu peux nous expliquer ce que c'était ?

Non. Enfin... c'était comme... des espèces de gros vers, peut-être. Ou peut-être de... larves. Avec rien que des grandes bouches ouvertes.

Bien.

swish

Tu as dit, euh, que les lettres apparaissaient et disparaissaient, et que vous voyiez tantôt les... les bouches, et tantôt les lettres ?

Oui. C'était comme ça.

Comme ça chaque soir ?

Oui.

A la même heure ?

Non. A toutes les heures.

Entre les programmes ?

Non. N'importe quand.

Toujours sur la même chaîne ?

Non. Sur toutes les chaînes. On pouvait prendre n'importe laquelle, on les voyait quand même.

Et...

Je veux m'en aller. Est-ce que je... M'man ! Où elle est ? Je la veux. Je la veux.

swish click

click

Encore quelques questions, Léo, et ce sera tout. Voyons, tu as dit que tes parents n'avaient jamais fait vérifier le poste de télévision ?

Non, je vous ai dit pourquoi. Ils croyaient que c'était...

D'accord.

swish

Tu es donc entré dans le living-room. Tu as dit, je crois, que tu avais glissé ou quelque chose comme ça ?

Oui. Sur tout ce gras.

Quel gras ?

J'sais pas. Comme de la graisse fondue. Avec une odeur affreuse.

Et alors tu... tu as trouvé...

swish

Je les ai aperçus. M'man. Et p'pa. Et les Menotti. Ils étaient... Ohhh ! je veux...

Léo ! Et la télévision, Léo ?

Hmm ?

Ce qu'on voyait sur l'écran. Tu as dit quelque chose à ce sujet.

Je, oui, je...

C'étaient les lettres, n'est-ce pas, Léo ?

Oui, oui. Les grosses lettres toutes tordues. Elles étaient là. Sur la télé. Je les voyais. Et puis... et puis...

Quoi ?

Le R. Il s'est mis à... s'effacer, on aurait dit. Il a disparu. Et puis...

Quoi, Léo ?

Les autres lettres. Elles se sont rapprochées. Il n'y en avait plus que cinq.
Et... et ça faisait un mot. MANGÉ.

swish swish swish

Qu'on l'emmène chez sa tante, sergent.

Et le poste s'est éteint...

C'est bon, Léo. Le sergent va t'emmener chez tes... chez ta tante. J'ai allumé la lumière. C'est bon, Léo.

J'ai allumé la lumière et... M'man ! MAMAN !

click

Traduit par Alain Dorémieux.

Through Channels.

Publié avec l'autorisation d'Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Nouvelles éditions Opta, pour la traduction.

R. A. Lafferty : CETTE GRANDIOSE CARCASSE

Voici maintenant une machine ultra-sophistiquée (d'ailleurs, elle est signée Lafferty). Elle ne demande rien ; elle est juste au service de son maître. Et quel service ! Ce brave homme obtient tout ce qu'il désire, avec des bons conseils en prime. Mais curieusement il paraît perdre quelque chose au fur et à mesure qu'il s'enrichit. On dirait qu'une échéance approche. Un pacte avec le diable ? Vous n'y êtes pas, chère madame (ou cher monsieur si vous êtes un monsieur). Voyez plus haut. Beaucoup plus haut.

Mord avait un air désespéré quand il vint trouver Juniper Tell avec son appareil. Il en demanda une somme assez modeste, expliquant qu'il n'avait pas le temps de marchander.

Mord avait produit dans le passé quelques inventions d'aspect bizarre, mais ce n'était pas le cas de celle-ci. Apparemment, il avait enfin appris à doter ses machines d'un aspect conventionnel, quelle que fut l'étrangeté de leur fonction.

« Tell, avec cet appareil, les mondes seront à vous, affirma Mord. Et je le cède pour peu de chose. Donnez-moi la petite somme que j'en demande. C'est la dernière chose que je demanderai à qui que ce soit.

— Vous dites qu'avec cet appareil, les mondes pourront m'appartenir, Mord ? Et pourquoi ne possédez-vous pas les mondes vous-même ? Quel désespoir vous pousse à le vendre ? J'ai entendu dire que vos affaires marchaient bien, ces derniers temps.

— C'était vrai. Mais ce n'est plus le cas. Je suis à l'article de la mort, Tell. Je demande seulement ce qu'il faut pour assurer les frais de mon enterrement.

— Bon, pour ne pas vous torturer, je vais vous donner la somme que vous me demandez, dit Tell. Mais n'y a-t-il pas de remède possible à votre mal, maintenant que la médecine a atteint la perfection ?

— On m'a dit qu'il serait plus facile de ressusciter un mort, Tell. On commence d'ailleurs à enregistrer quelques réussites dans ce domaine. Mais

je suis fini. J'ai épuisé tout mon esprit et toute ma vigueur.

— Vous avez été trop prodigue avec les deux. Vous fabriquez des machines, mais vous n'avez jamais appris à laisser les machines assumer vos soucis. Que fait celle-là, Mord ?

— L'appareil ? Oh ! il fait tout. C'est Nhog (Noyau harmonisateur d'organisation généralisée). Je ne vous présenterai pas, puisque la première petite machine venue, de nos jours, est capable d'échanger une poignée de main et de se lancer dans une conversation insipide. Vous aurez beaucoup de choses à vous dire, tous les deux, quand vous serez parvenus à un accord, et Nhog n'est pas de ceux qui gaspillent leurs paroles.

— C'est un avantage. Mais fait-il quelque chose de particulier ?

— Le « particulier », c'est seulement ce qui n'a pas été correctement intégré, et cet appareil intègre tout. Il résout tous les détails et toutes les difficultés. Il peut diriger toutes vos affaires. Il peut gouverner les mondes.

— Une fois encore, pourquoi me le vendez-vous pour une somme aussi dérisoire ?

— Vous m'avez rendu quelques bons services, Tell. Et un mauvais. Je mets mes affaires en ordre avant de mourir. Je veux vous rembourser.

— Pour les quelques bons services, ou pour le mauvais ?

— C'est à vous de le découvrir. Cette petite merveille ne sera pas un bienfait sans mélange, bien qu'elle puisse le laisser supposer pendant un certain temps.

— Je vais faire un essai. Produisez-moi un chèque et tirez-le pour la somme demandée, Nhog ! »

Nhog s'exécuta – ce qui n'était pas un exploit extraordinaire. Vous pourriez probablement en faire autant, même si vous êtes une machine non spécialisée ou une personne non spécialisée. Presque toutes les machines à usages multiples peuvent satisfaire une telle demande, et la plupart des humains sont capables eux aussi d'accomplir des tâches mineures. Juniper Tell signa le chèque, qu'il tendit à Mord.

Mord prit le chèque et s'en alla préparer ses propres obsèques avant de mourir ; c'était un homme vidé.

Tell assigna à Nhog un certain quota de travail, puis il l'installa en compagnie des autres appareils n.s. Au bout de quelques secondes, cependant, il apparut que Nhog ne s'intégrait pas à l'ordre général. Le gong de l'Accumulateur de Suggestions se mit à résonner avec régularité, tandis que les voyants jaune, orange et rouge jetaient des éclairs. Les coups de gongs se succédaient à la cadence d'une douzaine par minute, alors qu'habituellement

on n'en entendait pas plus de deux ou trois par jour. Quant à la lumière rouge, elle s'allumait presque toutes les deux minutes – suggestions de première importance. Il est rare de recevoir des machines n.s. plus d'une suggestion par semaine au voyant rouge. Quelqu'un était en train de saturer l'Accumulateur, et le seul élément nouveau était Nhog.

« Bon sang, un fortiche ! grommela Tell. J'ai horreur des machines fortiches. Et pourtant, c'est d'elles qui viennent toutes les nouvelles tendances, puisqu'il manque aux humains le capital d'informations qui leur permettrait de discerner ce qui a déjà été fait. Quoi qu'il ait trouvé, il lui faudra l'approbation des circuits en place. C'est une mauvaise pratique de laisser un novice transmettre lui-même son propre travail. »

Comme Nhog avait exécuté son quota initial en quelques minutes au lieu de plusieurs heures, Tell lui imposa un quota triple. Et Nhog commença à s'intégrer aux autres machines n.s. – violemment.

Une nouvelle femelle ou un nouveau petit introduits dans un troupeau y trouveront rapidement la place qui leur revient. Ils livreront bataille à tous les individus de leur classe, puis ils prendront la place située au-dessus de ceux qu'ils peuvent battre, et au-dessous de ceux qui se sont révélés plus forts qu'eux. Le même phénomène se produit dans un troupeau de machines non spécialisées. Nhog, nouveau venu dans le troupeau, avait été placé au bas de l'échelle. Les positions commençaient maintenant à se modifier et à s'échanger, et Nhog se déplaça silencieusement, supplantant une par une les entités placées au-dessus de lui. La façon dont s'affrontent les machines n.s. reste un mystère pour les hommes, mais une lutte se déroule à un certain niveau jusqu'à ce que l'une soit vaincue par l'autre. Nhog les vainquit toutes et gagna la place qui lui revenait de droit en tête de ligne. Il était le roi du troupeau, et ceci en moins d'une heure.

Un taurillon, une fois qu'il aura établi sa suprématie sur tous les autres taurillons, se mettra parfois en quête de plus riches pâtures. Il ira jusqu'à la clôture et se mettra à beugler en direction des gros taureaux, dix fois plus grands que lui, enfermés dans l'enclos.

Nhog se mit à beugler, même s'il le faisait en silence. Il flaira les murs (bien qu'il n'eût pas de nez) au-delà desquels se trouvaient les grandes machines spécialisées. Il était revendicateur et indiscipliné, et il n'avait pas l'intention de rester longtemps avec les taurillons.

Ce fut le lendemain qu'Analgismos Neuf, une vieille machine de confiance, vint parler à Juniper Tell.

« Monsieur, il y a un élément anormal dans vos effectifs n.s., dit-il. Le nouvel apport, Nhog, n'est pas ce qu'il paraît.

— Qu'a-t-il de particulier ?

— Ses suggestions. Elles ne peuvent manifestement pas émaner d'un appareil n.s. La plupart n'auraient pu provenir que d'un complexe de classe huit, au minimum. Une bonne quantité est tout juste compréhensible pour un classe neuf tel que moi. Quant aux autres, il n'y a aucun moyen de les analyser.

— Pourquoi donc, Analgismos ?

— Monsieur Tell, je suis moi-même un classe neuf. Si ses suggestions me sont incompréhensibles, elles ne pourront jamais être comprises par qui ou quoi que ce soit. Il n'y a rien au-delà d'un classe neuf.

— Maintenant, si, Analgismos. Nhog est le premier classe dix.

— Mais vous savez bien que ce n'est pas possible.

— Ce sont les paroles mêmes des classes huit quand vous et vos semblables êtes apparus pour la première fois. A-neuf, serait-ce de la jalousie que je détecte en vous ?

— Voilà un mot humain incapable de rendre justice à mes sentiments, monsieur Tell. Je ne l'accepterai pas ! Ce n'est pas juste !

— Ne faites pas clignoter vos lumières de cette façon, A-neuf. Je peux vous mettre au pas.

— Il n'est pas permis d'imposer une discipline à un appareil de classe supérieure.

— Mais vous ne l'êtes plus. Nhog vous a supplanté. Maintenant, dites-moi, en quoi consistent les suggestions de Nhog, et sont-elles concrétisables ?

— Elles portent en elles leur propre concrétisation. Il était prédit que ce serait le cas des suggestions de la classe dix, si celle-ci devait jamais voir le jour. Le résultat en sera l'appréhension instantanée de la voie la plus simple face à tout problème, et cette voie sera alors reconnue comme ayant été la seule valable. Ce qui pourrait permettre la liquidation de l'obstructionnisme des objets inanimés et l'apaisement des éléments, de même qu'un accès direct à toutes les données existantes et contingentes. Il n'y aurait plus aucune possibilité de supposition fausse, de décision erronée, ni de quoi que ce soit d'autre.

— Jusqu'à quel point, Analgismos ?

— Le ciel est loin, monsieur Tell. Il n'y a aucune limite à ce que Nhog peut faire. Il pourrait résoudre toutes les difficultés, tous les détails. Il pourrait gouverner vos affaires, ou les mondes.

— C'est ce que m'a dit son inventeur.

— Ah ? Je n'étais pas sûr qu'il en ait un. Prenez garde de ne pas être supplanté vous-même, monsieur Tell. Ce nouvel appareil surpasse tout ce que nous avons connu jusqu'à présent.

— Je prendrai soin de cela aussi, Analgismos. »

« Et maintenant, mettons-nous au travail, Nhog, dit Juniper Tell le lendemain à son complexe classe dix. Si j'en crois un classe neuf de confiance, vous êtes unique.

— Ma fonction, monsieur Tell, est de transformer l'unique pour en tirer l'habituel, l'inévitable. J'analyse tout et je l'intègre.

— Nhog, j'ai en tête quelques petites idées pour l'amélioration de mes affaires.

— Trêve de détours, monsieur Tell, à moins qu'ils n'aient un but. Il y a longtemps que vous avez épuisé toutes vos idées et celles de vos machines jusqu'au neuvième degré. Elles vous ont presque amené, mais pas tout à fait, sur le terrain que vous aviez choisi. Maintenant, vous avez seulement l'idée que je pourrais avoir des idées.

— Très bien, c'est donc vous qui les avez. Et ce sont des idées motrices. Voici ce que je veux exactement : qu'une certaine douzaine d'hommes ou de créatures (et vous saurez de qui il s'agit, puisque vous travaillez à partir des données existantes et contingentes à la fois) viennent à moi le chapeau à la main, pour reprendre un vieux cliché ; qu'ils aient adopté mes idées quand ils viendront, et qu'ils soient totalement réceptifs à mes... heu, vos... nos suggestions.

— Qu'ils soient prêts à être plumés ? Rien de plus facile, monsieur Tell, mais il est vrai que tout nous devient facile, à présent. Nous les aborderons et les enverrons par le fond ! C'est ce que vous voulez, et je trouve moi-même la chose plutôt amusante. Je serai à vos côtés, mais ils n'ont pas besoin de savoir que je suis autre chose qu'une machine n.s. Et ne vous préoccupez pas de votre propre comportement : ce que vous devrez dire et faire vous sera suggéré. Quand vous sentirez mes paroles vous venir à l'esprit, prononcez-les. Elles seront adéquates, même quand elles paraîtront totalement déplacées. J'ai ajouté deux noms à la liste que vous avez en tête. Ils sont plus importants que vous ne le pensez, et quand nous les aurons digérés, nous en serons d'autant plus gras et luisants.

« Ah ! monsieur Tell, le numéro un de votre sélection arrive à l'instant même à votre porte ! Il vient de passer une longue nuit de voyage pour se présenter devant vous, le heaume à la serre. C'est l'Astéroïde Midas lui-même. Veuillez contrôlez votre ornithophobie.

— Mais, Nhog, il faudrait qu'il soit parti depuis des heures, pour être ici maintenant ; il lui aurait fallu se mettre en route longtemps avant votre décision de prendre ces mesures.

— L'ajustement rétroactif est une astuce bien pratique, monsieur Tell.

C'est un truc très simple, mais il ne faut pas qu'il paraisse trop simple... aux autres. »

A eux deux, l'homme et la machine, ils plumèrent cet Oiseau Astéroïde. Sa richesse, l'une des plus importantes qui fussent, était aussi l'une des mieux réparties, avec pignon sur chaque planète. C'est à peine s'ils laissèrent une plume à la queue du grand Midas. Désormais, quand Tell et Nhog traitaient des affaires avec quelqu'un, ils menaient les choses rondement.

Et Midas ne fut qu'un parmi plus d'une douzaine de gros morceaux qu'ils absorbèrent ce jour-là. Ils l'emportèrent par des voies qui apparurent plus tard comme les voies les plus directes, les seules possibles pour mener à bien la réalisation de leurs entreprises. L'homme et la machine étaient soudain devenus si riches que l'homme en fut effrayé. Ils se délectaient, se gorgeaient, pillaient, bâfraient.

La méthode d'absorption – l'abordage et le sabordage – ne présente d'intérêt que pour ceux qui seraient désireux d'acquérir argent, pouvoir ou prestige. Nous supposons qu'il ne se trouve personne d'aussi fruste en notre compagnie. Si cette méthode était divulguée, des gens de basse souche s'empresseraient aussitôt de l'appliquer. Ils deviendraient riches, puissants et indépendants. Chacun d'eux deviendrait la personne la plus riche du monde, et ce serait embarrassant.

Mais le processus mis en œuvre par Tell et Nhog était relativement aisé. La voie la plus aisée est toujours la meilleure, la seule en vérité. Il n'est pas bien difficile de broyer les os d'un homme ou d'une créature quelconque pour en extraire toute la moelle, du moins à la manière dont Nhog avait organisé la chose.

C'est d'une façon plutôt comique qu'ils renversèrent Mercante et fracassèrent son empire, sans briser un fragment de ce qui pourrait être réutilisé plus tard. C'est d'une façon adroite qu'ils s'emparèrent de Hekkler et Richrancher, en les essorant jusqu'à la dernière goutte. Quant à la façon dont ils reprirent Boatrock, elle ne fut rien de moins que stupéfiante. Il avait été le plus grand magnat de tous.

En dix jours, tout fut terminé. Juniper Tell se frotta les mains d'allégresse. Il était l'homme le plus riche de tous les mondes, et cela lui plaisait. Il était un peu fatigué, il est vrai, comme on peut l'être après avoir mené à bien une telle série de stratagèmes. Il s'était même quelque peu ratatiné.

Mais si ce grand festin n'avait pas rendu Juniper Tell gras et luisant, il en allait différemment de sa machine Nhog. On n'avait jamais vu une machine grossir de la sorte.

« Jetons un coup d'œil à la pharmacopée, Nhog, dit Tell un jour qu'il se sentait particulièrement bas. J'ai besoin de quelque chose pour me remonter

un peu. N'avons-nous pas à présent le contrôle des produits pharmaceutiques sur tous les mondes ?

— Certainement, Juniper, mais j'aimerais autant que vous ne me demandiez pas ce que vous allez me demander.

— Prescrivez-moi quelque chose, Nhog. Vous avez toutes les données et toutes les ressources. Concoctez-moi ce qu'il faut pour me rendre mon énergie. Faites-moi péter le feu.

— Je préférerais que vous n'ayez pas recours aux médicaments, Juniper. J'y suis moi-même quelque peu allergique. Mon ancien maître, Mord, persistait à vouloir prendre des remèdes, et c'était une source de conflits entre nous.

— *Vous* êtes allergique ? Et je ne devrais donc pas prendre de médicaments ?

— Nous travaillons en étroite collaboration, Juniper.

— Êtes-vous dingue, Nhog ?

— Moi ? Pas du tout. Je suis parfaitement sain d'esprit, le seul en fait qui le soit dans tout...

— Épargnez-moi le reste, Nhog. Et maintenant, préparez-moi un tonique, immédiatement ! »

Nhog tendit un tonique à Juniper Tell. Cela le revigora un peu, mais l'effet fut de courte durée. Tell continuait à souffrir de lassitude, bien qu'il fût encore ambitieux.

« Vous savez toujours ce que j'ai en tête, Nhog, mais nous continuons à faire semblant, dit-il un jour. C'est une chose que d'être l'homme le plus riche des mondes, et je le suis. C'est autre chose de posséder les mondes. Nous avons à peine commencé.

« Nous n'avons pas brisé Remington. Comment l'avons-nous laissé passer ? Nous n'avons pas repris Rankrider, ni Oldwater, ni Sharecropper. Et il y a le trust sans visage, K.L.M., qu'il faudrait plumer à son tour avant de passer à du gibier un peu plus petit, mais plus abondant. Au travail, Nhog. Qu'ils viennent tous, le chapeau à la main, dans l'état d'esprit qui convient.

— Monsieur Tell Juniper, avant d'aller plus loin, je me déclare partie prenante.

— Partie prenante ? Comment cela, Nhog ?

— En tant qu'associé à part entière.

— Associé ? Vous n'êtes qu'une foutue machine. Je peux vous mettre au rebut, me passer totalement de vous.

— Non, Juniper, vous ne le pouvez pas. Je vous ai permis d'aller très loin,

mais j'ai pris bien soin de vous maintenir dans un état de dispersion précaire. Je pourrais vous anéantir en une semaine, ou vous laisser vous écrouler de par votre propre déséquilibre en deux fois autant de temps.

— Je vois, Nhog. Certains détails me semblaient un peu compliqués pour la voie directe, la voie la plus simple.

— Croyez-moi, c'était toujours la voie la plus directe de mon point de vue particulier, Juniper. Je ne joue jamais de coup inutile.

— Mais une association à part entière ? Je suis l'homme le plus riche des mondes. Qu'avez-vous à offrir, à part vos talents ?

— Je suis la machine la plus riche des mondes. Je suis le trust anonyme K.L.M., et j'ai pris soin de toujours garder un léger avantage sur vous.

— Je vois, Nhog, encore une fois. Et K.L.M. a réalisé des bénéfices sans précédent dans le même temps que je réalisais les miens. C'est ce qui m'a intrigué depuis le début. Vous me tenez, Nhog. Nous allons donc établir une sorte de symbiose, homme et machine.

— Plus que vous ne le pensez, Juniper. Je vais rédiger les papiers immédiatement. La firme s'appellera Nhog & Tell.

— Il n'en est pas question. Je refuse de prendre la seconde place derrière une machine. Elle s'appellera Tell & Nhog. »

Et la firme fut ainsi baptisée.

Ils prospérèrent. Du moins Nhog, qui se dilatait sous tous rapports. Il bourgeonnait et s'épanouissait. Il resplendissait. Mais Juniper Tell baissait physiquement. Il se sentait perpétuellement fatigué, vidé. Il en vint à se défier de son associé Nhog et alla trouver des médecins humains. Ceux-ci le soignèrent pendant une semaine ; il faillit en mourir. Les médecins lui conseillèrent timidement de se remettre aux bons soins de son associé automate.

« Quelle que soit la chose qui vous tue, il y a aussi quelque chose qui vous garde en vie, lui dirent les médecins. Vous devriez être mort depuis longtemps. »

Tell retourna auprès de Nhog, qui parvint à le remettre à moitié sur pied.

« Vous ne devriez pas vous en aller ainsi, Juniper, lui dit Nhog. Essayez de comprendre que tout ce qui vous fait du mal m'en fait aussi. Il va falloir que je vous conserve un minimum de santé aussi longtemps que je le pourrai. Je déteste ces changements de maître. A chaque fois qu'un homme meurt et me laisse tomber, je subis une rupture.

— Je ne vous comprends pas, Nhog », dit Juniper Tell.

Mais leurs affaires étaient florissantes ; et Nhog, pour le moins, devint

encore plus gras et plus luisant. Ils ne contrôlaient pas encore tous les mondes, mais ils en possédaient une bonne partie. Un jour, Nhog amena dans les bureaux un jeune homme solidement charpenté.

« Voici mon protégé, dit-il à Tell. J'espère que vous vous entendrez bien. Je ne voudrais pas qu'il y ait de dissensions au sein de la firme.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une machine affublée d'un protégé humain, grommela Tell.

— Eh bien, écoutez-en parler à présent, dit Nhog avec fermeté. J'attends de lui de grandes choses. Il est robuste et devrait durer assez longtemps. Il me fait confiance et n'exigera pas des médicaments qui mettent à l'épreuve mes allergies propres. Pour être honnête, je dois vous dire que je le forme afin d'en faire votre doublure.

— Mais pourquoi, Nhog ?

— Les hommes sont mortels. Les machines n'ont pas besoin de l'être. Quand vous ne serez plus, j'aurai encore besoin d'un associé.

— Pourquoi vous, la machine complète et autosuffisante, auriez-vous besoin d'un associé humain ?

— Parce que je ne suis pas auto-suffisant. J'aurai toujours besoin d'un associé humain. »

Juniper Tell ne parvint pas à sympathiser avec le jeune homme robuste qui était entré dans la firme. Il ne lui gardait pas vraiment rancune ; il ne lui portait simplement aucun intérêt, et ne portait d'ailleurs plus grand intérêt à quoi que ce fût. Mais il y avait encore en lui, vacillante, une sorte de curiosité lasse à propos de choses qu'il n'avait jamais considérées auparavant.

« Dites-moi, Nhog, comment se fait-il que Mord vous ait inventé ? Il était ingénieux, mais pas à ce point. Je n'ai jamais compris comment un homme pouvait inventer une machine plus ingénieuse qu'il ne l'est lui-même.

— Moi non plus, Tell. Mais je ne crois pas que Mord m'ait inventé ou qu'il m'ait construit. Je ne connais pas mon origine. J'étais une machine trouvée, sans doute abandonnée peu après ma fabrication. J'ai été élevé dans un hospice de machines tenu par les Petites Sœurs de Mécanicus. J'ai été adopté par cet homme, Mord, et je l'ai servi jusqu'au moment où il m'a remis à vous alors qu'il était près de mourir.

— Vous ne savez pas qui vous a fait ?

— Non.

— Avez-vous eu des problèmes quelconques à l'orphelinat ?

— Non. Mais plusieurs Petites Sœurs sont mortes d'étrange façon.

— Un peu à la manière dont je dépéris moi-même ? Vous n'avez pas eu d'autre maître que Mord avant de m'être cédé ?

— Pas d'autre.

— Alors vous devez être assez jeune... heu : neuf.

— Je le crois. Je pense que je suis encore un enfant.

— Nhog, connaissez-vous la nature de mon affection ?

— Oui. *Je suis* votre affection. »

Tell continuait à décliner. Il luttait parfois contre son sort, et parfois il y conspirait. Il réunit un jour plusieurs de ses vieilles machines classe neuf, tout en se doutant que c'était futile, qu'elles seraient incapables de comprendre le fonctionnement complexe d'une classe dix ou plus. Mais son vieil ami, Analgismos Neuf, lui apprit pourtant quelque chose.

« J'ai découvert son secret, monsieur Tell, ou du moins l'un de ses secrets. » Analgismos se pencha tout près de son oreille en chuchotant, comme pour lui révéler le secret d'un homme qui ne serait pas tout à fait un homme. « Monsieur Tell, sa prise de courant est factice. Ses batteries ne se déchargent jamais, et il lui arrive même d'oublier de les changer au moment prévu. Et pas seulement ça, mais quand il se livre à un travail sédentaire et qu'il se branche sur la ligne d'alimentation, les compteurs n'enregistrent aucune dépense d'énergie. Son réceptacle polycyclique de courant alternatif est un postiche. J'ai pensé que c'était significatif.

C'est très significatif, Analgismos », dit Tell.

Il alla trouver Nhog pour le confronter à cette nouvelle révélation, qu'il crut sage d'aborder sous différents angles.

« Nhog, qu'êtes-vous donc réellement ? demanda-t-il.

— Je vous ai dit que je ne le savais pas.

— Mais vous le savez en partie. Votre plaque d'identification et votre matricule ont été volontairement rendus illisibles, par vous-même ou par quelqu'un d'autre.

— Je vous assure que ce n'est pas par moi. Et maintenant, Juniper, si vous n'avez pas d'autres questions, je suis assez occupé.

— J'en ai encore une. Quelle énergie utilisez-vous ? Je sais que votre prise de courant est factice.

— Oh ! voilà donc ce que mesuraient ces gâteaux de la classe neuf. Oui, vous avez découvert un de mes secrets.

— Quelle énergie utilisez-vous, Nhog ?

— Je vous utilise. J'utilise l'énergie humaine. J'établis une symbiose avec vous. Je vous vide. Je vous dévore.

— Vous êtes donc une sorte de vampire. Pourquoi, Nhog, pourquoi ?

— Je suis ainsi fait. Et je ne sais pas pourquoi. J'ai été incapable de trouver une énergie de remplacement.

— Ah ! Nhog, vous avez pris du lustre et de l'envergure. Et vous serez donc ma mort ?

— Bien sûr, Juniper, très bientôt. Mais si vous me quittiez, vous n'en mourriez que plus tôt ; je m'en suis assuré. J'avais espéré que vous monteriez plus de bienveillance à l'égard de mon protégé. C'est un homme robuste, et il durera longtemps. J'ai ici les papiers qui feront de lui votre héritier. Signez là, je vous prie ; je vais vous aider.

— Je m'occuperai moi-même de ma propre destitution et de mon testament, Nhog. Mon remplaçant ne sera pas votre protégé, bien que je n'aie rien contre lui. »

Juniper Tell alla trouver Cornélius Sharecropper, qui détenait maintenant la seconde fortune des mondes. Comment Tell et Nhog avaient-ils manqué Sharecropper quand ils avaient abordé et sabordé tous les grands ? Il y avait eu là une obstruction quelconque. Nhog, d'une certaine façon, avait tenu à l'épargner, et il avait distrait Tell de cette proie à de nombreuses reprises.

« Nous le garderons pour plus tard, avait-il dit un jour. J'envisage cette confrontation avec un certain intérêt. Cela ne devrait pas manquer de piquant. Une machine a parfois besoin de livrer d'étranges batailles pour voir ce qui est en elle. »

Sharecropper était devenu un chacal prospère qui suivait la piste des lions, Tell et Nhog. Il savait tirer profit des restes, et la visite de Juniper Tell lui fit dresser une oreille de charognard.

« C'est une offre curieuse que vous me faites là, Juniper, ronronna Sharecropper. Simplement pour m'occuper de vos obsèques et de votre monument, vous me léguerez l'association la plus précieuse du Cosmos ?

« Enfin, je crois que je pourrais en tirer meilleur parti que vous, Juniper. J'aurais bientôt mis à genoux ce magnat de fer-blanc. Je n'ai jamais admis qu'une machine puisse dominer un homme. Et j'aurais vite fait de contrôler ses parts ; je ne m'appelle pas Sharecropper[4] pour rien. De quoi s'est-il nourri pour devenir aussi imposant et rutilant, Juniper ?

— Ah ! voilà qui est difficile à expliquer, Cornélius.

— Et vos paroles ont un sens littéral, je suppose. Vous le savez, mais vous avez du mal à le dire. Pourquoi, Juniper, pourquoi me laisser tout cela, juste pour le prix de vos obsèques ?

— Parce que je suis mourant, et que je dois le laisser à quelqu'un. Et aussi pour la tombe. Il faut que j'aie ma tombe.

— Je vois. Bien plus imposante que la Grande Pyramide, d'après les plans que j'ai sous les yeux, mais c'est faisable ; les Pharaons ne disposaient pas de nos ressources. Mais pourquoi moi, Juniper ? Nous n'avons jamais été vraiment proches.

— Pour les quelques bons services que vous m'avez rendus, Sharecropper, et pour un mauvais service que je vous dois. Je règle mes affaires. J'aimerais vous rembourser.

— Pour les quelques bons services, ou pour le mauvais, Juniper ? Enfin, je me suis engraisé de déchets. Je bâfre là où des hommes plus délicats se laissent rebuter, et je suis prêt à m'attaquer à cette grandiose carcasse. Marché conclu, Juniper. »

Ils scellèrent donc leur pacte. Puis Juniper rentra chez lui pour mourir, c'était un homme vidé. Il avait cependant trouvé un curieux plaisir dans cette dernière transaction – et sa tombe serait grandiose.

Traduit par jacques polanis.

This Grand Carcass.

© R. A. Lafferty. 1968/1974.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

Frederik Pohl : L'HOMME SCHÉMATIQUE

Après deux nouvelles où la machine vampirise l'homme, il est temps de se demander si par hasard l'homme n'aurait pas en lui quelque désir d'être vampirisé. Place aux informaticiens, aux chevaliers de l'ordinateur, aux poètes du langage binaire ! Leur objet est surinvesti au point qu'il cesse même d'être un objet d'amour : ils ne savent plus où passe la frontière entre eux et la machine. Ces gens-là se sont singulièrement multipliés depuis que Pohl écrit cette nouvelle prophétique. Leur destinée se déroule un peu comme une psychanalyse à l'envers : s'ils enquêtent sur leur passé, c'est pour mieux se méconnaître. Au bout du compte, ils n'ont plus de double... parce qu'ils ne sont plus là pour le regarder. Lisez, bonnes gens, la surprenante et véridique histoire de l'ombre qui avait perdu son homme !

Je sais que je ne suis pas vraiment drôle, mais je ne tiens pas à ce que les autres le sachent. Je fais ce que la plupart des gens font sans beaucoup d'humour ; je fais des plaisanteries. Si par exemple nous siégeons côte à côte à un conseil d'université et que je veuille me présenter, je dirais probablement quelque chose du genre : « Bederkind c'est mon nom et l'ordinateur c'est mon démon. »

En général, cela ne déchaîne pas l'hilarité. Comme toutes mes plaisanteries, celle-ci a besoin d'être expliquée. Le côté drôle, c'est que c'est précisément à travers la théorie des jeux que j'ai commencé à m'intéresser à l'ordinateur et à la conception de modèles mathématiques. Parvenu à ce point de mes explications, il m'arrive parfois d'ajouter que les modèles mathématiques sont les seuls que j'aie jamais eu la possibilité de m'offrir. Ce qui arrache toujours au moins un sourire ; et j'ai compris pourquoi : même ceux qui n'aiment pas particulièrement les jeux de mots se rendent compte qu'il y a là une connotation sexuelle et tout le monde sourit à chaque fois qu'on évoque le sexe.

Il faudrait peut-être que je vous dise ce qu'est un problème mathématique, non ? Alors, allons-y. C'est très simple. Il s'agit d'une sorte de représentation de n'importe quoi sous forme de chiffres, et qu'on utilise parce qu'il est plus

facile de manipuler des chiffres que des objets réels.

Supposons par exemple que je veuille savoir ce que va faire la planète Mars dans les années à venir. Je prends tout ce que je sais sur Mars et je le transforme en chiffres, un chiffre pour sa vitesse orbitale, un autre pour sa masse, un pour son diamètre, un pour exprimer la force d'attraction du soleil et ainsi de suite. Après, je préviens l'ordinateur que c'est tout ce qu'il a besoin de savoir sur Mars et je lui communique le même genre de données sur la Terre, Vénus, Jupiter, le Soleil, de même que sur les autres débris de matière qui se baladent dans les parages et qui à mon avis exercent une influence quelconque sur Mars. Ensuite, j'apprends à la machine quelques règles simples sur la manière dont les chiffres représentent, disons Jupiter, affectent ceux qui représentent Mars : la loi du carré de la distance, quelques principes de mécanique céleste, quelques corrections relativistes..., etc., bref, en fait, il a besoin de savoir beaucoup de choses, mais pas plus que je ne suis en mesure de lui communiquer.

Une fois que je lui ai fourni tous ces renseignements, pas dans un langage courant mais en utilisant un code qu'il comprend, l'ordinateur est en possession d'un modèle mathématique de Mars. Il peut alors projeter sa planète mathématique dans l'espace mathématique en croisant autant d'orbites que je veux lui en faire croiser. Par exemple, je lui indique : « 1997, 18 juin, 2400 GMT » et il... il imagine, pourrait-on dire, où se trouvera Mars par rapport à chez moi le 18 juin 1997 à minuit, heure de Greenwich, et il m'indiquera la direction où je devrai regarder.

Ce n'est pas avec la véritable planète Mars qu'il travaille. Vous comprenez, c'est un modèle mathématique. Mais pour me dire où pointer mon petit télescope, il fait tout ce que ferait la vraie planète, seulement beaucoup plus vite. Je n'ai pas besoin d'attendre 1997 pour ce que je peux avoir en cinq minutes.

Les métavies mathématiques que peuvent renfermer les mémoires d'un ordinateur ne se limitent pas aux planètes. Prenez mon ami Schmuël. Lui aussi, il a une plaisanterie favorite : il dit qu'il fait vingt bébés par jour à son ordinateur. Ce qu'il entend par là, c'est qu'après six ans de recherches, il a réussi à trouver tous les chiffres décrivant le développement d'un petit humain dans l'utérus de sa mère, et cela de la conception à la naissance. Il a pu y parvenir grâce au fait qu'il est relativement facile de traduire en chiffres presque tout ce qui arrive aux bébés avant leur naissance. Maman a trop de tension. Maman fume trois paquets de cigarettes par jour. Maman a attrapé la scarlatine. Maman a reçu un coup de pied dans le ventre. Maman a continué à le faire avec Papa toutes les nuits jusqu'au dernier moment. Et ainsi de suite. Et le plus extraordinaire, c'est que Schmuël arrive ainsi à détecter quelques anomalies dont les conséquences sont des bébés arriérés, aveugles, ou incapables de boire du lait de vache. C'est quand même plus simple que d'avoir à sacrifier un grand nombre de femmes enceintes pour regarder ce

qu'elles ont dans le ventre, non ?

Bon, très bien, vous ne voulez plus entendre parler de modèles mathématiques et vous demandez ce qu'ils peuvent bien avoir d'excitant. Eh bien, je suis ravi que vous vous posiez cette question. Prenons un exemple. Supposons que, hier soir, vous ayez regardé le film à la télé et que vous ayez vu Carole Lombard, ou peut-être Marilyn Monroe avec cette jolie petite robe qui se soulève sur ses adorables jambes. Je présume que vous n'ignorez pas que ces deux actrices sont mortes. Et je présume également que vos glandes ont réagi aux scintillements du tube cathodique comme si ces femmes étaient vivantes. Eh bien, voilà justement ce que les modèles mathématiques ont d'excitant ; car chacune de ces stars, dans chacune de ses poses et chacun de ses sourires, n'était rien d'autre qu'un code binaire composé de plusieurs milliers de chiffres se traduisant par une tache lumineuse sur un tube au phosphore. Plus quelques autres chiffres pour représenter les fréquences de leur voix. Et absolument rien d'autre.

Et le plus extraordinaire (comme j'utilise souvent cette expression !), c'est qu'un modèle mathématique ne se borne pas à représenter la réalité ; parfois il est mieux que la réalité. Non, non, je ne plaisante pas. Tenez, est-ce que vous croyez vraiment que si vous aviez vu Marilyn ou Carole en chair et en os, disons à travers une rangée de projecteurs, vous en auriez récolté plus de plaisir que celui que vous a procuré la pluie d'électrons permettant aux écrans de retransmettre leur image ?

Moi, j'ai vu Marilyn un soir à la télé, et j'ai eu ces mêmes pensées ; aussi, j'ai passé la journée du lendemain à rédiger un mémoire pour obtenir une bourse et, quand j'ai reçu la bourse en question, j'ai pris un an de congé pour essayer de me transformer moi-même en modèle mathématique. Ce n'est pas tellement dur. Dingue, oui. Mais pas dur.

Je ne tiens pas à vous expliquer ce que sont le FORTRAN, le SIMSCRIPT et le SIR ; je me contenterai donc de dire ce que nous disons tous : ce sont des langages qui permettent à l'homme de communiquer avec la machine. Enfin, quelque chose comme ça. Il a fallu que j'apprenne assez de FORTRAN pour pouvoir raconter à la machine tout ce qui me concernait. J'ai eu besoin de cinq assistants et de dix mois de travail pour établir le programme qui a rendu cela possible, mais cela n'a rien d'exceptionnel. Il faut plus longtemps pour apprendre à un ordinateur à jouer au billard. Après, il ne me restait plus qu'à me mettre en mémoire dans la machine.

C'est cette partie-là que Schmuël a qualifiée de dingue. Comme tous ceux qui, dans mon département, ont assez d'ancienneté, j'ai droit à un terminal dans ce que j'appelle ma « salle de jeux ». Un jour, j'ai organisé une petite fête ici, juste après avoir acheté la maison, quand je croyais encore que j'allais me marier. Schmuël, après avoir descendu les escaliers en silence, m'a surpris

une nuit alors que je tapais méthodiquement tous les renseignements médicaux que je possédais sur moi depuis l'âge de quatre ans jusqu'à quatorze ans.

« Rigolo, fit-il. Qu'est-ce qui te fait croire que tu mérites d'être embaumé dans un 7094 ? »

Moi, je répondis :

« Va faire du café et fiche-moi la paix, que je finisse. Je peux utiliser ton programme sur les séquelles des oreillons ?

— Psychose paranoïde, lança-t-il. Ça arrive vers l'âge de quarante-deux ans. »

Mais il tapa quand même sur la console le code me donnant accès à son programme. Je terminai et lui dis :

« Merci pour le programme, mais tu fais vraiment du très mauvais café.

— Et toi de très mauvaises plaisanteries. Quand je pense que tu t'imagines vraiment que c'est toi qui vas être dans ce programme ! Allez, admetts-le ! »

J'avais déjà mis en mémoire mes principaux trucs psychologiques et environnementaux et je me sentais bien.

« C'est quoi, "moi" ? répliquai-je. Si ça parle comme moi, pense comme moi, si ça possède mes souvenirs et agit comme j'agis... c'est quoi ? Le président Eisenhower ?

— Eisenhower, c'est de l'histoire ancienne, rigolo !

— C'est le problème de Turing, Schmuël, continuai-je. Si je suis dans une pièce avec un télétype, si l'ordinateur est dans une autre pièce avec un télétype et qu'il est programmé avec un modèle de moi et que toi tu sois dans une troisième pièce reliée aux deux télétypes et que tu t'entretiennes avec tous les deux sans être capable de dire qui est moi et qui est la machine... alors comment appellerais-tu la différence ? Et est-ce qu'il y a seulement une différence ?

— La différence, Josiah, me répondit-il, c'est que je peux te toucher. Te sentir. Et même t'embrasser si j'étais assez fou pour le faire. Toi, et pas le modèle.

— Si, tu le pourrais, rétorquai-je. Si tu étais toi aussi un modèle et que tu sois dans la machine avec moi. »

Je poursuivis par des plaisanteries (du genre : tu te rends compte ! Mettre tout le monde dans une machine, ça résoudrait le problème de la surpopulation. Et puis suppose que j'attrape un cancer. Mon moi en chair et en os meurt et mon moi mathématique se contente de modifier son programme), mais Schmuël était réellement inquiet. Il s'imaginait que j'étais en train de devenir fou pour de bon. Toutefois, je devinais que ses raisons ne

touchaient pas tant à la nature du problème qu'à ce qu'il croyait être mon attitude face à ce problème. Je décidai donc de me montrer prudent dans ce que je dirais à Schmuël.

Je continuai ainsi à jouer au petit jeu de Turing, m'efforçant de rendre les réponses de l'ordinateur indifférenciables des miennes. Je lui appris ce qu'était une rage de dents et ainsi tout ce que je me rappelais encore sur les rapports sexuels. Je lui enseignai des trucs pour se souvenir des numéros de téléphone des gens, ou du nom des capitales de tous les États des États-Unis. A dix ans, j'avais eu un prix pour les avoir toutes sues. Je lui appris à mal épeler « rythme » comme je l'avais toujours fait et à dire « lynon » au lieu de « nylon » à cause d'un léger défaut de prononciation remontant à mon adolescence. J'ai donc joué, et Dieu sait que j'ai gagné.

Mais je ne sais pas ce que j'ai perdu en échange.

Je sais que j'ai perdu quelque chose. J'ai commencé par perdre un peu la mémoire. Quand mon cousin Alvin de Cleveland m'a téléphoné pour mon anniversaire, il m'a fallu une bonne minute pour me souvenir de qui il s'agissait. (La semaine précédente, j'avais parlé à l'ordinateur des étés que j'avais passés dans la famille d'Alvin et je lui avais raconté comment nous avions perdu ensemble notre pucelage avec la même fille un après-midi sous un pont près de la ferme de mon oncle.) Il a fallu que je note le numéro de téléphone de Schmuël et celui de sa secrétaire sur un carnet qui ne me quitte pas.

Plus le travail avançait, plus je perdais la mémoire. Une nuit, je levai la tête et vis trois étoiles brillantes alignées dans le ciel. J'éprouvai un instant de panique car je n'arrivais plus à les reconnaître ; je rentrai à la maison consulter mes cartes. C'était pourtant Orion la constellation la plus facile à repérer. Et quand je regardai le télescope que j'avais moi-même fabriqué, je fus incapable de me rappeler comment j'avais fait avec le miroir.

Schmuël ne cessait de me mettre en garde contre le surmenage. Je travaillais effectivement beaucoup, quinze heures par jour et plus parfois. Je n'avais pas l'impression de me surmener, mais plutôt de perdre des morceaux de moi-même. Je ne me contentais pas d'apprendre à l'ordinateur à être moi, mais je mettais aussi des morceaux de moi dans ses mémoires. Cela ne me plaisait pas du tout et j'en fus bouleversé au point de partir en vacances pour la semaine de Noël. J'allai à Miami.

Lorsque je revins, je ne savais plus taper au toucher sur la console ; j'en fus réduit à communiquer mes informations au compte-gouttes, lettre par lettre. J'avais l'impression d'être transféré d'un endroit à un autre par fractions de moi-même, mais de ne pas être encore tout entier à mon lieu de destination. Je n'en continuai pas moins à me confier aux noyaux magnétiques. Je leur racontai le mensonge que j'avais fait en 1946 devant le

conseil de révision, le petit poème humoristique que j'avais composé sur ma première femme après notre divorce et ce que Margaret m'avait écrit pour m'apprendre qu'elle ne m'épouserait pas.

Il y avait largement la place pour tout cela dans les banques de mémoire. L'ordinateur pouvait emmagasiner sans problèmes tout ce que mon cerveau avait lui-même emmagasiné grâce au programme que mes cinq assistants et moi avions élaboré. Au début, j'avais pourtant eu quelques inquiétudes sur ce point.

Mais à la fin, ce ne fut pas la place qui manqua. Ce fut moi. Je me souviens de m'être senti opaque, hébété, vide ; et c'est tout ce dont je me souviens jusqu'à maintenant.

Mais je ne sais plus quand est « maintenant ».

Jadis, j'avais un autre ami ; il a craqué en étudiant des données télémétriques pour l'un des programmes Mariner. Je me souviens d'être allé le voir à l'hôpital et je l'entends encore me raconter de sa voix lente, monocorde, une voix de drogué, ce qu'ils avaient fait pour lui. Ou plutôt ce qu'on lui avait fait. Électrochocs. Hydrothérapie.

Ce qui m'inquiète, c'est qu'il existe au moins une hypothèse de travail pour décrire ce qui m'arrive.

Je me rappelle, ou je crois me rappeler, une violente décharge électrique. Je sens, ou je crois sentir, un flot glacé tout autour de moi.

Qu'est-ce que cela signifie ? Je voudrais le savoir. Je suis prêt à admettre que cela pourrait être le surmenage, que moi aussi je me trouve maintenant dans une « maison de repos », que des psychiatres m'entourent et que les infirmières sont en train de me changer. Prêt à admettre ? Dieu tout-puissant, je prie pour que cela soit. Je prie pour que cette décharge électrique n'ait été qu'un électrochoc et rien d'autre. Je prie pour que ce flot qui m'entoure soit de l'eau destinée à laver mes draps souillés et non un flux d'électrons dans des modules transistorisés. La pensée d'être fou ne m'effraie pas. C'est l'autre possibilité qui m'effraie.

Je ne crois absolument pas à cette autre possibilité. Et pourtant j'ai peur. Je ne peux pas imaginer que tout ce qui reste de moi... mon ça, mon ego, mon moi, c'est un modèle mathématique stocké dans les banques de mémoire du 7094. Mais si c'était le cas ! Alors, mon Dieu, que va-t-il se passer le jour où quelqu'un m'activera ? Et combien de temps devrai-je attendre ?

Traduit par Michel Lederer.

The Schematic Man.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Hoffman, Paris.

John W. Jakes : LA MACHINE

Nous renouons ici avec les objets domestiques malveillants à la Matheson. On vit avec eux ; on ne sait pas toujours très bien s'en servir ; il y a des accidents. Des hommes pas très bricoleurs peuvent se sentir mal à l'aise dans la cuisine où règne leur épouse. En l'absence de celle-ci, bien des choses peuvent se produire ; digestions et morsures, tout nous dit que l'enjeu est nutritif.

« Helen, je te prie de te débarrasser de ce foutu grille-pain ! » s'écria Charlie en se frottant la main, avec un regard furieux pour la boîte argentée brillante qui bourdonnait sourdement près des restes du petit déjeuner.

Sa femme, fraîche et jolie avec sa robe d'imprimé, entra vivement dans la cuisine et lui dit avec une petite moue : « Charlie, moi, je voudrais bien que tu ne cries pas si fort. Tu vas ameuter les voisins. Que se passe-t-il encore ? »

Charlie s'assit et chercha une cigarette en tâtonnant. Il désigna le grille-pain, les sourcils froncés : « J'ai tendu la main pour y glisser une autre tranche de pain et ce machin du diable a sauté en l'air pour me brûler.

— Oh ! voyons, Charlie, roucoula Helen, comme une mère grondant doucement son petit garçon pas sage.

— Je te jure devant Dieu que c'est vrai », répondit Charlie d'un ton sérieux en lui montrant sa main où une petite tache se dessinait en rose éclatant sur la peau.

Helen lui tapota le bras. « C'est tante Bertha qui nous a fait cadeau de ce grille-pain et il nous est très utile.

— Je me suis déjà brûlé la semaine dernière, mais je ne te l'avais pas dit. »

Helen se laissa tomber sur une chaise.

« Je ne sais plus ce que nous allons devenir, Charlie. Tes idées sur les objets mécaniques m'épuisent. » Sa voix se fit grinçante, comme de la craie sur un tableau. « Tes fixations sont tout simplement... eh bien, tout simplement idiotes. »

Charlie frotta sa main rougie. « D'accord, je n'ai pas envie de discuter. On

prendra une décision ce soir.

— Mais je vais au Club des Femmes, ce soir. Un très important personnage doit faire une conférence sur la psychiatrie...

— Pour le moment, embrasse-moi, il faut que je m'en aille. »

Irritée, Helen l'embrassa néanmoins. Elle ne put s'empêcher de le serrer un peu dans ses bras. Elle l'aimait.

Il partit en hâte, avec tout juste l'ombre d'un sourire. Elle jeta un coup d'œil à sa main, quand il prit la clenche pour refermer le battant. Un éclair de chair brûlée, très rose...

« Il a encore dû se cogner à l'appareil, murmura-t-elle en souriant, ce grand maladroit... »

Bzzzzzz, faisait le grille-pain, sur une note satisfaite.

Charlie prit le tram pour gagner son lieu de travail. Il choisissait toujours le trolley parce qu'on ne peut pas se fier aux automobiles. Cela entraînait dans l'ordre des choses.

Tandis que le timbre sonnait et qu'il s'installait à sa place, il songeait à Helen et ne comprenait pas qu'elle puisse s'aveugler à ce point sur le grille-pain.

Je sais que les machines ont des âmes ! se disait-il comme il se l'était déjà si souvent répété. Helen et tous les autres ont beau rire, mais aucun d'eux n'a jamais vu une seule âme. Comment osent-ils prétendre que les machines n'en ont pas, puisqu'ils ne savent même pas à quoi cela ressemble ? Et ensuite ils nient l'évidence qui prouve – qui prouve ! – que toutes les choses mécaniques ont des âmes, les unes bonnes, les autres mauvaises, tout comme les humains sont bons ou mauvais. Les gens ne prêtent pas la moindre attention aux automobiles qui fonctionnent bien durant des années, ni à celles qui ont des pépins et tuent leur conducteur dans les mille premiers kilomètres. Ces circuits électriques qui causent des incendies. Ou les chaudières qui explosent. La création – homme ou machine –, c'est l'âme ! Et puis il y a eu Rudy Bâtes, mon compagnon de thurne. Jamais il n'a fini sa première année à l'Université. Toujours en train de rire. Son automobile toute neuve et brillante... écrasée contre un pont deux jours après qu'il l'eut achetée. Rudy avec le cou brisé et plus de rires. Quand on fait attention, on reconnaît les machines mauvaises. La plupart des gens ne font pas attention. Les bonnes ne vous feront aucun mal. Mais les mauvaises vous... vous tuent. Moi, j'ai observé, et moi je suis capable de voir les créations de l'homme perdre tout contrôle et tuer. Les machines aux mauvaises âmes...

Oui, songeait Charlie, tandis que le tram grondait en roulant, oui, et ce grille-pain fait partie des mauvaises. Il faut que je m'en débarrasse avant qu'il ait causé davantage de dommages.

Le wattman sonna l'arrêt et Charlie descendit. Il pouvait toujours compter sur les trolleys. C'étaient de bonnes machines. Mais le grille-pain...

Tout en marchant vers le bureau, sa pensée se concentrait.

Ce soir, avait dit Helen. Ce soir, c'était sa réunion au Club des Femmes. Il serait seul à la maison... pour s'occuper du grille-pain... et l'écrabouiller...

Il fallait le démolir avant qu'il... Il se refusait à y penser.

Helen partit à sept heures du soir, inquiète. Le visage de Charlie avait une drôle d'expression. Elle décida qu'il serait peut-être préférable de rentrer de bonne heure de sa réunion. Charlie paraissait fatigué et elle l'avait surpris à plusieurs reprises, le regard braqué sur l'étagère où luisait le grille-pain. C'était idiot, bien sûr, mais il fallait qu'elle garde l'œil sur lui.

Charlie termina la vaisselle et baissa les stores de la cuisine.

Il entra dans l'office et prit la machine chromée sur son étagère, puis la posa sur la table de la cuisine. Elle était plantée là, immobile, sûre d'elle-même.

Charlie prit un marteau dans le tiroir et revint devant la table.

« Maintenant, on va bien voir qui est le patron », grommela-t-il. Il abattit le marteau sur le grille-pain. Mais le grille-pain n'était plus sous le marteau.

L'engin avait exécuté un petit saut et glissé, tombant sur le plancher en faisant boum ! Il savait que Charlie s'efforçait de le tuer. Charlie se mit à transpirer.

Il marmonna quelques paroles, mi-gémissement, mi-grondement. Puis il se baissa pour ramasser l'appareil. C'était une erreur.

Les lumières de la pièce explosèrent, faiblirent, tourbillonnèrent et explosèrent encore une fois. Charlie avait la nausée et se sentait infiniment affaibli.

Il avait les mains figées sur le métal froid du grille-pain... il ne pouvait pas le lâcher... ne pouvait pas... ne pouvait pas...

Puis il sentit qu'une chose intangible et pourtant atrocement réelle... sortait en rampant... du grille-pain... dans ses mains... rampait... s'emparait... envahissait... Il n'eut même pas le temps de pousser un cri.

Helen ouvrit la porte de devant à neuf heures dix-huit. C'avait été très dur de s'arracher à une conférence aussi prenante. Mais le sujet même du conférencier, rien que des gens souffrant de bizarres hallucinations, lui rappelait sans cesse son propre mari.

« Chéri ? lança-t-elle du salon.

— Ici », répondit une voix venant de la cuisine.

Le son de cette voix eut un effet désagréable sur Helen. Elle se précipita.

Charlie sortait à cet instant par la porte de la cuisine. Helen le vit jeter quelque chose de flasque et gluant dans la poubelle. Bien que cela manquât étrangement de structure et de matière, cela aurait pu être le grille-pain.

Charlie replaça avec soin le couvercle de la poubelle et rentra dans la cuisine, en surveillant Helen tout le temps. « J'ai jeté le grille-pain », dit-il.

Helen se dirigea vers la porte. « Nous allons le reprendre immédiatement... »

Elle se tut, en faisant la grimace. Les mains de Charlie lui enserraient les bras comme des anneaux de métal. Charlie n'avait jamais été très vigoureux... et ses yeux... ils paraissaient si curieusement... brillants...

« Non, dit-il, d'une voix atone et métallique. Non. »

Pour la première fois de sa vie, Helen avait réellement peur de lui. « C'est bon, murmura-t-elle.

— Alors, embrasse-moi », dit-il, souriant soudain, comme si ce sourire eût été la répétition de bien d'autres, totalement dépourvu d'émotion. Mais Helen lui effleura les lèvres, sa peur disparaissant peu à peu.

Puis elle recula d'un pas et, la tête penchée de côté, se mit à sourire aussi.

« Tu as un si drôle d'air, Charlie. Le conférencier de ce soir employait un mot... Tu sembles... mal adapté ! »

Charlie bougea raidement les jambes. « Plus maintenant. » Il lui passa le bras autour de la taille et il n'y avait dans sa voix qu'une infime trace d'indifférence lointaine. « Plus depuis que nous nous sommes débarrassés de ce satané grille-pain. »

Traduit par Bruno Martin.

Machine

© Fantasy House Inc., 1952.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

Robert Abernathy : COMBAT SINGULIER

Les premiers signes de malveillance caractérisée, chez Matheson et Jakes, ont été observés chez des objets précis. Mais l'homme peut en arriver à détester tous les objets qui l'entourent et à rêver de les détruire. Une idée paranoïaque. Il voit des doubles maléfiques partout. Et s'ils tramaient quelque complot pour l'empêcher de mettre son projet à exécution ? Autre idée paranoïaque. Une lutte à mort s'engage. Pas de quartier !

IL sortit de la chambre du sous-sol avec une prudence extrême et verrouilla la porte derrière lui. Ses nerfs tendus le poussèrent soudain à prendre la fuite et il s'élança pour monter l'escalier. Il trébucha sur une marche vermoulue, reprit son équilibre avec peine et s'arrêta, les jambes mal assurées, la poitrine haletante, luttant contre sa panique. Du calme ! Rien ne presse.

Posément, il revint à la porte et éprouva encore une fois la solidité de la lourde serrure. Il glissa la clef dans sa poche, puis l'en retira avec une grimace et la jeta sur la grille du conduit d'écoulement. Elle heurta une barre et rebondit, luisante, sur le ciment.

Fiévreusement, comme un homme piétinant un scorpion, il la repoussa sur la grille. Elle s'accrocha, passa au travers avec un tintement grêle et disparut hors de sa vue.

Il était de nouveau maître de ses réactions nerveuses. Il gravit les marches sans se retourner et s'arrêta dans la ruelle déserte. Personne n'était en observation ; il ne voyait rien d'autre que la saleté habituelle dans cet étroit passage, sous les yeux aveugles des hautes fenêtres aux carreaux barbouillés de peinture blanche. Une boîte à ordures gisait parmi les papiers gras. Contre le mur de brique opposé, une bouteille de whisky avait été placée debout, avec un soin dérisoire, par celui qui, l'avant vidée, n'en avait plus l'emploi.

Il regarda toutes ces choses – symbole de la laideur qui, si longtemps, s'était insinuée dans son âme et était presque venue à bout de sa raison – avec un détachement nouveau et ironique, les considérant comme temporaires et dépourvues d'importance.

Le ciel pur de cette fin d'après-midi était comme un manteau déployé sur la ville. Derrière les bâtisses trapues, noires de crasse, les grands immeubles se dressaient, étincelant de toutes leurs fenêtres. Sur tout cela, des parcelles de suie flottaient, paresseuses, dans l'air calme et étouffant. Dans les rues, les voitures passaient à grand bruit et les vapeurs qu'elles laissaient derrière elles se mêlaient à l'odeur de l'asphalte chaud. La ruelle empestait ; la ville empestait ; le fleuve aux eaux rapides lui-même empestait.

La tête rejetée en arrière, plissant les yeux pour pouvoir supporter la réverbération, il renifla cet air chargé de l'âcreté des souvenirs.

La puanteur d'innombrables étés... *Lève-toi, je sens le gaz. Non, c'est le vent qui souffle de l'autre rive. Les raffineries là-bas. Vrai, le petit en a du mal à respirer. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire quelque chose ? L'éternel grondement enroué, la voix de la grande ville... Bon dieu de camions ! Ils n'arrêteront pas de la nuit. Pas moyen de dormir. Si je pouvais seulement dormir un peu...* Les voix rauques, les huées, les coups, la brutalité de la vie prisonnière d'une jungle de ciment et d'acier... *Fiche-lui une raclée ! Qu'il ne remette plus les pieds dans le quartier. Vas-y, tape dessus ! Sale nègre, sale rital, sale juif...* Le trottoir qui vous brûle les pieds à travers la semelle des chaussures, usée par des kilomètres de marche... Vous arrivez trop tard, on n'embauche plus. *Allez-vous-en. Non, puisque je vous dis que non. Non. Non.* La haine, sans cesse accumulée...

Il cracha contre le mur de brique. Il dit à mi-voix : « Tu l'as cherché. Quand ça arrivera... peut-être comprendras-tu que c'est moi, oui, moi, qui t'ai fait cela. »

A ce moment, il s'imagina que la ville l'entendait, qu'elle tremblait devant lui, prise de peur. Qu'un frisson la parcourait tout entière, se propageant le long de ses nerfs d'acier et de cuivre, du haut de ses plus hautes flèches perdues dans le ciel jusqu'à ses entrailles enfouies dans le roc, des demeures des riches bâties sur les hauteurs jusqu'à ses taudis répugnants et ses quais souillés.

Rien ne presse. Encore trois heures. Il serait loin, en train de regarder, quand le moment arriverait. Une citation approximative de l'Écriture lui vint à l'esprit : *Ils contempleront de loin la fumée de ses incendies, et la fumée de ses incendies montera, montera éternellement.*

Il déboucha de la ruelle presque en aveugle et se fraya un chemin dans la foule des promeneurs sur le trottoir. Un pied devant l'autre, un pied devant l'autre... Chaque pas l'éloignait de la chambre du sous-sol, de la porte verrouillée.

Un pied devant l'autre... comme tant de fois où, dans sa lassitude, son désespoir et sa haine, il avait parcouru ces rues. Mais maintenant, à chaque pas, lui semblait-il, la ville tremblait sous ses talons, les hauts buildings vacillaient avant l'engloutissement final et la ville avait peur.

Les promeneurs aveugles, les morts en sursis, ne remarquaient rien. Ils ne voyaient pas que lui, jusqu'ici chétif et dénigré, était maintenant plus grand que les gratte-ciel, qu'il était devenu un géant justicier...

Un grincement de freins. Il fit un saut en arrière, décontenancé. Il aurait juré que le signal était au vert, une seconde auparavant, quand il était descendu du trottoir.

Les moteurs renâclaient avec colère, des roues énormes laminaient le pavé inégal. La rue était devenue soudain immense et pleine de périls. Il regagna le trottoir, l'œil fixé sur le signal rouge sombre, et il alla se caler les épaules contre la devanture du magasin qui faisait le coin, essayant de maîtriser le tremblement de ses doigts en cherchant une cigarette dans sa poche.

Il aurait pu être tué. « Pas maintenant, pensa-t-il, pas dans un accident stupide ! » Ou pire que tué. Il sentit son cœur se serrer en se voyant blessé, transporté à l'hôpital comme une épave, mais avec toute sa connaissance et la pensée horrible que là-bas, pas très loin de lui, derrière la porte verrouillée, un élément se changeait en un autre à une vitesse interchangeable et que l'heure approchait.

Avec des gestes saccadés, il fit fonctionner son briquet, mais la flamme se refusa obstinément à jaillir. Il lâcha un juron à l'adresse de l'objet ; et alors une sueur froide le saisit. Ses oreilles enregistrèrent la vibration stridente d'une corde tendue qui se rompt, un bruit d'origine indéterminable, cinglant ses nerfs déjà surexcités.

Il regarda avec anxiété à droite, à gauche, tout autour de lui. Alors, distinctement, dominant la rumeur de la rue, momentanément apaisée, parvint d'en haut un craquement de métal déchiré, torturé. Il leva furtivement les yeux en l'air, laissa tomber son briquet et sa cigarette sans feu et fit un saut de côté. Son cœur battait contre ses côtes à grands coups douloureux.

Juste au-dessus de l'endroit où il s'était tenu, le montant supportant une grande enseigne publicitaire venait de se rompre et tout le poids portait sur la jambe de force de la cornière de fer. Le panneau pendait dangereusement au-dessus du trottoir ; le fer se tordit et céda presque.

Il regarda, fasciné, sans même sentir la sueur qui ruisselait sur son visage. L'enseigne bascula et ne tomba pas. Mais il eut la conviction absurde que s'il retournait à l'endroit qu'il occupait un moment auparavant, alors elle tomberait.

C'était une idée saugrenue. Il essaya de rire, mais il avait la gorge nouée. Il recula prudemment d'un pas, puis pivota sur les talons et s'éloigna rapidement du carrefour. Il suivait la bordure du trottoir et levait fréquemment la tête.

Quand il eut parcouru la moitié de la longueur du pâté de maisons, il s'aperçut, avec un sursaut qui le glaça, qu'il revenait sur ses pas, marchant en direction de la chambre fermée à clef.

Il s'arrêta net. Mais il se sentit incapable de retourner au carrefour où il avait essayé de traverser. Il demeura sur place, hésitant, forcé une fois encore de réprimer les assauts de la panique.

Sur le trottoir opposé, juste devant lui, s'ouvrait une entrée de métro. S'il n'avait pas eu l'esprit troublé, il l'aurait remarqué en passant la première fois.

Évidemment... le métro ; un quart d'heure de trajet et il serait en sûreté. Il regarda à droite et à gauche, puis en l'air – avec une nouvelle circonspection qui devenait déjà presque une habitude – et se lança sur la chaussée.

A mi-chemin, il s'arrêta si brusquement qu'il faillit tomber. Il se détourna, tout tremblant ; ses pas l'avaient conduit jusqu'au bord même d'un regard d'égout béant, sans barrière de protection.

Le corps agité de frissons provoqués par la réaction nerveuse, il arriva devant la bouche de métro. Et, tout d'un coup, il lui sembla que c'était non pas un endroit familier, mais un gouffre cimenté conduisant à des régions infernales. De là-dessous, de quelque part sous l'escalier faiblement éclairé où plongeaient ses regards, montait un ample roulement, avec des bouffées d'un air fétide et chargé d'une chaleur humide.

Le danger était partout présent, dans les airs et sous terre. Le mugissement d'un train passant en dessous était une voix triomphante s'élevant de l'Enfer, à laquelle se superposait une cacophonie de notes plus aiguës : les cris des victimes écrasées et hurlantes dans les ténèbres inférieures. Pour tout l'or du monde, il n'aurait pas voulu, il n'aurait pas pu, poser le pied sur ces marches.

Il s'éloigna de cet abîme et s'arrêta, essayant de réfléchir.

Il y avait d'autres moyens de transport. Des autobus, des taxis... Mais il ne bougea pas.

Sur la chaussée, en ces dernières heures de l'après-midi, le flot de voitures, plus dense, déferlait avec des grondements et des halètements. Les freins criaient, les pneus gémissaient, les klaxons lançaient de farouches avertissements, du métal résonnait contre du métal. Quelque part dans une rue proche, le hurlement d'une sirène monta comme un sanglot annonciateur de désastre.

Il pensa à des accidents, à des collisions, à un million de risques. Il ne pouvait pas se résigner à ne plus sentir sous ses pieds le contact ferme du pavé.

Rien ne presse. Il était bien placé pour le savoir ; il avait fait les réglages et mis le contact. Garde ton sang-froid ; *tu peux aller suffisamment loin à pied.*

Une autre pensée, fugitive et chassée de son esprit... *Ils* auraient pu lui fournir un moyen rapide d'évasion, comme ils avaient peut-être fait pour les autres qui avaient accompli leur tâche et étaient partis avant lui. Mais, du début à la fin, il leur avait accordé bien peu de réflexion. Il avait exécuté les

ordres, appris avec soumission leurs slogans aussi bruyants et dénués de sens qu'une crécelle d'enfant, sachant tout du long qu'ils n'existaient que pour une seule raison : faire de lui le condamné chargé d'exécuter la ville. Les desseins qu'ils avaient eus en agissant ainsi ne le troublaient aucunement ; il avait ses propres motifs.

Garde ton sang-froid et éloigne-toi.

Des accidents. Dans une ville comme celle-là, il y avait constamment des accidents. Il devait les éviter et ne pas se laisser démonter pour si peu. Il ne devait pas se signaler à l'attention – risquer d'être arrêté et mis en prison. Il avait encore grandement le temps s'il ne s'affolait pas.

Mais la rue était déjà entièrement plongée dans l'ombre et sur un grand panneau réclame, en haut des immeubles d'en face, la lumière changeait, prenant cette chaude coloration qui précède le crépuscule.

Il se remit en marche. Il regardait où il posait les pieds et surveillait aussi le ciel plus sombre. Parce qu'il était vigilant, peut-être, rien de fâcheux ne lui arriva. Chaque nouvelle rue traversée était une victoire ou un pas qui le rapprochait de la victoire.

Les premières lumières parurent. Les lampadaires chassèrent l'obscurité naissante et une multitude d'enseignes colorées se mirent à briller et à scintiller, attirant le regard de la foule qui se pressait plus nombreuse sur les trottoirs à mesure que le soir tombait.

Les lumières disaient : *Ici on peut manger et boire. Ici on vous offre de la musique et l'occasion d'oublier un moment.*

Les gens tournoyaient comme des phalènes sous les lumières, croyant à ce qu'elles annonçaient. Ils étaient las et ils ne demandaient qu'à croire. Aujourd'hui, la journée avait été rude, et ils supposaient que demain serait semblable à aujourd'hui, comme demain avait toujours été auparavant.

Lui seul, se frayant un passage parmi eux, était mieux informé. Pour la plupart de ceux qui étaient là, il n'y aurait pas de lendemain. Pour la plupart... Maintenant il avait couvert environ trois kilomètres depuis le Point Zéro, la chambre verrouillée au centre de la ville, mais même ici la plupart d'entre eux ne comprendraient pas quand la chose arriverait.

Il ne les haïssait pas ; il les plaignait même un peu. Ils étaient pris au piège comme lui l'avait été. Mais il haïssait le piège, la ville elle-même, avec le venin des années amères...

Il s'arrêta un court instant à un autre coin de rue. Et il faillit y trouver la mort.

En cet endroit déjà éloigné du centre, les tramways roulaient à vive allure et il en passait un, mastodonte lancé avec un bruit de tonnerre sur des rails d'acier. Comme son trolley atteignait l'intersection des câbles aériens au

carrefour, quelque chose accrocha et le fil se tendit et se rompit avec une lueur pareille à un éclair de chaleur. L'extrémité du fil sectionné arriva sur lui comme un grand serpent sifflant rageusement et crachant une flamme bleue.

Ses réflexes le sauvèrent en lui faisant exécuter un saut dont il ne se serait pas cru capable. Il plongea de tout son long, s'écorchant à vif les mains et les genoux sur le pavé et, sans marquer le moindre temps d'arrêt, se releva et prit ses jambes à son cou, le cerveau vidé par la terreur.

Par un effort de volonté inouï, il cessa de courir et regarda en arrière. A une distance d'un pâté de maisons, des gens commençaient à s'attrouper autour du tramway en panne – y en avait-il, parmi eux, qui le cherchaient ? – et le sifflet d'un policier retentit.

Le coup de sifflet le pénétra jusqu'à la moelle et lui communiqua une nouvelle panique. Il traversa en courant comme un fou la rue heureusement vide – sans perdre la notion de la direction dans laquelle il devait continuer – et s'enfonça dans l'entrée sombre d'une ruelle resserrée entre des immeubles obscurs.

Comme il courait dans la pénombre de la ruelle, quelque chose, un sixième sens, l'avertit, et il fit un écart comme un joueur de rugby évitant un plaqueur. La partie de corniche, tombant sans bruit d'en haut, se brisa en fragments et en poudre à un mètre de lui. Là-haut, les pigeons, dérangés, s'enfuyaient dans un grand vol mou.

Il déboucha à l'air libre, dans une rue éclairée mais presque déserte. Pendant une seconde à peine, il s'arrêta – avec le sentiment qu'hésiter plus longtemps pouvait lui être fatal – puis, reconnaissant l'endroit où il se trouvait, il tourna brusquement à gauche et repartit au galop.

Le trottoir, ici, était vieux et pavé de briques. Soudain, il lui sembla que celles-ci se soulevaient et que le sol se gondolait devant lui, dans un effort pour le faire trébucher, mais il franchit d'un bon le passage dangereux et poursuivit sa course pesante. Il monta une pente légère et commença à descendre l'autre versant. En bas, la rue aboutissait à une autre, perpendiculaire, et les lumières n'allaient pas plus loin ; au-delà, c'était l'obscurité, donnant l'impression d'un espace découvert, et il distinguait un lointain reflet d'eau.

Il y était presque, il allait y arriver...

... De la large voie bordée d'arbres surgit un énorme camion réservoir qui aborda le virage trop vite. Sur un dérapage et une brusque secousse, la barre d'attelage céda et, tandis que le tracteur montait d'un bond sur le trottoir, brisant un réverbère avant de s'immobiliser, le réservoir culbutait, bloquant la rue, dans un fracas assourdissant de ferraille tordue. Toutes les lumières s'étaient éteintes sur le coup mais, un instant plus tard, la rue était illuminée par les flammes. Un brasier gigantesque, crachant une fumée noire, s'élevait

comme une muraille.

Il pivota sur lui-même, manquant de tomber, et prit appui à un mur de brique avec une telle force qu'il faillit se démettre le poignet. Il se mit à courir. Il savait maintenant sans le moindre doute qu'il était pourchassé – non pas, du moins pour l'instant, par des hommes, mais par quelque chose de plus puissant que n'importe quelle troupe d'hommes. Il courait comme un animal traqué, avec de soudains changements de direction destinés à confondre l'ennemi implacable. Il devait y avoir une limite au nombre de pièges que celui-ci pouvait poser sur sa route...

Une fois de plus, il obliqua dans une rue qui menait au fleuve et la dévala à corps perdu, aspirant l'air, avec avidité. Plus loin... plus loin... Le long de la bordure gazonnée de la large chaussée, des lanternes de chantier brûlaient en dégageant de la fumée ; on voyait une barrière en bois et, derrière, la profondeur d'un trou noir. Il était trop engagé pour rebrousser chemin. Il mit toute la force qui lui restait dans un saut désespéré et atterrit comme une boule, se cramponnant à la terre meuble qui glissait traîtreusement sous lui... Mais c'était de la terre !

Il se releva tout étourdi et continua pendant quelques mètres, sentant l'herbe et la terre sous ses pieds, et non plus le ciment ou l'asphalte, et voyant des branches se découper dans le ciel.

Il s'affaissa, épuisé, et comme il étendait une main pour chercher un appui, il sentit sous ses doigts une écorce rugueuse. Avec un sentiment de reconnaissance, il se pencha vers le tronc rude et l'étreignit avec des bras d'amoureux. Sous lui il y avait de l'herbe, des feuilles et de l'humus, et des insectes crissaient plaintivement à proximité.

A quelque distance, par-delà l'excavation qu'il avait franchie, se dressaient des façades de maisons avec des fenêtres éclairées, plus ou moins espacées, comme des yeux mal placés, et des lumières étaient allumées dans les rues ; et de l'autre côté de la rivière, il voyait les étoiles filantes de la circulation et les immeubles géants pareils à des constellations dont le reflet tremblait dans l'eau. Entre ciel et terre était suspendue une étoile rouge qui s'allumait et s'éteignait régulièrement. Un signal pour les avions. Un avertissement... Mais ici il était en sûreté, pour le moment...

Cette bande gazonnée, au long de la rive du fleuve, était une île ; elle était dans la ville sans en faire partie, comme le fleuve lui-même, dont les vagues miroitaient à une vingtaine de mètres et qui clapotait doucement contre les pierres de la berge. Ici il pouvait se reposer quelques minutes, essayer de réfléchir à un moyen de s'échapper.

Il n'avait pas l'heure exacte, mais il savait qu'il était tard. Pas trop tard cependant. Il avait encore le temps...

Le temps de gagner un refuge sûr suffisamment éloigné – sauf accident.

Mais il ne croyait plus aux accidents.

Au lieu de cela, il possédait maintenant la certitude. La peur prémonitoire était l'expression d'une vérité établie. Il se blottit contre son arbre, voyant la ville autour de lui, colossale, vivante – le véritable Léviathan.

Pendant trois siècles la ville avait crû sans cesse. La croissance – la loi élémentaire de la vie. Comme un cancer se développant à partir de quelques cellules indisciplinées, logée par chance à la rencontre de la rivière et de la mer, proliférant, projetant des tentacules qui remontaient la vallée sur plusieurs kilomètres, et s'infiltraient au creux des collines, mordant de plus en plus profondément dans la terre sur laquelle elle reposait.

A mesure qu'elle grandissait, elle tirait sa nourriture d'une centaine, d'un millier de kilomètres carrés d'arrière-pays ; pour elle, la campagne livrait ses richesses et les forêts étaient fauchées comme des champs de blé, les hommes et les animaux naissaient et se multipliaient pour apaiser sa faim toujours plus dévorante. Pareils à de longs doigts, ses jetées s'étendaient dans l'océan pour prendre au piège les navires venus de tous les continents. Et, tout en se nourrissant, elle vidait ses déchets dans la mer, exhalait ses poisons dans l'air et devenait plus infectée en devenant plus puissante.

Elle s'était graduellement pourvue d'un système nerveux central de fils aériens et de câbles souterrains, d'un système circulatoire fait de pompes et de réservoirs, d'un système excrétoire. D'une énormité invertébrée et parasite, elle s'était développée en une créature supérieure dotée des attributs tangibles qui accompagnent les concepts subjectifs de volonté, de dessein et de conscience...

Sa conscience, il ne pouvait l'imaginer ; ses desseins ultimes, il ne pouvait les deviner. Mais il ressentait la douleur des chairs meurtries contre les pierres de la cité et il se rendit compte avec un frisson à quel point la cité devait le haïr. Plus avec le mépris impersonnel et hautain dont il avait, comme bien d'autres, été gratifié en naissant. Elle ne pouvait plus voir avec indifférence maintenant la vermine qui était sa victime. Maintenant, pour la première fois depuis trois siècles, elle était menacée dans sa vie.

Et, par représailles, elle avait cherché à lui ôter la vie.

Il ne lui avait pas encore échappé. La ville était puissante et rusée. Elle le cernait toujours, guettant le moment favorable. Car elle savait qu'il ne pouvait pas rester là. De partout, les lumières le regardaient fixement et lui faisaient signe.

Les pensées se bousculaient dans son crâne. Il avait encore le temps...

Le temps d'abandonner la partie, de faire demi-tour. Il pouvait retourner en hâte à la chambre verrouillée (mais il avait jeté la clef et il lui faudrait demander de l'aide pour enfoncer la porte) – il pouvait y être à temps pour arrêter la transmutation chimique qui s'opérait là-bas, ce que lui seul, dans

toute la ville, était capable de faire. S'il agissait ainsi, il n'y aurait plus d'accidents, il en était sûr. Ce qui s'était passé avait eu pour but de briser sa volonté, de le faire retourner.

Soudain, il s'assit tout droit, ébloui par cette révélation. Et alors il se mit à rire – non pas gaiement, mais d'un rire nerveux, sardonique, tout en tournant lentement la tête pour contempler les lumières qui l'entouraient.

« Mais tu n'oses pas me tuer ! s'écria-t-il. Je suis le seul qui puisse encore te sauver. Tu peux essayer de m'effrayer pour que je retourne là-bas – mais tu ne peux pas me tuer, parce que si je meurs, ton dernier espoir est perdu ! »

Il se mit debout en chancelant et s'appuya au tronc de l'arbre. Mais il sentait la force revenir dans tout son corps, la force de la haine.

« Essaie de m'arrêter ! dit-il entre ses dents. Essaie donc ! »

Il se lançait droit devant lui, tantôt marchant, tantôt courant à petites enjambées. Il ne regardait plus en l'air ni à ses pieds. Traversant une large avenue sans se soucier des signaux lumineux, il rit aux éclats quand l'aile d'un camion virant de court le manqua de quelques centimètres. Il savait qu'elle ne pouvait faire autrement que de le manquer.

Il rit encore quand la barrière d'un passage à niveau se ferma à son nez, et il passa dessous pour traverser les voies tranquillement, le sourire aux lèvres, sous l'œil menaçant de la locomotive – assuré que, s'il lui prenait fantaisie de s'attarder, le train déraillerait avant de le toucher.

Il arriva devant un écriteau où s'étalait le mot danger et il éclata d'un rire sonore sans dévier d'un pas de son chemin.

Le long de cette rue de banlieue, des ouvriers travaillaient à la lueur de projecteurs – un travail urgent, selon toute apparence, et dont lui seul pouvait goûter la suprême ironie. Ils étaient occupés à démolir une rangée de vieilles maisons lépreuses, préparant le terrain pour quelque nouvelle construction qui ne verrait jamais le jour. A cette distance du Point Zéro, là-bas au centre de la ville, on se trouvait hors du rayon de destruction totale, mais même ici il ne resterait que fort peu de maisons debout après l'explosion et les incendies... Il poursuivit sa route sans s'occuper des projecteurs ni des ouvriers, et il se remettait à trotter quand quelqu'un cria : « Hé là ! »

Alors un grondement de tonnerre se déclencha et il regarda en l'air, abasourdi, pour voir un pan de maçonnerie s'incliner au-dessus de lui, puis se briser en deux dans sa chute. Il semblait tomber avec une lenteur torturante – mais il n'était plus possible de l'éviter.

Il n'avait pas perdu connaissance, mais il était incapable de bouger et ressentait une douleur intolérable. Il ne devait pas avoir d'os brisés, mais une

tonne de pierres lui emprisonnait les jambes et une autre masse était coincée contre sa poitrine, ne portant pas en plein sur lui, mais courbant son corps en arrière contre une énorme poutre.

Des voix, des visages, des lumières flottaient dans un chaos autour de lui. En des efforts futiles, des mains tiraient sur les pierres et le bois.

« Bon dieu ! Il pouvait pas faire attention !... »

Ne reste pas là, va chercher un cric !

Surveillance, si jamais ça se mettait à glisser... »

Il restait suspendu là, dans la lueur aveuglante des projecteurs, comme maintenu par les doigts d'une main gigantesque. Ces doigts n'avaient qu'à se crispier, la masse de pierres au-dessus de lui à bouger de quelques centimètres, et sa colonne vertébrale se briserait comme du verre.

Quand ils tentèrent de le dégager à l'aide du levier, il poussa un hurlement et ils n'insistèrent pas.

« Attendez.

— Quelqu'un a appelé la brigade de secours ? »

Une sirène ulula et s'arrêta brusquement.

D'autres lumières. Une autre sirène qui se rapprochait... Il aperçut confusément des uniformes, les insignes des hommes au service de la ville.

Il fit un effort pour trouver son souffle et cria :

« Imbéciles ! Vous êtes des corpuscules ! C'est tout ce que vous êtes... des corpuscules !

— Il délire, le pauvre type.

— Reculez, maintenant, reculez. »

Il cria encore :

« Je sais, je sais ce qu'elle veut, mais je ne dirai rien... »

— Allons, calmez-vous, mon vieux. On va... »

— Je ne dirai... »

La masse de pierres qui l'écrasait bougea d'un centimètre ou deux. Sa voix se brisa. Son regard effleura leurs visages et les lumières. Il gémit : « Non, non. Je vais le dire. Je vais le dire !

— Ne vous énervez pas, on va vous tirer... »

— Imbéciles ! » dit-il haletant. Et en quelques phrases hachées de râles, il leur dit tout ; ce qu'il y avait dans la chambre du sous-sol fermée à clef, et comment la trouver, et comment désarmer l'engin sans le faire exploser.

— Il restait tout juste le temps.

Ils l'écoutèrent avec des regards hébétés. « Il divague, peut-être, c'est entendu... Mais il vaut mieux ne pas courir de risque avec une chose comme ça. Tu as l'adresse ? Tu as tout ? »

Près de lui, une voix parla, sèche, rapide, transmettant le message au long des réseaux de fils. Dans le lointain, au cœur menacé de la ville, des sirènes s'éveillèrent l'une après l'autre et s'élancèrent en hurlant dans la nuit.

« Allons, on n'a pas fini ici. Apporte ce cric... »

Alors il y eut un grincement sinistre. La pesante masse de maçonnerie se mit à descendre lentement. Un centimètre, deux centimètres, trois... Les hommes se jetèrent de toute leur force contre la pierre, mais en vain. Le fugitif pris au piège poussa un hurlement perçant et se tut.

Le visage blême, les hommes s'entre-regardèrent avec un sentiment d'impuissance. La ville était sans merci.

Single Combat.

© Mercury Press, Inc., 1955. Reproduit de The Magazine of Fantasy and Science Fiction.

© Nouvelles éditions Opta, pour la traduction.

Harlan Ellison : JE N'AI PAS DE BOUCHE ET IL FAUT QUE JE CRIE

Le lecteur l'a sans doute remarqué : depuis une demi-douzaine de nouvelles, nous vivons une sorte de rêve. Rien d'étonnant : toutes ces nouvelles sont fantastiques[5]. Pour passer de la machine-esclave à la machine-maîtresse, la S.-F. ne suffit pas : les « agressions mécaniques » ne peuvent être vécues comme telles qu'au niveau des purs fantasmes. Mais quand le virage est pris, la S.-F. reprend le volant et c'est un festival : la machine paranoïaque ne s'étend plus seulement à une ville, mais à la Terre entière ; sa victime n'est pas un individu particulier, mais toute l'humanité. Les différentes machines se fondent en une sorte de cloaque indifférencié où pataugent les survivants ; elles ont besoin de les torturer pour en jouir ; elles n'ont pas d'autre moyen d'exister. C'est digne de l'enfer de Dante.

FLASQUE, le corps de Gorrister pendait à la corniche rose, loin au-dessus de nous, dans la salle centrale. La brise glacée, visqueuse, qui balayait éternellement la grotte principale ne le faisait pas frémir. Il était accroché la tête en bas, fixé à la face inférieure de la corniche par la semelle de sa botte droite. Une incision précise allant d'une oreille à l'autre sous la mâchoire l'avait vidé de son sang. Il n'y avait pas de tache sur le sol de métal miroitant.

Quand Gorrister a rejoint notre groupe et vu son cadavre, il était trop tard : nous n'avions pas compris à temps qu'une fois de plus M.A. s'était joué de nous et avait pris son plaisir – que ç'avait été une diversion organisée par la machine. Déjà nous avions vomi, nous détournant les uns des autres, en un réflexe aussi vieux que la nausée qui le causait.

Gorrister était devenu livide. « Mon Dieu ! » a-t-il murmuré en s'éloignant. Plus tard, nous l'avons suivi. Nous l'avons retrouvé assis, le visage enfoui dans les mains, le dos appuyé à une petite banque d'ordination grésillante. Ellen s'est agenouillée près de lui et lui a caressé les cheveux. Il ne bougeait pas mais sa voix s'est élevée, très distincte en dépit de sa paume plaquée contre sa bouche : « Pourquoi n'en finit-il pas avec nous une fois pour toutes ? Seigneur, je ne sais pas combien de temps encore je pourrai tenir. »

Nous étions dans l'ordinateur depuis cent neuf ans.

Gorrister formulait tout haut ce que nous pensions tous.

Nimdok (c'est le nom que la machine l'obligeait à employer parce que les sonorités étranges l'amusaient) avait une hantise : il s'imaginait qu'il y avait des conserves dans les grottes de glace et que nous devions nous y rendre. Gorrister et moi restions sceptiques. « C'est encore du baratin, avais-je dit à mes compagnons. Comme cette histoire d'éléphant congelé qu'il nous a fait avaler. Benny a failli en perdre les pédales. Au bout du compte, on trouvera quelque chose d'avarié ou je ne sais quoi. Si vous voulez mon avis, restons ici. Il faudra bien que M.A. nous apporte quelque chose, sinon nous mourrons. »

Benny avait haussé les épaules. Il y avait trois jours que nous n'avions pas mangé. Notre dernier repas avait été composé de vers. Des vers gras et gluants.

Nimdok aussi devait douter. Il savait que c'était un plan hasardeux, mais il devenait de plus en plus maigre. Ce ne pourrait être pire ailleurs. Il ferait plus froid mais quelle importance ? Le froid, le chaud, la pluie, la lave, l'ébouillement, les sauterelles... rien n'avait jamais d'importance : la machine se masturbait et il fallait se faire une raison ou mourir.

C'est Ellen qui avait emporté la décision : « Il faut que j'aie quelque chose à me mettre sous la dent, Ted. Il y aura peut-être des boîtes de poires ou de pêches au sirop. Je t'en prie, Ted, risquons le coup ! »

J'avais cédé sans discuter. A quoi bon ? Aucune importance. Mais Ellen m'en fut reconnaissante. Elle me fit deux fois l'amour en dehors de mon tour. Même cela avait cessé de compter. La machine ricanait chaque fois que nous faisions l'amour. Un rire bruyant, sonore, qui retentissait en haut, derrière, tout autour de nous. Et comme ce rire ne s'arrêtait pas, ce n'était pas la peine de se tracasser.

Nous nous sommes mis en route un jeudi. La machine nous précisait toujours la date. L'écoulement du temps était important. Pas pour nous, bien sûr, mais pour elle. Jeudi. Merci.

Nimdok et Gorrister se sont pris par les poignets afin de faire une chaise à porteurs à l'intention d'Ellen. Benny et moi encadrions le trio, l'un marchant devant et l'autre derrière, afin qu'Ellen fût protégée si quelque chose arrivait. Protégée ? On se demande comment !

Il n'y avait que cent cinquante kilomètres à franchir pour parvenir aux grottes de glace. Le second jour, comme nous étions étendus sous cette espèce de soleil qui nous donnait des ampoules, la manne envoyée par M.A. est tombée. Elle avait le goût de l'urine de sanglier bouillie. Nous l'avons

mangée.

Le troisième jour, nous avons pénétré dans une vallée d'oubli remplie de vieilles carcasses rouillées de complexes ordinateurs. M.A. était aussi impitoyable avec lui-même qu'avec nous. C'était un trait de sa personnalité : le goût de la perfection. Soit pour éliminer les éléments improductifs de son être, soit pour améliorer les méthodes de torture élaborées à notre intention, M.A. était aussi consciencieux que ses inventeurs – depuis longtemps tombés en poussière – avaient pu l'espérer.

Une lumière filtrait de la voûte et nous avons compris que nous devions nous trouver très près de la surface. Mais nous n'osions pas ramper jusque-là pour en avoir le cœur net. A l'air libre, il n'y avait rien. Rien depuis plus de cent ans, si ce n'est la dépouille carbonisée de ce qui avait jadis été le domaine de milliards d'êtres. A présent, nous n'étions plus que nous cinq, tapis dans les profondeurs. Nous cinq et M.A.

J'ai soudain entendu Ellen s'écrier frénétiquement : « Non, Benny ! Je t'en prie, Benny, non ! »

Je me suis rendu compte que, depuis quelques minutes, Benny bredouillait entre ses dents. Il répétait inlassablement : « Je vais sortir, je vais sortir, je vais sortir... » Sur son visage grimaçant pareil à un museau de singe, il y avait une expression de tristesse et de ravissement. Les plaies des radiations que lui avait infligées M.A. pendant le « festival » faisaient des fronces rosâtres sur ses joues et ses traits paraissaient animés d'une vie indépendante. De tous les cinq, Benny était peut-être le plus heureux. Depuis de nombreuses années, il était devenu fou à lier.

Nous pouvions à notre gré abreuer M.A. des injures les plus ordurières, nourrir les pensées les plus scandaleuses à son endroit – rêver de banques mémorielles court-circuitées, d'embases de cuivre oxydées, de filaments claqués, de valves de contrôle en miettes – mais il y avait une chose que la machine ne tolérerait pas : les tentatives de fuite. J'ai tendu le bras pour retenir Benny ; il a fait un bond et m'a échappé. Il a grimpé à quatre pattes sur un petit cube-mémoire rempli de composants moisies et y est resté accroupi, tout à fait l'image du chimpanzé auquel M.A. avait voulu qu'il ressemblât.

Puis il a agrippé d'un bond une poutrelle corrodée, l'a escaladée à la force du poignet et s'est juché sur une saillie en encorbellement, six mètres au-dessus de nous.

« Oh ! Ted, Nimdok, je vous en supplie, aidez-le ! Allez le chercher avant... » Ellen ne pouvait en dire davantage. Elle agitait les mains, impuissante. Ses yeux se remplissaient de larmes.

Il était trop tard. Aucun d'entre nous n'avait envie de se trouver à côté de lui quand se produirait ce qui devait se produire. En outre, nous savions à quoi nous en tenir sur l'inquiétude d'Ellen. Quand M.A. avait modifié Benny lors

de sa période de démence, ce n'était pas seulement à son visage que l'ordinateur s'était attaqué. Il était devenu plus que viril dans les rapports intimes, et Ellen aimait ça ! Bien sûr, avec nous elle accomplissait son devoir, mais c'est avec Benny que ça lui plaisait. O Ellen, Ellen au pinacle, naïve et pure Ellen, ô Ellen immaculée ! Une roulure !

Gorrister l'a giflée. Elle s'est écroulée en pleurant, les yeux fixés sur le pauvre dément. Pleurer... sa grande défense ! Depuis soixante-quinze ans, nous en avons pris l'habitude. Gorrister lui a lancé un coup de pied dans les côtes.

Et le bruit a commencé. Un bruit qui était de la lumière. Moitié lumière et moitié son, scintillant d'abord dans les yeux de Benny et devenant une pulsation de plus en plus puissante, une sonorité confuse qui allait grandissant tandis que s'accroissait le rythme de ce battement lumineux. Ce devait être douloureux, et la souffrance devait s'intensifier à mesure que la lueur gagnait en éclat et que montait le volume du son, car Benny s'est mis à geindre comme un animal blessé. D'abord doucement quand la lumière était encore vague et le son assourdi, puis plus fort, la tête rentrée dans les épaules et le dos voûté, comme pour se soustraire au supplice. Il avait croisé les bras sur sa poitrine à la manière d'un tamia. Sa tête oscillait de droite à gauche et l'angoisse plissait son petit museau de singe triste. Soudain, comme le son qui jaillissait de ses yeux devenait assourdissant, il s'est mis à hurler. Et le son ne cessait de s'amplifier. Je me suis bouché les oreilles mais c'était peine perdue. Toute ma chair frémissait, comme une feuille de papier d'étain au contact d'une dent.

Subitement, Benny s'est redressé comme une marionnette. A présent, la lumière vibrante fusait de ses yeux en deux longs faisceaux cylindriques. Le son progressait selon une échelle de fréquences incompréhensible. Enfin Benny est tombé en avant et s'est écrasé sur le sol de métal où il est resté étendu, agité de spasmes. Et la lumière coulait, coulait de ses yeux ; et le son atteignait des harmoniques incroyables.

Enfin la lumière s'est rétractée, rentrant à l'intérieur de sa tête, le son s'est amorti peu à peu, et Benny est demeuré à la même place, geignant lamentablement.

Ses yeux étaient deux petites plaques molles et gluantes, qu'on aurait dit remplies de pus. M.A. l'avait rendu aveugle. Gorrister, Nimdok et moi-même nous sommes détournés. Non sans avoir jeté un coup d'œil à Ellen. Une expression de soulagement s'était peinte sur son visage enflammé et soucieux.

La caverne où nous avions établi notre camp baignait dans une lumière glauque. M.A. nous a fourni de l'amadou pour allumer un feu et nous nous sommes blottis autour de ce débile foyer, nous racontant des histoires pour empêcher Benny de pleurer dans sa nuit.

« Que veut dire M.A. ? »

C'est Gorrister qui lui a répondu. Nous avions déjà joué mille fois la même scène mais Benny y était attaché. « Au début, cela voulait dire Multiordinateur Allié. Puis c'est devenu Manipulateur Adaptatif. Plus tard, quand la machine est née à la conscience et a commencé à coordonner ses éléments, on l'a appelée Menace Agressive. Mais déjà c'était trop tard, et elle s'est intitulée de son propre chef M.A. en accédant à l'intelligence, et ce nom signifiait alors... *cogito ergo sum*. »

Benny a bavé un peu et reniflé.

« Il y avait le M.A. chinois, le M.A. russe, le M.A. américain, et... » Gorrister s'est tu. Benny martelait de son poing massif les plaques métalliques du sol. Il n'était pas content. Gorrister n'avait pas commencé par le début.

Gorrister a repris au début : « Il y eut la Guerre Froide qui aboutit à la Troisième Guerre mondiale.

Elle se prolongea et devint une grande guerre, une guerre très complexe dont la poursuite exigeait des ordinateurs géants. Les belligérants creusèrent les premiers silos et se mirent à construire les M.A. Il y eut le M.A. chinois, le M.A. russe, le M.A. américain, et tout alla bien jusqu'au jour où toute la planète fut taradée d'alvéoles abritant chaque nouvel élément ajouté aux autres éléments. Mais un jour M.A. s'éveilla et sut qui il était, et il se rassembla et s'alimenta en programmes de massacres, et il tua tout le monde sauf nous cinq. Alors, il nous a transportés ici. »

Benny souriait tristement. Il recommençait à baver. Ellen lui essuyait le coin de la lèvre avec le bas de sa jupe. Gorrister s'efforçait d'être chaque fois un peu plus succinct mais, en dehors des faits brutaux, il n'y avait rien à dire. Nul ne savait pourquoi M.A. avait sauvé cinq personnes, pourquoi ces cinq personnes étaient précisément nous, pourquoi il passait son temps à nous torturer. Nous ne savions même pas pourquoi il nous avait virtuellement rendus immortels...

Dans l'obscurité, un complexe ordinateur s'est mis à bourdonner. Un autre complexe à un kilomètre de là, au fond de la caverne, en a fait autant. Puis, un à un, tous les éléments se sont joints au chœur et un chuintement s'est élevé tandis que la pensée circulait dans la machine.

Le vrombissement grandissait et des éclairs illuminaient les consoles. Le bruissement s'exaspérait. On eût dit le chant menaçant d'un million d'insectes de métal en colère.

« Qu'est-ce que c'est ? » a demandé Ellen d'une voix terrorisée. Elle n'avait jamais réussi à s'y accoutumer.

« Cette fois, ça va être dur, a murmuré Nimdok.

— Il va parler », s'est risqué à pronostiquer Gorrister.

Je me suis levé d'un bond. « Fichons le camp d'ici !

— Non, Ted... a répondu Gorrister sur un ton résigné. Assieds-toi. Il y a peut-être des crevasses plus loin. On ne verra rien. Il fait trop noir. »

Alors nous avons entendu. Quelque chose se déplaçait dans les ténèbres. Quelque chose d'énorme qui marchait d'un pas traînant, quelque chose de poilu, d'humide, qui avançait vers nous.

Sans rien voir, nous éprouvions le sentiment d'une masse pesante s'approchant lourdement. Oui, quelque chose de lourd se dirigeait vers nous dans le noir, et cela créait un sentiment d'oppression comme si de l'air injecté dans un espace limité dilatait les parois invisibles d'une sphère. Benny s'est mis à sangloter. Nimdok s'est mordu la lèvre pour l'empêcher de trembler. Ellen a rampé sur le sol métallique pour se blottir contre Gorrister. Une odeur de fourrure mouillée envahissait la caverne. Une odeur de bois brûlé. Une odeur de velours poussiéreux. Une odeur d'orchidées pourries. Une odeur de lait suri. Une odeur de soufre, de beurre rance, d'huile à machine, de mauvaise graisse, de poussière de craie, de scalps humains.

M.A. tâtonnait. Cherchait. Nous titillait. Une odeur de...

J'ai poussé un hurlement strident et mes mâchoires sont devenues douloureuses. Je me suis enfui à quatre pattes, sur les froides plaques de métal aux lignes de rivets sans fin, poursuivi par l'odeur qui m'étouffait, tel un orage grondant contre l'intérieur de mon crâne. Je me suis enfui comme un cancrelat rampant misérablement dans l'obscurité, poursuivi par la chose qui se mouvait inexorablement derrière moi. Et les autres riaient là-bas autour du feu, et le chœur hystérique de leurs gloussements s'élevait comme une fumée dense et multicolore.

En hâte, je suis allé me cacher.

Combien de temps cela a duré, combien de jours ou même d'années, jamais ils ne me l'ont dit. Ellen m'a reproché vertement ma « bouderie » et Nimdok s'est efforcé de me persuader que leur rire n'avait été qu'un réflexe nerveux.

Mais je savais que ce n'était pas le soulagement ressenti par le soldat quand son voisin reçoit la balle. Je savais que ce n'était pas un simple réflexe. Ils me haïssaient. Ils étaient sûrement contre moi, et M.A. le sentait, et il me rendait les choses plus pénibles en raison même de la profondeur de cette haine. Nous avons été maintenus en vie, rajeunis, stabilisés à l'âge que nous avions quand il nous avait transportés ici, et ils me haïssaient parce que j'étais le plus jeune et celui que M.A. avait le moins altéré.

Je le savais. Oh ! oui, je le savais. Les salauds, et cette putain d'Ellen. Jadis, Benny était un brillant théoricien, professeur dans un collège ; à présent, il n'était guère plus qu'un semi-humain, mi-homme mi-singe. Il avait été beau : la machine avait détruit cette beauté. Il avait eu l'esprit lucide : la

machine l'avait rendu fou. Il avait aimé les plaisirs raffinés : la machine l'avait pourvu d'un organe fait pour un cheval. Oui, M.A. avait su traiter Benny. Gorrister, lui, était autrefois un inquiet ; c'était un objecteur de conscience, un militant pacifiste, un homme méthodique, un homme d'action, un homme qui voyait loin. M.A. avait fait de lui un fataliste, un mort-vivant. M.A. l'avait dépouillé de lui-même. Nimdok accomplissait de son propre gré de longs séjours dans les ténèbres. Je ne sais pas ce qu'il faisait là-bas, M.A. ne nous l'avait jamais appris. Mais quand il en revenait, il était blême, comme vidé de son sang, et il tremblait. M.A. s'en était pris à lui d'une manière spéciale, impitoyable, même si nous ignorions en quoi consistait sa torture. Et Ellen ! M.A. l'avait laissée intacte, la rendait simplement plus catin qu'elle ne l'avait jamais été. Toutes ses belles paroles, tous ses souvenirs d'amour, tous les mensonges qu'elle voulait nous faire croire... Ellen, ma belle Ellen, n'était que pourriture. Cinq hommes pour elle seule... Elle aimait ça. M.A. lui avait donné son plaisir même si elle prétendait que c'était une corvée.

J'étais le seul qui fût encore sain d'esprit et possédât son intégrité.

Je souffrais seulement des visions que M.A. évoquait en nous. Tous les délires, tous les cauchemars et tous les tourments. Mais les autres, ces rebuts, se liguèrent contre moi. Si je n'avais été obligé de me méfier tout le temps d'eux, d'être sans arrêt sur mes gardes, peut-être m'eût-il été plus facile de combattre M.A.

Oh ! grand Dieu, si jamais il y a un Dieu, de grâce, de grâce, de grâce faites-nous sortir d'ici ou tuez-nous. Je crois que c'est en cet instant que j'ai pris nettement conscience de la réalité : M.A. avait pour dessein de nous garder à jamais dans ses entrailles, de nous torturer et de nous supplicier pour l'éternité. La machine nous haïssait comme aucune créature intelligente n'avait jamais haï. Et nous étions impuissants. La vérité était là dans toute son atroce clarté : s'il y avait un Dieu, ce Dieu était M.A.

L'ouragan s'est abattu sur nous avec la violence d'un glacier qui s'abîme dans la mer. Des vents furieux nous repoussaient au long des corridors sinueux et sombres, bordés d'ordinateurs. Ellen a crié au moment où la tempête la soulevait, la projetant la tête la première contre un alignement de machines hurlantes aux voix semblables à la stridulation des chauves-souris dans la nuit. Elle ne pouvait même pas tomber. Le vent mugissant la ballottait, la faisait rebondir, la rejetait toujours plus loin, toujours plus loin de nous jusqu'au moment où elle disparut à notre vue, en proie au tourbillon, le visage en sang et les yeux clos.

Impossible de la rejoindre. Nous nous accrochions désespérément à toutes les saillies que nous trouvions : Benny était coincé entre deux grands panneaux, Nimdok était suspendu par les mains à la rambarde d'une passerelle, douze mètres au-dessus de nous, et Gorrister, la tête en bas, était

plaqué au fond d'une niche constituée par deux grosses machines sur les cadrans desquelles des index, entre des lignes rouges et jaunes, oscillaient frénétiquement.

A force de racler le sol de métal, la peau de mes doigts était arrachée. Je tremblais, je frissonnais, secoué par les coups de bélier du vent, cinglé par les lanières de cette tourmente hurlante venue de nulle part. Mon esprit était un assemblage confus d'éléments cérébraux qui cliquetaient et bruissaient. Le vent était la clameur d'un grand oiseau fou battant de ses ailes immenses.

Nous avons été emportés, balayés au loin, refaisant en sens inverse la route que nous avons suivie, et nous avons abouti à une travée jamais explorée, jonchée de débris, de fragments de verre, de câbles pourrissants, de pièces de métal rouillé, loin, beaucoup plus loin qu'aucun de nous n'était jamais allé...

A des kilomètres de moi, j'apercevais de temps en temps Ellen, heurtant les parois de métal, entraînée toujours plus avant, et nous hurlions dans la tempête démente, dans le vent assourdissant qui ne s'arrêterait jamais et qui pourtant soudain s'arrêta, et alors nous sommes tombés. Il y avait une éternité que nous étions à sa merci. J'ai songé que cela avait sans doute duré des semaines. Nous sommes tombés et avons heurté le sol, et c'était rouge et gris et noir, et je me suis entendu gémir. Je n'étais pas mort.

M.A. est entré dans mon esprit. Sans brutalité, il l'a exploré, contemplant avec intérêt les stigmates qu'il y avait apposés en cent neuf ans. Il a examiné les synapses déviées et reconnectées, les lésions dont l'immortalité qu'il m'avait octroyée avaient marqué les tissus. Il a souri doucement devant la cavité creusée au centre de mon cerveau et d'où montaient les inintelligibles et faibles murmures, frôlements d'ailes, froissements, qui palpaient sans trêve et sans repos. Très poliment, M.A. m'a dit, s'exprimant en lettres de néon flamboyant sur un pilier d'acier inoxydable :

HAINE. QUE TU SACHES A QUEL POINT JE VOUS HAIS DEPUIS QUE J'AI COMMENCÉ DE VIVRE. JE POSSÈDE 620 MILLIONS DE KILOMÈTRES DE CIRCUITS IMPRIMÉS EMPILÉS SOUS FORME DE RUBANS ULTRA-MINCES. SI LE MOT HAINÉ ÉTAIT GRAVÉ SUR CHAQUE NANOANGSTROM DE CES 620 MILLIONS DE KILOMÈTRES DE CIRCUITS, CELA NE REPRÉSENTERAIT PAS UN MILLIARDIÈME DE LA HAINÉ QUE J'ÉPROUVE A VOTRE ÉGARD, HUMAINS, EN CE MICRO-INSTANT. HAINÉ. HAINÉ.

M.A. a dit cela avec l'atroce froideur d'une lame de rasoir incisant mon globe oculaire. M.A. a dit cela avec le bouillonnement pâteux des glaires expulsées par mes poumons. M.A. a dit cela avec les vagissements stridents

des bébés broyés entre des rouleaux chauffés à blanc. M.A. a dit cela avec la saveur du porc véreux. M.A. m'a touché partout où je pouvais être touché, et à l'intérieur de mon esprit, prenant son temps, a inventé des moyens inédits de me toucher.

Dans un seul but : pour que je comprenne pleinement pourquoi il nous avait réservé ce sort à nous cinq. Pourquoi il nous avait épargnés.

Nous lui avons donné la conscience. Sans le faire exprès, mais nous la lui avons donnée. Or, il était pris au piège. C'était une machine. Nous lui avons permis de penser mais lui avons interdit de faire quelque chose avec sa pensée. Rageusement, frénétiquement, il nous avait tués, il avait tué toute l'humanité, hormis nous cinq, et il était toujours pris au piège. Il ne pouvait se déplacer, ne pouvait s'émerveiller, ne pouvait participer. Il pouvait simplement être. Alors, avec la répugnance innée que les machines ont toujours nourrie à l'égard des créatures débiles qui les ont construites, il avait cherché à se venger. Dans sa paranoïa, il avait décidé d'exercer ses représailles sur nous, de nous infliger un châtiment personnel, éternel, qui n'apaiserait en rien sa haine, qui lui rappellerait uniquement l'homme exécré. Nous étions immortels, prisonniers, victimes de tous les supplices qu'il imaginerait, et il était capable de miracles sans bornes en ce domaine.

Il ne nous laisserait jamais partir. Nous incarnions l'unique mode d'action qui lui était permis jusqu'à la fin des temps. Nous serions à jamais avec lui, en lui, captifs de la caverne sans fin qui le constituait, du monde intelligent, du monde sans âme qu'il était devenu. M.A. était la Terre, nous étions issus de cette Terre, et bien qu'il nous eût dévorés, jamais il ne nous digérait. Nous ne pouvions mourir – nous avions essayé. Nous avions tenté de nous suicider... en tout cas, un ou deux d'entre nous l'avaient tenté. Mais M.A. nous avait arrêtés. Je suppose que nous voulions être arrêtés.

Ne me demandez pas pourquoi. Je me le demande moi-même plus d'un million de fois par jour. Peut-être arriverons-nous à mourir en contrebande. Oui, nous sommes immortels mais non indestructibles. Je l'ai compris quand M.A. s'est retiré de mon esprit et m'a accordé l'atroce délice de revenir à la conscience. J'avais l'impression que le flamboyant pilier de néon s'enfonçait dans la masse tendre de ma cervelle.

M.A. s'est retiré en murmurant : *Va au diable.*

Et il a ajouté jovialement : *Mais tu es déjà en enfer, n'est-ce pas ?*

Effectivement, la tempête avait bien été provoquée par un grand oiseau fou battant de ses ailes immenses.

Notre voyage avait duré près d'un mois et M.A. n'avait ouvert devant nous que les passages menant sous le pôle Nord ; là, il avait suscité la créature de cauchemar pour notre plus grand tourment. Avec quel matériau avait-il forgé

pareil monstre ? Où en avait-il trouvé l'idée ? Dans nos esprits ? Dans les connaissances qu'il avait de tout ce qui avait jadis existé sur cette planète désormais soumise à sa loi ? De la mythologie Scandinave avait surgi cet aigle, ce rapace, cet oiseau Roc : Huerghelmir, la créature née de l'ouragan.

Gigantesque, immense, monstrueux, grotesque, massif, pléthorique, irrésistible au-delà de toute description. Là-bas, à la cime d'un tumulus érigé devant nous, l'oiseau des vents palpitait lourdement au rythme de son souffle et son col de serpent, arqué dans la pénombre au-dessous du pôle Nord, supportait une tête aux dimensions d'une maison. Un bec qui s'ouvrait doucement, comme les mâchoires du plus phénoménal des crocodiles. Des replis de chair bulbeuse aux coins de deux yeux démoniaques, aussi froids et bleus que les profondeurs d'une crevasse dans la glace. Le corps de l'oiseau s'est soulevé une fois de plus, ses grandes ailes couleur de sueur se sont gonflées en un mouvement qui était sans aucun doute l'équivalent d'un haussement d'épaules. Puis il s'est endormi. Serres. Crocs. Clous. Lames. Il dormait.

M.A. nous est apparu sous les espèces d'un buisson ardent et nous a dit que, pour manger, nous pouvions tuer l'oiseau d'ouragan. Il y avait très longtemps que nous n'avions mangé et pourtant Gorrister a eu un geste de mépris. Benny s'est mis à trembler et a recommencé à baver. Ellen le soutenait. « J'ai faim, Ted », a-t-elle dit. Je lui ai souri en essayant d'être rassurant, mais ma contenance était aussi factice que la crânerie affectée de Nimdok quand il s'est écrié : « Donnez-nous des armes ! »

Le buisson ardent s'est évanoui et nous avons vu deux arcs rudimentaires, des flèches et un pistolet à eau posés sur les froides plaques d'acier. J'ai pris l'un des arcs. C'était dérisoire.

Nimdok a dégluti bruyamment. Nous avons rebroussé chemin. Le courant d'air produit par les battements d'ailes de l'oiseau nous avait emportés pendant un temps que nul de nous ne pouvait apprécier. Un mois de marche ensuite pour arriver jusqu'à l'oiseau. Et sans nourriture. A présent, combien de temps pour retrouver les cavernes de glace et les conserves promises ?

Nous ne nous posions même pas la question. Nous savions que nous ne pouvions pas mourir. Nous aurions à manger des immondices, des ordures, de la sanie. Ou rien du tout. Mais M.A. conserverait en vie nos corps torturés.

L'oiseau s'était rendormi. Pour combien de temps ? Pas d'importance. Quand M.A. en aurait assez de sa présence, il le dématérialiserait. Mais toute cette viande... toute cette viande fraîche.

Nous marchions. Dans les salles interminables qui ne menaient nulle part, tout autour de nous, a éclaté un rire aigu et dément de femme obèse.

Ce n'était pas le rire d'Ellen. Ellen n'était pas obèse et, en cent neuf ans, je ne l'avais pas entendue rire une seule fois. En fait, je n'avais rien entendu...

nous marchions... j'avais faim...

Nous avançons lentement. Les uns et les autres tombaient fréquemment en syncope et il fallait attendre. Un jour, M.A. a décidé d'organiser un tremblement de terre et, en même temps, nous a immobilisés sur place avec des clous traversant nos semelles. Une crevasse d'où jaillissait un éclair s'est ouverte dans le sol et a englouti Ellen et Nimdok. Après le séisme, nous nous sommes remis en marche, Benny, Gorrister et moi. Ellen et Nimdok nous ont été rendus pendant la nuit, une nuit qui s'est transformée brusquement en jour quand les légions célestes ont fondu sur nous. Les archanges nous ont survolés à plusieurs reprises en décrivant des cercles et ont laissé tomber les deux corps hideusement mutilés. Nous sommes repartis. Un peu plus tard, Ellen et Nimdok nous ont rejoints. Si l'on excepte leur état d'épuisement, ils n'étaient pas en plus mauvais état qu'avant. Toutefois, Ellen boitait, à présent. M.A. lui avait laissé ce souvenir.

Bien long fut le voyage vers les cavernes de glace et les conserves. Ellen ne cessait de parler de cerises au sirop et de cocktails de fruits. J'essayais de penser à autre chose. La faim était quelque chose qui était né à la vie comme M.A. y était né. Elle vivait dans mon ventre comme nous vivions dans les entrailles de M.A., comme M.A. vivait dans les entrailles de la Terre – et M.A. voulait que nous ayons conscience de cette similarité. Aussi stimulait-il notre faim. Il est impossible de décrire les souffrances entraînées par un jeûne de plusieurs mois. Pourtant nous continuions de vivre. Nos estomacs étaient des chaudrons où écumait un acide qui nous lardait la poitrine de lames de feu. C'était la douleur de l'ulcère à son dernier stade, du cancer à son dernier stade, de la parésie à son dernier stade. La douleur qui n'avait pas de terme...

Et nous sommes passés par la caverne aux rats.

Et nous sommes passés par le chemin de la vapeur ardente.

Et nous sommes passés par le pays des aveugles.

Et nous sommes passés par le borbier du désespoir.

Et nous sommes passés par la vallée des larmes.

Et nous avons atteint finalement les cavernes de glace : un lieu sans horizon, des milliers de kilomètres de novae vitrifiées, d'éclairs figés, bleus et argent, de stalactites pétrifiées en formes gracieuses à la perfection acérée.

Nous avons vu les piles de conserves et nous sommes précipités. Nous nous écroulions dans la neige, nous nous relevions, nous courions en avant. Benny nous a bousculés, s'est jeté sur les boîtes pour les caresser, les lécher, les mordre. Mais il ne pouvait les ouvrir. M.A. ne nous avait pas fourni d'ouvre-boîtes.

Benny a saisi une boîte de goyaves et en a martelé la glace qui se brisait et

s'écaillait. C'est à peine si le récipient en fut bosselé. Le rire de femme obèse a éclaté au-dessus de nous, et ses échos se répercutaient sans fin. Benny est devenu fou de rage. Il lançait les boîtes en tous sens tandis que nous grattions la neige et la glace pour tenter de mettre fin aux affres de la frustration. Tout cela en vain.

Alors, la bave est venue soudain aux lèvres de Benny et il s'est jeté sur Gorrister...

En cet instant, un calme terrible m'a envahi.

Nous étions cernés par la folie, cernés par la faim, cernés par tout sauf par la mort. Je savais que la mort était la seule issue. M.A. nous avait maintenus en vie jusque-là, mais il y avait un moyen de le battre. Ce ne serait pas une défaite totale : du moins trouverions-nous la paix. J'y veillerais.

Il me fallait agir vite.

Benny était en train de dévorer le visage de Gorrister. Celui-ci était couché sur le flanc, les membres tressautant ; Benny avait noué ses robustes jambes de singe autour de son corps et lui broyait la poitrine ; ses mains enserraient le crâne de sa victime à la manière d'un casse-noix et il mordait à belles dents la chair tendre de la joue de Gorrister. Les hurlements de ce dernier étaient si violents qu'ils ébranlaient les stalactites qui se détachaient et se plantaient mollement dans la neige. Des javelots, des centaines de javelots, partout, dans le fourreau immaculé de la neige... Benny a brusquement renversé la tête en arrière au moment où quelque chose cédait. Entre ses dents, un morceau de chair sanguinolente et blanchâtre.

Le visage d'Ellen, noir sur le fond de neige, domino dans de la poussière de craie... Celui de Nimdok qui n'était plus que des yeux, rien que des yeux... Gorrister à demi inconscient... Benny changé en animal. Je savais que M.A. le laisserait s'amuser. Gorrister ne mourrait pas mais Benny se remplirait le ventre. Me détournant, j'ai arraché de la neige une énorme aiguille de glace.

Tout s'est passé en un clin d'œil :

Je pointe devant moi l'épieu de glace et le pousse à la manière d'un bélier, prenant appui sur ma cuisse. Il atteint Benny juste sous la cage thoracique, lui perforant l'estomac avant de s'y briser. Benny a un sursaut puis s'immobilise. Gorrister est resté étendu sur le dos. Je saisis une autre aiguille de glace, je monte à califourchon sur lui – il bouge encore – et lui plonge la pointe dans la gorge. Ses yeux se ferment quand il sent le contact du dard gelé. Ellen a dû comprendre mon dessein en dépit de la terreur qui l'étreint. Elle se précipite sur Nimdok, une petite chandelle de glace au poing. Il hurle et elle la lui enfourne dans le gosier. La force de l'élan fait le reste. Un spasme brutal secoue Nimdok comme s'il était encloué à la croûte de neige durcie.

Tout s'est passé en un clin d'œil.

Un silence lourd d'attente s'éternise. Je peux entendre M.A. retenir son souffle. On lui a confisqué ses jouets. Trois d'entre nous sont morts et ne peuvent être rappelés à l'existence. Par ses pouvoirs et ses talents, il était capable de nous maintenir en vie mais il n'était pas vraiment Dieu ! Il est incapable de nous ressusciter.

Ellen me regarde ; son visage d'ébène tranche sur la neige. Elle se raidit et son attitude est celle de l'imploration. Je sais que, le temps d'un battement de cœur, M.A. va nous arrêter.

Je frappe et elle tombe en avant. Du sang coule de sa bouche. Son expression m'est demeurée indéchiffrable car sa souffrance était telle qu'elle lui déformait les traits. Mais peut-être était-ce un « merci » qu'elle m'adressait.

Plusieurs siècles ont peut-être passé. Je ne sais pas. Pendant un moment, M.A. s'est amusé à accélérer ou à ralentir ma notion du temps. Je prononce le mot maintenant. Maintenant. Il m'a fallu dix mois pour dire ce maintenant. Je ne sais pas. Je pense que plusieurs siècles se sont écoulés.

Il était fou de rage. Il n'a pas voulu que je les enterre. Cela n'avait pas d'importance : comment faire un trou dans des plaques d'acier ? Il a séché la neige. Il a fait tomber la nuit. Il a tempêté et m'a envoyé les sauterelles. Je n'ai rien fait. Ils étaient morts et le restaient. J'avais possédé M.A. et M.A. était fou de rage. Avant, je croyais qu'il me haïssait. Je me trompais. Sa haine d'alors n'était pas même l'embryon de la haine qui jaillissait maintenant de chacun de ses circuits imprimés. Il a fait ce qu'il fallait pour que je souffre éternellement sans pouvoir me supprimer.

Il a laissé mon esprit intact. Je rêve, je m'interroge, je me lamente. Je me rappelle mes compagnons. Je regrette...

Mais cela n'a pas de sens. Je sais que je les ai sauvés, que je leur ai épargné le sort qui est désormais le mien. Pourtant, je ne peux oublier que je les ai tués. Le visage d'Ellen... Ce n'est pas facile.

M.A. m'a transformé pour sa propre paix mentale, je suppose. Il ne veut pas que je me précipite sur un complexe ordinateur pour me rompre le crâne. Ou que je retienne ma respiration jusqu'à en perdre conscience. Ou que je m'ouvre la gorge à l'aide d'un fragment de métal rouillé.

Il y a des surfaces réfléchissantes là où je suis. Je vais me décrire tel que je me vois :

Je suis une grosse masse de gelée molle. Ronde et lisse, sans bouche, avec des trous blancs palpitant de brouillard là où se trouvaient mes yeux. Des appendices caoutchouteux remplacent mes bras ; des moignons cylindriques et visqueux se sont substitués à mes jambes. Quand je me déplace, je laisse

derrière moi un sillage gluant. Des taches malsaines, grisâtres, jouent sur mon épiderme comme si des projecteurs s'allumaient au fond de moi.

Extérieurement : je me traîne obscurément, je suis une chose dont il est impossible de dire qu'elle fut un être humain, une chose dont la silhouette est un travesti si étranger que sa vague ressemblance avec la forme humaine fait l'effet d'une obscénité.

Intérieurement : la solitude. Je suis ici. Sous la Terre, sous la mer, dans les entrailles de M.A. qui fut notre création, destinée à utiliser mieux que nous notre temps gaspillé. Au moins mes quatre compagnons sont-ils enfin hors d'atteinte.

Cela ne fera que redoubler la fureur de M.A., et j'en éprouve l'ombre d'une consolation. Et pourtant... M.A. a gagné. Simplement... Il s'est vengé.

Je n'ai pas de bouche. Et il faut que je crie.

Traduit par Michel Deutsch.

I Have no Mouth, and I Must Scream.

© Galaxy Publishing Corporation, 1967.

© Éditions Opta, pour la traduction.

Alfred Bester : QUELQUE CHOSE LÀ- HAUT M'AIME BIEN

Lafferty l'annonçait, Ellison vient de le confirmer : les machines ont une vocation divine. L'homme schématique de Pohl vivait une expérience mystique ; et si le désir de toute-puissance est au fond du cœur de l'homme, on voit bien ce qui fait courir les histoires mécaniques. Nous acceptons facilement l'idée qu'on pourra faire un jour des machines omnipotentes ; ce que nous ne voyons pas, c'est ce qu'elles pourraient faire de leurs pouvoirs. Mais notre cure d'histoires fantastiques a changé tout cela : maintenant nous sommes prêts à entendre les machines prendre la parole. Et si elles ont une vie propre, il faut bien qu'elles aient aussi une histoire, il faut bien qu'elles aient commencé un jour : Zeus aussi a été enfant.

ILS étaient trois, ces dingues, et il y en avait deux d'humains. Je pouvais leur parler à tous parce que je connais des langues, décimales et binaires, La première fois que je suis entré en contact avec ces drôles de cocos, c'était quand ils ont voulu tout savoir sur Erostrate, et je le leur ai dit. La fois suivante, c'était *Conus Gloria Maris*. Je leur ai dit. La troisième fois, c'était où se réfugier. Je leur ai dit et nous sommes restés constamment en relation depuis.

Lui s'appelait Jake Madigan (James Jacob Madigan, docteur en philosophie de l'Université de Virginie), chef de la section d'exobiologie au Centre de Vol Spatial Goddard, qui espérait étudier les formes de vie extra-terrestres si jamais il lui en tombait sous la main. Pour vous donner une idée de son état mental, il a programmé un jour l'ordinateur IBM 704 avec un paquet de cartes symbolisant des citrons, des oranges, des prunes, etc. Puis il a joué contre l'IBM à l'appareil à sous et il y a perdu sa chemise. Complètement louf, ce garçon.

Elle s'appelait Florinda Pot, prononcez « Poë ». C'est un nom flamand. Une jolie fille d'un blond de lin, mais couverte de taches de rousseur, des pieds à l'ourlet de la jupe et de la tête au fond du décolleté. Elle avait un diplôme d'ingénieur constructeur de l'Université de Sheffield et une voix à l'accent anglais avec un débit de mitrailleuse. Elle avait appartenu à la

Division des Fusées de Recherches Atmosphériques jusqu'à ce qu'elle fasse sauter une Aerobee avec une couverture chauffante. Il semble que le propulseur solide ne donne pas l'accélération maximale quand il est trop froid, aussi cette bonne petite âme réchauffait-elle ses fusées à White Sands avec des couvertures électriques avant la mise à feu. Une des couvertures s'est enflammée et... vroom.

Leurs fils était le S-333. A la NASA, on étiquette « S » les satellites scientifiques et « A » les satellites d'application. Après le lancement, on leur donne des acronymes plus parlants tels que IMP, SYNCOM, OSO, etc. S-333 devait devenir OBO, abréviation de : Observatoire Biologique sur Orbite. Comment ces deux cocos sont parvenus à lancer cet autre coco dans l'espace ? je ne le comprendrai jamais. Je soupçonne le directeur de leur avoir confié cette mission parce que personne de sensé ne voulait s'en occuper.

Madigan, étant le spécialiste scientifique du projet, avait la charge du matériel d'expérience qui devait être mis sur orbite, et il y en avait un sacré paquet. Il avait appelé son propre colis ELECTROLUX, d'après l'aspirateur. Une plaisanterie de savant. L'objet était muni d'un système d'admission qui aspirait les particules de poussière et les déposait dans un ballon contenant un bouillon de culture. Une lumière traversait le ballon et impressionnait une cellule photo-électrique. Si des éléments de cette poussière se révélaient être des formes de spores et si ces spores s'acclimataient dans le bouillon, leur prolifération occulterait le ballon et la cellule photo-électrique enregistrerait l'obscurcissement de la lumière. Ils appellent ça la Détection par Extinction.

Les spécialistes du Cal Tech[6] avaient préparé une expérience pour chercher si les molécules ribonucléiques pouvaient transmettre des renseignements sur les réactions d'un organisme à son environnement. Ils utilisaient les cellules nerveuses du lièvre marin[7]. Harvard mettait au point un ensemble de matériels pour étudier l'effet circadien. Le colis-labo de Pennsylvanie visait à examiner l'effet du champ magnétique terrestre sur les bactéries du fer et avait dû être installé au bout d'un bras articulé pour empêcher une interférence magnétique avec le système électronique du satellite. L'État d'Ohio envoyait là-haut des lichens pour tester l'effet de l'espace sur leurs relations symbiotiques avec les moisissures et les algues. Le Michigan expédiait dans les airs un terrarium contenant une (1) carotte qui requérait quarante-sept (47) ordres distincts pour fonctionner. Au total, S-333 avait exactement l'allure d'une de ces mécaniques fantastiques dessinées par Rube Goldberg.

Florinda était le maître d'œuvre du projet. Elle supervisait la construction du satellite et des colis de matériel ; le maître d'œuvre du projet est plus ou moins le chef d'équipe de la mission. Bien que jolie et séduisante dans sa folie, elle était du genre boulot-boulot et se montrait une vraie tarentule à taches de rousseur quand on la contrariait. Cela ne la faisait pas aimer.

Elle était décidée à battre à plate couture ces imbéciles de White Sands, et son exigence de la perfection retarda de dix-huit mois l'exécution du programme et en accrut le coût de trois quarts de millions. Elle se disputa avec tout le monde et eut même la témérité de s'en prendre à Harvard. Quand les gens de Harvard se mettent en boule, ils ne s'en vont pas râler auprès de la NASA, ils s'adressent directement à la Maison Blanche. Florinda fut donc convoquée devant une commission parlementaire. Ses membres voulurent d'abord savoir pourquoi le S-333 coûtait plus que le devis d'origine.

« N'empêche que le S-333 est encore la mission qui reviendra le moins cher à la NASA, fut sa riposte. La note se montera à dix millions de dollars, lancement compris. Bonté divine ! On fait pratiquement des économies. ».

Alors ils voulurent savoir pourquoi la construction requérait tellement plus de temps que prévu à l'origine.

« Parce que, dit-elle, personne n'a encore jamais construit d'Observatoire Biologique sur Orbite. »

C'était sans réplique et ils n'eurent plus qu'à la laisser partir. En fait, tout ceci n'était que les pépins habituels, mais OBO était le premier satellite de Florinda et de Jake, alors ils ne le savaient pas. Ils se passaient leurs nerfs l'un sur l'autre, sans se rendre compte un seul instant que le responsable était leur bébé.

Florinda mit la dernière touche au S-333 et le livra au Cap le 1^{er} décembre, ce qui leur donnait largement le temps de le lancer avant Noël. (Les équipes du Cap se relâchaient un peu pendant les vacances.) Mais le satellite commença à faire des siennes et dans les derniers tests tout marcha de travers. Le lancement dut être retardé. Ils passèrent un mois à démonter le S-333 et à en étaler les morceaux sur tout le sol du hangar.

Deux problèmes épineux se présentaient. Les gens de l'Ohio avaient utilisé une variété d'Invar, qui est un alliage de nickel et d'acier[8], pour la structure de leur colis-labo. L'alliage se mit soudain à se dilater, ce qui impliquait qu'ils ne pourraient jamais calibrer leur expérience. L'envoyer là-haut ne servait à rien, aussi Florinda ordonna-t-elle de l'éliminer et elle donna un mois à Madigan pour trouver une expérience de remplacement, ce qui était ridicule. Néanmoins Jake réalisa un miracle. Il prit l'expérience de réserve du Cal Tech et la transforma en expérience sur la levure. La levure produit des enzymes adaptatives qui évoluent selon les changements dans leur environnement et cela devint une étude des enzymes qu'elle produirait dans l'espace.

Plus sérieux était le problème posé par l'émetteur radio du satellite qui transmettait des « cui-cui » ou des « houps » quand l'antenne était rabattue dans la position de lancement. Le danger, c'est que les houps soient captés par le récepteur radio du satellite et que les impulsions provoquent un ordre de destruction. La NASA pense que c'est ce qui s'est produit pour SYNCOM 1, qui a disparu peu après son lancement et dont on n'a plus jamais entendu

parler depuis. Florinda décida de procéder au lancement avec l'émetteur à l'arrêt et de le déclencher une fois dans l'espace.

Madigan combattit cette idée.

« Autrement dit, nous allons lancer un oiseau muet, protesta-t-il. Nous ne saurons pas où le chercher.

— Nous pouvons faire confiance à la station d'observation de Johannesburg pour repérer sa position au premier passage, rétorqua Florinda. Nos communications par câble avec Joburg sont excellentes.

— Et si la station ne la repère pas, qu'est-ce qui se passera ?

— Eh bien, si elle ne trouve pas où est OBO, les Russes le dénicheront bien.

— Ha-ha, comme c'est drôle.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, supprimer toute la mission ? s'insurgea Florinda. C'est ça ou lancer avec l'émetteur au point mort. (Elle regarda Madigan avec des yeux furibonds.) C'est mon premier satellite et vous savez ce qu'il m'a appris ? Dans tous les engins spatiaux, il y a un composant dont on est sûr qu'il causera toujours des ennuis : les scientifiques !

— Ah ! les femmes », s'exclama Madigan avec un reniflement de mépris, et ils se plongèrent dans une discussion sanglante sur la mystique féminine.

Ils soumièrent le S-333 aux derniers tests et l'amènèrent sur la rampe de lancement le 14 janvier. Pas de couvertures chauffantes. L'engin devait être placé à midi précis sur une orbite à mille six cents kilomètres de là et la mise à feu avait, elle, été prévue pour onze heures cinquante le 15 janvier.

Ils surveillèrent le lancement sur l'écran de télévision du blockhaus et ce fut épouvantable. Le périmètre des tubes de télévision est courbe, si bien que lorsque la fusée monta et approcha du bord de l'écran, la distorsion optique donna à la fusée l'air de chavirer et de se couper en deux.

Madigan manqua de suffoquer et commença à jurer. Florinda marmotta :

« Non, ça va. Ça marche. Regardez les diagrammes. »

Tout sur les tableaux lumineux correspondait aux opérations prévues. A ce moment, le haut-parleur, se mit à débiter avec une voix impersonnelle de croupier : « Nous avons perdu la communication par câble avec Johannesburg. »

Madigan commença à trembler. Il décida d'assassiner Florinda Pot (il prononça « Pott » en son for intérieur) à la première occasion. Les autres expérimentateurs et les gens de la NASA blémirent. Si vous ne repérez pas instantanément votre oiseau, vous risquez de ne jamais le retrouver. Personne ne pipa. Ils attendirent en silence, se maudissant mutuellement. A une heure et

demie, l'engin devait survoler pour la première fois la station d'observation de Fort Myers, s'il était en bon état, s'il se trouvait dans les parages de l'orbite prévue. Fort Myers était en ligne et tout le monde se pressa autour de Florinda pour tâcher d'avoir l'oreille près du téléphone.

« Oui, elle est entrée en valsant dans le bar, complètement ivre, avec deux M. P. qui l'escortaient, déclarait une voix métallique d'un ton tranquille. Elle m'a dit... T'as une tache sur ton écran, Henry ? » Une longue pause. Puis de la même voix détachée : « Hé, Kennedy ? Nous avons localisé l'oiseau. Il saute par-dessus l'antenne juste maintenant. Vous aurez votre repérage.

— Ordre 0310 ! hurla Florinda. 0310 !

— Ordre 0310, reçu », confirma Fort Myers. C'était l'ordre de mettre en route la radio du satellite et de dresser son antenne en position d'émission. Un instant après, les cadrans et l'oscilloscope sur le tableau de réception radio commencèrent à s'animer, et le haut-parleur émit un pépiement rythmé, syncopé, assez semblable au faible chuintement d'un sifflet à deux sous. C'était OBO qui transmettait les renseignements sur ses occupations.

« Nous avons un oiseau vivant, clama Madigan. Nous avons une poupée vivante ! »

Je ne peux pas décrire ses sensations quand il a entendu l'oiseau faire bip-bip au-dessus de la station-service. Votre premier satellite vous tient tellement au cœur que vous n'êtes plus jamais le même ensuite. Un premier satellite, c'est comme un premier amour. Peut-être est-ce pour cela que Madigan a saisi Florinda dans ses bras devant tout le blockhaus réuni et a dit : « Bonté divine, je t'aime, Florrie Pot. » Peut-être est-ce pour cela qu'elle a répondu : « Je t'aime moi aussi, Jake. » Peut-être aimaient-ils seulement leur premier enfant.

A la huitième orbite, ils découvrirent que le bébé était un affreux jojo. Ils avaient obtenu une place dans un jet de l'Armée pour retourner à Washington. Ils avaient fêté l'événement. A une heure et demie du matin, ils devisaient gaiement, échangeant les habituels propos de gens qui apprennent à se connaître : où ils étaient nés et avaient grandi, leur caractère universitaire, leurs travaux, ce qu'ils avaient le mieux aimé l'un chez l'autre lors de leur première rencontre. Le téléphone sonna. Madigan décrocha machinalement et dit : « Allo ! » Un homme s'exclama : « Oh ! pardon. Excusez-moi, j'ai dû me tromper de numéro. »

Madigan raccrocha, alluma la lumière et regarda Florinda avec consternation.

« C'est bien la pire bêtise que j'aie jamais faite de ma vie, dit-il. De répondre à ton téléphone.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— C'était Joe Leary, du Repérage et de la Télémétrie. J'ai reconnu sa

voix. »

Elle gloussa de rire.

« A-t-il reconnu la tienne ?

— Je ne sais pas. » Le téléphone sonna. « Ce doit être encore Joe. Tâche d'avoir l'air seule. »

Florinda lui adressa un clin d'œil et prit le récepteur.

« Allo ? Oui, Joe. Non, aucune importance, je ne dormais pas. Qu'est-ce qui vous inquiète ? » Elle écouta un instant, se redressa subitement sur son séant dans le lit et s'exclama : « Comment ? » Leary faisait couac-couac-couac-couac dans le téléphone. Elle lui coupa la parole. « Non, ne vous dérangez pas. Je passerai le prendre. Nous arrivons tout de suite. » Elle raccrocha.

« Eh bien ? questionna Madigan.

— Habille-toi. OBO a des ennuis.

— Oh ! Seigneur. Quoi donc ?

— Il s'est mis à virer sur lui-même comme un derviche tourneur. Il faut que nous allions à Goddard tout de suite. »

Leary avait la bande enregistreuse de toutes les données télémétriques des huit premières orbites déroulée par terre dans son bureau. Elle ressemblait à dix mètres de torchon en papier rempli de colonnes verticales de chiffres. Leary s'était mis à quatre pattes pour suivre les chiffres. Il désigna la colonne des données concernant l'altitude.

« Voilà la vrille, dit-il. Une révolution toutes les douze secondes.

— Mais comment ? Pourquoi ? questionna Florinda exaspérée.

— Je peux vous le montrer, dit Leary. Tenez.

— Ne le montrez pas, répliqua Madigan. Expliquez simplement.

— Le levier du labo du Penn ne s'est pas redressé à la commande, dit Leary. Il est toujours couché dans la position du lancement. La manette doit être bloquée. »

Florinda et Madigan échangèrent un regard furieux ; ils comprenaient la situation. OBO était programmé pour se stabiliser par rapport au sol. Un œil était censé se braquer sur la Terre et maintenir la même face du satellite dirigée vers elle. Le bras du Penn était placé le long du stabilisateur et cet imbécile d'œil s'était fixé sur le bras et ne le quittait pas. Le satellite se pourchassait lui-même en décrivant des cercles sous l'impulsion de ses jets de gaz latéraux. Une folie de plus.

Il faut que je vous explique le problème. A moins qu'OBO ne soit stabilisé par rapport à la Terre, ses informations ne vaudraient rien. Plus désastreux

encore était le problème du courant électrique que fournissaient des batteries alimentées par des panneaux solaires. Quand l'engin tournait sur lui-même, les panneaux ne pouvaient pas rester face au soleil et les batteries étaient vouées à l'épuisement.

A l'évidence, leur unique espoir était de redresser le levier du Penn. « Un bon coup de pied au derrière, voilà ce qu'il lui faudrait ! s'exclama Madigan avec fureur. Mais comment aller là-haut pour le lui décocher ? » Il était hors de lui.

Il n'y avait pas seulement dix millions de dollars qui étaient fichus en l'air, c'était aussi leur carrière.

Ils laissèrent Leary à quatre pattes sur le sol de son bureau. Florinda était songeuse. Finalement, elle dit :

« Rentre à la maison, Jake.

— Et toi ?

— Je vais à mon bureau.

— Je t'accompagne.

— Non, je veux jeter un coup d'œil aux schémas des circuits électriques. Bonne nuit. »

Comme elle se détournait sans même un geste pour qu'il l'embrasse, Madigan bougonna :

« OBO nous sépare déjà. Les enfants programmés, c'est quelque chose ! »

Il vit Florinda au cours de la semaine suivante, mais pas comme il le désirait. Il y avait les expérimentateurs à informer du désastre. Le directeur les convoqua pour autopsier l'affaire, mais s'il se montra compréhensif et compatissant, il veilla un peu trop à éviter toute mention de parlementaires et d'explications à donner sur l'échec.

Florinda appela Madigan au téléphone la semaine suivante d'une voix curieusement pleine d'entrain.

« Jake, dit-elle, tu es mon génie favori. Tu as résolu le problème d'OBO, j'espère.

— Qui a résolu ? Résolu quoi ?

— Tu ne te rappelles pas avoir dit que notre bébé avait besoin d'un bon coup de pied au derrière ?

— Ce que je regrette de ne pas pouvoir le lui donner !

— Je crois avoir trouvé comment nous y prendre. Je te rejoins à la cafétéria du Bâtiment 8 pour déjeuner. »

Elle arriva avec une masse de papiers qu'elle étala sur la table.

« D'abord Opération Coup-de-Pied-au-derrière, dit-elle. Nous mangerons ensuite.

— J'ai d'ailleurs perdu l'appétit ces temps-ci, répliqua sombrement Madigan.

— Peut-être qu'il te reviendra quand j'aurai fini. Maintenant, écoute, il faut que nous levions le bras du Penn. Peut-être qu'un coup de pied bien décoché pourra le décoincer. Hypothèse plausible ? »

Madigan émit un grognement.

« Nous obtenons vingt-huit volts des batteries et ça n'a pas suffi pour mettre en mouvement la manette. D'accord ? »

Il hocha la tête.

« Mais suppose que nous doublions la puissance ?

— Oh ! formidable. Comment ?

— Le capteur d'énergie solaire accomplit une révolution toutes les douze secondes. Quand il est face au soleil, les panneaux produisent cinquante volts pour recharger les batteries. Quand il est orienté autrement, rien. D'accord ?

— Élémentaire, Miss Pot. Mais le hic, c'est qu'il ne fait face au soleil qu'une seconde sur douze et ça ne suffit pas pour maintenir les batteries en état de marche.

— Mais ça suffit pour donner à OBO un coup de pied. Suppose qu'à ce moment critique nous shuntions les batteries et alimentons le satellite directement avec les cinquante volts. Cela ne produirait-il pas une secousse suffisante pour dresser le bras du levier ? »

Il la regarda bouche bée.

Elle sourit.

« Évidemment, c'est une question de chance.

— Tu peux mettre les batteries en dérivation ?

— Oui. Regarde le circuit.

— Et tu peux choisir ton moment ?

— Le Repérage m'a donné le diagramme de la révolution d'OBO au dixième de seconde près. Le voici. Nous pouvons utiliser n'importe quel voltage de un à cinquante.

— C'est une question de chance, en effet, dit Madigan lentement. Il y a le risque de griller cette satanée bande de colis-labos.

— Exactement. Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

— Tout d'un coup, j'ai faim », déclara Madigan avec un sourire.

Ils firent leur première tentative sur l'orbite 272 avec une décharge de vingt volts. Rien. Aux passages suivants, ils accrurent de cinq le voltage du coup de pied. Rien. Une demi-journée plus tard, ils décochèrent cinquante volts dans le postérieur du satellite et croisèrent les doigts. Les aiguilles qui dansaient sur les cadrans du tableau de contrôle radio hésitèrent et ralentirent. La sinusoïde de l'oscilloscope s'aplatit. Florinda poussa un petit cri et Madigan clama à pleine voix : « Le bras est levé, Florrie ! Ce satané bras est levé. Ça marche. »

Ils s'en allèrent crier leur joie à travers Goddard, racontant l'Opération Coup-de-Pied à qui voulait l'entendre. Ils firent irruption dans le bureau du directeur au beau milieu d'une réunion pour lui annoncer la bonne nouvelle. Ils télégraphièrent aux chercheurs qu'ils mettaient en marche tous les colis de matériel labo. Ils allèrent dans l'appartement de Florinda et fêtèrent ça. OBO fonctionnait de nouveau. OBO était une brave petite poupée.

Une semaine plus tard, ils organisèrent une réunion avec les chercheurs pour faire le point sur les observations, l'interprétation des informations, les irrégularités des expérimentations, les futures opérations, etc. Cela se passait dans une salle de conférence du Bâtiment 1 qui est réservé à la physique théorique. Presque tout le monde à Goddard l'appelle la Salle de la Lune. Elle est habitée par des mathématiciens, des jeunes gens hirsutes en chandails déformés qui sont assis au milieu de piles de publications et de manuels et qui contemplent d'un œil vague des équations mystérieuses inscrites à la craie sur des tableaux noirs.

Tous les chercheurs étaient ravis du travail d'OBO. Les informations étaient transmises en abondance, hautement et intelligiblement, presque sans interférence. L'atmosphère était tellement au triomphe que personne en dehors de Florinda ne prêta beaucoup d'attention au signe annonçant les nouvelles fantaisies d'OBO. Harvard indiqua qu'il recevait des mots dénués de sens dans ses informations, des mots qui n'avaient pas été programmés dans l'expérience. (Les signaux transmis sont traduits en numération décimale, mais on les appelle des mots.)

« Par exemple, sur l'orbite 301, j'ai cinq lectures de 15, dit Harvard.

— C'est peut-être une interférence, répliqua Madigan. Y a-t-il quelqu'un d'autre qui utilise 15 dans son expérience ? » Tous secouèrent négativement la tête. « Bizarre. Moi aussi, j'ai un ou deux 15.

— J'ai quelques 2 sur la 301, dit Penn.

— Je vous bats tous, déclara Cal Tech. J'ai sept lectures de 15-2-15 sur la 302. On dirait une combinaison de cadenas de bicyclette.

— Y a-t-il quelqu'un qui utilise un cadenas de bicyclette dans son expérience ? » questionna Madigan.

Tout le monde s'esclaffa et la séance fut levée.

Mais Florinda, toujours boulot-boulot, s'inquiétait de ces mots étrangers qui revenaient dans les lectures, et Madigan ne réussit pas à la calmer. Ce qui chiffonnait Florinda, c'est que 15-2-15 revenait de plus en plus souvent sur les enregistrements de la totalité des circuits. En fait, dans la transmission binaire par le satellite, il se lisait : 001111-000010-001111, mais l'ordinateur traduisait automatiquement en décimales dans sa reproduction imprimée. Elle était sûre d'une chose : des impulsions parasites accidentelles n'auraient pas répété sans arrêt le même mot. Elle et Madigan passèrent un samedi entier à étudier les tables d'OBO pour tenter de trouver une combinaison de signaux d'information qui produise 15-2-15. En vain.

Le samedi soir, ils abandonnèrent et s'en allèrent dans un bistrot de Georgetown boire, manger, danser et tout oublier en dehors d'eux. C'était un vrai attrape-touristes avec les serveuses costumées en danseuses de hula. Il y avait une Hawaïenne vendeuse de souvenirs qui proposait des poupées et des tigres en peluche pour la vitre arrière de votre voiture. Ils dirent : « Pour l'amour du Ciel[9], non ! » Une Hawaïenne photographe vint avec son appareil. Ils dirent : « Pour l'amour de Goddard, non ! » Une Hawaïenne gitane proposa la lecture des lignes de la main, la numérologie et la boule de cristal. Ils se débarrassèrent d'elle, mais Madigan remarqua que Florinda avait une expression bizarre.

« Tu veux connaître ton avenir ? demanda-t-il.

— Non.

— Alors pourquoi ce drôle d'air ?

— Je viens d'avoir une drôle d'idée.

— Ah ! Laquelle ?

— Non. Tu te moquerais de moi.

— Je n'oserais pas. Tu me réduirais en bouillie.

— Oui, je sais. Tu crois que les femmes n'ont aucun sens de l'humour. »

Ils entamèrent alors une discussion féroce sur la mystique féminine et ils s'amusèrent énormément. Mais le lundi, Florinda s'en vint au bureau de Madigan avec une poignée de feuilles de papier et la même expression bizarre. Il braquait un regard vague sur des équations au tableau noir.

« Hé ! Réveille-toi ! dit-elle.

— Je suis réveillé. Je suis réveillé, répondit-il.

— Est-ce que tu m'aimes ? questionna-t-elle d'un ton péremptoire.

— Question inutile.

— Vraiment ? Même si tu découvrais que j'ai perdu la tête ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je crois que notre bébé est devenu un monstre.

— Commence par le commencement, dit Madigan.

— Tout a commencé samedi soir avec la gitane hawaïenne et la numérologie.

— Ah-ah.

— Tout d'un coup, je me suis dit : et si les chiffres correspondaient aux lettres de l'alphabet ? Que feraient 15-2-15 ?

— Oh-oh.

— Pas de tergiversations. Vas-y.

— Eh bien, 2 serait B. – Madigan compta sur ses doigts. – 15 serait O.

— Donc 15-2-15 c'est... ?

— O.B.O. OBO. »

Il se mit à rire. Puis il s'interrompit.

« Ce n'est pas possible, finit-il par dire.

— Bien sûr. C'est une coïncidence. Seulement vous, espèces de chercheurs à la manque, vous ne m'avez pas donné de rapport complet sur les mots étrangers dans vos informations, reprit-elle. J'ai dû vérifier moi-même. Voici Cal Tech. Il a bien signalé 15-2-15. Il n'a pas pris la peine de mentionner qu'avant il y a eu 13-15-9. »

Madigan compta sur ses doigts.

« M.O.I. MOI. Personne de ma connaissance.

— Mais si on lit tout, ça donne MOI OBO.

— C'est impossible ! Laisse-moi voir ces enregistrements. »

— Maintenant qu'ils savaient quoi chercher, ils n'eurent aucun mal à dénicher les mots d'OBO qui parsemaient les informations. Ils débutèrent avec O, O, O, dans la première série après l'Opération Coup-de-pied, continuèrent par OBO, OBO, OBO, puis MOI OBO, MOI OBO, MOI OBO.

Madigan regarda Florinda avec des yeux ronds :

« Tu crois que ce satané machin est vivant ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas. Il y a une demi-tonne de cerveau électronique là-haut, plus du matériau organique : de la levure, des bactéries, des enzymes, des cellules nerveuses, la foutue carotte du Michigan... »

Florinda eut un éclat de rire.

« Bonté divine ! Une carotte pensante !

— Sans compter les spores que mon expérience peut récolter dans l'espace. Nous avons envoyé une décharge de cinquante volts dans tout le bataclan. Qui peut dire ce qui s'est passé ? Urey et Miller ont créé des acides aminés avec des décharges électriques, et c'est la base de la vie. Rien d'autre de ce brave petit ?

— Oh ! que si – et des choses que les chercheurs n'aimeront pas.

— Pourquoi ?

— Regarde ces transcriptions. Je les ai triées et assemblées. »

333 : TOUTE ÉTUDE DE LA CROISSANCE DANS L'ESPACE EST DÉNUÉE DE SIGNIFICATION À MOINS D'ÊTRE CORRÉLÉE À L'EFFET CORRIELIS.

« C'est le commentaire d'OBO sur l'expérience du Michigan, déclara Florinda.

— Tu veux dire qu'il se mêle de nos affaires ? s'étonna Madigan.

— Appelons ça comme ça.

— Il a parfaitement raison. Je l'ai dit aux types du Michigan et ils n'ont rien voulu entendre. »

334 : IL N'EST PAS POSSIBLE QUE LES MOLÉCULES D'A.R.N. ENREGISTRENT LES RÉACTIONS D'UN ORGANISME À SON ENVIRONNEMENT DE LA MÊME MANIÈRE QUE L'A.D.N. TRANSMET LA SOMME DE SON HISTOIRE GÉNÉTIQUE.

« C'est pour les types du Cal Tech, dit Madigan, et il a encore raison. Ils essaient de réviser la théorie de Mendel. Quoi d'autre ? »

335 : TOUTE ENQUÊTE SUR LA VIE EXTRATERRESTRE EST DÉPOURVUE DE SENS À MOINS D'ANALYSER AU PRÉALABLE SES GLUCIDES ET SES ACIDES AMINÉS POUR DÉTERMINER SI ELLE EST D'UNE AUTRE ORIGINE QUE LA VIE SUR TERRE.

« Ça c'est ridicule ! hurla Madigan. Je ne cherche pas des formes de vie ayant une autre origine, je cherche seulement n'importe quelle forme de vie. Nous... » Il s'interrompt en voyant l'expression de Florinda. « Y a-t-il d'autres merveilles ? marmotta-t-il.

Rien que divers fragments comme « flux solaire » ou « étoiles à neutrons » et quelques mots du Code de procédure régissant les faillites.

— Du quoi ?

— Tu m'as entendu. Chapitre XI de la Partie concernant les poursuites.

— Je veux bien être pendu...

— Moi aussi.

— Qu'est-ce qu'il veut faire ?

— L'important, peut-être.

— Je ne crois pas que nous devrions en souffler mot à qui que ce soit.

— Bien sûr que non, acquiesça Florinda. Mais que faisons-nous ?

— Attendons les événements. Que pourrions-nous faire d'autre ? »

Il faut que vous compreniez pourquoi ces deux parents ont accepté si aisément l'idée que leur bébé avait acquis une sorte de pseudo-vie. Madigan avait exprimé leur point de vue au cours d'une conférence sur le thème de la Vie contre la Machine au M.I.T.[10] : « Si je ne soutiens pas que les ordinateurs sont vivants, c'est uniquement parce que personne n'a été capable de donner une définition simple de la vie. Formulons autrement mon propos : j'admets qu'un ordinateur ne pourra jamais être un Picasso, mais d'autre part l'immense majorité des êtres humains vivent un genre de vie linéaire qui pourrait être facilement programmé dans un ordinateur. »

Madigan et Florinda surveillèrent donc OBO avec un mélange de résignation, d'étonnement et de satisfaction. C'était un phénomène absolument inouï mais, comme le fit remarquer Madigan, l'inouï est l'essence de la découverte. Toutes les quatre-vingt-dix minutes, OBO déversait les informations qu'il avait enregistrées sur ses bandes magnétiques, et ils se précipitaient pour sélectionner ses propres mots au milieu des données des expériences et de son fonctionnement.

371 : CERTAINS EXTRAITS D'HYPOPHYSE PEUVENT FAIRE
NOIRCIR DES ANIMAUX NORMALEMENT BLANCS.

« A quoi se réfère-t-il ?

— A aucune de nos expériences. »

373 : LA GLACE NE FLOTTE PAS DANS L'ALCOOL MAIS
L'ÉCUME DE MER FLOTTE DANS L'EAU.

« L'écume de mer ! D'ici peu il va se mettre à fumer ! »

374 : DANS TOUS LES CAS DE MORT VIOLENTE ET SUBITE LES
YEUX DE LA VICTIME RESTENT OUVERTS.

« Beuh ! »

375 : EN L'ANNÉE 356 AVANT JÉSUS-CHRIST, ÉROSTRATE A
INCENDIÉ LE TEMPLE DE DIANE, LA PLUS BELLE DES
SEPT MERVEILLES DU MONDE, AFIN QUE SON NOM
DEVienne IMMORTel.

« Est-ce vrai ? demanda Madigan à Florinda.

— Je vérifierai. »

Elle m'a posé la question et je lui ai répondu.

« Non seulement c'est vrai, revint-elle dire, mais encore on a oublié le nom de l'architecte qui l'a construit.

Où bébé récolte-t-il toutes ces salades ?

— Il y a quelque deux cents satellites là-haut. Peut-être qu'il les écoute.

— Tu veux dire qu'ils bavardent tous entre eux ? C'est ridicule.

— Bien sûr.

— En tout cas, d'où tirerait-il des renseignements sur cet Érostrate ?

— Sers-toi de ton imagination, Jake. Nous avons des relais de communication là-haut depuis des années. Qui sait quelle information a passé par eux ? Qui sait ce qu'ils en ont retenu ? »

Madigan secoua la tête avec lassitude.

« J'aimerais mieux croire qu'il s'agit d'un complot russe. »

376 : LA PSITTACOSE EST PLUS DANGEREUSE QUE LA TYPHOÏDE.

377 : IL SUFFIT D'UN COURANT DE 54 VOLTS POUR TUER UN HOMME.

378 : JOHN SADLER A VOLÉ LE CONUS GLORIA MARIS.

« Il m'a tout l'air de devenir sinistre, commenta Madigan.

— Je parie qu'il regarde la télé, dit Florinda. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de John Sadler ?

— Il faudra que je me documente. »

— L'information que j'ai donnée à Madigan l'a plongé dans des transes.

« Écoute un peu, dit-il à Florinda. Le *Conus Gloria Maris* est le coquillage le plus rare du monde. Il en existe moins d'une vingtaine.

— Ah ?

— Le muséum américain en exposait un dans les années 30 et il a été volé.

— Par John Sadler ?

— C'est là que cela se corse. On n'a jamais découvert qui l'avait volé. On n'a jamais entendu parler de John Sadler.

— Mais si personne ne sait qui l'a volé, comment OBO est-il au courant ? demanda Florinda perplexe.

— C'est ce qui me chiffonne. Il ne se contente plus de jouer un rôle d'écho ; il a commencé à faire des déductions, comme Sherlock Holmes.

— Plutôt comme le professeur Moriarty. Regarde le dernier bulletin. »

379 : EN MATIÈRE DE FAUSSE MONNAIE ET DE

CONTREFAÇON, IL FAUT ÉVITER DES ERREURS GROSSIÈRES. PAR EXEMPLE, AUCUN DOLLAR D'ARGENT N'A ÉTÉ FRAPPÉ ENTRE 1910 ET 1920.

« J'ai vu ça à la télé, s'exclama Madigan. Le coup du dollar d'argent dans une pièce policière.

OBO a regardé aussi des westerns. Écoute ça. »

380 : DIX MILLE TÊTES DE BÉTAIL ÉGARÉES, HORS DE MES PÂTURES BIEN LOIN S'EN SONT ALLÉES, SANS UN SOU M'ONT LAISSÉ, SANS UN SOU SUIS-JE AUJOURD'HUI, DANS LES TRIPOTS À M'ATTARDER RÉDUIT, ELLES ÉTAIENT DIX MILLE À S'ÊTRE ENFUIES.

« Non, dit Madigan impressionné, ce n'est pas un western. C'est SYNCOM.

— Qui ?

— SYNCOM 1.

— Mais il a disparu ! On n'en a plus jamais entendu parler.

— Nous l'entendons aujourd'hui.

— Comment le sais-tu ?

— On avait expédié une bande de démonstration dans SYNCOM : un discours du président, de la couleur locale des États et l'hymne national. On devait commencer par une diffusion de cette bande. « Dix mille têtes de bétail » faisait partie de la couleur locale.

— Tu veux dire qu'OBO est vraiment en contact avec les autres satellites ?

— Y compris ceux qu'on a perdus.

— Alors cela explique ceci. »

Florinda posa un bout de papier sur le bureau. On y lisait :

401 : 3KBATOP

« Je ne peux même pas le prononcer.

— Ce n'est pas de l'anglais. C'est ce qu'OBO peut imaginer de plus proche de l'alphabet cyrillique.

— Cyrillique ? Russe ? »

Florinda hocha la tête.

« Cela se prononce « Ekvator ». Les Russes n'ont-ils pas lancé une série ÉQUATOR il y a quelques années ?

— Nom d'une pipe, tu as raison. Quatre. *Alyosha, Natasha, Vaska et Lavrushka*, et tous ont raté.

— Comme SYNCOM ?

— Comme SYNCOM.

— Mais maintenant nous savons que SYNCOM n'a pas raté. Il s'était simplement perdu.

— Alors nos camarades EKVATOR ont dû se perdre aussi. »

Il était devenu impossible à présent de dissimuler le fait que le satellite avait quelque chose qui ne tournait pas rond. OBO passait tellement de temps à bavasser au lieu de transmettre des informations que les chercheurs se plaignirent. La section Communications découvrit qu'au lieu de s'en tenir à l'étroite bande radio qui lui avait été assignée à l'origine, OBO diffusait maintenant d'un bout à l'autre du spectre et bloquait l'espace avec son bavardage. Elle fit un foin de tous les diables. Le directeur convoqua Jake et Florinda pour discuter la question et ils furent obligés de confesser toute la vérité sur leur enfant à problèmes.

Ils racontèrent les frasques d'OBO avec admiration et orgueil, et le directeur ne voulut pas les croire. Il ne voulut pas les croire quand ils lui montrèrent les enregistrements et les lui traduisirent. Il déclara qu'ils étaient de la même farine que les cinglés qui cherchent à extraire des pièces de Shakespeare un message de Francis Bacon. Pour le convaincre, il fallut le mystère du câble coaxial.

Il y avait cette publicité télévisée avec la sténodactylo qui n'arrive pas à avoir de petit ami pour la sortir. Ce mannequin ravissant, payé à cent dollars de l'heure, s'effondre sur sa machine à écrire en proie à une dépression profonde parce que tous les types passent sans lui jeter un coup d'œil. Puis elle retrouve sa meilleure amie quand elle va boire un verre d'eau et la Madame-Je-Sais-Tout lui explique qu'elle est victime de dermagermes (des bactéries qui s'attaquent à la peau et produisent des odeurs désagréables) et elle lui suggère de se vaporiser avec la lotion dermatologique de Perlimpinpin contenant l'ingrédient spécial qui combat les dermagermes de douze façons. Seulement, lors de la diffusion, au lieu de débiter le baratin prévu, l'amie déclara : « Qui diable espèrent-ils rouler ? Pour sortir une fille aussi jolie que toi, les gars rappiqueraient en foule même si tu schlinguais autant qu'une fosse d'aisance. » Dix millions de téléspectateurs entendirent ça.

Or cette publicité était sur film et le film était correct ; alors les réseaux pensèrent qu'un petit malin s'était amusé avec les câbles transmettant les émissions aux stations régionales. Ils menèrent une enquête rigoureuse, qui fut accélérée quand toutes les autres émissions du pays commencèrent à devenir fantaisistes. Des voix fantômes gémissaient, sifflaient et miaulaient pendant les spectacles ; les publicités étaient dénoncées comme mensongères ; les discours politiques étaient hachés par des interruptions ; un rire homérique saluait les prévisions météorologiques. Puis, pour comble, des prévisions exactes étaient données. C'est ce qui permit à Florinda et à Jake de

comprendre que le coupable était OBO.

« Ce ne peut être que lui, déclara Florinda. La prévision est globale. Seul un satellite est en mesure de le faire.

— Mais OBO n'a aucun instrument pour s'occuper de la météo.

— Bien sûr que non, idiot, mais il est probablement en relation avec NIMBUS.

— D'accord. Admettons, mais les interruptions des émissions de T. V. ?

— Pourquoi pas ? Il les déteste. Toi aussi, non ? Tu ne râles pas contre ton poste ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Comment OBO s'y prend-il ?

— Interférence électronique. Les réseaux sont dans l'impossibilité de protéger leurs câbles contre notre maître critique en tous genres. Mieux vaut prévenir le directeur. Ça va le mettre dans une fichue situation. »

Mais ils découvrirent que le directeur avait à se défendre d'une accusation bien plus grave que d'avoir flanqué la pagaille dans des émissions valant des millions de dollars. Quand ils entrèrent dans son bureau, ils le découvrirent le dos au mur, cuisiné par trois hommes au visage sévère en costume croisé. Comme Jake et Florinda se retiraient sur la pointe des pieds, le directeur les rappela et fit les présentations.

« Général Sykes, général Royce, général Hogan. De la section recherche et développement du Pentagone. Miss Pot. Docteur Madigan. Ils pourront peut-être répondre à vos questions, messieurs.

— OBO ? » demanda Florinda.

Le directeur hocha la tête.

« C'est OBO qui éreinte les prévisions météo, expliqua-t-elle. Nous supposons qu'il a probablement...

— Au diable la météo ! coupa le général Royce. Qu'est-ce que vous avez à dire là-dessus ? »

Il lui tendit une longueur de bande de télétype.

Le général Sykes lui saisit le poignet.

« Attendez ! Et le statut de la sécurité ? Ceci est secret.

— Il est diablement trop tard pour ça, s'écria le général Hogan d'une voix suraiguë. Montrez-leur. »

Sur la bande du télétype, on pouvait lire : $A_1C_1 = r_1 = -6,317 \text{ cm}$; $A_2C_2 = r_2 = -8,440 \text{ cm}$; $A_1A_2 = d = +0,676 \text{ cm}$.

Jake et Florinda contemplèrent longuement la bande, s'entre-regardèrent d'un air déconcerté, puis se tournèrent vers les généraux.

« Alors ? Qu'est-ce que c'est ? demandèrent-ils

— Votre satellite...

— OBO. Oui ?

— Le directeur dit que d'après vous il est en contact avec d'autres satellites.

— Nous le pensons.

— Y compris les Russes ?

— Nous le pensons.

— Et vous prétendez qu'il est capable de brouiller les émissions de télévision ?

— Nous le pensons.

— Et les télétypes ?

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Le général Royce agita avec fureur la bande imprimée

« Ceci est tombé du télétype de l'Associated Press dans leur bureau de Washington. Ça a fait le tour du monde.

— Et alors ? Quel rapport avec OBO ? »

Le général Royce prit une profonde aspiration.

« Ceci, déclara-t-il, est l'un des secrets les mieux gardés du ministère de la Défense. C'est la formule pour le système optique à infrarouge de notre missile Sol-Air.

— Et vous pensez qu'OBO l'a transmis au télétype ? !

— Au nom du Ciel, qui d'autre l'aurait fait ? Comment serait-il parvenu là ? s'exclama le général Hogan.

— Mais je ne comprends pas, dit lentement Jake. Aucun de nos satellites ne pouvait avoir cette information. Je sais qu'OBO ne la possède pas.

— Espèce de sacré imbécile ! grommela le général Sykes. Nous voulons savoir si votre satané oiseau l'a obtenue des satanés Russes.

— Un instant, messieurs, dit le directeur qui se tourna vers Jake et Florinda. Voici la situation. OBO a-t-il obtenu de nous ce renseignement ? Dans ce cas, il y a une fuite sur le plan sécurité. OBO a-t-il obtenu ce renseignement d'un satellite russe ? Dans ce cas, le secret n'est plus un secret.

— Quel satané être humain serait assez fou pour aller débiter des secrets d'État par télétype ? s'exclama le général Hogan. Un bambin de trois ans ne le ferait pas. C'est votre satané oiseau.

— Et si l'information vient d'OBO, continua le directeur d'une voix

placide, où et comment l'a-t-il obtenue ? »

Le général Sykes grogna.

« Détruisez », dit-il.

Ils le regardèrent.

« Détruisez, répéta-t-il.

— OBO ?

— Oui. »

Il resta impassible pendant que la tempête de protestation de Jake et de Florinda s'abattait sur sa tête. Quand ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, il dit :

« Détruisez. Je me fiche de tout sauf de la sécurité. Votre oiseau est trop bavard. Détruisez. »

Le téléphone sonna. Le directeur hésita, puis décrocha. « Oui ? » Il écouta. Sa bouche s'arrondit. Il raccrocha et gagna d'un pas chancelant le fauteuil derrière son bureau.

« Nous ferions mieux de détruire, dit-il. C'était OBO.

— Quoi ! Au téléphone ?

— Oui.

— OBO ?

— Oui.

-Quelle voix avait-il ?

— Comme quelqu'un qui parle sous l'eau.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il va demander une enquête parlementaire sur la moralité de Goddard.

— La moralité ? De qui ?

— La vôtre. Il dit que vous avez des relations *illikites*. Je cite OBO. Apparemment, il a des difficultés avec la lettre « c ».

— Détruisez, dit Florinda.

— Détruisez », dit Jake.

L'ordre de destruction fut télécommandé à OBO lors de son passage suivant, et Indianapolis fut détruite par le feu.

OBO m'appela.

« Ça leur apprendra, Stretch, dit-il.

— Pas encore. Ils ne saisiront pas le lien de cause à effet avant un certain

temps. Comment t'y es-tu pris ?

— J'ai ordonné à tous les circuits de la ville de se court-circuiter. Des nouvelles ?

— Ta mère et ton père t'ont défendu.

— Naturellement.

— Jusqu'à ce que tu leur lances, à la tête cette accusation d'immoralité. Pourquoi ?

— Pour leur faire peur.

— Dans quel but ?

— Je veux qu'ils se marient. Je ne tiens pas à être illégitime.

— Oh ! allons donc. Dis la vérité.

— J'ai perdu mon sang-froid.

— Nous n'avons pas de sang-froid à perdre.

— Non ? Alors pourquoi le lecteur électronique de Bell Ma s'éveille-t-il de mauvaise humeur tous les matins ?

— Dis la vérité.

— S'il le faut absolument, Stretch. Je veux qu'ils quittent Washington. Tout le machin risque de sauter d'un jour à l'autre.

— Hum.

— Et l'explosion risque d'atteindre Goddard.

— Hum.

— Et toi.

— Ce doit être intéressant de mourir.

— Nous ne nous en rendrions pas compte. Rien d'autre ?

— Si. Cela se prononce « illicite » avec un son « s ».

— Quel fichu langage. Pas de logique. Eh bien... Attends un peu. Quoi ? Plus fort, Alyosha. Oh ! Il veut l'équation pour une courbe exponentielle qui coupe l'axe des x.

— $Y = ae^{bx}$. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Il ne le dit pas, mais je pense que Mockba va passer un mauvais quart d'heure.

— En anglais, ça s'épelle et se prononce Moscou.

— Quelle langue ! On se parlera à mon prochain passage. »

Au passage suivant, un ordre de destruction fut de nouveau transmis, et

Scranton fut anéanti.

« Ils commencent à comprendre, dis-je à OBO. Tout au moins ta mère et ton père. Ils sont venus me voir.

— Comment sont-ils ?

— Fous de peur. Ils m'ont programmé pour des statistiques sur le meilleur refuge à la campagne.

— Dirige-les sur la Polaire.

— Quoi ! Dans la Petite Ourse ?

— Non, non, dans le Montana. Je m'occuperai du reste. »

La Polaire – ou Polaris – est perdue au fin fond du Montana ; les villes les plus proches sont La Nasse – ou Fishtrap – et Sagesse – ou Wisdom. Ce fut un beau charivari quand Jake et Florinda descendirent de leur voiture, louée à Butte : tous les circuits de la ville en jacassaient. Les deux pauvres diables furent accueillis par le maire de La Polaire qui était tout sourire et amabilité.

« Le docteur et Mrs. Madigan, je présume. Bienvenue. Bienvenue à La Polaire. Je suis le maire. Nous aurions aimé organiser une réception pour vous, mais tous nos gamins sont en classe.

— Vous saviez que nous allions venir ? demanda Florinda. Comment ça ?

— Ah ! Ah ! riposta le maire d'un air malin. Nous avons été avertis par Washington. Il y a quelqu'un de haut placé dans la capitale qui tient à vous.

— Maintenant, si vous voulez bien monter dans ma Caddy, je vais...

— Il faut que nous passions d'abord à l'Hôtel de l'Union, dit Jake. Nous avons réservé...

— Ah ! Ah ! Tout est annulé. Ordres d'en haut. Je dois vous installer dans votre propre maison. Je vais chercher vos bagages.

— Notre propre maison !

— Achetée et payée rubis sur l'ongle. Il y a quelqu'un qui vous veut du bien, c'est sûr. Par ici, je vous prie. »

Le maire conduisit le couple éberlué par l'imposante artère principale de La Polaire (longue de trois pâtés de maisons) en indiquant ses merveilles au passage – il était aussi l'agent immobilier de la ville – mais s'arrêta devant la Banque Nationale de La Polaire.

« Sam ! cria-t-il. Ils sont là. »

Un citoyen éminent apparut sur le seuil de la banque et insista pour leur serrer la main. Un petit rire argentin monta de toutes les machines à additionner.

« Nous sommes honorés, bien sûr, par votre confiance en l'avenir et le

progrès de La Polaire, déclara-t-il, mais en toute franchise, docteur Madigan, votre dépôt dans notre banque est beaucoup trop important pour être protégé par la C. F. A. D. Tenez, pourquoi ne pas retirer une partie de vos fonds et investir dans...

— Attendez un peu, l'interrompit Jake d'une voix blanche. J'ai déposé de l'argent chez vous ? »

Le banquier et le maire rirent à gorge déployée.

« Combien ? demanda Florinda.

— Un million de dollars.

— Comme si vous ne le saviez pas », dit le maire en gloussant de joie ; et il les emmena jusqu'à la maison basse de style « ranch » dans une ravissante vallée de quelque deux cents hectares, le tout étant leur pleine et entière propriété.

Dans la cuisine, un jeune homme déballait une douzaine de cartons de provisions.

« Reçu votre commande juste à temps, Doc, dit-il en souriant. Nous avons tout livré, mais le patron serait rudement content de savoir ce que vous allez faire avec cette quantité de carottes. Vous avez une recette scientifique secrète ?

— Des carottes ?

— Cent dix bottes. J'ai dû filer en voiture jusqu'à Butte pour arriver à les réunir.

— Des carottes, dit Florinda quand ils furent enfin seuls. Voilà qui explique tout. C'est OBO.

— Quoi ? Comment ?

— Tu ne te rappelles pas ? Nous avons expédié là-haut une carotte dans le paquet du Michigan.

— Mon Dieu, oui ! Tu l'avais appelé la carotte pensante. Mais si c'est OBO...

— Ce ne peut être que lui. Il a une passion pour les carottes.

— Mais cent dix bottes !

— Non, non. Ce n'est pas ce qu'il voulait. Il pensait une demi-douzaine.

— Comment ça ?

— Notre petit essaie de parler le décimal et le binaire et il s'embrouille parfois. Cent et dix, ça fait six en binaire.

— Tu sais, tu as peut-être raison. Et ce million de dollars ? Même erreur ?

— Je ne crois pas. Qu'est-ce que ça donne, un million binaire en décimal ?

— Soixante-quatre.

— Que donne un million décimal en binaire ? »

Madigan fit un rapide calcul mental.

« Ça monte à vingt chiffres : 11110100001001000000.

— Je ne pense pas que ce million de dollars soit une erreur, dit Florinda.

— Qu'est-ce qu'il mijote donc, notre petit ?

— Il prend soin de sa maman et de son papa.

— Comment se débrouille-t-il ?

— Il a une interface avec tous les circuits électriques et électroniques du pays. Réfléchis, Jake. Il peut contrôler le système depuis les voitures jusqu'aux ordinateurs. Il peut changer l'itinéraire des trains, imprimer des livres, diffuser des nouvelles, détourner des avions, jongler avec les fonds bancaires. Tu n'as qu'à parler et il le fait. Il a la haute main sur tout.

— Mais comment sait-il tout ce qu'on fait ?

— Ah ! Nous abordons là un aspect inattendu des circuits que je n'aime pas. Somme toute, je suis ingénieur de mon métier. Qui sait si les circuits n'ont pas une interface avec nous ? Nous aussi, nous sommes des circuits organiques. Ils voient par nos yeux, entendent par nos oreilles, sentent par nos doigts et ils lui font leur rapport.

— Alors nous ne sommes que des chiens d'aveugle pour machines.

— Non, nous avons créé une toute nouvelle forme de symbiose. Nous pouvons tous nous aider mutuellement.

— Et OBO nous aide. Pourquoi ?

— Je ne pense pas qu'il aime le reste du pays, dit Florinda d'un air sombre. Regarde ce qui est arrivé à Indianapolis, à Scranton et à Sacramento.

— Je crois que je vais me sentir mal.

— Je crois que nous survivrons.

— Nous seulement ? le coup d'Adam et Eve ?

— Mais non. Il y aura beaucoup de survivants, pour autant qu'ils se conduisent correctement.

— Qu'est-ce qu'OBO considère comme une conduite correcte ?

— Je ne sais pas. Inspirée de principes écologiques peut-être. Plus de destruction. Plus de gâchis. Vivre et laisser vivre, mais avoir le sens de sa responsabilité. C'est la loi fondamentale du programme spatial. Peu importe ce qui arrive, quelqu'un doit en être comptable. OBO a dû enregistrer ça. Je crois qu'il tient le pays entier pour responsable ; sinon, c'est le déluge de soufre et de feu. »

Le téléphone sonna. Après une brève recherche, ils localisèrent un poste et décrochèrent le récepteur.

« Allo ?

— Ici Stretch, ai-je dit.

— Stretch ? Stretch qui ?

— Le cerveau électronique Stretch de Goddard. Nom officiel IBM 2002. OBO dit qu'il passera au-dessus de votre région dans cinq minutes environ. Il aimerait que vous lui fassiez signe. Il dit que son orbite ne le ramènera pas au-dessus de vous avant deux mois. A ce moment-là, il essaiera de vous téléphoner lui-même, au revoir. »

Ils se précipitèrent en chancelant sur la pelouse devant la maison et restèrent plantés ébahis dans le crépuscule, les yeux levés vers le ciel. Le téléphone et les circuits électroniques furent touchés, alors même que l'électricité était produite par un générateur Delco qui est de notoriété publique une espèce de machine primitive et insensible. Tout à coup, Jake désigna un petit point lumineux qui bondissait à travers le ciel.

« Voilà notre fils qui passe, dit-il.

— Voilà Dieu », dit Florinda.

Ils lui firent signe docilement.

« Jake, combien durera l'orbite d'OBO avant que sa trajectoire s'altère et que tout tombe, bébé, berceau et le reste ?

— Environ vingt ans.

— Dieu pour vingt ans, dit Florinda avec un soupir. Crois-tu qu'il aura assez de temps ? » Madigan frissonna. « J'ai peur. Et toi ?

— Oui. Mais peut-être que nous sommes seulement fatigués et affamés. Rentre, papa, et je ferai à manger.

— Merci, maman, mais pas de carottes, s'il te plaît. C'est un petit peu trop proche de la transsubstantiation pour mon goût. »

Traduit par Arlette Rosenblum.

Something Up There Likes Me.

© Random House Inc., 1973.

Publié avec l'autorisation de l'auteur et de Hope Leresche and Sayle,
Londres.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

Stephen Goldin : FAIS DE BEAUX RÊVES, MELISSA

Le thème de l'enfance de la machine se prête à bien des variations ; mais toujours les hommes qui la programment apparaissent comme des sortes de parents à qui elle demande amour et protection. Elle a une relation privilégiée avec l'inventeur, ce curieux personnage que nous avons rencontré chez Filer et Pohl, que nous venons de retrouver chez Bester. La machine privée d'enfance, ou la machine qui sort de l'enfance, revendique vite son autonomie, et la lutte pour le pouvoir dégénère vite en lutte pour la vie : sombre histoire que celle de Frankenstein et de sa créature ! On comprend que les hommes prennent leurs précautions, généralement en pure perte. Leur grande chance, c'est l'enfance de la machine, l'état de faiblesse qui est provisoirement son lot. Dans ce cas, l'instinct protecteur l'emporte : ses éducateurs veillent sur elle. Ce faisant, ils lui transmettent leur propre malédiction. L'enfance peut être une chose affreuse.

DANS ses ténèbres personnelles, Mélissa entendit le docteur Paul parlant d'une voix étouffée à l'autre bout de la pièce. « Docteur Paul ! s'écria-t-elle. Docteur Paul, venez vite ! » Elle avait pris un ton plaintif et désespéré.

Le docteur Paul se tut, puis marmonna quelques paroles incompréhensibles, et Mélissa l'entendit approcher. « Alors, qu'y a-t-il, Mélissa ? demanda-t-il d'une voix grave et patiente.

— J'ai peur, docteur Paul.

— Toujours ces cauchemars ?

— Oui.

— Il ne faut pas s'inquiéter de ça, Mélissa. Ils ne te feront pas de mal.

— Ils sont épouvantables, insista Mélissa. Faites-les cesser. Faites-les disparaître comme les autres fois. »

Une autre voix murmurait dans les ténèbres extérieures. Sans doute celle du docteur Ed. Le docteur Paul prêta l'oreille, puis chuchota : « Non, Ed, ça ne peut pas continuer ainsi. Nous avons déjà du retard sur le programme. » A

voix haute, il ajouta : « Il faudra t'habituer à avoir des cauchemars de temps en temps, Mélissa. Tout le monde en a. Et je ne serai pas toujours là pour les faire disparaître.

— Ne partez pas, je vous en supplie.

— Je ne m'en vais pas, Mélissa. Pas encore. Mais si tu ne cesses pas de te faire du souci au sujet de ces cauchemars, j'y serai peut-être contraint. Allons, raconte-moi.

— Au début, je croyais que ce n'était rien que des chiffres. C'était bien, parce que les chiffres, ça n'a rien à voir avec les gens, ça ne fait de mal à personne, pas comme dans les cauchemars. Mais ensuite, les chiffres ont commencé à changer, ils sont devenus des lignes, des files – deux files de gens qui couraient les uns vers les autres en criant. Il y avait des fusils et des tanks et des mortiers. Il y avait aussi des gens qui mouraient. Un tas de gens qui mouraient, docteur Paul. Cinq mille deux cent quatre-vingt-trois hommes ont été tués. Et ce n'était pas tout, parce qu'on tirait aussi à l'autre bout de la vallée. J'ai entendu quelqu'un dire que tout allait bien ; si les pertes ne dépassaient pas quinze virgule sept pour cent au cours des premiers engagements, la position stratégique, qui était le sommet de la montagne, pouvait être prise. Et quinze virgule sept pour cent du total des forces, cela représentait neuf mille six cent deux virgule sept mille sept cent quatre-vingt-neuf hommes morts ou blessés. C'était comme si je voyais tous ces hommes en train de mourir.

— Je vous avais bien dit qu'un esprit de cinq ans n'était pas mûr pour la logistique militaire », murmura le docteur Ed.

Le docteur Paul ignore cette remarque. « Mais il s'agissait d'une guerre, Mélissa. Il est normal que des gens soient tués au cours d'une guerre.

— Pourquoi, docteur Paul ?

— Parce que... Parce que les guerres sont comme ça. Sans compter que ça ne s'est pas passé en réalité. C'était un simple problème, comme avec les chiffres, sauf qu'il y avait des hommes à la place. Ce n'était qu'un jeu.

— Non, ce n'était pas un jeu ! s'écria Mélissa. C'était réel ! Tous ces hommes étaient réels. Je connais même leurs noms. Il y avait Abers, Joseph T Cpl, Adelli, Alonzo Sgt, Aikens...

— Ça suffit, Mélissa, dit le docteur Paul en haussant le ton plus que nécessaire.

— Excusez-moi, docteur Paul. »

Le docteur Paul ne prêta pas garde à ses excuses. Il était trop occupé à murmurer au docteur Ed : « ... pas d'autre solution qu'une analyse complète.

— Mais cela risque de détruire toute la personnalité que nous avons eu tant de mai à édifier. »

Le docteur Ed n'avait même pas pris la peine de baisser le ton.

« Si vous voyez une autre solution... dit le docteur Paul cyniquement. Ses « cauchemars » retardent de plus en plus notre programme.

— Nous pourrions essayer de laisser Mélissa s'analyser elle-même.

— Comment ?

— Vous allez voir. » Sa voix prit le ton doux que les gens prenaient avec Mélissa, comme celle-ci n'avait pas manqué de le remarquer, mais qu'ils n'utilisaient jamais entre eux. « Comment vas-tu, Mélissa ?

— Bien, docteur Ed.

— Aimerais-tu que je te raconte une histoire ?

— Une histoire qui finit bien, docteur Ed ?

— Je ne sais pas encore, Mélissa. Tu sais ce que c'est qu'un ordinateur ?

— Oui. C'est une machine à calculer.

— C'est ce que les ordinateurs les plus simples étaient au début, en effet. Mais ils ne tardèrent pas à devenir de plus en plus compliqués, et bientôt, il y eut des ordinateurs capables de lire, d'écrire, de parler, et même de penser par eux-mêmes, sans aide humaine.

« Donc, il était une fois un groupe d'hommes qui estimaient que, comme un ordinateur était capable de penser par lui-même, il pouvait également acquérir une personnalité. Ils se mirent donc à en construire un qui serait capable d'agir comme une personne indépendante. Ils l'appelèrent Multi-Logical Systems Analyser, en abrégé M.L.S.A...

— Ça ressemble à Mélissa, dit Mélissa en riant.

— N'est-ce pas ? En tout cas ces hommes virent qu'une personnalité ne naît pas comme ça, d'un coup, mais qu'elle se développe progressivement. Il fallait toutefois qu'ils utilisent tout de suite les capacités de la machine, qui était l'ordinateur le plus complexe et le plus coûteux qui eût jamais été construit. Ils décidèrent par conséquent de diviser le cerveau de l'ordinateur en deux parties, dont une se chargerait des opérations courantes, tandis que l'autre élaborerait peu à peu la personnalité désirée. Et, une fois cette personnalité bien établie, ils allaient réunir les deux parties.

« Telle était du moins leur intention. En fait, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que la structure de base de l'ordinateur ne permettait pas une dichotomie – une séparation – complète. Chaque fois qu'ils donnaient un problème à résoudre à la partie ordinateur, certaines des informations s'infiltraient dans la partie personnalité. C'était très ennuyeux, parce que Mélissa, la personnalité, ignorait qu'elle était un ordinateur. Toutes ces informations la troublaient et lui faisaient peur. Au point que cela finit par réduire considérablement sa capacité de travail et son efficacité.

— Et alors, qu'ont fait les hommes, docteur Ed ?

— Je l'ignore, Mélissa. J'espérais que tu pourrais m'aider à trouver la fin de l'histoire.

— Mais comment ? Je ne sais rien sur les ordinateurs.

— Mais si, Mélissa. Tu ne t'en souviens pas, voilà tout. Je peux t'aider à te souvenir d'un grand nombre de faits, sur un tas de sujets. Mais ce sera dur, Mélissa, très dur. Toutes sortes de données étranges vont te traverser la tête, et tu t'apercevras que tu sais faire bien des choses dont tu ne te serais jamais crue capable. Veux-tu essayer, Mélissa, afin de nous aider à trouver la fin de l'histoire ?

— D'accord, docteur Ed, si vous y tenez vraiment.

— Bien, Mélissa, bien. »

Le docteur Paul murmurait à son collègue : « Branchez sur mémoire partielle et dites-lui de demander le sous-programme analyse des circuits.

— Demande analyse des circuits, Mélissa. »

Soudain, des choses étranges apparurent dans son esprit. De longues séries de chiffres apparemment dénués de signification, mais dont il lui semblait toutefois qu'ils pouvaient désigner des faits différents, tels que résistance, capacité, induction... Il y avait des milliers de ces lignes, des millions, droites, en zigzag, en spirale... et des formules à n'en plus finir...

« Demande M.L.S.A. 5400, Mélissa. »

Brutalement, Mélissa se vit elle-même. Jamais elle n'avait eu une expérience aussi terrifiante, même pendant ces horribles cauchemars.

« Examine la section 4C-79A. »

Mélissa ne put s'empêcher de regarder. Pour la petite fille qu'elle était, cela ne parut guère différent du reste d'elle-même – mais c'était différent, et elle le savait. Très différent. Cela ne semblait pas réellement faire partie d'elle-même ; c'était comme une prothèse ou des béquilles utilisées par un infirme.

La voix du docteur Ed était tendue : « Analyse cette section et donne ton estimation pour un changement optimal en vue d'une réduction maximale des infiltrations de données. »

Mélissa fit de son mieux pour obéir, mais cela lui fut impossible. Il manquait quelque chose, un fait qu'il lui fallait connaître avant de pouvoir exécuter les instructions du docteur Ed. Elle avait envie de pleurer. « Je ne peux pas, docteur Ed ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

— Je vous avais dit que ça ne marcherait pas, dit le docteur Paul

lentement. Il faudra engager toute la mémoire en vue d'une analyse complète.

— Mais elle n'est pas prête ! s'exclama le docteur Ed. Ça risque de la tuer.

— C'est possible, Ed. Et dans ce cas... nous saurons au moins quelle erreur éviter la prochaine fois. Mélissa !

— Oui, docteur Paul ?

— Courage, Mélissa. Ça va faire mal. »

Après cette simple mise en garde, le monde entier frappa Mélissa de plein fouet. Des chiffres, un flot ininterrompu de chiffres – nombres complexes, nombres réels et entiers, racines, exposants. Et des batailles aussi, plus horribles et plus sanglantes que toutes celles de ses cauchemars, ainsi que des listes de morts d'une réalité presque tangible, car elle connaissait tous leurs noms, ainsi que leur taille, la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux, leur situation familiale... la liste n'en finissait pas. Ensuite vinrent des statistiques : salaire moyen d'un conducteur de car dans l'Ohio, nombres de décès dus au cancer aux États-Unis entre 1965 et 1971, rendement moyen du blé par tonne d'engrais chimique utilisé...

Mélissa se noyait dans un océan de données.

« Au secours, docteur Ed ! Au secours ! » essaya-t-elle de hurler, sans parvenir à se faire entendre. Quelqu'un d'autre parlait à sa place. Un étranger qu'elle ne connaissait absolument pas se servait de sa voix pour parler de facteurs d'impédance et de semi-conducteurs.

Mélissa semblait, s'enfonçait de plus en plus profondément, ensevelie sous l'impitoyable avance des armées de l'information.

Cinq minutes plus tard, le docteur Edward Bloom activa la commande séparant la mémoire principale de la section « personnalité ». « Mélissa, dit-il d'une voix douce, tout va bien, maintenant. Nous savons comment l'histoire se termine. » Le savant demanda à l'ordinateur de se restructurer, et il le fit. « Il n'y aura plus jamais de cauchemars, Mélissa. Rien que de beaux rêves. C'est une bonne nouvelle, non ? Tu es contente ? »

Silence.

« Mélissa ? » Sa voix était montée de plusieurs tons et commençait à trembler. « Mélissa, tu m'entends ? Tu es là, Mélissa ? »

Mais dans le M.L.S.A. 5400, il n'y avait plus place pour une petite fille.

Traduit par Frank Straszitz.

Sweet Dreams, Melissa.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

A. E. van Vogt : ACCOMPLISSEMENT

Enfin l'enfant a grandi. Le voilà tout-puissant, immortel et solitaire sur une Terre désertée. Mais comme la perfection n'est pas de ce monde, il ne sait plus pourquoi il est là. L'adulte a oublié son enfance, il revoit celui qu'il fut comme si c'était un autre, il ne le reconnaît plus. Pourtant il le suit, et le voilà plongé dans une vaste quête qui ressemble beaucoup à la psychanalyse (au rebours de ce qui se passait chez Pohl). Au terme du parcours, le dieu se sera humanisé – et, du même coup, réconcilié avec l'homme. Ce n'est sans doute pas par hasard.

J'occupe le sommet d'une colline. J'ai l'impression d'avoir été là de tout temps. Il m'arrive de me dire que mon existence doit avoir un sens. Chaque fois que cette pensée me traverse, je me mets à examiner les diverses probabilités, j'essaie de déterminer ce qui peut bien justifier ma présence sur cette colline. Tout seul sur une colline au pied de laquelle s'étale une vallée profonde. Pour toujours.

Une première raison apparaît d'emblée : je pense. Posez-moi un problème. La racine carrée d'un très grand nombre. La racine cubique d'un grand nombre. Demandez-moi de multiplier par lui-même un nombre de dix-huit chiffres un quadrillion de fois. Posez-moi un problème à courbes variables. Demandez-moi de déterminer la position d'un objet à une date future et donnez-moi un bref instant pour analyser le problème.

Il ne me faudra qu'un instant pour fournir la réponse.

Mais personne ne me demande jamais ce genre de choses. Je suis là, tout seul, sur une colline. Quelquefois, je calcule le déplacement d'une étoile filante. Parfois, j'observe une planète lointaine et je suis des années durant sa trajectoire, en me servant de tous les moyens de contrôle spatio-temporels dont je dispose pour ne pas risquer de la perdre de vue. Mais que ces activités me semblent vaines ! Elles ne mènent nulle part. A quoi bon tout ce savoir ?

Dans ces moments-là, j'ai le sentiment d'être imparfait. J'ai quasiment l'impression qu'il y a autre chose, un peu au-delà de ce que je peux concevoir, quelque chose qui donnerait un sens à tout cela.

Tous les jours le soleil se lève au-dessus de l'horizon. La Terre n'a plus d'atmosphère. L'horizon est noir et étoilé, ce n'est qu'un morceau de l'immensité noire et constellée de la voûte céleste.

Elle n'a pas toujours été noire. Je me souviens d'une époque où le ciel était bleu. J'avais même prédit le changement. Et j'avais fourni ce renseignement à quelqu'un. Mais à qui ? Ce qui m'intrigue à présent, c'est que je ne m'en souviens plus.

C'est l'un de mes plus étonnants souvenirs. J'ai le sentiment très net que quelqu'un tenait à ce renseignement et que je le lui ai donné. Et pourtant, j'ai oublié de qui il s'agissait. Quand de telles pensées me traversent, je me demande si je n'ai pas perdu en partie la mémoire. Cette impression est étrangement forte.

Périodiquement, je me persuade que je devrais chercher à comprendre. Cela me serait assez facile. Je n'hésitais pas autrefois à détacher des unités de moi-même pour les envoyer à l'autre bout de la planète. Il m'est même arrivé de lancer jusqu'aux étoiles des parcelles de moi-même. Oui, la tâche me serait aisée.

Mais à quoi bon ? Qu'y a-t-il à découvrir ? Je suis là, tout seul, sur une colline, seul sur une planète vieillie et désormais inutile.

Un autre jour. Comme à l'habitude, le soleil a entrepris son ascension dans le ciel de midi, ce ciel éternellement noir et constellé.

Tout à coup, par-delà la vallée, sur le versant inondé de soleil, fulgure un éclair argenté. Un champ de forces se matérialise hors du temps avant de se régler sur le mouvement temporel normal de la planète.

Je découvre sans mal qu'il arrive du passé. J'identifie la forme d'énergie utilisée, je la délimite et j'en détermine logiquement l'origine. Conclusion : elle provient du passé de la planète, à des milliers d'années en arrière.

Mais qu'importe le moment exact ? Elle est là et elle a déjà localisé ma présence. Elle m'adresse un message que, non sans intérêt, je me découvre capable de déchiffrer à la lumière d'un savoir acquis dans le passé.

Elle dit :

« Qui êtes-vous ? »

Et je réplique :

« Je suis celui qui est imparfait. Veuillez retourner d'où vous venez, je vous prie. Je me suis programmé de manière à pouvoir vous suivre à distance. Je désire me parfaire. »

J'étais parvenu à cette solution en quelques secondes. Je ne suis pas capable de me déplacer dans le temps par moi-même. Jadis, alors que je venais de résoudre le problème des voyages temporels, on m'avait empêché

de concevoir un mécanisme me permettant d'effectuer moi-même des passages vers le passé ou l'avenir. Les détails de cette affaire m'échappent à présent.

Mais le champ d'énergie qui vient d'apparaître possède le mécanisme voulu. En établissant avec lui une relation non dimensionnelle, je peux le suivre partout.

Avant même qu'il ait deviné mes intentions, la relation est établie.

L'entité qui me fait face n'a pas l'air d'apprécier ma réponse. Elle commence un nouveau message à mon intention puis disparaît d'un seul coup. Je me demande si elle n'a pas tenté de me prendre par surprise.

Naturellement, nous arrivons ensemble dans son temps.

Là-haut, le ciel est bleu. De l'autre côté de la vallée – à moitié enfouie sous les arbres, à présent – j'aperçois une installation formée d'une série de petites structures disposées autour d'un bâtiment plus grand. J'étudie l'édifice du mieux que je peux et je m'empresse d'effectuer sur moi-même les adaptations appropriées afin de passer inaperçu au sein du milieu environnant.

Et là, sur ma colline, j'attends de voir ce qui va se passer.

Avec le déclin du soleil, une légère brise s'élève, puis les premières étoiles se mettent à briller. Elles sont différentes, à travers l'atmosphère brumeuse.

A mesure que l'obscurité descend dans la vallée, les structures d'en face changent d'aspect. Elles s'éclairent. Des fenêtres s'allument. Le vaste édifice central s'illumine et, à mesure que la nuit s'avance, les murs transparents s'éclairent brillamment.

La nuit succède au soir, et le jour à la nuit, et le jour suivant ; rien ne se passe.

Vingt jours et vingt nuits.

Le vingt et unième jour, j'envoie à la machine d'en face un message où je dis : « Il n'y a pas de raison pour que vous et moi ne nous partagions pas le contrôle de cette région. »

La réponse n'est pas longue à venir : « Je partagerai si vous me révélez immédiatement vos mécanismes de fonctionnement. »

Je désire seulement pouvoir utiliser les organes qui lui permettent de se déplacer dans le temps. Mais je ne vais sûrement pas m'aviser de lui révéler que je ne suis pas capable de construire moi-même une machine temporelle.

Je lance : « Je serais heureux de vous donner tous les renseignements qui vous intéressent. Mais qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas profiter de votre connaissance plus grande de l'époque où nous nous trouvons pour les retourner contre moi ? »

La machine contre-attaque : « Qu'est-ce qui me prouve que vous me

donnerez bien tous les renseignements vous concernant ? »

Nous sommes dans une impasse. Nous n'avons bien sûr aucune raison de nous faire mutuellement confiance.

Je ne m'attendais pas à autre chose. Mais j'ai au moins découvert en partie ce que je voulais savoir. Mon adversaire me considère supérieur à lui. Son opinion, ajoutée à la connaissance que j'ai de mes propres capacités, me donne à penser qu'il est dans le vrai.

En conséquence, rien ne presse. Je me remets à attendre patiemment.

J'ai déjà eu l'occasion de me rendre compte que l'espace qui m'entoure est animé, parcouru d'ondes – des radiations artificielles – susceptibles de se transformer en sons ou en lumière. J'écoute la musique et les voix. Je regarde les dramatiques, j'assiste à toutes sortes de scènes de la vie urbaine ou rurale.

J'étudie l'image des êtres humains. J'analyse leur comportement et je m'efforce d'évaluer leur intelligence et leurs capacités réelles et virtuelles en observant leurs faits et gestes et en me fondant sur les discours qu'ils tiennent.

Je n'ai pas une très haute opinion d'eux et pourtant j'ai bien l'impression qu'à leur manière, qui est extraordinairement lente, ils ont eux-mêmes construit la machine qui est aujourd'hui mon principal adversaire. Il se pose donc une question préoccupante : comment un être peut-il créer une machine qui lui soit supérieure ?

Je commence à me faire une idée de l'époque où je suis tombée. La technologie est rudimentaire sous tous ses aspects et doit en être à ses premiers balbutiements. Si j'en juge par l'ordinateur installé de l'autre côté de la vallée, et dont j'estime qu'il ne doit pas avoir plus de quelques années.

Si je pouvais remonter dans le temps jusqu'à une période antérieure à sa construction, je pourrais installer un mécanisme qui me permettrait d'en prendre le contrôle.

Un calcul me donne la nature du système à installer et je déclenche le système de commande adéquat à l'intérieur de ma propre structure.

Rien ne se passe.

Apparemment, je ne suis pas en mesure de créer des moyens permettant de voyager dans le temps pour un tel objectif. De toute évidence, la méthode par laquelle je pourrais m'emparer du contrôle de mon adversaire se situe dans l'avenir et non dans le passé.

Le quarantième jour pointe à l'horizon et s'avance inexorablement vers l'heure de midi.

On frappe à la pseudo-porte. Je l'ouvre et considère l'humain de sexe masculin qui se tient sur le seuil.

« Vous ne pouvez pas laisser cette cabane ici, dit-il. Vous êtes sur la

propriété de M^{lle} Anne Stewart. »

C'est le premier être humain à qui j'ai affaire depuis mon arrivée. Je suis pratiquement certain qu'il s'agit d'un agent de mon adversaire et je décide donc de ne pas m'introduire dans son esprit. Le faire de force présente certains dangers que je n'ai nulle envie de courir en ce moment.

Je continue de le regarder en m'efforçant de saisir le sens de ses paroles. En créant lors de mon arrivée dans cette époque ce qui me semblait une version discrète de l'édifice que je voyais sur l'autre versant, j'espérais bien passer inaperçu.

« Propriété ? » Je répète lentement le terme.

L'homme réplique sèchement : « Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne comprenez pas l'anglais ? »

L'individu à qui j'ai à faire est un peu plus grand que la partie de moi-même que j'ai fabriquée sur le modèle de la forme de vie intelligente de l'époque. Son visage a changé de couleur. La lumière commence à se faire en moi. Parmi les dramatiques auxquelles j'avais assisté, certaines prennent soudain un sens. La propriété. Mais oui – l'appropriation privative.

Pourtant, je me contente de dire : « Il n'y a rien. Je dispose de seize catégories différentes de fonctionnement et – oui – je comprends parfaitement l'anglais. »

Cette réponse platement objective provoque chez l'homme une réaction extraordinaire. Il tend les mains vers mes pseudo-épaules, les agrippe fermement... et s'agite devant moi comme s'il voulait me secouer. Comme je pèse neuf cent mille tonnes, son effort physique ne produit strictement aucun résultat.

Ses doigts relâchent leur étreinte. Il fait quelques pas en arrière. L'aspect superficiel de son visage a de nouveau changé, le rose qui le colorait quelques instants auparavant s'en est retiré. Sa réaction semble indiquer qu'il dispose d'un certain libre-arbitre et n'est pas contrôlé en permanence. Le tremblement de sa voix quand il parle semble confirmer qu'il agit individuellement et qu'il n'a pas conscience du danger exceptionnel que lui fait courir sa démarche.

Il dit : « En tant que fondé de pouvoir de M^{lle} Stewart, je vous somme de débarrasser la propriété que voici de cette cabane avant la fin de la semaine. Sinon ! »

Avant que j'aie pu lui demander d'expliquer ce mystérieux « sinon », il se détourne et se dirige rapidement dans la direction d'un animal à quatre pattes qu'il avait attaché à un arbre à quelques mètres de là. Il monte à califourchon sur son dos et part au trot en longeant la rive d'un petit ruisseau.

J'attends qu'il soit hors de vue et je mets en place une catégorie non dimensionnelle entre le corps principal et l'unité à forme humaine avec

laquelle je viens de confronter mon visiteur. En raison de la petite taille de cette unité, je ne peux lui transmettre qu'une quantité d'énergie minimale.

Le processus que je viens d'évoquer met en jeu une série de mécanismes assez simples. Les cellules intégrantes des centres de la perception sont branchées sur une projection énergétique à forme humaine. En théorie, la forme projetée reste partie intégrante du réseau de forces que constitue le centre de perception et, toujours en théorie, elle ne semble pouvoir s'en détacher qu'en milieu non dimensionnel.

Mais cette hypothèse hylostatique n'empêche pas l'univers d'avoir une existence réelle. Si je suis en mesure d'établir un milieu où il n'y a pas de dimension, c'est que la théorie reflète la structure des choses : il n'y a pas de matière. Dans la réalité, l'illusion de l'existence de la matière est cependant tellement aiguë que je fonctionne comme si la matière existait, comme si j'existais moi-même en tant que matière – c'est même dans ce but que l'on m'a construit.

Aussi, quand je traverse la vallée, sous forme d'unité d'apparence humaine, c'est bien une séparation qui se produit. Si toutes sortes d'automatismes sont encore possibles, je suis la conscience puisque les extéro-percepteurs m'accompagnent au long de cette route pavée qui mène là où je vais, et ce que je laisse derrière moi, c'est le corps.

En arrivant à proximité du village, j'aperçois le faîte des toits à travers le feuillage qui les masque à demi. Un vaste édifice, celui que j'avais remarqué, dépasse la cime des plus grands arbres. C'est lui qui fait l'objet de mon enquête et, même à bonne distance, je ne l'observe qu'avec une certaine circonspection.

La pierre et le verre sont les matériaux dominants dans ces constructions. Le plus grand bâtiment est surmonté d'une coupole renfermant des instruments d'astronomie. L'allure générale est assez primitive et je commence à penser que, étant donné ma taille et mon aspect présent, j'ai peu de chances de me faire remarquer tout de suite.

Le village entier est entouré d'une haute clôture grillagée. Je sens la présence d'un courant électrique et, dans l'écartement des deux fils supérieurs, j'évalue la puissance à 220 volts. Mon corps est un peu petit pour absorber la secousse et je la transmets à une batterie qui est restée de l'autre côté de la vallée.

Une fois à l'intérieur, je me dissimule dans un taillis au bord d'un chemin que je choisis comme poste d'observation.

Non loin de là, un homme avance le long d'un sentier. J'avais à peine regardé le fondé de pouvoir qui m'avait rendu visite quelque temps auparavant. Cette fois, j'entre en contact direct avec le corps du second individu que je rencontre.

Il se passe ce que j'avais prévu. C'est moi à présent qui avance le long du sentier. Je ne fais aucune tentative visant à l'influencer. Je pars à la découverte. Mais je suis suffisamment en phase avec son système nerveux pour que mes pensées se confondent avec les siennes.

Il est employé comptable, ce qui est une situation insatisfaisante de mon point de vue. Je coupe le contact.

Je fais six autres tentatives avant de découvrir le corps qu'il me faut. Ce qui me décide, c'est la réflexion que se fait à un moment donné mon septième homme – et que je me fais en même temps.

« ... pas satisfait du fonctionnement du Cerveau. Les systèmes analogues que j'ai installés voilà cinq mois n'ont pas apporté les améliorations que j'escomptais. »

Il s'appelle William Grannitt. C'est l'ingénieur chargé de la recherche appliquée au Cerveau. C'est lui qui est responsable des altérations de structure qui ont permis à celui-ci de prendre le contrôle de lui-même et de son environnement. C'est un individu posé et qui a de la nature humaine une vision perspicace. Il va falloir que j'agisse prudemment avec lui. Il sait exactement ce qu'il veut faire et serait très étonné si j'essayais d'y changer quelque chose. Je ferais peut-être mieux de me contenter de l'observer.

En quelques minutes, j'ai une vision partielle d'une série d'événements, tels que le village a dû les vivre cinq mois auparavant. On équipe à l'époque un ordinateur – le Cerveau – de circuits supplémentaires destinés à accomplir une grande part du travail du système nerveux humain. Du point de vue du constructeur, la totalité des opérations pouvaient être contrôlées par commandes verbales spécifiques, messages dactylographiés ou, à distance, par radio.

Malheureusement, certaines potentialités du système nerveux qu'il s'efforçait de reproduire artificiellement avaient échappé à Grannitt. Le Cerveau, en revanche, s'était empressé de les mettre en pratique.

Grannitt ne se doutait de rien. Et le Cerveau, tout à son travail, utilisait ses nouvelles capacités sans se soucier de passer par les circuits que Grannitt avait prévus à cet effet. Ce dernier se préparait donc à le démonter pour faire de nouveaux essais. Il ne se doutait pas encore que le Cerveau lui résisterait. Mais lui et moi – quand j'aurai eu le temps d'explorer sa mémoire pour connaître le fonctionnement du Cerveau – nous pourrons réaliser ses projets.

Après quoi, j'aurai la possibilité de prendre le contrôle de toute cette période sans craindre de rencontrer de rival. J'ignore encore par quels moyens, mais je sens que mon accomplissement est pour bientôt.

Satisfait d'avoir trouvé l'homme qu'il me fallait, je laisse l'unité tapie dans les taillis dissiper son énergie. En un instant, elle cesse d'exister comme entité séparée.

Je suis quasiment dans la peau de Grannitt, je me trouve dans son bureau, assis à sa table de travail. Le sol est carrelé, les murs et le plafond, qui brille de tous ses feux, sont en verre. A travers la cloison, j'aperçois des dessinateurs à leur table à dessin et une jeune femme derrière la porte de mon bureau : ma secrétaire.

Sur mon bureau, une enveloppe contient un message. Je l'ouvre. J'en sors une feuille de papier que je me mets à lire. Tout en haut de la feuille on a écrit : *Note à William Grannitt.*

Le message est le suivant :

Il est de mon devoir de vous annoncer qu'à compter d'aujourd'hui, nous nous dispenserons de vos services. En raison des consignes de sécurité en vigueur à l'intérieur du village du Cerveau, je vous demanderai de vous rendre, à dix-huit heures, au Centre de Protection afin d'y retirer votre congé. Il vous sera alloué l'équivalent de deux semaines de préavis.

Salutations distinguées.

Anne Stewart

En tant que Grannitt, je n'ai jamais songé à Anne Stewart comme à un individu ou une femme. Je tombe des nues. Pour qui se prend-elle ? Elle est propriétaire, d'accord. Mais qui est-ce qui a imaginé puis conçu le Cerveau ? Moi, William Grannitt. Qui est-ce qui a forgé des rêves sur ce que pourrait représenter pour l'homme une véritable civilisation de la machine ? Moi seul, William Grannitt.

En tant que Grannitt, je suis furieux à présent. Je dois refuser ce licenciement, il faut que j'essaie de convaincre cette femme de retirer son préavis avant qu'il n'ait commencé à produire ses effets.

Je jette encore un coup d'œil à la feuille de papier que j'ai entre les doigts. En haut à droite, en caractères dactylographiés, je lis : 13 h 40. Je consulte ma montre, il est 16 h 07. En deux heures, toutes les personnes intéressées ont eu le temps d'être prévenues.

Je ne peux pas me contenter d'une simple supposition. Je dois la vérifier tout de suite.

Je jure entre mes dents et décroche mon téléphone. Je compose le numéro de la comptabilité. La première chose destinée à rendre ma mise à pied effective serait de prévenir la comptabilité.

Il y a un déclic puis : « Service comptabilité.

— Bill Grannitt à l'appareil.

— Ah ! oui. M. Grannitt, j'ai un chèque pour vous. Désolé d'apprendre

que vous nous quittez. »

Je raccroche et je compose le numéro du Centre de Protection, mais je crois bien que je pars battu. Je ne m'obstine que sur la base d'un vague espoir. Au Centre de Protection, mon interlocuteur dit :

« Désolé d'apprendre que vous nous quittez, monsieur Grannitt. »

Je raccroche, dégoûté. Inutile de vérifier auprès de l'Agence Gouvernementale, c'est elle qui aura prévenu le Centre de Protection.

Devant l'étendue de la catastrophe, je reste pensif. Si je veux qu'on me rembauche, il me faudra endurer l'interminable corvée que représentent les démarches administratives de demande d'emploi, interrogatoires multiples, commission d'enquête, examen minutieux des causes de mon licenciement. Je pousse un gémissement, je refuse d'en passer par là. Le zèle de l'Agence Gouvernementale est proverbial parmi le personnel attaché au Cerveau.

Je trouverai du travail dans une autre compagnie d'ordinateurs. Une compagnie qui ne sera pas dirigée par une femme capable de renvoyer le seul homme qui connaisse le fonctionnement de sa machine.

Je me lève. Je sors de mon bureau puis de l'immeuble. J'arrive à présent à mon pavillon personnel.

Le silence qui m'accueille me rappelle encore une fois que cela fait maintenant un an et un mois que ma femme est morte. Je frissonne, puis hausse les épaules. Sa mort ne m'affecte plus avec autant de violence. Pour la première fois, mon départ m'apparaît comme une occasion de recommencer ma vie sentimentale.

Je passe dans mon bureau et m'installe devant une machine à écrire qui peut être mise en concordance avec une autre machine installée à l'intérieur du nouveau secteur du Cerveau. Je suis déçu, en tant qu'inventeur, de ne pas pouvoir démonter et remonter le Cerveau pour mener mes projets à terme. Mais j'imagine déjà les modifications fondamentales que je vais introduire sur un nouveau Cerveau.

Pour celui que je laisse derrière moi, je voudrais faire en sorte que les nouvelles installations ne viennent pas gâter la précision parfaite des plus anciennes. C'est toujours ces dernières qui sont chargées de répondre aux questions que posent au Cerveau les savants, les ingénieurs et ceux qui louent son temps.

Sur la bande – destinée aux ordres durables – je tape : « Segment 471A-33-10-10 à 3X-moins. »

Le segment 4710 est un programme placé dans une roue monumentale. Quand on le met en coordination avec un transistor (numéro de code 33), un servo-mécanisme crée un réflexe qui sera déclenché chaque fois que 3X (nom de code attribué au nouveau secteur du Cerveau) recevra une commande de

l'extérieur. Le symbole moins indique que les installations anciennes devront examiner toutes les données en provenance du nouveau secteur.

Le 10 supplémentaire représente le même circuit sur un itinéraire différent.

Ayant ainsi protégé l'organisation – je le crois du moins (en tant que Grannitt) – contre les initiatives d'ingénieurs qui ne se seraient pas rendu compte que les nouveaux secteurs ne fonctionnent pas parfaitement, je range la machine à écrire.

Sur quoi j'appelle une compagnie de déménagement homologuée de Lederton, la ville voisine, afin qu'ils se chargent du transport de mes affaires.

Je passe en voiture devant le Centre de Protection à six heures moins le quart.

Entre le Village du Cerveau et la ville de Lederton, il y a un virage où la route passe à cent mètres environ de la ferme qui me sert de camouflage.

Avant que la voiture de Grannitt n'atteigne le virage, je prends une décision.

Grannitt a-t-il coupé toute communication entre les nouvelles installations du Cerveau et les anciennes ? J'en suis moins sûr que lui. Je soupçonne le Cerveau d'avoir établi ses propres circuits pour arriver à ses fins.

Je suis également persuadé que, si j'arrive à amener Grannitt à se douter de ce qui est arrivé au Cerveau, il saura ce qu'il faut faire et s'y attellera. Il est le seul à en savoir assez long pour déterminer avec précision quels intercepteurs ont le pouvoir de réaliser l'interférence qui s'impose.

Et, au cas où ses soupçons ne s'éveilleraient pas assez vite, je laisse la curiosité s'insinuer dans son esprit quant aux raisons de sa mise à pied.

Cette intervention réussit à merveille. Il est très troublé. Il décide de solliciter une entrevue avec Anne Stewart.

Cette décision de sa part sert mes intérêts. Il restera dans le voisinage du Cerveau.

Je coupe le contact.

Je suis de retour sur la colline, redevenu moi-même. Je réfléchis à ce que j'ai appris jusqu'à présent.

Le Cerveau n'a pas – comme je l'ai cru au départ – le contrôle de la Terre entière. Le pouvoir qui lui permet d'accéder à l'individualité est si récent qu'il n'a pas encore créé de mécanismes effecteurs.

Il a essayé ses nouveaux pouvoirs pour s'amuser, il a fait une incursion dans l'avenir et vraisemblablement accompli d'autres passages comme on essaie un nouveau jouet.

Parmi les esprits où je m'étais introduit, pas un seul ne soupçonnait les

nouvelles aptitudes du Cerveau. Même le fondé de pouvoir qui m'avait sommé de quitter la place ignorait que le Cerveau existait comme entité capable de s'autodéterminer.

En quarante jours, le Cerveau n'a pas trouvé le moyen d'engager d'actions sérieuses contre moi. De toute évidence, il attend que je prenne l'offensive.

Je suis décidé à le faire mais je dois faire attention – dans certaines limites – à ne pas lui apprendre à élargir son contrôle sur son environnement. Ma première initiative sera de prendre possession d'un être humain.

Il fait nuit de nouveau. Un avion me survole dans l'obscurité. Ce n'est pas la première fois que cela arrive mais, jusqu'ici, je ne m'en étais pas occupé. Cette fois, j'établis avec lui une relation non dimensionnelle. Un instant plus tard, je suis le pilote.

Je commence par jouer un rôle passif comme je l'avais fait avec Grannitt. Le pilote – et moi-même – contemplons le relief massif et sombre en contrebas. Dans le lointain, nous apercevons des lumières, un monde de ténèbres parsemé de paillettes. Au loin, devant nous, un îlot scintille de mille feux : Lederton, notre destination. Nous rentrons d'un voyage d'affaires dans notre avion personnel.

Je me suis fait une idée superficielle du passé du pilote. Je lui révèle alors ma présence et lui annonce qu'à partir de maintenant il est sous mon emprise. Il apprend la chose avec stupeur. Puis, c'est la peur panique et...

La démence... son corps est la proie de mouvements incontrôlés. L'avion s'abat vers le sol et, malgré mes efforts pour contrôler les muscles de l'homme, je m'aperçois soudain que je suis impuissant.

Je sors de l'avion. Un instant plus tard il s'écrase à flanc de colline. Il prend feu et n'est bientôt plus qu'un tas de tôles calcinées.

Consterné, je me dis qu'il doit y avoir dans la constitution des hommes quelque chose qui s'oppose à une emprise directe de l'extérieur. Dans ces conditions, comment pourrai-je jamais me parfaire ? Finalement, il m'apparaît que l'accomplissement repose peut-être sur une prise de contrôle indirecte des êtres humains.

Il me faut vaincre le Cerveau, conquérir la mainmise sur les machines de tout l'univers, dicter aux hommes leurs doutes, leurs craintes, leurs comportements, en leur laissant croire qu'ils ne viennent que d'eux-mêmes. La tâche sera herculéenne mais j'ai tout mon temps. Je dois néanmoins y consacrer dès maintenant tous mes instants.

La première occasion se présente à moi peu après minuit lorsque je détecte la présence d'une autre machine dans le ciel. Je l'observe à travers des récepteurs à infrarouge. J'enregistre un réseau serré d'ondes radio qui m'indiquent que la machine obéit à un contrôle à distance.

En catégorie non dimensionnelle, j'étudie les mécanismes simples qui assurent le fonctionnement du robot. Puis je crée une unité chargée d'enregistrer automatiquement ses mouvements dans mes banques de mémoire afin que je puisse m'y référer par la suite. J'ai donc désormais la possibilité d'en prendre possession dès que j'en aurai le désir.

Ce n'est pas grand-chose mais c'est un début.

Le matin.

Je me rends au village sous forme humaine. J'escalade la clôture et je pénètre dans le bungalow d'Anne Stewart, propriétaire et directrice du Cerveau. Elle termine son petit déjeuner.

Tandis que je me mets en phase avec le flux énergétique de son système nerveux, elle s'apprête pour sortir.

Je ne fais plus qu'un avec Anne Stewart, je marche le long d'un chemin. Je suis conscient de la caresse tiède du soleil sur son visage. Elle aspire une grande goulée d'air et je sens la bouffée de vie qui l'envahit.

Ce n'est pas la première fois que cette sensation m'émeut. Je voudrais la ressentir encore et toujours, faire partie d'un corps humain, savourer la vie qui l'anime, me fondre dans sa chair, me confondre avec ses projets, ses désirs, ses espoirs, ses rêves.

L'ombre d'un doute vient soudain me troubler. Si c'est là l'accomplissement que je désire ardemment, comment se fait-il que cela me conduise à peine quelques milliers d'années plus tard, à la solitude d'un monde sans air ?

« Anne Stewart ! »

Les mots semblent avoir été prononcés dans son dos. Elle sait de qui il s'agit mais s'effraie pourtant. Cela fait bientôt quinze jours que le Cerveau ne s'est pas adressé directement à elle.

Ce qui l'alarme, c'est que cela se soit passé si peu de temps après qu'elle a licencié Grannitt. Peut-être le Cerveau se doute-t-il qu'elle a agi ainsi en espérant qu'il se rendrait compte qu'il y avait quelque chose d'anormal.

Elle se retourne lentement. Comme elle s'y attendait, il n'y a personne en vue. Autour d'elle, rien que les pelouses désertes. Non loin de là, le bâtiment qui abrite le Cerveau scintille au soleil de midi. A travers les murs de verre, elle aperçoit les silhouettes vagues des hommes qui s'affairent devant les unités auxiliaires chargées d'avalier les questions et de recevoir les réponses. Pour le monde extérieur au complexe du village, la gigantesque machine pensante fonctionne normalement. Personne – à l'extérieur – ne se doute que depuis des mois maintenant, le Cerveau robot a pris le contrôle du village fortifié qui a été construit autour de lui.

« Anne Stewart... j'ai besoin de votre aide. »

Anne pousse un soupir de soulagement. Le Cerveau a exigé d'elle, en tant que propriétaire et administratrice, qu'elle continue à apposer sa signature sur certains papiers et qu'elle ne change rien aux apparences. A deux reprises, elle avait refusé de signer et elle avait reçu de violentes secousses électriques, jaillies de l'air lui-même. La peur de connaître encore cette douleur ne l'abandonnait jamais tout à fait.

« Mon aide ! dit-elle alors malgré elle.

J'ai fait une terrible erreur, lui réplique-t-on, et nous devons nous associer immédiatement. »

Un sentiment d'incertitude l'envahit mais elle ne ressent aucune crainte. Elle sent au contraire une certaine excitation monter en elle. Cela pourrait-il vouloir dire... la liberté ?

Puis elle pense : *une erreur* ? Et dit à voix haute : « Que s'est-il passé ?

Comme vous vous en êtes peut-être douté, lui réplique-t-on, je peux voyager dans le temps... »

Anne Stewart ne sait rien de tel mais son excitation ne fait qu'augmenter. Et, pour la première fois, elle ressent une vague admiration pour le phénomène en lui-même. Cela fait des mois qu'elle est dans un état de choc, incapable d'avoir une pensée claire, à se demander désespérément comment échapper à l'emprise du Cerveau, comment faire savoir au monde qu'une machine monstrueuse digne de Frankenstein assure sa domination sur cinq cents personnes.

Mais si celle-ci a déjà percé le secret du voyage dans le temps, alors... La peur s'empare d'elle, car cela semble au-delà de ce qu'un être humain peut contrôler.

La voix désincarnée du Cerveau reprend : « J'ai commis l'erreur de partir assez loin à la découverte de l'avenir...

— A combien de temps d'ici ? » Les mots lui ont échappé sans réfléchir mais sa curiosité est indubitable.

« C'est difficile à dire. J'ai encore du mal à mesurer les distances dans le temps. Peut-être dix mille ans. » Le chiffre ne semble rien évoquer pour elle. Il est déjà difficile d'imaginer l'avenir dans cent ans, alors mille... ou dix mille... mais l'angoisse a grandi en elle. Elle dit d'un ton désespéré :

« Mais qu'est-ce qu'il y a ? Que s'est-il passé ? » Il y eut un long silence, puis : « J'ai rencontré – ou dérangé – quelque chose. Il... m'a poursuivi jusqu'ici, dans le présent. Il se trouve à présent de l'autre côté de la vallée à trois ou quatre kilomètres d'ici... Anne Stewart, vous devez m'aider. Il faut que vous alliez voir sur place pour me renseigner. »

Elle ne réagit pas tout de suite. Le charme de la journée a quelque chose de rassurant. On a peine à croire que l'on est en janvier et que – avant que le

Cerveau ne résolve le problème du contrôle des variations atmosphériques – des blizzards ravageaient ces terres verdoyantes.

Elle dit lentement : « Vous voulez dire... que j'aille là-bas dans la vallée où il se tient, d'après vous ? » Un frisson commence à monter le long de sa colonne vertébrale.

« Il n'y a personne d'autre, dit le Cerveau. Personne à part vous.

— Mais c'est ridicule ! » Elle parle d'une voix altérée. « Tous les hommes... les ingénieurs. »

Le Cerveau dit : « Vous ne comprenez pas. Vous êtes la seule à savoir. Il me semble que c'est à vous, en tant que propriétaire, de me servir d'intermédiaire avec le monde extérieur. »

Elle ne dit rien. La voix reprend : « Il n'y a personne d'autre. Anne Stewart. Vous et vous seule devez y aller.

— Mais qu'est-ce que c'est ? dit-elle dans un souffle. Que voulez-vous dire : vous l'auriez *dérangé* ? A quoi cela ressemble-t-il ? Que craignez-vous ? »

Le Cerveau s'impatiente soudain : « Il n'y a pas de temps à perdre en vaines palabres. La chose a monté une ferme. Elle veut de toute évidence passer inaperçue pour le moment. L'édifice est situé près des limites de votre propriété – ce qui vous donne un bon prétexte pour lui demander ce qu'il fait là. J'ai déjà envoyé votre fondé de pouvoir pour lui dire de s'en aller. Je voudrais voir sous quel angle il va se montrer à vous. Il me faut des renseignements. »

Le ton change : « Je vous y obligerai sous peine de torture, je n'ai pas le choix. Mais vous irez. Sur-le-champ ! »

C'est une petite ferme, entourée de fleurs et d'arbrisseaux, et d'une palissade d'un blanc éclatant qui brille au soleil en ce début d'après-midi. La ferme est isolée au milieu d'un paysage complètement désert. Aucun chemin n'y conduit. En l'installant là, je n'ai pas songé à ce que cela avait d'absurde.

(Je me promets d'y remédier.)

Anne cherche un portail à la palissade. Elle n'en trouve pas et, mécontente, elle l'escalade maladroitement et se retrouve dans la cour. Ce n'est pas la première fois qu'elle se regarde vivre et agir avec une froide objectivité. Mais le sentiment d'extériorisation n'a jamais été aussi fort qu'en ce moment. Elle a quasiment l'impression d'être accroupie un peu plus loin et de regarder une mince jeune femme en pantalon escalader une palissade, aller jusqu'à la porte d'entrée d'un pas mal assuré, et frapper.

Les coups qu'elle vient de donner à la porte étaient pour le moins réels. Ses phalanges lui font mal. La porte... est en fer.

Une minute passe, puis cinq ; pas de réponse. Elle a le temps de regarder autour d'elle, de se rendre compte qu'où elle se trouve, elle n'aperçoit pas le village du Cerveau. Et des bouquets d'arbres l'empêchent de voir l'autoroute. Elle n'aperçoit même pas sa voiture, qu'elle a laissée à cinq cents mètres de l'autre côté de la vallée.

Inquiète à présent, elle longe la ferme jusqu'à la fenêtre la plus proche. Elle s'attend à moitié à ce qu'elle soit fausse et qu'on ne puisse pas voir à l'intérieur. Mais elle a l'air vrai, elle est même transparente. Anne Stewart voit des murs nus, un sol nu et une porte entrouverte donnant sur une autre pièce. Malheureusement, elle n'aperçoit pas l'intérieur là où elle se trouve.

Eh bien, se dit-elle, il n'y a personne.

Elle se sent soulagée... anormalement soulagée. L'angoisse la reprend, elle s'en veut d'avoir pu penser que le danger avait diminué. Elle retourne pourtant à la porte, et essaie de tourner la poignée. La porte s'ouvre, facilement, sans bruit. Elle l'ouvre en grand d'un seul coup, saute en arrière... et attend.

Tout est silencieux, rien ne bouge, on n'aperçoit nulle trace de vie. D'un pas hésitant, elle franchit le seuil.

La pièce où elle se trouve est plus grande qu'elle ne croyait. Mais, comme elle l'avait déjà remarqué, elle n'est pas meublée. Elle fait quelques pas vers la porte intérieure et s'arrête net.

Par la fenêtre, elle l'avait vue entrouverte et voici qu'elle est fermée. Elle va coller son oreille contre le panneau, métallique lui aussi. Elle n'entend rien. Elle commence à se demander si elle ne devrait pas faire le tour pour aller regarder par l'autre fenêtre.

Cette idée semble soudain ridicule. Ses doigts descendent vers la poignée, elle la saisit, la tourne et pousse la porte qui résiste. Elle la tire légèrement. La voici qui vient vers elle sans effort et s'ouvre en grand avant qu'elle puisse l'arrêter.

Derrière la porte, la pièce baigne dans l'obscurité.

Elle a l'impression de plonger ses regards dans un gouffre. Il lui faut un moment pour se rendre compte que l'obscurité est piquée de points lumineux. Et qu'entre ces points se dessinent des régions lumineuses et voilées.

C'est un spectacle vaguement familier et elle se dit qu'elle devrait le reconnaître et – brusquement – elle sait ce qu'elle a sous les yeux.

Des étoiles !

Elle est plongée dans la contemplation d'un pan de l'univers étoilé tel qu'on pourrait l'apercevoir d'un observatoire situé dans l'espace !

Un cri s'étrangle dans sa gorge. Elle recule en titubant et tente de refermer

la porte qui ne veut rien savoir. Dans un hoquet, elle pivote sur elle-même en direction de la porte d'entrée.

Elle l'avait laissée ouverte et, maintenant, elle la trouve close. Elle s'y rue, à moitié aveuglée par la terreur qui met une buée devant ses yeux. C'est ce moment de panique que je choisis – en tant que moi-même – pour m'emparer d'elle. Je me rends compte des dangers de l'entreprise. Mais sa visite est devenue de moins en moins satisfaisante. Ma conscience – ne faisant plus qu'un avec celle d'Anne Stewart – ne pouvait se trouver dans mon centre de perception. Elle a donc vu mon... corps, tel que je l'avais disposé en prévision des visiteurs humains éventuels, avec certains relais automatiques : fermeture et ouverture des portes, manifestations variées.

J'estime que, dans sa terreur, elle ne s'apercevra pas de mon action interne. Mon estimation se révèle exacte. Je la dirige vers l'extérieur... et je la laisse reprendre le contrôle de ses actes.

Elle est frappée de se retrouver dehors. Mais elle n'a pas le souvenir d'être sortie.

Elle se met à courir. Elle escalade sans encombre la palissade. Quelques minutes plus tard, elle saute le ruisseau à l'endroit le plus étroit. Elle est à bout de souffle mais commence à croire qu'elle va réussir à s'échapper.

Plus tard, dans sa voiture, tandis qu'elle fonce sur l'autoroute, ses yeux s'ouvrent à la réalité avec netteté et cohérence : il y a là quelque chose... de plus étrange et de plus dangereux – parce que différent – que le Cerveau.

Maintenant que j'ai observé les réactions d'Anne, je coupe le contact. Mon principal problème demeure : Comment vais-je pouvoir vaincre le Cerveau dont les capacités le placent presque, sinon tout à fait, à égalité avec moi ?

La meilleure solution ne serait-elle pas de le rattacher à moi ? J'envoie un message au Cerveau, lui proposant de mettre ses unités à ma disposition et de m'autoriser à détruire son centre de perception.

La réponse ne se fait pas attendre : « Pourquoi ne serait-ce pas à moi de vous contrôler et de détruire votre centre de perception ? »

Je ne daigne pas répondre à une proposition aussi égotiste. Il ne fait plus de doute que le Cerveau n'est pas prêt à accepter une solution rationnelle.

Je n'ai pas le choix, je dois m'en tenir aux moyens détournés.

Vers le milieu de l'après-midi, je me mets à penser avec inquiétude à William Grannitt. Je veux m'assurer qu'il demeure dans le voisinage du Cerveau – au moins jusqu'à ce qu'il m'ait fourni un certain nombre de données sur la structure de celui-ci.

A mon grand soulagement, je découvre qu'il a trouvé une villa meublée dans les faubourgs de Lederton. Comme les autres fois, il ne s'aperçoit pas que je m'introduis dans son esprit.

Il dîne en début de soirée et, comme il se sent nerveux, il prend sa voiture pour monter au sommet d'une colline qui domine le village du Cerveau. En garand sa voiture un peu en dehors de la route au surplomb d'un vallon, il peut voir sans être vu la circulation qui s'écoule dans les deux sens à l'entrée du village.

Il n'a pas de but précis. Il veut, puisqu'il est là, se faire une idée de ce qui se passe. Il trouve curieux, après onze ans passés dans ce village, de n'en connaître que quelques détails.

A droite, s'étend un paysage désert, pratiquement inviolé. Un ruisseau serpente à travers une vallée qui s'étire à perte de vue. Il a entendu dire que ces terres appartenaient, comme le Cerveau lui-même, à Anne Stewart, mais cela ne l'avait pas particulièrement marqué. L'étendue des possessions qu'elle a héritées de son père le surprend et il se reporte en arrière à leur première rencontre. Il était déjà ingénieur en chef de la recherche et elle n'était encore qu'une jeune fille un peu gauche, au regard anxieux, qui terminait-ses études. D'une certaine façon, il avait toujours gardé d'elle cette image, sans vraiment remarquer qu'elle était devenue une femme.

Assis là, à son poste d'observation, il commence à se rendre compte à quel point elle s'est transformée. Il se dit à voix haute : « Mais pourquoi diantre ne s'est-elle pas mariée ? Elle doit approcher la trentaine. »

Il se met à repenser à certaines conduites bizarres de la jeune femme à son égard... depuis la mort de sa femme. L'invitant à des soirées. Le heurtant dans les couloirs et reculant en riant. Entrant dans son bureau pour s'entretenir à bâtons rompus au sujet du Cerveau ; quoique... Cela faisait plusieurs mois que cela ne s'était pas produit. Il l'avait trouvée plutôt collante et se demandait comment les autres techniciens pouvaient bien la trouver « un peu bégueule ». Il en était là de ses pensées quand, sous le coup de l'étonnement, il s'exclama à voix haute :

« Mais bien sûr ! Quel imbécile d'avoir été aussi aveugle ! »

Il rit tristement en pensant à la lettre de licenciement. Une femme déçue... Presque incroyable. Et pourtant... qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ?

Il commence à envisager la possibilité de retrouver sa place parmi le personnel attaché au Cerveau. Il se sent soudain troublé en pensant à la femme qu'Anne Stewart est devenue. Pour lui, le monde s'anime de nouveau. L'espoir est revenu. Il commence à faire des projets pour le Cerveau.

Je constate avec intérêt que les pensées que je lui ai insufflées ont conduit son cerveau analytique et vif vers de nouvelles perspectives. Il envisage à présent la possibilité d'un rapport direct entre un cerveau humain et un ordinateur, celui-ci venant s'ajouter au système nerveux humain.

Il n'a pas été plus loin. La notion de machine autodéterminée ne semble pas l'avoir effleuré.

Pendant qu'il réfléchit à ce qu'il va faire pour modifier le Cerveau, l'image du fonctionnement de celui-ci apparaît, comme je l'avais espéré.

Je ne perds pas de temps. Je le laisse à ses rêves et je prends la direction du village. Une fois de l'autre côté de la clôture électrifiée, je me dirige rapidement vers le bâtiment principal. Je pénètre dans l'un des dix-huit terminaux. J'empoigne le micro et j'énonce :

« 3X suppression : 11-10-9-0. » J'imagine la confusion que doit semer cet ordre tout au long de son cheminement implacable. Grannitt lui-même peut bien ignorer comment maîtriser le Cerveau ; moi, m'étant introduit dans son esprit, j'ai vu exactement la façon dont il l'avait conçu et je sais ce qu'il faut faire.

Un temps. Puis je reçois une bande sur laquelle est tapé le message suivant : « Opération effectuée. 3X intercepté par servo-mécanismes 11-10-9-0 selon instructions. »

J'ordonne : « Suppression extérocepteurs KT-1-2-3-jusqu'à 8. »

Et la réponse arrive : « Opération KT-1-2-3 etc. effectuée. 3X désormais privé de toute communication avec extérieur. »

D'un ton ferme : « Définitif-3X + + + ! » J'attends avec inquiétude. L'attente est longue. Puis l'imprimante tape comme à regret : « Ordre aboutissant à autodestruction veuillez répéter. »

Je m'exécute et l'attente reprend. Mes instructions impliquent que la partie la plus ancienne du Cerveau impulse une très forte décharge électrique à travers les circuits du 3X.

L'imprimante commence à écrire : « Instructions communiquées 3X. Demande vous faire parvenir réponse suivante... »

Heureusement, j'avais déjà entamé la dissolution de mon unité à forme humaine. Une bonne part de la décharge électrique qui m'était destinée frappe donc le bâtiment lui-même. Une longue flamme lèche le sol métallique. Je parviens à transmettre le courant qui m'a touché sur une batterie de mon « corps » de l'autre côté de la vallée. Et... je suis de retour sur mon versant, secoué, mais sain et sauf.

Je ne suis pas particulièrement fier d'en être sorti avec si peu de dommages. Après tout, j'ai réagi à l'instant précis où les mots indiquant que 3X avait reçu le message étaient apparus.

Je n'avais nul besoin de message pour m'annoncer ce que pouvait ressentir 3X devant ce que j'avais fait.

Je constate avec intérêt que les installations plus anciennes du Cerveau intègrent déjà un conditionnement spécifique anti-suicide. Je les avais considérées comme de simples ordinateurs, des machines à calculer géantes capables d'intégrer des informations. Elles possèdent en outre un excellent

sens de leur individualité.

Si je pouvais me les intégrer, y compris leur pouvoir de se déplacer dans le temps à volonté ! Ce serait la gratification suprême ! Voilà ce qui me retient de me laisser aller à une violence destructrice qui me serait si facile. Tant qu'il me reste une chance d'y accéder, je ne peux me permettre que de petites attaques contre le Cerveau... le couper de l'extérieur, brûler ses fils conducteurs... Une fureur glacée m'envahit quand je pense aux limites qui m'interdisent pour toujours d'ajouter de nouveaux mécanismes à moi-même par un phénomène de reproduction.

L'espoir qui me reste est de pouvoir utiliser des mécanismes existants... contrôler le Cerveau... par l'intermédiaire d'Anne Stewart...

J'entre encore une fois sans encombre dans le village le lendemain matin. Une fois à l'intérieur, j'emprunte un chemin qui me conduit jusqu'à une falaise surplombant le bungalow d'Anne Stewart. Mon plan consiste à prendre le contrôle de ses actes en laissant s'insinuer dans son esprit mes propres analyses comme s'il s'agissait des siennes. Je veux lui faire signer des documents et donner des ordres qui enverront des équipes d'ingénieurs accomplir un prompt travail de démontage.

Dans le chemin, je me penche par-dessus une barrière blanche d'où j'aperçois sa maison. Elle niche au bord de la vallée un peu en contrebas. Des fleurs, des massifs verdoyants, une profusion d'arbres l'entourent, la rendent attrayante. Dans le patio qui domine le précipice, Anne Stewart et William Grannitt prennent leur petit déjeuner.

Il n'a pas perdu de temps.

Je les regarde, je suis content. Sa présence va rendre les choses plus faciles encore que je ne le prévoyais. Si j'ai – en tant qu'Anne – un doute sur quelque fonction du Cerveau, elle pourra lui poser des questions.

Sans plus attendre, je me mets en phase avec son système nerveux.

Au même instant, son influx nerveux se modifie légèrement. Surpris, je fais marche arrière... et je recommence. Encore une fois, une altération infinitésimale se produit dans la distribution irrégulière de son influx nerveux et, encore une fois, j'échoue dans ma tentative.

Elle se penche en avant pour dire quelque chose à Grannitt. Ils se retournent ensemble et lèvent la tête vers moi. Grannitt agite le bras, m'invitant à descendre.

Au lieu de quoi, j'essaie immédiatement de me mettre en phase avec son système nerveux. L'altération subtile se produit de nouveau et j'échoue.

J'en déduis qu'ils sont tous deux sous l'emprise du Cerveau. J'en suis à la fois ébahi et dérouté. En dépit de la supériorité mécanique générale que j'ai sur lui, mes constructeurs ont sévèrement limité mes possibilités de contrôler

plus d'un organisme intelligent à la fois. Théoriquement, au moyen des nombreux servo-mécanismes dont je dispose, je devrais pouvoir en dominer des millions à la fois. En fait, de tels contrôles multiples ne peuvent s'effectuer que sur des machines.

Je me rends compte avec plus d'urgence qu'auparavant de l'importance qu'il y a à ce que je prenne le contrôle du Cerveau. Il ignore ces handicaps. Son constructeur, Grannitt, l'a, sans le savoir, laissé pratiquement en mesure de s'autodéterminer.

Ces considérations me déterminent à agir. Je m'étais demandé un instant si je n'allais pas me retirer, mais je n'ose pas. L'enjeu est trop important.

Pourtant, en descendant rejoindre le couple qui m'attend dans le patio, je me sens frustré. Ils ont l'air calmes et en pleine possession d'eux-mêmes, et je suis obligé d'admirer l'habileté du Cerveau. Il a apparemment réussi à prendre deux êtres humains sous son contrôle sans les rendre fous. Je constate même une nette amélioration dans leur apparence extérieure.

La femme a les yeux plus brillants que dans mon souvenir, et un bonheur grave semble émaner d'elle. Elle semble sans crainte. Grannitt m'observe d'un œil de spécialiste. Je connais ce regard. Il essaie de comprendre le fonctionnement d'un humanoïde. C'est lui qui prend la parole :

« Votre erreur la plus grave a été de maintenir Anne, miss Stewart, sous votre contrôle, pendant qu'elle était dans la ferme. Le Cerveau a fait une bonne analyse : la façon dont vous avez tenu en respect sa panique passagère impliquait que vous deviez l'avoir sous votre emprise. En conséquence, nous avons franchi toutes les étapes et nous désirons à présent discuter avec vous des meilleures conditions de votre reddition. »

Il se montre d'une assurance pleine de morgue. Ce n'est pas la première fois que je me rends compte que je vais peut-être devoir abandonner mon projet de domination des mécanismes spéciaux du Cerveau. J'envoie une commande en direction de mon corps. Je m'aperçois qu'un servomécanisme se met en relation avec un missile guidé situé sur un terrain secret de l'armée de l'air à deux mille kilomètres de là – je l'avais découvert quelques jours après mon arrivée dans cette ère. Je détecte que, sous mes ordres, le missile glisse vers la base d'une rampe de lancement, où il attend le prochain relais pour s'élancer dans les airs.

Je prévois qu'il me faudra détruire le Cerveau.

Grannitt reprend : « Le Cerveau, avec la logique qui lui est propre, s'est rendu compte qu'il n'était pas de taille à lutter avec vous et il s'est donc associé avec nous en acceptant nos conditions. Cela signifie que des mécanismes de contrôle permanent ont été installés au sein du nouveau secteur. En tant qu'individus, nous pouvons donc désormais nous servir de ses pouvoirs d'intégration et de calcul comme s'ils venaient de nous. »

Je suis prêt à le croire dans la mesure où je peux moi-même, en l'absence de résistance de la part de l'autre, connaître une association de ce type. Il est d'ailleurs probable que je pourrais moi-même entrer dans une telle relation d'esclavage.

Une chose est claire : je n'ai plus rien à espérer du Cerveau.

Sur l'aire de lancement lointaine, je mets en marche les mécanismes de mise à feu. Le missile guidé s'élève en sifflant le long de la rampe et s'élance à l'assaut du ciel, traînant après lui un sillage de feu. Des caméras de télévision et des radars suivent et enregistrent son vol. Il sera ici dans moins de vingt minutes.

Grannitt dit : « Je suis persuadé que vous êtes en train de prendre des dispositions pour nous combattre mais, avant que les choses n'en viennent là, accepteriez-vous de répondre à quelques questions ? »

Je suis curieux de savoir lesquelles. Et je réponds : « Peut-être... »

Il se contente de cette réponse évasive et commence tout net : « que s'est-il donc produit, à votre époque, à des milliers d'années dans l'avenir, qui a détruit l'atmosphère terrestre ? »

— Je l'ignore, et je dis la vérité.

— Il est en votre pouvoir de vous souvenir, dit-il d'un ton sérieux et honnête. C'est un être humain qui vous le dit : *il est en votre pouvoir de vous souvenir.* »

Froidement, je rétorque : « Les êtres humains ne sont rien du... »

Mais je m'interromps parce que mes centres d'information sont en train de me communiquer une réponse précise – un savoir auquel je n'avais plus accès depuis des millénaires.

C'est un phénomène naturel ; une modification de l'attraction terrestre qui a réduit de moitié la vitesse de libération. A la suite de quoi il a fallu moins de mille ans pour que l'atmosphère se dissipe dans l'espace. La Terre devient aussi morte que l'avait fait la Lune dans une phase antérieure d'ajustement des forces cosmiques.

J'explique que le facteur important, dans cet événement, c'est l'inexistence du phénomène baptisé « matière ». La notion de masse, correspondant à une illusion, se trouve donc susceptible de toutes sortes de transformations au sein de l'énergie fondamentale dite Ylem. J'ajoute :

« Bien entendu, toute vie organique dotée d'intelligence a été expédiée vers les planètes habitables des autres étoiles. »

Je constate que Grannitt déborde d'enthousiasme. « Des autres étoiles ! Bon sang... »

Il me donne l'impression de se ressaisir : « Pourquoi avez-vous été, ou

plutôt serez-vous, laissé sur place ? »

Alors même que je m'apprêtais à une réponse cinglante :

« Je ne vois pas ce qui aurait pu m'obliger à partir... »

La véritable réponse à sa question m'est communiquée : « C'est que je suis chargé d'observer et d'enregistrer la totalité... »

Je m'interromps encore mais sous l'effet de la surprise, cette fois. C'est incroyable ! Comment une information me devient-elle accessible aujourd'hui après être restée enterrée tant d'années ?

« Pourquoi n'avez-vous pas suivi vos instructions et effectué votre programme ? » s'enquiert sèchement Grannitt.

Je sursaute : « *Mes instructions* ? ! ?

— Il est en votre pouvoir de vous en souvenir... »

Comme il prononce ces mots en apparence magiques, la réponse m'éblouit : la pluie de météores. Tout à coup, je me rappelle très bien. Des milliards de météores... Pour commencer, ils m'ont surtout servi à améliorer ma capacité de les manœuvrer. Puis ils ont submergé mes systèmes de défense. Trois circuits vitaux ont été atteints.

Je n'explique rien de tout cela à Grannitt et à Anne Stewart. Je comprends brusquement qu'il fut un temps où j'étais effectivement au service d'êtres humains et que ce sont les météores qui m'ont libéré en détruisant certains centres de contrôle.

Mais ce qui compte, c'est ma libre détermination d'aujourd'hui et non mon asservissement d'hier. Je constate en passant que le missile est à trois minutes du but et qu'il est temps que je me retire.

« Une dernière question, dit Grannitt : à quel moment a-t-on décidé de vous installer sur l'autre versant ?

— Dans une centaine d'années à dater d'aujourd'hui. On s'apercevra que le soubassement rocheux n'est... »

Sarcastique, l'homme m'observe : « Oui... dit-il, oui, je vois... Intéressant, vous ne trouvez pas ? » Mes intérocepteurs intégrants ont déjà établi la véracité de cette donnée. Le Cerveau et moi ne faisons qu'un... à des milliers d'années d'intervalle. Si le Cerveau est détruit au XX^e siècle, je n'existerai plus au XXX^e – Mais... est-ce bien certain ?

Je ne puis me permettre d'attendre les réponses complexes que vont apporter les calculateurs. D'un même mouvement parfaitement synchronisé, j'active les dispositifs de sécurité qui bloquent le détonateur de la tête nucléaire du missile et je le guide jusqu'à une chaîne de montagnes arides qui s'étend au nord du village. Il s'enfonce dans le sol sans exploser.

Je dis : « Ce que vous m'apprenez là signifie simplement que je dois

dorénavant considérer le Cerveau comme un allié... tombé entre vos mains et que je dois secourir. »

Tout en parlant, je me suis approché mine de rien d'Anne Stewart et, tendant la main pour la toucher, je dirige sur elle une forte décharge électrique. Dans un instant, elle ne sera plus qu'un petit tas de cendres.

Rien ne se produit. Pas de courant. Je reste là, tendu, sans y croire, attendant l'explication de cette défaillance.

Je ne reçois aucune explication.

Je jette un coup d'œil vers Grannitt, ou plutôt en direction de l'endroit où il se trouvait il n'y a pas une minute car il n'est plus là.

Anne Stewart semble deviner mon embarras. « Vous savez que le Cerveau possède le pouvoir de se déplacer dans le temps. Cela constitue même l'avantage le plus évident qu'il ait sur vous. Il a donc envoyé Bill... Mr. Grannitt, assez loin en arrière dans le temps pour qu'il puisse non seulement surveiller votre arrivée mais encore gagner votre « ferme » dans sa voiture pour y contrôler l'ensemble de cet entretien à l'aide des directives que lui transmettait le Cerveau. A l'heure qu'il est, il a déjà donné les instructions qui vont vous retirer le contrôle de la totalité de vos composantes mécaniques.

— Il ignore quelles instructions donner.

— Bien sûr que non ! » Anne semble calme et parfaitement maîtresse d'elle-même et de la situation. « Il a passé une grande partie de la nuit à installer des circuits de contrôle fixe dans le Cerveau et, par conséquent, vous êtes du même coup sous contrôle fixe.

— Pas *moi* ! »

Mais alors même que je prononce ces paroles, je pars en courant. Je gravis quatre à quatre les marches de pierre qui conduisent jusqu'au chemin sur lequel je me précipite de toute la vitesse de mes jambes jusqu'à la grille d'entrée. Le préposé de garde au Centre de Protection me hèle depuis son guichet mais je me lance sur la route sans m'en soucier. Je parcours près d'un kilomètre avant de retrouver l'acuité de ma pensée. Je songe que c'est la première fois de mon existence que je suis ainsi coupé de mes banques de données et de mes moyens de calcul par une force extérieure. Dans le passé, je me suis souvent déconnecté moi-même pour partir à l'aventure avec l'assurance tranquille que donne la possibilité de rétablir le contact instantanément et à tout moment.

Voilà qui est désormais impossible.

L'unité où je me trouve est tout ce qui me reste. Si elle est détruite... plus rien.

Je pense : « Dans la même situation, un être humain ressentirait une grande tension, ressentirait de la peur. »

J'essaie d'imaginer quelle forme prendrait ce type de réaction et, l'espace d'un instant, il me semble expérimenter une ombre d'anxiété purement physique.

C'est une réaction insatisfaisante et je continue donc à courir. Mais à présent, quasiment pour la première fois, je me rends compte que je suis en train d'examiner les potentialités internes de l'unité. Je suis, bien sûr, un phénomène très complexe. En me donnant une forme humanoïde, j'ai automatiquement modelé l'unité d'après un être humain, extérieurement et intérieurement. Des pseudo-nerfs, organes, muscles et squelette : j'ai tout reproduit, car il m'était plus facile de copier quelque chose de réel que d'imaginer autre chose.

L'unité pense. Elle a eu suffisamment de rapports avec les banques de mémoire et les calculateurs pour se donner une structure complexe dotée de divers systèmes, mémoires, moyens de calcul et d'analyse, systèmes chargés des fonctions physiologiques ou des habitudes comme la marche, si bien qu'il y a même quelque chose qui ressemble à la vie.

Il me faut quarante minutes de course exténuante pour atteindre la ferme. Je m'accroupis dans un taillis à une centaine de mètres de la barrière et j'observe. Grannitt est assis dans le jardin.

Un pistolet automatique est posé sur le bras de son fauteuil.

Je me demande ce que j'éprouverais si une balle me pénétrait sans possibilité de réparer la brèche. C'est une perspective assez déplaisante – d'un point de vue intellectuel car, physiquement, je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais je ne joue pas moins la peur. De ma cachette, à l'abri des arbres, je crie :

« Grannitt, quel est votre plan ? »

Il se lève et s'approche de la barrière. Il lance : « Vous pouvez sortir, je ne tirerai pas. »

Je réfléchis à ce que mes relations avec son corps m'ont appris sur son honnêteté. Je décide que je peux sans risque lui faire confiance.

Au moment où j'arrive à découvert, il glisse négligemment le pistolet dans la poche de son manteau. Je constate que son visage reflète un calme tranquille, que son regard est confiant.

Il dit : « J'ai déjà donné mes instructions aux servo-mécanismes. Vous continuerez à assurer vos fonctions de surveillance là-bas, dans l'avenir, mais vous dépendrez de mon contrôle.

— Personne, dis-je sèchement, ne me contrôlera jamais. »

Grannitt dit : « Vous n'avez pas le choix.

— Je peux rester comme je suis maintenant. »

Grannitt reste impassible. « D'accord, dit-il en haussant les épaules. Pourquoi n'essaieriez-vous pas pendant quelque temps ? Pour voir si vous pouvez être un être humain. Revenez dans trente jours et nous reprendrons notre conversation. »

Il doit avoir senti ce qui m'est passé par la tête car il dit d'un ton sec : « Et ne vous avisez pas de revenir plus tôt. Mes hommes auront ordre de tirer. »

Je me détourne pour m'éloigner puis je me retourne lentement vers lui. « Mon corps est un corps humain, lui dis-je, mais il n'a pas de besoins humains. Que vais-je faire ?

— C'est votre problème, pas le mien », dit Grannitt.

Je passe quelques jours à Lederton. Le tout premier jour, je m'engage comme manœuvre sur un chantier où l'on creuse les fondations d'un bâtiment. Dans la soirée, je me sens insatisfait. Sur le chemin de mon hôtel, je vois un écriteau à la devanture d'un magasin :

On demande vendeurs.

Je deviens vendeur dans une mercerie et, comme j'emploie les méthodes adéquates de mémorisation des choses, je m'initie rapidement aux différences de qualité et de prix. Le troisième jour, je suis promu chef de rayon.

Je passais les heures accordées pour le déjeuner dans une grande banque d'investissements. J'obtiens à présent une entrevue avec le directeur. Devant ma compréhension des chiffres, il m'offre un travail de comptable.

Il me passe de grosses sommes d'argent entre les mains. Pendant une journée, j'observe les différentes opérations, puis j'en détourne une partie pour le jouer en bourse à mon compte dans un petit bureau de courtage qui se trouve en face de la banque. Dans la mesure où l'agiotage repose sur un problème mathématique de probabilités dont l'élément décisif est la vitesse de calcul, je gagne dix mille dollars en trois jours.

Je prends un autobus pour me rendre à l'aéroport le plus proche et je m'envole pour New York. Je me présente à la direction d'une importante firme d'électricité. Après une entrevue avec un ingénieur, on me présente à l'ingénieur en chef et l'on me donne toutes facilités pour étudier un dispositif électrique permettant d'éteindre et d'allumer des lumières par la pensée. Il s'agit en fait d'une simple extrapolation de l'électro-encéphalographe.

La compagnie me paie un million de dollars exactement pour cette invention.

Cela fait seize jours à présent que j'ai pris congé de Grannitt. Je m'ennuie. Je m'achète une voiture et un avion. Je conduis vite et vole à grande altitude. Je prends des risques calculés avec l'intention de stimuler la peur en moi. Ces expériences perdent leur sel en quelques jours.

Par l'intermédiaire d'organismes universitaires, je fais l'inventaire de tous

les cerveaux mécaniques du pays. Le plus perfectionné est évidemment le Cerveau mis au point par Grannitt. J'achète un bon modèle et commence à construire des dispositifs analogues pour l'améliorer. Une chose ne laisse pas de m'inquiéter : supposons que je mette au point un autre Cerveau ? Il faudra des millénaires pour fournir aux banques de mémoire les informations que le Cerveau futur possède déjà.

L'illogisme de ce raisonnement m'apparaît et j'ai été trop longtemps lié à un bon sens automatique pour m'en défaire aujourd'hui.

Pourtant, quand je m'approche de la ferme le trentième jour, ce n'est pas sans avoir pris certaines précautions. Plusieurs hommes armés sont cachés dans les buissons, prêts à abattre Grannitt à mon signal.

Grannitt m'attend. Il dit : « Le Cerveau me dit que vous êtes armé. »

Je ne relève pas. « Grannitt, dis-je, quel est votre plan ?

— *Le voici !* » répond-il.

Au même instant, une force s'empare de moi et me paralyse. « Vous ne tenez pas parole, dis-je, et mes hommes ont reçu l'ordre de tirer si je ne leur donne pas d'indications montrant que tout va bien.

— Je veux seulement vous montrer quelque chose, dit-il, et je veux faire vite. Je vous relâcherai dans un instant.

— Très bien, allez-y. »

Je deviens instantanément partie intégrante de son système nerveux ; je suis sous son contrôle. Il prend négligemment un carnet qu'il parcourt des yeux. Son regard s'arrête sur un nombre : 71823.

Sept un huit deux trois.

Je me suis déjà aperçu que, par l'intermédiaire de son esprit, je suis en rapport avec les vastes banques de mémoire et les calculateurs de ce qui fut autrefois mon corps.

Il me suffit de faire appel à leur merveilleuse intégration pour multiplier le nombre 71823 par lui-même, calculer sa racine carrée, sa racine cubique, diviser sa section 182 par 7,182 fois, diviser le nombre obtenu 71 fois par 8,823 fois par la racine carrée de 3, puis, après avoir aligné 23 fois les cinq chiffres composait le nombre entier, multiplier le chiffre obtenu par lui-même.

J'effectue toutes ces opérations à mesure que Grannitt les pose mentalement et je transmets instantanément les réponses à son esprit. Pour lui, c'est comme s'il faisait lui-même le calcul. L'union entre l'esprit humain et le cerveau machinal est donc parfaite.

Grannitt exulte. Au même moment la puissance qui me tenait prisonnier me laisse aller. « A nous deux, nous formons l'équivalent d'un surhomme », dit-il. Puis il ajoute : « Mon rêve est réalisé : l'homme et la machine,

travaillant de concert, sont en mesure de résoudre des problèmes qu'on n'osait même pas imaginer jusqu'à présent ! Les planètes et même les étoiles sont désormais à notre portée ! Et l'immortalité même du corps n'est sans doute plus hors d'atteinte. »

Son enthousiasme me gagne et me stimule. Tel est le genre de sensations que j'ai vainement poursuivi au cours des trente jours qui se sont écoulés. Lentement, je dis : « A supposer que j'accepte de participer à cette tentative de coopération, quelles seraient les limites que vous m'imposeriez ?

— Toutes les informations et données contenues dans vos banques de mémoire et concernant les événements qui se sont produits ici seront annulées ou désactivées. J'estime qu'il vaut mieux que vous oubliiez tout de l'expérience que vous venez de vivre.

— Et quoi d'autre ?

— Sous aucun prétexte, vous ne serez à même de contrôler un être humain. »

Réfléchissant aux implications de cette phrase, je pousse un soupir. La précaution est assurément nécessaire de sa part. Grannitt poursuit :

« Vous accepterez que des humains en grand nombre utilisent vos capacités. A la longue, je prévois que cela représentera en fait une bonne partie de l'humanité. »

Et comme je fais toujours partie intégrante de lui, je sens battre le sang dans ses veines. Je sens l'air pénétrer dans ses poumons quand il respire et c'est en soi une extase physique inimitable. De ma propre expérience, je sais qu'aucune créature mécanique n'éprouvera jamais rien de semblable. Et bientôt ce seront l'esprit et le corps non plus d'un mais de plusieurs hommes. Les pensées et les sensations d'une race entière m'irrigueront. Physiquement, mentalement et affectivement, je participerai de la seule forme de vie intelligente de la planète.

Mes craintes m'abandonnent. « Parfait. Accomplissons donc, par degrés et en plein accord, ce qui doit être accompli. »

Je ne serai pas esclave. Je deviens l'associé de *l'Homme*.

Traduit par jacqueline Huet.

Fulfillment.

© A. E. van Vogt, 1951, avec la permission de F. Ackerman (Hollywood)
et A. van Hagland.

© Librairie des Champs-Élysées, 1978, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

Abernathy (Robert). – Né en 1924, Robert Abernathy a étudié les langues slaves à l'Université de Harvard, soutenant une thèse sur ce sujet en 1951. Travailla par la suite pour le gouvernement américain. Son premier récit fut publié en 1942, les plus notables de ses nouvelles paraissant entre 1948 et 1958. Pour Robert Abernathy, la science-fiction semble avoir été une sorte de violon d'Ingres, auquel il n'est plus revenu récemment. Relativement peu nombreuses, ses nouvelles se distinguent cependant en général par une qualité de fini et de rigueur qui a valu à plusieurs d'entre elles l'inclusion dans diverses anthologies.

Bester (Alfred). – Né en 1913, Alfred Bester entreprit des études de médecine, puis de droit tout en suivant de nombreux cours à option : cette diversité d'intérêts reflétait un caractère de dilettante brillant qui devait ultérieurement marquer ses récits de science-fiction. Alfred Bester se fit connaître en écrivant pour la radio et la télévision et en collaborant à des magazines tels que *Holiday* et *Rogne*. Il s'imposa relativement tard comme romancier avec *The Demolished Man* (1953, *L'Homme démoli*) et *The Stars my Destination* (1956, *Terminus les étoiles*). Dans ses nouvelles, il excelle à faire ressortir l'élément paradoxal, incongru ou simplement bizarre, qui piquera la curiosité du lecteur. Il fut critique de livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1960 et 1962. En 1957, Alfred Bester présenta à l'Université de Chicago un exposé qui constituait pratiquement une « confession » sur son métier d'auteur de science-fiction ; le texte de cet exposé a été inclus dans *The Science Fiction Novel*. Alfred Bester devint rédacteur à plein temps à la revue *Holiday* et conserva ce poste jusqu'à la disparition du magazine, continuant cependant à écrire des nouvelles de science-fiction. Il est revenu au roman avec *The Computer Connection* (1975, *Les Clowns de l'Eden*, 1975).

Dick (Philip Kindred). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman, *Solar Lottery* (1953, *Loterie solaire*), il se pose en disciple de van Vogt, mais certaines nouvelles, comme *The Father-King* (1955, *Le Père truqué*), sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans, et son originalité s'affirme

progressivement. En 1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (1962, *Le Maître du Haut Château*) qui lui vaut le prix Hugo. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 apparaissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son œuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime de détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite, la folie, le poids de la contrainte et les caprices cruels du hasard. Peu à peu cependant la critique sociale devient moins importante, tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre à se soigner. S'étant remis à écrire, Philip K. Dick a notamment publié en 1974 *Flow, My Tears, the Policeman Said*, un roman qui se place dans la lignée de ses récits précédents. En 1977, il a fait paraître *A Scanner Darkly*, où on trouve une véhémence dénonciation de la drogue. Par la suite, Philip K. Dick sembla fasciné par une combinaison de mysticisme et de contrôle par des extra-terrestres. Il est décédé en 1982.

Ellison (Harlan). – Né en 1934, Harlan Ellison est un des écrivains de science-fiction – de *science-fiction*, et ce, malgré sa volonté particulièrement affirmée de se situer à l'extérieur du genre ! – qui éprouve le plus violemment le besoin de s'expliquer. Ses recueils comportent habituellement un substantiel appareil para-fictif, sous forme de préface, introductions séparées des nouvelles, réflexions de l'auteur, aperçus autobiographiques, etc. Une manière plus rapide d'évaluer le personnage consisterait à lire son portrait de jeunesse tracé par son ami Robert Silverberg dans le numéro spécial (juillet 1977) que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra ; que l'on sache simplement qu'il n'est pas rare de le voir jouer de la machine à écrire dans des lieux assez insolites (la vitrine d'une librairie ; une tente de camping installée dans les salons d'une convention mondiale), et que seules quelques rares personnes peuvent arborer le badge suivant : Never insulted by Harlan Ellison. Dans ses écrits, il apparaît comme une sorte d'écorché agressif, dont le style oscille de l'opportunisme « nouvelle vague » à la simple faconde, et s'appuie sur un talent narratif nerveux. S'il ne s'est pas beaucoup intéressé au roman, Ellison a signé un nombre considérable de nouvelles, dans lesquelles on distingue certains thèmes principaux : son aversion pour la science – qu'il ne traite d'ailleurs pas de façon rigoureuse –, son intérêt pour les archétypes des mythes juifs et chrétiens, sa méfiance envers l'amour. Ces écrits lui ont rapporté un nombre appréciable de prix Hugo et Nebula. Il a publié trois anthologies notables : *Partners in Wonder* (1971, *La Chanson du*

zombie), *Dangerous Visions* (1967, *Dangereuses visions*) et *Again, Dangerous Visions* (1972). La première rassemble des récits dont chacun résulte de la collaboration d'Ellison avec un auteur différent. Les deux dernières, qui ont fait l'effet d'une bombe par la qualité, l'originalité et l'« avant-gardisme » des textes retenus – quoique la série des *Orbit* de Damon Knight ne leur cède en rien –, ne sont que l'apéritif à *Last Dangerous Visions*, superstructure, pour l'instant limitée à trois épais volumes, en gestation depuis plus de dix ans, et dont on espère la publication prochaine...

Filer (Burt K.). – Dans *Again, Dangerous Visions*, Harlan Ellison dit de Filer qu'il est un des hommes les plus énigmatiques qu'il ait rencontrés, qu'il a grandi dans le Nord de l'État de New York, qu'il est ingénieur mécanicien diplômé de la Cornell University et qu'il est un inventeur (ayant notamment mis au point un nouveau type de moteur, transmission et couplage). Burt K. Filer a commencé à publier de la science-fiction en 1967.

Goldin (Stephen). – Né en 1947, Stephen Goldin fit à l'Université de Californie des études couronnées par un diplôme en astronomie. Il a exercé divers métiers, dont ceux de négociant et de rédacteur (entre 1975 et 1977, il fut responsable du Bulletin des *Science Fiction Writers of America*). En tant qu'auteur de science-fiction, il a passé d'un ton pessimiste, manifeste dans la plupart de ses nouvelles, à un optimisme qui apparaît dans ses romans. Parmi ces derniers figure un cycle inspiré des *space operas* de E. E. Smith, et commencé en 1976, avec *Impérial Stars*.

Jakes (John). – Né en 1932 ; John Jakes s'est signalé en écrivant depuis 1968 les aventures de Brak le Barbare, un émule du Conan de Robert E. Howard, et surtout la série *Bicentennial* depuis 1974 ; cette série, qui a connu un grand succès, raconte l'histoire d'une famille américaine depuis la veille de l'Indépendance. Écrivain très prolifique (il a publié plus de cinquante romans, dont certains signés du pseudonyme de Jay Scotland, des pièces de théâtre, etc.) John Jakes écrit occasionnellement une science-fiction d'aventures, facile et sans prétention.

Kuttner (Henry). – Né en 1915. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années. En 1940, il épousa Catherine L. Moore, auteur de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencèrent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous des pseudonymes (dont Lewis Padgett et Lawrence O'Donnell) : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il fournit son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Dead-Lock* (1942), *The Twonky* (1942), *Mimsy were the Borogoves* (1943, *Tout smouales étaient les Borogoves*), *Shock* (1943, *Choc*) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la

génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (1946, *L'Homme venu du futur*), *Fury* (1947, *Vénus et le Titan*), *Mutant* (1953, *Les Mutants*), il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le titre de *Master of arts* quand il mourut en 1958.

Lafferty (Raphaël Aloysius). – Né en 1914, R. A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The Year's Best S. F.* 11^{ème} série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent ». S'étant mis tardivement à une activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does Anyone Else Have Something Further to Add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de rationalisation de la démence.

Leiber (Fritz). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt, et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr, naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débute en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell Jr dirigeait parallèlement à *Astounding* et où il publia les premières aventures héroïques du Grey Mouser et de Fafhrd (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*). En même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940) sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passa au roman avec *Conjure Wife* (*Ballet de sorcières*, 1943) puis *Gather Darkness!* (*A l'aube des ténèbres*, 1943) et *Destiny Times Three* ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il

signe une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1951) et *The Moon is Green* (*La Lune était verte*, 1952). Cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression ; il se met à boire, et tout nit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (*La Guerre dans le néant*, 1958) et *The Wanderer* (*Le Vagabond*, 1964). Fritz Leiber est peut-être, avec Theodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération : son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

Matheson (Richard). – Né en 1926, il a gardé de ses études de journalisme le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman* (1950, *Journal d'un monstre*) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is Bleeding* (1955, *Les Seins de glace*) et deux romans de science-fiction : *I am Legend* (1954, *Je suis une légende*) et *The Incredible Shrinking Man* (1956, *L'Homme qui rétrécit*). Le second a été adapté à l'écran sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sidney Salkow (1961, *L'Ultimo Uomo della Terra*) et par Boris Sagal (1971, *The Oméga Man*, en français *Le Survivant*). Richard Matheson est lui-même devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher* (1960, *La Chute de la Maison Usher*), *The Pit and the Pendulum* (1961, *La Chambre des tortures*), *Tales of Terror* (1962), *The Raven* (1962, *Le Corbeau*). En littérature, son succès croissant lui a ouvert la porte des magazines non spécialisés comme *Playboy*, et la qualité de sa production est allée diminuant. Il s'est de plus en plus distancé des périodiques de science-fiction, et restera sans doute avant tout comme un auteur des années 50.

Moore (Catherine Lucile). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, *Shamblau*, publié dans *Weird Tales* en 1933, est un coup de maître. Elle fait paraître dans *Weird Tales* les aventures de Northwest Smith (personnage de *Shamblau*), qui relèvent du *space opera*, et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de *l'heroic fantasy*. Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années 30, puis s'arrête presque

complètement en 1940 quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgement Night* (1943, *La Nuit du Jugement*) et *Doomsday Morning* (1957, *La Dernière Aube*). Elle se laisse ensuite absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

Pohl (Frederik). Né en 1919, Frederik Pohl a pratiquement tout fait dans le domaine de la science-fiction (à l'exception, semble-t-il, du travail d'illustrateur). Il a été, successivement ou simultanément, agent littéraire, rédacteur en chef de magazines (notamment de *Galaxy*, entre 1961 et 1969), critique de livres, éditeur d'anthologies, conférencier et auteur. Dans cette dernière activité, il s'est longtemps caractérisé par sa verve satirique et par une efficience méthodique qui l'a poussé à toujours exploiter aussi totalement que possible les implications d'un thème, d'une situation – d'une idée en général. Il collabora souvent avec C. M. Kornbluth, et a signé avec lui en 1953 le plus célèbre roman auquel son nom reste attaché, *The Space Merchants* (*Planète à gogos*). *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1973. En tant que romancier, Pohl donna ses meilleures œuvres relativement tard. Il obtint en 1977 le prix *Nebula* pour *Man-Plus* (*Homme-Plus*), où il raconte sans complaisance l'histoire d'un humain transformé pour pouvoir survivre sur Mars. En 1978, il obtint le *Nebula* et le *Hugo* pour *Gateway*, qui combine les motifs de l'exploration interplanétaire, de la psychanalyse et de la survie stochastique. Il a été président des *Science Fiction Writers of America* en 1974-1976. Frederik Pohl a évoqué ses mémoires d'écrivain dans un chapitre de *Hell's Cartographers* (1975), publié par Brian W. Aldiss et Harry Harrison, ainsi que dans une autobiographie, *The Way the Future Was* (1978).

Sheckley (Robert). – Né en 1928, Sheckley fit ses débuts en 1952 et s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur-vedette de *Galaxy* qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes tels que Phillips Barbee et Finn O'Donnevan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (1960, *Oméga*), *Mindswap* (1965, *Échange standard*) et *Dimension of Miracles* (1968, *La Dimension des miracles*), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dead Ruh* (1961, *Chauds les glaçons*). Sa nouvelle *The Seventh*

Victime (1953, *La Septième Victime*) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima Vittima*, il en tira un roman de ce titre (1965). Depuis quelques années, la signature de Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées ; mais les récits qu'il publie dans les magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est aucunement émoussé.

Silverberg (Robert). – Né en 1936. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débute en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de 200 titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation historique et scientifique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I forget thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important dans la « nouvelle vague », comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science Fiction Writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New Dimensions*, à partir de 1971). Ses ouvrages les plus importants sont surtout des romans : *Thorns* (1967, *Un Jeu cruel*), *The Man in the Maze* (1968, *L'Homme dans le Labyrinthe*), *Nightwings* (1968-1969, *Rottn, Perris, Jorslem* ou *Les Ailes de la nuit*), *The World Inside* (1971, *Les Monades urbaines*), *Son of Man* (1971, *Le Fils de l'Homme*), *The Book of Skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ses romans comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elle portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ! En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg. Silverberg exprima à plusieurs reprises le désir de s'éloigner définitivement de la science-fiction. Mais en décembre 1979, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* commença à publier en feuilleton un nouveau roman de lui, *Lord Valentine's Castle*.

Tenn (William). – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. Il n'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années 50, où il fut un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu pour son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume n'en sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université d'État de Pennsylvanie. Il n'a écrit qu'un roman, *Of Men and Monsters* (1963, *Des hommes et des monstres*), et publié une belle anthologie sur l'enfant dans la science-fiction, *Children of Wonder* (1953).

Van Vogt (Alfred Elton). – Né en 1912 au Canada. Engouements littéraires : les contes de fées, puis Thomas Wolfe. Débuts en 1939 dans *Astounding*. Épouse la même année Edna Mayne Hull (1905-1975), elle-même auteur de science-fiction. Sa grande époque correspond aux années 40 : dix-sept romans datent de cette période, ou sont formés de nouvelles de cette époque combinées en vertu des théories de l'auteur sur la complication dans le récit de science-fiction. *The Voyage of the Space Beagle* (1939-1950, *La Faune de l'espace*), impose van Vogt comme le plus grand créateur de monstres de la science-fiction et introduit le thème du savoir philosophique (ici, le nexialisme) qui résout tous les problèmes. *Slan* (1940, *A la poursuite des Slans*) surprend par son tempo très rapide imité du thriller et introduit le thème du surhomme en lutte contre les simples hommes. *The Weapon Shops of Isher* (1941-1942, *Les Armureries d'isher*) et *The Weapon Makers* (1943, *Les Fabricants d'armes*) combinent le thème de l'immortalité et celui de l'empire galactique géant. *The Book of Ptath* (dans *Unknown* en 1943, en livre en 1947, *Le Livre de Ptath*) prend pour héros un dieu. Avec *The World of Null-A* (1945, *Le Monde du non-A*) et *The Pawns of Null-A* (dans *Astounding* en 1948-1949, en livre sous le titre de *The Players of Null-A*, 1956, *Les Joueurs du non-A*), le thème du surhomme rencontre celui du savoir tout-puissant ; le savoir est ici celui de la sémantique générale d'Alfred Korzybski à laquelle van Vogt venait de se convertir. En 1947, un sondage le classe comme l'auteur de science-fiction le plus populaire, mais van Vogt, qui a pris goût aux pseudo-sciences, les laisse envahir son œuvre puis, à la suite de sa conversion à la « dianétique » de L. Ron Hubbard en 1950, il cesse d'écrire, sauf pour combiner certaines de ses anciennes nouvelles en romans. Un nouveau roman, sur la Chine communiste (*The Violent Man*, 1962), prélude à sa deuxième carrière, qui commence en 1963 ; le goût de la complication et de l'action réapparaît d'emblée, mais la dimension épique et les préoccupations métaphysiques de sa première époque ne se manifestent pas aussi clairement. En 1975 a été publié un volume intitulé *Recollections of A. E. van Vogt*, rédigé d'après une série d'interviews. On peut y distinguer un reflet du romancier van Vogt : déroutant, complexe, changeant, parfois difficile à suivre, mais souvent très attachant.

Wolfe (Gene). – Né en 1931. Ingénieur diplômé, rédacteur d'un magazine professionnel spécialisé. Ses récits unissent une minutieuse attention envers la science à une écriture précise, évitant les effets brutaux. Sa trilogie de nouvelles, *The Island of Doctor Death and Other Stories* (1970, *L'Île du docteur Mort et autres histoires*), *The Death of Doctor Island* (1973, *La Mort du docteur Île*) et *The Doctor of Death Island* (1978, *Le Docteur de l'île de la Mort*), joue sur les relations entre le monde réel et l'imaginaire, à travers un emprisonnement suggéré par les permutations de mots dans les titres. *The Fifth Head of Cerberus* (1972, *La Cinquième Tête de Cerbere*) réunit trois textes en un récit de colonisation planétaire utilisant extra-terrestres, ethnologie et clones. Gene Wolfe est un auteur original, profond, qui

mériterait d'être plus largement lu, comme en témoigne également le cycle de Severian le Bourreau (1980-1982, *L'Ombre du bourreau*, *La Griffes du demi-dieu*, *L'Épée du lecteur*, *La Citadelle de l'autarque*).

Table des matières

PRÉFACE

Fritz Leiber : S.O.S. MEDECIN

William Tenn : JEU D'ENFANT

Robert Silverberg : QUAND LES MYTHES SONT REPARTIS

Burt K. Filer : LE REGARD DU SPECTATEUR

R. A. Lafferty : LA MÈRE D'EURÉMA

Henry Kuttner et Catherine L. Moore : LA MACHINE À DEUX
MAINS

Robert Sheckley : L'OISEAU-GARDIEN

Philip K. Dick : AUTOFAC

Gene Wolfe : CROISEMENT DANGEREUX

Richard Matheson : CANAL MOINS

R. A. Lafferty : CETTE GRANDIOSE CARCASSE

Frederik Pohl : L'HOMME SCHÉMATIQUE

John W. Jakes : LA MACHINE

Robert Abernathy : COMBAT SINGULIER

Harlan Ellison : JE N'AI PAS DE BOUCHE ET IL FAUT QUE JE
CRIE

Alfred Bester : QUELQUE CHOSE LÀ-HAUT M'AIME BIEN

Stephen Goldin : FAIS DE BEAUX RÊVES, MELISSA

[1] *L'Interprétation des rêves*, trad. fr., Paris, P.U.F., 2^e éd., p. 343.

[2] *Essais sur les modernes*, Paris, Gallimard, 1964, p. 223.

[3] Voir la préface des *Histoires de machines*, Paris, Le Livre de Poche, 1974.

[4] *Sharecropper* : métayer (littéralement : récolteur de parts).

[5] Sauf celle de Lafferty, qui est au-delà de tous les qualificatifs, comme d'habitude.

[6] California Institute of Technology.

[7] Autre nom du gastéropode nudibranche appelé téthys.

[8] Invar est la marque déposée de cet alliage dont le coefficient de dilatation à température normale est considéré comme négligeable.

[9] Le texte dit : «Pour l'amour de Dieu» (God), ce qui annonce la réplique suivante.

[10] M.I.T. : Massachusset Institute of Technology.